



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

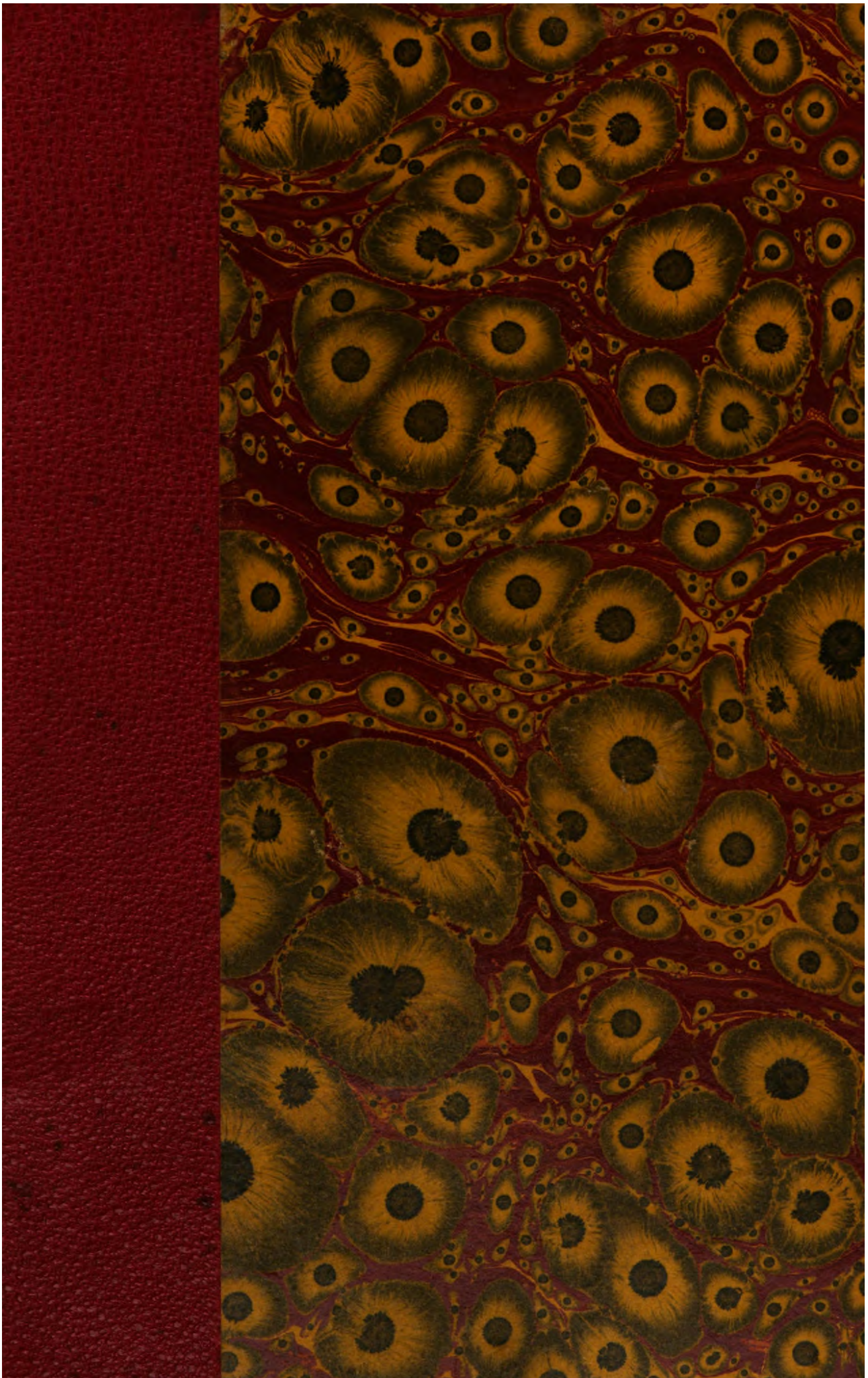
This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

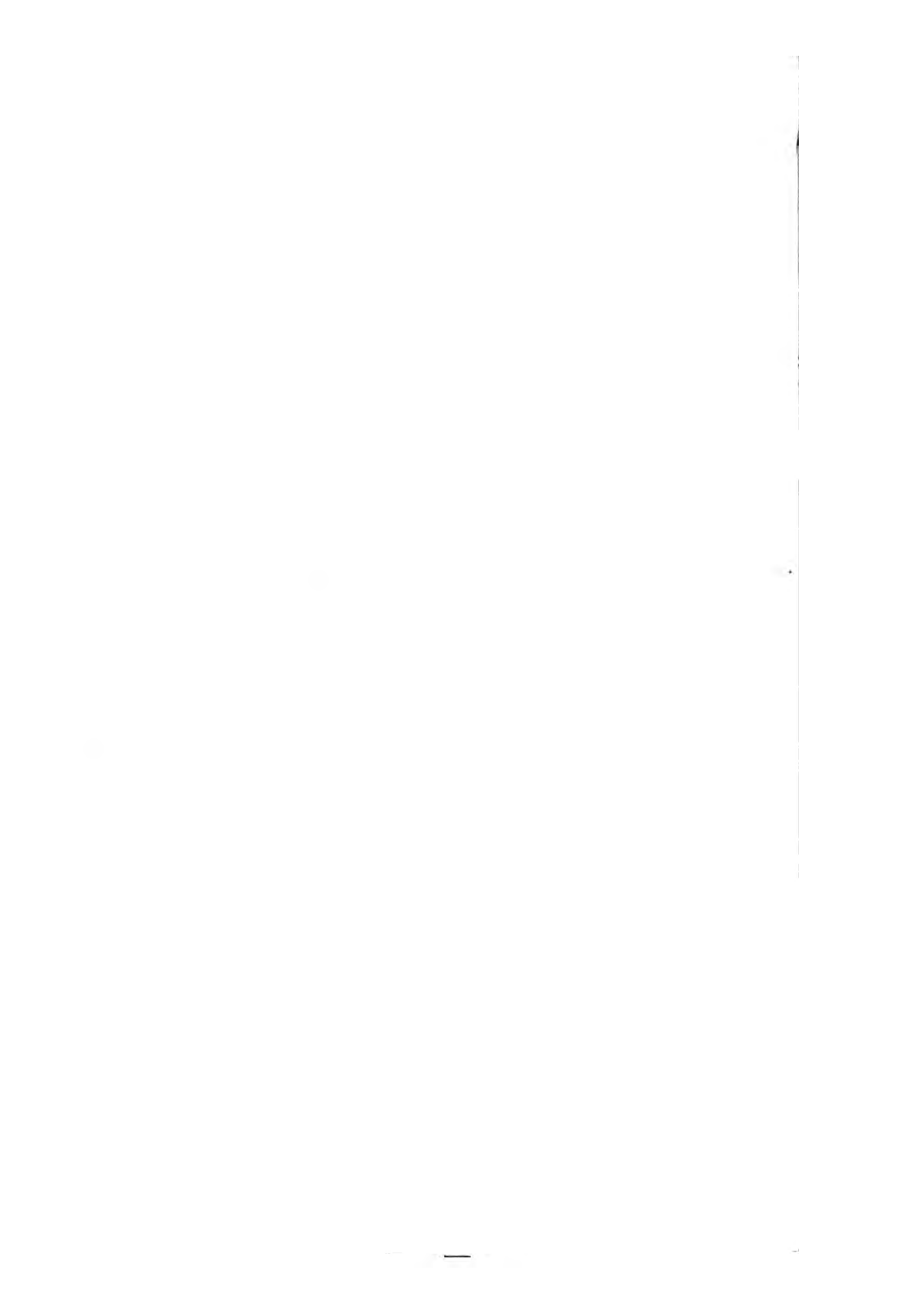




TNR. 43697
~~1/M 1547 A.3~~







120-

THÉÂTRE COMPLET
DE
OCTAVE FEUILLET
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

I

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

ŒUVRES COMPLÈTES
D'OCTAVE FEUILLET

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Grand format in-18

| | |
|--|--------|
| LES AMOURS DE PHILIPPE | 1 vol. |
| BELLAH..... | 1 — |
| LE DIVORCE DE JULIETTE..... | 1 — |
| HISTOIRE DE SIBYLLE..... | 1 — |
| HISTOIRE D'UNE PARISIENNE | 1 — |
| HONNEUR D'ARTISTE..... | 1 — |
| LE JOURNAL D'UNE FEMME..... | 1 — |
| JULIA DE TRÉCŒUR..... | 1 — |
| UN MARIAGE DANS LE MONDE..... | 1 — |
| MONSIEUR DE CAMORS | 1 — |
| LA PETITE COMTESSE, LE PARC, ONESTA..... | 1 — |
| LE ROMAN D'UN JEUNE HOMME PAUVRE..... | 1 — |
| SCÈNES ET COMÉDIES | 1 — |
| SCÈNES ET PROVERBES..... | 1 — |
| LA VEUVE..... | 1 — |
| LA MORTE..... | 1 — |

Coulommiers. — Typ. PAUL BRODARD.

OCTAVE FEUILLET

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

THÉÂTRE
COMPLET

I

UN BOURGEOIS DE ROME
LE POUR ET LE CONTRE — LA CRISE
PÉRIL EN LA DEMEURE — LE VILLAGE — LA FÉE
LE ROMAN D'UN JEUNE HOMME PAUVRE



PARIS

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
3, RUE AUBER, 3

—
1894

Droits de reproduction et de traduction réservés.



TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
13 MAY 1968
OF OXFORD
LIBRARY

UN
BOURGEOIS DE ROME

COMÉDIE EN UN ACTE

Représentée pour la première fois sur le théâtre de l'ODÉON
le 15 novembre 1845.

PERSONNAGES

ACTEURS.

HENRI MILLER.

NICOLO RIENZI, riche bourgeois romain.

ASTOLFO, son fils.

FIAMMETTA, sa fille.

BIANCA, orpheline noble élevée chez Rienzi.

FABIO, valet.

MM. JOURDAIN.

MAUZIN.

MONJAUSE.

M^{mes} MARTHE LETESSIER.

ÉDITH ARNOULD.

La scène se passe à Rome en 17... dans la maison de Rienzi.

UN BOURGEOIS DE ROME

Un salon très riche et très orné : style Louis XV italien. — Grande porte au fond. — Portes latérales. — Dans un pan coupé, à droite de l'acteur, une fenêtre à terrasse. — A gauche, une table et ce qu'il faut pour écrire.

SCÈNE PREMIÈRE

FIAMMETTA, BIANCA.

Fiammetta est assise près de la table et tient un livre; Bianca entre à droite.

BIANCA.

Fiammetta !

FIAMMETTA.

Bianca ! Est-ce que mon père t'a fait aussi mander ?

BIANCA, gaiement.

Eh ! sans doute, mon cher tuteur vient de faire prier en cérémonie la signora Bianca de se rendre dans ce salon, si toutefois la signora n'avait point d'autres projets. La signora n'a pas d'autres projets et la voici.

FIAMMETTA.

Comment ! tu ris, Bianca ?

BIANCA.

Comment ! tu soupîres, Fiammetta ! tu ne soupçonnes donc pas quel peut être l'objet de cette convocation solennelle ?...

FIAMMETTA.

Au contraire, c'est parce que je le soupçonne. Il s'agit, sois-en sûre, de quelque chose de triste.

BIANCA.

Moi, je gage qu'il s'agit de quelque chose de gai !

FIAMMETTA, avec mystère et terreur.

Il faut que nous n'ayons pas la même idée, en ce cas écoute, moi, je crois qu'il va être question de mariage !

BIANCA, gaiement.

Justement, c'est mon idée !

FIAMMETTA.

Et cela ne t'effraie pas ?...

BIANCA.

Mais, pas étonnamment.

FIAMMETTA, la menaçant du doigt.

Ah ! Bianca, c'est qu'il y a quelqu'un que tu ne serais fâchée d'épouser.

BIANCA, de même.

Ah ! Fiammetta, c'est qu'il y a quelqu'un que tu serais très fâchée de ne pas épouser ! Mais pour ce qui me regarde, tu te trompes ! je n'aime personne... d'amour.

BIANCA.

Menteuse ! (Vite et à demi-voix.) Veux-tu que je te dise où tu l'as vu hier ?...

FIAMMETTA, vivement.

Chut ! Faut-il te dire où tu lui as parlé ce matin ?...

SCÈNE DEUXIÈME

5

ASTOLFO, en dehors.

Mais, mon père...

BIANCA.

Silence !

Les deux jeunes filles se serrent la main.

SCÈNE II

LES MÊMES, NICOLO et ASTOLFO entrant par le fond.

ASTOLFO.

Je vous jure, mon père !

NICOLO.

Taisez-vous ! encore une fois, mon fils Astolfo, taisez-vous ! vous êtes le bavard le plus inconsideré des États romains ! De mon temps, les jeunes gens ne commençaient de parler qu'à l'âge de trente ans, et il se disait dans le monde moitié moins de sottises qu'aujourd'hui. (Fabio et un autre laquais approchent des sièges.) Asseyez-vous, mes enfants, je trouve bon de vous réunir cette après-dînée en conseil de famille, et de prendre votre avis au sujet de plusieurs événements désagréables qui m'arrivent coup sur coup. Asseyez-vous donc. (A Astolfo qui s'assoit près de Bianca.) Près de votre sœur, Astolfo, près de votre sœur.

Astolfo s'assied à la gauche de Fiammetta, qui elle-même est à la gauche de son père. Bianca est à la droite de Nicolo.

FIAMMETTA.

Qu'est-ce, mon père ?

BIANCA.

Qu'y a-t-il donc, monsieur ?

NICOLO.

Je suis péniblement affecté. Je suis le jouet d'un étonnant caprice du sort.

ASTOLFO, se levant vivement.

Quelqu'un vous aurait-il manqué de respect, mon père?...

NICOLO.

Asseyez-vous, jeune fou. C'est vous qui me manquez de respect en m'interrompant. Oui, mes enfants, oui, Bianca, je suis personnellement en butte aux tracasseries de la fortune. Jugez-en : j'ai deux enfants que j'aime de tout mon cœur, et une fille d'adoption qui ne m'est pas moins chère.

BIANCA.

Monsieur ! mon bien-aimé tuteur...

NICOLO.

Vous êtes tous trois en âge d'être établis avec convenance ; aussi en ai-je pris souci dès longtemps. Je ne fais autre chose que de rêver nuit et jour à votre triple hyménée. Que m'arrive-t-il sur ces entrefaites ? le sort m'offre une occasion de vous marier tous trois en même temps de la façon la plus brillante du monde !

BIANCA.

Permettez-moi de vous dire, mon tuteur, que je ne vois pas bien d'abord ce que cet accident a de si effroyable, au moins pour vous !

NICOLO.

Vous allez le comprendre, espiègle ; le parti qui se présente pour vous, Bianca, ne laisse rien à souhaiter, quant aux avantages positifs, à la condition sociale et à la fortune du prétendant. Pour le moral, il y aurait beaucoup à dire ; mais il ne me convient pas d'en parler, puisqu'il s'agit de mon fils Astolfo, ici présent.

BIANCA, baissant les yeux.

Astolfo !

FIAMMETTA.

Mon frère !

ASTOLFO, qui s'est levé brusquement.

Mais, mon père...

NICOLO.

Veillez vous asseoir, Astolfo. Oui, Bianca, ce jeune homme a l'indiscrétion de vous aimer de la façon dont il fait toutes choses, je veux dire comme un fou. Je vous supplie donc, Bianca, de lui déclarer que vous vous sentiriez une vive répugnance à lui donner votre main.

BIANCA, avec une gaieté timide.

Ne pourriez-vous, monsieur, me commander de lui déclarer quelque autre chose, s'il vous plaît ?

ASTOLFO, se précipitant.

Mon père, vous voyez !

NICOLO.

Ne pouvez-vous rester en place, mon fils ? Quoi ! Bianca, vos vœux ne seraient pas contraires à cet hymen ?...

FIAMMETTA.

Mon père, je prends sur moi de vous l'assurer.

NICOLO.

Sainte Vierge ! Ainsi, vous vous aimez ? jamais union ne se présenta mieux assortie ! se rencontra-t-il jamais, je vous le demande, un tel concours de circonstances, pour accabler un malheureux père ?...

TOUS, riant.

Mais, mon père, comment cela ?

NICOLO, se levant.

Un homme, contre lequel le souhait de mon cœur ne

saurait prévaloir, met à cet hymen une opposition invincible !

ASTOLFO, portant la main à son épée.

Le nom, le nom de cet homme, mon père !

NICOLO.

Cet homme, jeune tête, c'est votre aïeul, l'illustre Gabrino Rienzi, le tribun. Écoutez, mes enfants : c'est un principe dont nous ne nous sommes jamais départis dans notre famille, que le sang du tribun Rienzi ne doit pas être mêlé à du sang noble. Nous fûmes et nous serons toujours plébéiens. Or, le père de Bianca, excellent homme du reste, était noble. J'en suis fâché pour lui, mais il l'était. Vous ne pouvez épouser sa fille.

ASTOLFO.

Mais, mon père, je la prends malgré cela.

NICOLO.

Silence ! mon fils. Dieu tout-puissant ! Voilà un enfant qui, si je n'avais vécu, eût été capable d'épouser une fille de roi ! Mais ce n'est là, mes enfants, qu'un de mes chagrins. Dans le moment qu'Astolfo me faisait sa malheureuse confidence, je recevais la nouvelle qu'un étranger d'une haute distinction devait se présenter ce soir chez moi et m'offrir pour ma fille une illustre alliance.

FIAMMETTA, à part, avec joie.

C'est lui ! (Haut à son père qui l'a regardée.) Ah ! mon Dieu ! quel malheur ! mon père !

NICOLO.

Sans doute, c'est un malheur ! car bien que la lettre n'en parle pas, je crains qu'il n'y ait encore de la noblesse dans cette affaire, et de cette façon, j'ai la douleur bien sensible de voir manquer en un seul jour le mariage de mes trois enfants, objet constant de mes rêves !

ASTOLFO.

Mon père, nous en mourrons, Bianca et moi; n'est-ce pas, Bianca?

BIANCA.

Oui, mon tuteur!

FIAMMETTA.

Et moi aussi, mon père!

NICOLO.

Mais il me vient une idée. Consolez-vous, mes enfants. Si le prétendant à la main de ma fille est noble, je ferai en sorte que, du moins, il épouse Bianca, ma pupille.

ASTOLFO.

Et moi, j'enlèverai Bianca à la barbe du prétendant.

NICOLO.

Et moi, jeune débauché, je vous ferai enlever et emprisonner pour les dix mille écus que vous perdistes au jeu hier soir et que je n'ai pas encore payés!

FIAMMETTA.

Mais, mon père, je ne pourrai pas épouser mon frère Astolfo, moi!

NICOLO.

C'est vrai, elle ne pourra pas épouser son frère... Grand Dieu! où avais-je l'esprit quand il me vint en tête d'avoir des enfants! Mais, silence, tous! je crois avoir entendu le bruit d'un carrosse, cet étranger, sans doute. Je l'attends à cette heure.

Un domestique en riche livrée ouvre les deux battants de la porte, et annonce:

Monsieur Henri Miller!

FIAMMETTA, à part

Je ne me trompais pas!

NICOLO.

Henri Miller! Dieu soit loué! il n'est pas noble! Allez,

mes filles, et vous, Astolfo, restez. Il n'est pas noble, Dieu soit loué !

Fiammetta et Bianca sortent à gauche. Miller entre par le fond.

SCÈNE III

NICOLO, ASTOLFO, MILLER.

NICOLO.

Monsieur Miller, soyez le bienvenu. Veuillez vous asseoir ! C'est mon fils Astolfo, monsieur. Vous m'avez demandé, monsieur, si je serais disposé à marier ma fille dans le cas où un parti convenable se présenterait pour elle. Monsieur, je vous réponds : j'y suis tout disposé. Mais monsieur Miller, tout étranger qu'il soit à Rome, ne peut ignorer qu'un parti convenable pour la fille de Nicolo Rienzi, doit se recommander par de brillants avantages.

MILLER.

Je le sais, monsieur.

NICOLO.

Vous me charmez, monsieur : vous savez donc que la fille de Nicolo Rienzi ne saurait épouser, sans prêter au ridicule, un homme qui lui apporterait moins d'un million d'écus de revenus.

MILLER.

Monsieur, je le sais.

NICOLO.

Fort bien, monsieur. De plus, quoique ce point ne soit pas absolument indispensable, je souhaiterais que le mari de ma fille, outre les valeurs courantes, eût quelque bien au soleil, ne fût-ce que quinze ou vingt lieues de terrain,

en prairies et terres labourables, ou même vignobles, suivant le climat.

MILLER.

Il les aurait, monsieur.

NICOLO.

J'en suis ravi. Je mets de côté la religion, faisant profession d'être fort tolérant. Je ne parlerai pas, enfin, des avantages physiques, car votre air me paraît de ceux qui ne déplaisent pas, et je suppose qu'il s'agit de vous, monsieur Miller ?

MILLER.

Pour cette fois, monsieur, j'ai la mortification de vous avouer que vous êtes dans l'erreur.

NICOLO.

Comment ?

MILLER.

Oui, monsieur, je ne suis ici que l'interprète d'un homme plus favorisé que moi de la fortune.

NICOLO.

Tant pis, sur mon âme, tant pis. Je me vois forcé en ce cas de vous adresser une nouvelle question. Le prétendant à la main de ma fille serait-il noble de sa naissance ?

MILLER.

On ne peut davantage, monsieur.

NICOLO, lui serrant la main.

Cela suffit, monsieur, ma fille n'est pas pour lui !

MILLER.

Pardonnez mon étonnement, monsieur ; le motif de ce refus est bizarre.

ASTOLFO.

Ah ! monsieur, nous descendons de Gabrino Rienzi, le tribun. Si vous me dites que vous en êtes fâché, je suis

de votre sentiment, nous ne nous querellerons point là-dessus.

NICOLO.

Ce jeune fou, tout en manquant d'égards à son nom, a dit la vérité, monsieur Miller. Gabrino Rienzi, le tribun, est notre aïeul, et cette descendance nous impose l'obligation de ne contracter aucune alliance patricienne.

MILLER.

Quoi ! monsieur ?...

NICOLO.

Brisons là, monsieur Miller. Toutefois, je serais désolé que votre démarche fût absolument infructueuse. Je suis le tuteur d'une jeune fille noble, la signora Bianca ; elle a été élevée avec ma fille, et je puis dire, la noblesse à part, qu'elle ne lui cède en rien : permettez-moi de vous la présenter. (Il appelle.) Fabio !... (Fabio entre.) Dites à la signora Bianca qu'elle m'obligera fort si elle veut bien se rendre près de moi.

Fabio sort.

MILLER.

Mais...

NICOLO.

Monsieur Miller, vous pourrez dire à votre ami, je m'en assure, qu'il ne perdrait rien au change !

ASTOLFO.

Monsieur Miller, vous pourrez dire à votre ami, que s'il ne veut pas avoir affaire à Astolfo Rienzi, ce qui signifie dans Rome avoir la gorge coupée avant que de s'être mis en garde...

NICOLO.

Mon fils, mon fils Astolfo !

MILLER.

Mon Dieu, ce débat est superflu, messieurs ; c'est à

votre fille seule, seigneur Rienzi, que s'adressaient les vœux du prince, mon maître.

NICOLO.

Le prince, votre maître !

ASTOLFO, bas, à son père.

Le prince, son maître, mon père !

MILLER.

Son Altesse, le prince régnant d'Oppenheim, dont j'ai l'honneur d'être le secrétaire. Le prince était à Rome, le mois dernier.

NICOLO.

Je l'ai ouï dire !

MILLER.

Il a vu votre fille, seigneur Rienzi, chez la princesse Colonna, et s'en est vivement épris !

NICOLO.

De ma fille ? Son Altesse ?

MILLER.

Sachant l'état considérable où vous êtes dans le monde, le prince n'a pas hésité à s'allier avec votre famille, et j'étais venu avec tous les pouvoirs nécessaires pour épouser la signora Fiammetta, au nom de Son Altesse, si votre seigneurie ne se fût point montrée plus fière de son aïeul le tribun que mon maître ne l'est de son grand-oncle l'empereur.

NICOLO.

Son grand-oncle l'empereur !

ASTOLFO, bas, à son père.

L'empereur !

NICOLO.

Eh ! dites-moi, monsieur le secrétaire ; le prince d'Oppenheim est-il prince souverain ?

MILLER.

Absolument, monsieur !

NICOLO.

Mais là, ayant des États ?

MILLER.

Sans doute, aussi étendus que ceux de l'électeur de Saxe !

ASTOLFO, bas.

Que ceux de l'électeur de Saxe, mon père !

NICOLO.

Oui-da ! Et il a, n'est-ce pas, des sujets dans ses États ?

MILLER.

Apparemment !

ASTOLFO, bas.

Des sujets !

NICOLO.

Et une armée ?

MILLER.

Oui, certes, pour les défendre !

ASTOLFO.

Une armée, mon père !

MILLER.

Mais je ne veux pas, seigneur Rienzi, abuser plus longtemps...

NICOLO.

Permettez, monsieur Miller... (Il appelle.) Fabio ! (Fabio entre.) Avez-vous averti la signora Bianca ?

FABIO.

Elle se rend près de sa seigneurie.

NICOLO.

Allez vite, Fabio, lui présenter mes excuses ; dites-lui que c'était à ma fille Fiammetta que je voulais parler. (A part.) Ce qui m'embarrasse c'est de revenir sur ce que j'ai dit, sans avoir l'air d'une girouette. (Haut, à lui-même.) Il est véri-

tablement impossible que la petite-fille d'un tribun épouse le petit-neveu d'un empereur ! cela choque toutes les idées reçues.

MILLER.

Sans doute. On pourrait dire à cela, il est vrai, que rien ne ressemble plus à un empereur qu'un tribun, que ces extrêmes se touchent, que si votre aïeul Rienzi eût poussé plus loin sa carrière, vous seriez, selon les apparences, de race royale, car on a toujours vu les tribuns fonder des dynasties... quand ils l'ont pu. Mais il est de fait que vous pensez autrement, et vous pouvez avoir raison.

NICOLO.

Peste ! monsieur le secrétaire, comme vous raisonnez ! vous faites voir les choses du côté que vous voulez !

MILLER.

Enfin, seigneur Rienzi, une chose qui vous touchera sensiblement, c'est que le prince est catholique.

NICOLO.

Catholique ! Ah ! vive le ciel ! que ne le disiez-vous tout de suite ?... Nous sommes sauvés, Astolfo ! le prince est catholique !

SCÈNE IV

LES MÊMES, FIAMMETTA.

NICOLO.

Approchez, Fiammetta. Vous me voyez, ma fille, dans un ravissement incomparable, le prince est catholique ! C'est-à-dire, j'ai fixé la roue de la fortune avec un clou d'or : en d'autres termes, je vais vous marier d'une façon digne de vous !

FIAMMETTA.

De quelle façon, mon père?

NICOLO.

Patience, ma fille! Je vous avais annoncé la visite de monsieur, vous avez eu le temps d'y faire réflexion. Eh bien! que vous en semble?

FIAMMETTA.

A votre guise, mon père.

NICOLO.

A votre guise, mon père, n'est pas une réponse. Le mariage vous répugne-t-il?

FIAMMETTA, après avoir regardé Miller, fait la révérence à son père.

Non, mon père.

NICOLO.

Embrassez-moi, Fiammetta, vous serez donc princesse souveraine, en dépit de l'envie.

FIAMMETTA.

Princesse?...

NICOLO.

Oui, ma fille. Monsieur vient pour vous épouser au nom de Son Altesse le prince d'Oppenheim, son maître et mon futur gendre!

MILLER, la saluant.

Oui, signora.

FIAMMETTA.

Ainsi, monsieur est amoureux de moi, au nom du prince, son maître?

MILLER, la saluant.

Oui, signora.

NICOLO.

Cela ne vous charme-t-il pas?

FIAMMETTA.

Tout à fait! Mais excusez-moi, mon père, je refuse.

NICOLO.

Fiammetta, au nom du ciel! par tous les saints! à quoi pensez-vous?

FIAMMETTA.

A notre aïeul le tribun, mon père!

MILLER.

Permettez, signora; nous venons de reconnaître qu'il était noble, sinon de fait, au moins de cœur!

NICOLO.

Cela est vrai; il avait des instincts aristocratiques.

ASTOLFO.

Qui se seraient développés tôt ou tard.

NICOLO.

Sans doute.

FIAMMETTA.

Excusez-moi, mon père et mon frère, mais je suis née bourgeoise, je mourrai bourgeoise.

NICOLO.

Ma fille, cela est d'un petit esprit!

MILLER.

Seigneur Nicolo, je souhaiterais d'entretenir un instant la signora; je crois que je la ferais changer de sentiment.

NICOLO.

J'en doute, monsieur le secrétaire, car je vois bien qu'elle a pris, comme feu sa mère, le parti de me faire mourir de chagrin!

ASTOLFO.

Songez, ma sœur, que votre mariage avec le prince ferait le bonheur de Bianca et le mien. Car, après cet

antécédent, mon père n'aurait plus aucune raison de contrarier notre amour.

NICOLO.

Cela est certain.

ASTOLFO.

Vous ignorez peut-être, ma sœur, que le prince d'Oppenheim passe pour le plus bel homme de toute l'Allemagne. Dites-le-lui, monsieur le secrétaire.

MILLER.

Seigneur Nicolo, vous plairait-il d'examiner mes lettres de créance? j'ai donné l'ordre qu'on les tint à votre disposition.

NICOLO.

Soit! soit! (le prenant à part.) Monsieur, parlez-lui de l'armée, du prince, de ses vassaux, des diamants de sa couronne, je vous en conjure. — Ma fille, vos opiniâtres préjugés seront mortels à votre père!

Nicolo et Astolfo sortent.

SCÈNE V

FIAMMETTA, MILLER.

MILLER.

Signora Fiammetta!

FIAMMETTA.

Monsieur le secrétaire!

MILLER.

Je suis pénétré d'étonnement, signora.

FIAMMETTA.

C'est ce qui m'arrive de mon côté, monsieur.

MILLER.

Ne m'avez-vous pas dit hier, quand je vous demandais votre agrément pour me présenter chez votre père, que vous me le donniez?

FIAMMETTA.

Je l'ai dit.

MILLER.

Ne saviez-vous pas qu'il ne pouvait être question que de votre mariage?...

FIAMMETTA.

Je vous faisais l'honneur de le penser.

MILLER.

N'avais-je pas quelque droit d'espérer que vous y consentiriez?

FIAMMETTA.

Sans doute.

MILLER.

Et vous refusez, signora?

FIAMMETTA.

Je refuse.

MILLER.

Depuis deux mois, signora, que j'épie toutes les occasions de vous voir et de vous parler... vos yeux et vos lèvres mêmes m'avaient donné lieu d'attendre un autre succès de mon ambassade.

FIAMMETTA.

Cela se peut.

MILLER.

Ai-je eu le malheur de vous offenser en quelque point?

FIAMMETTA.

Nullement.

MILLER.

Ne vous aurais-je pas témoigné assez vivement l'amour ardent qu'on a pour vous?

FIAMMETTA.

Vous vous en êtes bien acquitté.

MILLER.

Quelle raison, signora, donnerai-je donc au prince de vos refus?

FIAMMETTA.

Celle qu'il vous plaira.

MILLER.

Allez, signora, je ne m'y tromperai pas! sous votre ciel, les amours sont précoces et rapides, et le plus long ne vit que ce que vivent les caprices! Je lui dirai, signora, que vous en aimez un autre.

FIAMMETTA.

Vous lui direz la vérité. (A part.) Quel supplice!

MILLER.

La vérité!

FIAMMETTA.

Oui, monsieur, et si vous voulez la lui dire tout entière, vous lui direz que ce rival que j'ai aimé en sa place, je ne l'aime plus, tant je suis Italienne, monsieur, et tant nos amours durent peu! que je le hais enfin, autant que lui; car je le hais de toute mon âme votre prince, sans savoir pourquoi.

MILLER.

Ce rival, vous l'avez aimé?

FIAMMETTA.

Oui, je l'ai aimé! peu m'importe que votre prince ou

qui que ce soit le sache; car tout est fini pour moi, maintenant, et c'est au monde que je fais mes adieux, en vous les faisant, monsieur le secrétaire!

MILLER.

Signora!...

FIAMMETTA.

Je l'ai aimé!... oui, je l'ai aimé quand je l'ai vu attaché fidèlement à mes pas, à toute heure, en tout lieu, devinant la rue par où je devais passer, l'église où j'allais prier; quand j'ai senti sa main trembler en froissant la mienne, quand j'ai entendu sa voix si calme, si fière, si assurée avec tous, s'émouvoir et balbutier en me parlant, et je l'ai haï enfin, non parce que je suis Italienne, mais parce que je suis femme, quand il est venu me dire : Cette voix et cette main qui tremblaient, c'était la voix, c'était la main de Son Altesse le prince, mon maître.

Elle va pour sortir.

MILLER, la retenant.

Fiammetta! restez... oui, c'est ma main qui tremble en pressant la vôtre, c'est ma voix... c'est mon cœur qui vous disent : Je vous aime! je vous aime, Fiammetta!

FIAMMETTA.

Monsieur, mais qui trompez-vous donc ici?

MILLER.

Fiammetta! je ne vous trompe pas! je vous aime! Qui je trompe? Hélas! c'est moi seul! C'est à moi, n'est-ce pas? que j'ai préparé d'amères déceptions en osant vous aimer! La route où je me suis engagé, Fiammetta... conduit à un abîme; mais il fallait y passer pour vous voir, et je m'y suis jeté! Que m'importe le reste? Ce que j'avais demandé au hasard, le seul dieu de ceux qui aiment sans espoir, le hasard me l'a donné... Je vous ai vue.. vous m'avez écouté... vous m'avez aimé!



FIAMMETTA.

Monsieur!

MILLER.

Laissez-moi me souvenir que vous m'avez aimé, Fiammetta, une heure, un instant peut-être, par pitié, n'importe! ce souvenir est tout ce qui me reste... laissez-le-moi; ne sais-je pas bien que vous ne m'aimez plus?

FIAMMETTA.

Mais le prince! mais ces lettres! cette mission!

MILLER.

Je n'ai dit à votre père que la vérité! Que Dieu me pardonne de n'avoir pu faire mon devoir jusqu'au bout; mais à qui la faute, Fiammetta? et ne fallait-il pas être insensé pour croire que j'interrogerais froidement la première rougeur de ce front, la première émotion de ces yeux, et que mon cœur n'en garderait pas pour lui seul les charmantes réponses! car ils ne me disaient pas alors que vous me haïssiez!...

FIAMMETTA.

L'ai-je dit?...

MILLER, tombant à genoux et lui baisant la main.

Non, non, Fiammetta, puisque vous l'avez oublié!...

Nicolo entre par le fond. — Moment de confusion des deux jeunes gens et de surprise, qui se termine en une vive satisfaction de la part de Nicolo; Miller se relève et fait un grand salut à Fiammetta, qui lui fait une révérence.

SCÈNE VI

LES MÊMES, NICOLO.

NICOLO.

Il me paraît, monsieur le secrétaire, que les affaires de Son Altesse sont en bon chemin.

MILLER.

Vous m'avez trouvé, seigneur Nicolo, rendant hommage à ma souveraine.

NICOLO.

Quoi! ma fille! est-il vrai?

FIAMMETTA.

Mon père!

NICOLO.

Oh! on dira ce qu'on voudra; mais voilà un grand prince que celui qui sait placer son amour, ma fille, sa confiance, monsieur Miller, avec tant de discernement!

FIAMMETTA, à part.

Pauvre père!

NICOLO.

Dites-moi, monsieur : le prince a-t-il, en ce moment, un surintendant des finances?

MILLER.

Non, la place est vacante, seigneur Rienzi.

NICOLO.

Le ciel en soit loué! ma Fiammetta, ce sera donc à moi maintenant de vous respecter; ma fille, que votre père soit le premier à vous saluer princesse. (Il incline le genou et lui baise la main.) Non pour Fiammetta, mais pour Son Altesse.

MILLER, baisant l'autre main, à demi-voix.

Non pour Son Altesse, mais pour Fiammetta.

NICOLO.

Monsieur le secrétaire, je vous ai fait préparer un appartement : dans un instant, j'irai, sans façon, si vous le permettez, heurter à votre porte et vous soumettre un contrat que je viens de dresser à la hâte. (A sa fille.) Princesse, il se fait tard. (Il lui offre la main.) Monsieur le secrétaire...

Ils sortent.

SCÈNE VII

MILLER, seul.

Y a-t-il donc au monde une femme qui aime mieux son amour qu'une couronne, et qui se soucie plus d'être aimée par un seul que d'être adorée par mille? Si cette femme existe, et si c'est Fiammetta! Mais quoi! est-ce possible! si belle et prête à donner tout cela ainsi pour rien, pour de l'amour! au fait... me l'a-t-elle dit? avant mon aveu, oui, sans doute, dépitée peut-être qu'un homme fût demeuré insensible auprès d'elle! mais ensuite, quand elle a su ce qu'elle voulait savoir... rien... plus un mot... et maintenant son père lui fait briller aux yeux les présents de l'Altesse. Il éveille cette vanité qui dormait peut-être encore dans sa jeune âme. Il faut que je la voie, il faut que je lui parle encore ce soir! Qui sait, hélas! quels conseils lui porteraient les rêves de sa nuit... si le dernier souvenir qui lui demeurât de cette soirée était celui de la corbeille du prince! Je l'aime trop déjà pour ne pas aider un peu à sa vertu! (Il s'approche de la table et écrit en parlant.) Vanité! seule ambition des femmes, j'ai toujours vu que tu mêlais quelque chose de décevant à leurs plus charmants entretiens, comme à leurs plus rares dévouements! (Voyant Bianca.) Quelle est cette belle enfant? Ah! cette orpheline, sans doute...

SCÈNE VIII

MILLER, BIANCA.

BIANCA, s'arrêtant intimidée.

Ah! excusez-moi, monsieur... je cherchais... je croyais trouver...

MILLER, souriant.

Il n'est pas ici, signora.

BIANCA, vivement.

Oh! ce n'était pas Astolfo que je cherchais... c'était mon tuteur.

MILLER, souriant.

Voilà un Astolfo qui me paraît bien heureux qu'on ne le cherche pas... de cette façon-là. Eh bien! charmante signora, puisque vous ne le cherchiez pas, je vais vous dire ce que vous veniez lui demander.

BIANCA, riant.

Monsieur, vous m'obligerez beaucoup!

MILLER.

Vous vouliez savoir à quel point en est le mariage de la signora Fiammetta, duquel dépend celui d'un certain Astolfo et d'une certaine signora.

BIANCA.

Peut-être... qui sait?...

MILLER.

Or, le mariage de la signora Fiammetta avec le prince est assuré.

BIANCA.

Est-il vrai?

MILLER.

Oui, si la signora Bianca, je crois, veut bien se charger de remettre à l'instant et secrètement ce billet à la fiancée de Son Altesse.

Il lui fait prendre le billet, salue et se retire promptement.

SCÈNE IX

BIANCA, seule, regardant le billet.

Un billet d'amour est une jolie chose! la jolie chose qu'un billet d'amour! A la fiancée de Son Altesse, à l'instant et secrètement... Pourquoi tant de mystère quand tout le monde est d'accord? c'est une affaire d'étiquette, sans doute (Tournant et retournant le billet dans ses mains.) cela est singulier un billet d'amour! (Se décidant tout à coup.) Bast! Fiammetta me le montrera!

Elle va pour sortir; Astolfo l'arrête.

SCÈNE X

ASTOLFO, BIANCA.

ASTOLFO.

Ah! Bianca, que je suis aise de vous trouver seule!

BIANCA.

Bonsoir, Astolfo!

ASTOLFO.

Où courez-vous, Bianca? Eh! mais, que cachez-vous donc là?

BIANCA.

Que voulez-vous que je cache?

ASTOLFO.

Là, dans votre main.

BIANCA.

Là, dans ma main... dans laquelle? ce n'est rien!

ASTOLFO.

C'est un billet, Bianca, je le vois bien!

BIANCA.

Un billet! un billet dans ma main!

ASTOLFO.

A-t-on rien vu de semblable! comment! je vous trouve là, un billet dans la main! je le vois, comme je vous vois! et vous osez me nier!...

BIANCA.

Qui vous dit le contraire?... sans doute, c'est un billet.

ASTOLFO.

Ah! et y aurait-il de l'indiscrétion?...

BIANCA.

Il y en aurait... Bonsoir, Astolfo.

ASTOLFO.

Je ne dormirai pas, Bianca, que je n'aie vu ce billet!

BIANCA.

Vous passerez donc la nuit blanche!

ASTOLFO.

Signora! je tuerai celui qui a écrit ce billet!

BIANCA.

On ne rencontre que des gens que vous avez tués, Astolfo!

ASTOLFO.

Résolvez-vous, signora, à me montrer ce billet ou à ne me revoir jamais!

BIANCA.

Belle menace, qui ressemble à une promesse!...

ASTOLFO.

Adieu donc, signora.

Il s'éloigne.

BIANCA.

Adieu, monsieur.

ASTOLFO, revenant.

Bianca... faites-moi voir l'adresse seulement.

BIANCA.

Rien. Adieu!...

ASTOLFO.

Adieu donc...

SCÈNE XI

LES MÊMES, NICOLO est entré sur les derniers mots.

NICOLO.

Adieu... adieu! on se querelle ici... j'étais sûr d'y trouver Astolfo.

ASTOLFO.

Mon père, c'est Bianca!

BIANCA.

Mon tuteur, c'est Astolfo.

ASTOLFO.

C'est Bianca qui a reçu un billet!

BIANCA.

C'est Astolfo qui veut que je le lui montre!

NICOLO.

Bianca a eu tort de recevoir un billet, et Astolfo de vouloir qu'elle le lui montrât. C'est très mal! Puis-je voir ce billet, signora?

BIANCA.

Le voici, mon tuteur; c'est le secrétaire du prince qui m'a priée de le remettre à Fiammetta.

Bianca va s'assoir près de la table

NICOLO, lisant l'adresse.

Il est vrai! à la signora Fiammetta.

ASTOLFO.

Pardon, chère Bianca!

BIANCA.

Oui, oui, je plains fort la femme que vous épouserez.

ASTOLFO.

Au nom du ciel!

BIANCA.

Je la plains, vous dis-je... je suis sûre que je serai très malheureuse.

NICOLO, à part.

Que peut écrire à ma fille ce jeune homme? quel soupçon étrange me passe par l'esprit? (lisant, à part.) Par le ciel! c'est un rendez-vous? Il me semble, ou je meure, que le secrétaire est amoureux de la princesse ma fille! Quelle catastrophe! Si j'éclate, ce maudit secrétaire fera tout rompre pour se venger de moi!

ASTOLFO.

Eh bien! mon père?

NICOLO.

Eh bien! eh bien! (A part.) Cet écervelé gâterait tout! (Haut)
Eh bien! le mariage sera célébré demain matin.

ASTOLFO.

Ah! mon père! quelle joie! j'en perdrai l'esprit.

NICOLO.

Belle perte!

ASTOLFO.

Si le secrétaire n'avait pas réussi dans son ambassade, j'étais homme à lui couper les moustaches.

NICOLO.

Vous n'êtes qu'un spadassin de mauvaises mœurs, mon fils. (A part.) Quel parti prendre en cette extrémité? Mais, d'abord, éloignons Astolfo pour la nuit; car si ce coupeur de moustaches s'apercevait de ce qui se passe, tout serait perdu. (Haut.) Astolfo! mon banquier Malvoglio tient à votre disposition les dix mille écus que vous savez.

ASTOLFO.

Vive Dieu! mon père, j'y cours.

NICOLO.

N'allez pas, au moins, les jouer au trente et quarante

ASTOLFO.

Oh! mon père. (A part.) Assurément ma veine d'hier doit être épuisée. (Haut.) Bianca, mon âme, adieu! c'est une dette d'honneur.

Il sort.

SCÈNE XII

NICOLO, BIANCA.

NICOLO, à part.

Je respire! il ne contrariera pas mes projets. Maintenant ce billet à son adresse. (Haut.) Bianca!

BIANCA.

Mon tuteur!

NICOLO.

Allez remettre ce billet à Fiammetta. Mais ne lui dites pas au moins que je l'ai ouvert.

BIANCA.

Oh! non, mon tuteur.

NICOLO.

Et revenez me trouver ensuite, je vous prie, Bianca.

BIANCA.

Oui, mon tuteur.

Elle sort.

SCÈNE XIII

NICOLO seul, puis Fabio.

NICOLO, appelant.

Fabio! (n entre.) Fabio, mon ami, vous passerez la nuit dans le pavillon du concierge; quand mon fils Astolfo voudra rentrer au logis, vous ne lui ouvrirez point... ou demain, je vous chasse. Allez, Fabio. (n sort.) Couper les moustaches d'un ambassadeur! c'est une violation manifeste du droit des gens! Certes, Astolfo l'aurait fait... si quelque hasard fût venu, par malheur, l'instruire ce soir de la vérité! car, grand Dieu! je ne saurais en douter d'après les termes du billet. Ce rendez-vous, ce soir, ici, à dix heures, c'est en son nom qu'il le demande! Ce secrétaire dépasse ses instructions! il sort des limites du protocole! Si on le laissait faire, il serait capable d'épouser ma fille, plus que Son Altesse ne le lui a commandé. Tempori-sons... oui: si ma fille vient au rendez-vous, eh bien! Bianca y sera en tiers... et cet obstacle délicat, sans éveil-

ler les soupçons du secrétaire, comme ferait ma présence, écartera tout péril jusqu'à demain. Mais aussitôt après le mariage... j'éclate... et je dévoile tout au prince, mon gendre, et ma foi, s'il ne me croit pas, ce seront ses affaires! Ma fille sera princesse. Mais l'heure de ce rendez-vous approche...

SCÈNE XIV

BIANCA, NICOLO.

BIANCA, à part.

C'est singulier, elle ne me l'a pas montré!

NICOLO.

Bianca, écoutez-moi; voulez-vous que votre sœur adoptive soit princesse?... En d'autres termes, souhaitez-vous toujours d'être la femme de mon fils?

BIANCA.

J'en passerai par là, monsieur, pour que Fiammetta soit princesse.

NICOLO.

Charmant dévouement! eh bien! signora... ce mariage dépend de vous!

BIANCA.

Encore! comment cela?

NICOLO.

Oui, signora... Il suffit que vous ayez l'obligeance de demeurer en ce salon toute la soirée.

BIANCA.

La tâche est aisée!

NICOLO.

Oui... mais il faut encore que vous ne bougiez pas d'ici...

quelles que soient les personnes qui vous y viennent troubler.

BIANCA.

Je n'en bougerai point.

NICOLO.

On voudra peut-être vous éloigner.

BIANCA.

Qu'on s'en avise!

NICOLO.

Si vous quittez la place... point de mariage.

BIANCA.

Mais... mon tuteur... je ne puis comprendre...

NICOLO.

C'est un secret! Je crois entendre... oui... c'est l'heure...
(A demi-voix.) Signora... point de faiblesse!

BIANCA.

Vous me retrouverez ici... mon tuteur... morte ou vive.

NICOLO.

Chut!... on vient. Je me sauve.

Il sort par le fond sur la pointe du pied.

SCÈNE XV

BIANCA, FIAMMETTA entrant.

BIANCA, sans voir Fiammetta.

Mais qu'est-ce donc? (L'apercevant.) Fiammetta!

FIAMMETTA, à part.

Bianca!

BIANCA, s'asseyant résolument

Voyons-la venir.

FIAMMETTA.

Tu es ici, Bianca?

BIANCA.

Comme tu vois, Fiammetta.

FIAMMETTA.

Je te croyais couchée.

BIANCA.

C'est comme moi, je te croyais endormie.

FIAMMETTA.

Bonsoir, Bianca.

BIANCA.

Bonsoir, Fiammetta.

FIAMMETTA.

Tu ne viens pas?

BIANCA.

Je suis si bien là, dans ce fauteuil!

FIAMMETTA.

Pourquoi donc veux-tu rester ici?

BIANCA.

Pourquoi donc veux-tu que je n'y reste pas?

FIAMMETTA.

Qu'as-tu donc contre moi, ma sœur?

BIANCA, courant à elle.

Oh! rien, rien, chère Fiammetta.

FIAMMETTA.

Est-ce que tu attends quelqu'un?

BIANCA.

Mais non, personne; et toi?

FIAMMETTA.

Moi? qui veux-tu que j'attende? quelle plaisanterie!
pourquoi me demandes-tu cela?

Miller entre au fond.

BIANCA.

Ah! je ne l'attendais pas, au moins!

FIAMMETTA.

Ni moi, je te jure.

SCÈNE XVI

LES MÊMES, MILLER.

MILLER, s'arrêtant un moment étonné, à part.

Toutes deux!... si cela est une trahison... il s'agit de lui faire bonne mine! (Il s'avance d'un air délibéré.) Mesdames, vous me voyez confus, je me suis égaré dans ce palais, que je ne connais pas, voilà le motif de mon indiscretion; mais ce qui aggrave singulièrement ma faute, c'est que j'aimerais mieux maintenant ne me retrouver jamais que de ne m'être pas perdu, comme j'ai fait; on ne se sauve pas plus agréablement que je me perds!

BIANCA et FIAMMETTA, saluant gravement.

Monsieur le secrétaire!

MILLER.

Hélas! je vois bien qu'il faut que je me retire: car je devine toute l'étendue de mon crime. J'ai interrompu, n'est-ce pas? quelqu'une de ces douces confidences qu'échangent deux sœurs, la veille de leur double mariage.

BIANCA.

Oh! point du tout, monsieur, nous n'en parlions pas.

MILLER.

Signora, sauf le respect que je vous dois... je suis persuadé du contraire.

FIAMMETTA.

Véritablement, vous avez tort.

MILLER.

Convaincu du contraire, mesdames, au point que je vous répéterais mot pour mot votre entretien... si je l'osais.

BIANCA.

Vous seriez fort aimable de l'oser.

FIAMMETTA.

Assurément.

MILLER, entre les deux jeunes filles, parlant à toutes deux.

Comment pourrais-je rendre toute la grâce de vos paroles, signora Bianca, quand vous disiez : O ma sœur, c'est un rêve ! être unie à l'homme avec qui l'on a partagé ses premiers plaisirs, et ses premières larmes !... avoir tous deux les mêmes souvenirs jusque dans notre plus lointain passé !... Et que ne puis-je répondre... signora Fiammetta, avec votre voix touchante : Oui, ma sœur, mais ne suis-je pas aussi bien heureuse ? car il n'est pas moins doux cet amour qui, d'un seul regard, nous révéla tout entiers l'un à l'autre ; nous aurons aussi le même passé, car notre passé commence à notre premier regard, et toute l'histoire de notre vie, c'est celle de notre amour.

FIAMMETTA.

Et, puisque vous devinez si bien, monsieur le secrétaire, que dirait, par exemple, Astolfo à Bianca ?

MILLER.

Mon Dieu ! ce qu'il lui répète chaque jour, et ce qu'elle ne se lasse pas d'entendre ; me tromperais-je, signora ?... Oh ! Bianca, que vous êtes belle ! le feu de vos yeux, et la lumière du soleil s'éteindront avant mon amour !... n'est pas cela ?

BIANCA.

Et que dirait le prince à Fiammetta, monsieur l'ambassadeur ?

MILLER, plus sérieux.

Il se mettrait à genoux pour lui dire: Fiammetta, je vous aime comme un fou, comme un enfant qui vient de lire son premier roman; je vous aime d'un amour que je raillerais dans un autre: je suis jaloux, oui, Fiammetta, de mon nom et de mon rang, qui peuvent m'enlever une part de votre cœur; si vous aimez en moi autre chose que votre amant, que votre époux... adieu!... si vous n'êtes pas prête à me suivre déshérité de mes États, comme je vous suivrais déshéritée de votre patrimoine... Adieu, Fiammetta!

BIANCA.

Ah! l'excellent prince!

MILLER.

Et que répondrait la signora?

FIAMMETTA.

Elle suivrait le prince déshérité.

MILLER.

Eh bien! (A part.) Encore une épreuve! (Haut.) Eh bien! maintenant que je connais, à n'en pouvoir douter, l'état de votre cœur... je puis tout vous déclarer, mesdames, ce double mariage, qui ferait tant d'heureux, je le vois, hélas! presque impossible! la signora Bianca peut seule raccommo-der les choses...

BIANCA.

Toujours! mais que puis-je faire?

ASTOLFO, dans la coulisse.

Corps Dieu! mort de ma vie! je vous les assommerai tous de la belle manière!

FIAMMETTA, courant à la fenêtre.

Quel est ce bruit? c'est la voix de mon frère!

ASTOLFO, dans la coulisse.

Je prétends faire un massacre général de tous ces drôles!

FIAMMETTA.

Mais nous expliquerez-vous?...

SCÈNE XVII

LES MÊMES, ASTOLFO, entrant par la fenêtre.

ASTOLFO.

Rien ne m'arrêtera, vous dis-je; il faut qu'ils me passent par les mains!

FIAMMETTA.

Mais encore, mon frère, dites-nous...

ASTOLFO.

Je revenais, ma sœur, de perdre... je veux dire de toucher les dix mille écus que je dois... je veux dire, que je devais; enfin, pour une raison ou pour une autre, j'étais de fort laide humeur, je heurte à notre porte, motus... je redouble... rien... je prends une pierre et je la lance dans la fenêtre du concierge... pas davantage... alors, exaspéré, je vous fais des pieds et des mains un sabbat à réveiller un juge... que dis-je? un président!... point de réponse! Y a-t-il, je vous le demande à tous, assez de gourdins au monde pour les épaules de ces faquins-là?

MILLER.

Enfin, monsieur, Dieu merci, vous voilà!

ASTOLFO.

Oui, monsieur; j'ai l'honneur de vous saluer, je ne vous avais pas aperçu... oui, par bonheur, j'avais là tout près, chez une vieille femme du nom de Béatrice, une échelle de soie, dont j'ai coutume...

BIANCA.

Dont vous avez coutume?...

ASTOLFO.

De ne pas me servir, mais que j'ai par mode, comme on porte des éperons sans avoir de cheval. Bref à l'aide de mon petit laquais, qui est en bas, dans le jardin, je suis monté, et me voilà... Mais, pardon, il faut que j'aie le cœur net à l'endroit de ce maraud de concierge.

Il veut sortir.

MILLER, l'arrêtant.

Monsieur... monsieur... en vérité je devine tout: c'est le seigneur, votre père, qui aura donné l'ordre de ne pas vous laisser rentrer.

ASTOLFO.

Mon père! et pourquoi?

MILLER.

Parce que, voulant rompre ce mariage auquel vous prenez tant d'intérêt, il ne s'est pas soucié de votre présence.

ASTOLFO.

Rompre ce mariage!

MILLER.

Sans doute, son orgueil plébéen a repris le dessus, et je suis à peu près congédié avec Son Altesse, à l'heure qu'il est. C'est de quoi j'entretenais ces dames.

BIANCA.

C'est la vérité.

ASTOLFO.

Mais savez-vous, monsieur le secrétaire, que si ce mariage ne se fait pas, je perds Bianca en même temps?

MILLER.

Je le sais.

ASTOLFO.

Et aucun moyen...

MILLER.

Il en est un, monsieur, qui serait efficace, et qui dépend de vous.

ASTOLFO.

Quel est-il?

MILLER.

Conduisez avec moi votre sœur à une lieue de Rome, dans une villa du prince...

FIAMMETTA.

Jamais, monsieur, jamais!

ASTOLFO.

Monsieur... mais je ne puis comprendre... cela m'a tout l'air d'un enlèvement...

MILLER, souriant.

Un enlèvement... en famille... qui ne saurait nuire à la réputation de personne... qui doit assurer votre bonheur à tous... et celui de votre père lui-même... que nous rendrons heureux malgré lui... D'ailleurs... La signora Bianca aime assez sa sœur adoptive pour nous accompagner.

ASTOLFO.

Hé! vous avez raison, monsieur, c'est notre bonheur à tous... Je vous enlève, ma sœur!

Fiammetta hésite et baisse les yeux.

ASTOLFO, la priant.

Avec moi, ma sœur, et avec Bianca!

BIANCA.

Mais...

ASTOLFO.

Avec Fiammetta et moi, chère Bianca. Mais le moyen de sortir?... Hé! mon échelle de soie! Pstt! pstt! mon petit laquais est là!

MILLER, à Fiammetta.

Vous consentez, chère Fiammetta... Oui, oui, laissez-vous conduire!

FIAMMETTA.

Mon frère, c'est vous qui le voulez au moins!

ASTOLFO.

Je suis votre aîné... je vous l'ordonne, ma sœur! Bianca, je vous en prie... Point de retard... partons!

MILLER, observant Fiammetta.

Partons.

Ils vont vers la fenêtre.

FIAMMETTA.

Mon Dieu! je suis morte de peur!

BIANCA.

La belle nuit qu'il fait!

Ils sont tous à la fenêtre quand Nicolo entre par le fond.

SCÈNE XVIII

LES MÊMES, NICOLO.

ASTOLFO et FIAMMETTA.

Mon père!

BIANCA.

Mon tuteur! est-ce que nous allons l'enlever aussi, monsieur le secrétaire?

NICOLO, avec éclat.

M'enlever! C'était un enlèvement! Mais on ne m'en donne pas à garder à moi, monsieur l'homme de confiance de Son Altesse!... Oui, Astolfo, cet homme aime Fiammetta! et il voulait l'épouser lui-même tout à fait!...

ASTOLFO.

Monsieur!

MILLER.

Seigneur Rienzi, puis-je espérer de voir bientôt figurer le portrait de mon grand-oncle, l'empereur, à côté de celui du tribun votre aïeul, dans le cabinet de mon surintendant des finances?

NICOLO.

Grand Dieu! c'était donc... vous étiez... Ah! mon

prince... et moi qui... Souffrez que je baise cette main qui régente les peuples... Mais pourquoi cette ruse, ce déguisement?...

FIAMMETTA.

Monsieur...

MILLER.

Chère Fiammetta, me pardonneriez-vous cette épreuve?

NICOLO.

Elle vous pardonne, Altesse, elle vous pardonne!

FIAMMETTA, bas, à Nicolo.

Cher père... je me doutais que c'était le prince...

NICOLO.

Chut! n'allez pas le lui dire, au moins. (A part.) Mais qui diantre aussi se serait avisé de reconnaître un prince qui marche sans être accompagné de ses gardes? Cela choque toutes les idées reçues.

FIN DE UN BOURGEOIS DE ROME.

LE
POUR ET LE CONTRE

COMÉDIE EN UN ACTE

Représentée pour la première fois, à Paris,
sur le théâtre du GYMNASÉ-DRAMATIQUE, le 24 octobre 1853.

PERSONNAGES

LE MARQUIS.
LA MARQUISE.
LOUISON, femme de chambre.

ACTEURS,

M. DUPUIS.
M^{me} ROSE CHÉRI.
M^{lle} BODIN.

LE POUR ET LE CONTRE

Un boudoir élégant. — Le soir. — Décor très peu profond. — A gauche, porte d'entrée. — A droite, la chambre de la marquise. — Au fond, cheminée garnie d'une glace, d'une pendule, de vases. — Grand feu. — En avant de la cheminée, petite table de travail; à droite, une causeuse; à gauche, chaises basses. — Au premier plan, à droite, une toilette élégante. — Près de la cheminée, sur un petit guéridon, une lampe avec abat-jour; sur la toilette, bougies allumées. — Au fond, jardinières chargées de fleurs.

SCÈNE PREMIÈRE

LA MARQUISE, puis LOUISON.

LA MARQUISE, sur une causeuse, au coin de la cheminée. Elle tricote.

Décidément, c'est une chose ennuyeuse que de tricoter; mais cela vaut mieux que de faire un petit chien en tapisserie, comme la fille de ma portière. (Elle lève les yeux sur la cheminée.) Tiens, mon journal!... Déjà!... Par où est-il entré? Je ne sais pas du tout... Ce tricot vous absorbe, c'est effrayant... Voyons... Aïe! aïe! question d'Orient... Eh! mon Dieu! qu'ils s'embrassent donc une bonne fois, et que ça finisse!... Tables tournantes... Moi, j'y crois, tant pis! Les savants sont bêtes : ce sont tous des vieux qui n'y voient plus guère, et ça les chagrine, et voilà.

(Elle jette son journal.) Allons, travaillons, et ne pensons à rien, si c'est possible... On devrait bien inventer pour les femmes une sorte d'occupation convenable qui empêchât la pensée de trotter, car voilà notre infortune capitale... (Entre Louison.) Qu'est-ce que c'est?

LOUISON.

Une lettre pour madame la marquise.

LA MARQUISE.

Donnez. (Louison sort. — Déposant son ouvrage.) Qu'est-ce que c'est que ça? Quelle est l'aimable personne à qui je dois d'avoir un prétexte de paresser encore un instant?... Une lettre qui vous arrive quand vous êtes seule, le soir, au coin du feu, c'est toute une aventure, un petit mystère charmant, qui, comme tous les mystères charmants, se termine en déception... Voyons. (Elle ouvre la lettre.) Je ne connais pas l'écriture. (Lisant.) « Madame, un ami sincère prend la liberté de vous prévenir que M. le marquis, votre mari, a, ce soir, un rendez-vous avec madame de Rioja; elle l'attend chez elle, rue de Choiseul, à neuf heures. » Et pas de signature! Quelle infamie!... (Elle se lève et marche avec agitation.) Cette madame de Rioja, une Péruvienne, une Mexicaine, je ne sais quoi, tombée on ne sait d'où, veuve d'on ne sait qui, on reçoit cela!... Une femme perdue d'ailleurs, et avec laquelle on ne compte plus... Je croyais meilleur goût à ce marquis. (Elle remonte à la cheminée, jette sa lettre au feu et se regarde dans la glace.) Elle est laide, ou, du moins, je suis plus jolie qu'elle : il n'y a que lui pour ne pas le voir, avec ses yeux de mari! (Appuyée sur la cheminée.) Le marquis n'est ni plus, ni moins que tous les hommes... Je suis sa femme, c'est tout ce qu'il faut; je l'aime, c'est un luxe dont il se passerait. Il entend dire qu'il est heureux d'être mon mari, et c'est de l'entendre dire qu'il est heureux... (Après un silence.) Si j'avais des enfants, ma vie serait moins triste, je ne me plaindrais pas... (Reprenant son ouvrage sans se rasseoir encore.) La belle gloire, vraiment, quand il aura pla-

cardé cette Péruvienne! une femme jaune, enfin!... C'est gentil, si on veut... (Elle s'assoit sur un fauteuil à gauche de la cheminée.) Mais, après tout, quelle foi ajouter à ce misérable anonyme! Ce rendez-vous serait à neuf heures; il est déjà huit heures et demie, et je sais que mon mari travaille fort tranquillement chez lui. (On frappe.) Ah! mon Dieu! le voici!

Elle tricote avec agitation et fait mine de se lever.

SCÈNE II

LA MARQUISE, LE MARQUIS, en grande toilette.

LE MARQUIS.

Restez, restez, ma chère, c'est moi. (Il descend lentement la scène, en mettant ses gants.) Qu'est-ce que c'est que ce joli petit ouvrage que vous faites là?

LA MARQUISE.

Regardez-le donc, ce joli petit ouvrage, avant que d'en parler.

LE MARQUIS.

Mais c'est précisément parce que je l'ai regardé que je vous demande ce que c'est, chère belle!

Il se contemple de loin dans la glace.

LA MARQUISE.

Du tout : vous êtes fort occupé à vous admirer dans cette glace, sans quoi vous auriez vu tout de suite que cette vilaine grosse cravate, que je tricote pour mon cocher, n'est pas un joli petit ouvrage.

LE MARQUIS, galement, s'approchant de la cheminée.

Quelle chicane me cherchez-vous là? Ce sera très laid autour du cou de votre cocher, et c'est très joli entre vos mains, voilà tout.

LA MARQUISE.

C'est charmant, ce que vous dites là!

LE MARQUIS.

Je dis ce que je pense. Mais quelle idée vous a pris de faire cette galanterie à Jean?

LA MARQUISE.

Le pauvre garçon a un rhume perpétuel; comme je n'ai rien de mieux à faire, je lui tricote ce petit objet de votre admiration : est-ce que cela vous contrarie?

LE MARQUIS.

Que vous soyez toute bonne, comme vous êtes toute belle? Non, en vérité.

LA MARQUISE.

J'en suis ravie au fond de l'âme.

LE MARQUIS.

Seulement, vous vous fatiguez les yeux avec vos bonnes œuvres, et je vous prie de les ménager, madame, si ce n'est pour vous, du moins pour moi, qui les regarde souvent, et qui en rêve toujours.

LA MARQUISE.

Vous êtes ce soir d'une humeur agréable, à ce que je vois.

LE MARQUIS.

Hélas! je suis ce soir, comme toujours, amoureux de vous, malgré le ridicule que l'on voit à ces sortes de choses.

LA MARQUISE.

N'en mourrez-vous point?

LE MARQUIS.

Vous êtes surprenante. Pourquoi ne serais-je pas amoureux de vous, voyons? N'êtes-vous point la plus jolie du monde?

LA MARQUISE.

Je ne vous dis pas le contraire. (Elle se lève et va prendre des ciseaux sur la toilette à droite *.) Mais j'ai l'honneur d'être votre femme, et c'est là, à vos yeux du moins, un inconvénient fort capable d'annuler toutes mes belles qualités.

LE MARQUIS.

Oh! oh! Et la raison de cette déraison que vous me prêtez?

LA MARQUISE.

Bah! on s'habitue à tout; et c'est, je suppose, pour que je ne m'y habitue point que vous êtes si sobre à l'ordinaire des choses gracieuses que vous me prodiguez ce soir... Mais, où allez-vous donc, sans indiscretion, avec cette toilette écrasante?

LE MARQUIS.

Je vais à mon cercle. Mais, pour en revenir à vos provocations...

LA MARQUISE.

A votre cercle? Vous n'avez pas coutume d'y aller en si brillant équipage.

LE MARQUIS.

C'est une tenue de rigueur aujourd'hui; on nous présente un grand seigneur étranger, un petit souverain de je ne sais quel pays...

LA MARQUISE, s'asseyant un peu en avant du marquis, toujours adossé à la cheminée.

Péruvien, peut-être?

LE MARQUIS.

Pourquoi Péruvien?

LA MARQUISE.

Parce que, lorsqu'on vient de si loin, il est fort com-

* Le marquis, la marquise.

mode de se faire passer pour ce qu'on veut. Personne n'est tenté d'y aller voir. — Est-il marié ce Cacique?

LE MARQUIS.

Vous y tenez. Marié? Je ne sais. Pourquoi cette question?

LA MARQUISE.

C'est que je ne recevrais pas sa femme, je vous en avertis. A quelle heure faut-il que vous soyez à ce cercle?

LE MARQUIS.

Mon Dieu, vers neuf heures, je pense. Est-ce que vous me renvoyez?

LA MARQUISE.

Comme vous voudrez.

LE MARQUIS, allant prendre son chapeau.

Avouez au moins que c'est mal reconnaître mes frais d'amabilité.

LA MARQUISE.

Ne vous mettez pas en dépense sur cette matière : cela deviendrait inquiétant. Je finirais par croire que si vous me jetez aux yeux tant de poudre d'or, c'est qu'il vous paraît urgent de m'aveugler.

LE MARQUIS.

Bon Dieu! me feriez-vous la grâce d'être un peu jalouse?

LA MARQUISE.

Si je l'étais, je ne vous le dirais pas, je vous le prouverais.

LE MARQUIS, près de la porte.

Et de quelle façon, s'il vous plaît?

LA MARQUISE.

Mais en vous donnant, s'il vous plaît, d'excellentes raisons d'être jaloux de votre côté.

LE MARQUIS.

D'excellentes raisons, madame ?

LA MARQUISE.

D'excellentes raisons, monsieur ; des raisons qui seraient les meilleures du monde.

LE MARQUIS, posant de nouveau son chapeau et revenant en scène.
Permettez-moi de vous dire que cela serait injuste.

LA MARQUISE.

Injuste ? Je n'ai pas l'avantage de vous comprendre.

LE MARQUIS.

Il ne peut échapper à un esprit supérieur comme le vôtre que l'infidélité d'une femme ne saurait jamais être la revanche légitime, la contre-partie équitable de l'infidélité de son mari, par exemple.

LA MARQUISE.

Croyez-vous ? Le mot devoir est donc un mot à double entente, dites-moi, une sorte de dieu mystérieux à deux visages, qui nous regarde, nous autres, d'un œil implacable, tandis qu'il vous sourit avec aménité ? C'est donc, ce mot devoir, un terme ambigu qui, dans votre franc-maçonnerie conjugale, vous réserve l'infidélité comme un droit, et ne nous laisse que les bénéfices outrageants d'une contrebande criminelle ?

LE MARQUIS.

Permettez...

LA MARQUISE, se levant.

Je ne permets pas, justement. Ainsi, vous n'oseriez, en honneur, violer les conventions arrêtées entre vous et votre valet de chambre, mais la foi jurée à votre femme, l'échange de serments faits entre elle et vous au pied de l'autel, à la bonne heure, cela !

LE MARQUIS.

Pardon, je n'ai pas dit cela, et même je ne le pense pas.

Un homme qui se permet de trahir sa femme me paraît commettre une assez méchante action, une faute très reprehensible.

LA MARQUISE.

Oui, j'entends... une espièglerie.

LE MARQUIS.

Un crime, si vous voulez, mais avec des circonstances atténuantes qu'on ne peut invoquer pour la faute d'une femme.

LA MARQUISE.

Cela est décisif.

LE MARQUIS.

Cela est certain. Et remarquez que si je voulais parler comme la loi...

LA MARQUISE.

Ah! la loi! joli!

LE MARQUIS.

Je dirais que l'infidélité d'une femme peut avoir pour la famille, pour la société, des conséquences désastreuses que n'a point celle d'un mari... Je ne veux pas voir ce côté positif de la question... Je l'envisage à un point de vue plus digne de nous deux. (Il s'arrête un peu embarrassé.) Mais encore cela est très délicat à dire, et je vous demanderai de me deviner beaucoup plus que de me comprendre.

LA MARQUISE.

Je crois en effet que cela ne me paraîtra pas clair.

LE MARQUIS.

Peut-être. Croyez-vous, madame, qu'une femme de quelque valeur, bien entendu, je ne parle que de celles-là, qu'une femme puisse avoir un amour, en dehors de son ménage, sans s'y donner tout entière et sans être coupable de trahison à tous les chefs envers son mari? Un homme, mon Dieu! un homme dépensera, dans une intrigue passagère, un peu d'esprit... s'il en a...

LA MARQUISE.

Et s'il n'en a pas?

LE MARQUIS, après un petit signe d'impatience.

Et ce sera tout. Mais une femme ne se donne pas pour si peu : je le dis à votre honneur, à l'honneur de votre sexe, vous ne sauriez avoir un amour sans y placer toute votre âme, tout votre être, sans passer à l'ennemi corps et biens : quand nous ne faisons que détourner quelques-uns de nos loisirs de l'existence conjugale, vous la désertez tout à fait; vous vous créez une vie nouvelle et complète, à côté de celle que vous aviez promis de vivre pour nous. Nos erreurs sont des manques d'égards qui peuvent causer un moment de désordre dans le ménage; les vôtres sont une ruine absolue et irrémédiable. (S'efforçant de sourire.) C'est pourquoi la peine du talion ne me semble pas applicable en pareille matière. Du reste, il est possible que je m'explique mal, ou que vous n'ayez pas toute l'impartialité nécessaire pour prononcer dans cette cause, quoique, Dieu merci! elle ne concerne ni vous ni moi.

LA MARQUISE.

Avez-vous fini? Eh bien! c'est ce que je disais! quand vous nous trompez, vous êtes des espiègles qui méritez le fouet, et quand nous vous trompons, nous méritons la question ordinaire et extraordinaire. C'est plein d'équité et de galanterie. Bonsoir; allez à votre cercle : il est neuf heures.

LE MARQUIS.

Remarquez, ma chère, que vous me mettez à la porte.

LA MARQUISE.

Cela vous arrange assez, j'imagine. Moi de même. Bonsoir.

LE MARQUIS, lui baisant la main.

Songez un peu à mes théories; vous verrez qu'il y a du vrai.

LA MARQUISE.

Vous auriez tort cependant d'en venir à la pratique, je vous jure.

LE MARQUIS, en s'en allant.

Oh! c'est tout bonnement un exercice oratoire. Demain, si vous voulez, je plaiderai le contraire. Bonne nuit.

Il sort.

SCÈNE III

LA MARQUISE, seule. Elle dépose son ouvrage et se promène en parlant.

Ceci est de l'effronterie, ou je ne m'y connais pas! J'ai vu l'instant où il allait tenter de me convaincre que je lui devais de la reconnaissance... Il faut que ce soit une tentation bien forte de parler de ce qui nous occupe l'esprit, pour qu'un homme qui va voir sa maîtresse ne puisse s'empêcher d'en parler à sa femme!... C'est un fort méchant homme, celui-là... vicieux par principe, par raison démonstrative... Ce qu'il y a d'abominable, c'est qu'assurément il s'en va la conscience plus tranquille après ce demi-aveu et cette sournoise apologie! Il ne songeait même pas à moi, à mes appréhensions, à ma jalousie, en soutenant sa thèse ridicule; il n'y cherchait qu'une satisfaction pour lui-même et une sorte d'encouragement... (Après un silence.) Cette créature, avec ses deux grands yeux qui lui mangent tout le visage, est bête comme une tulipe. Allons, je leur souhaite beaucoup de joie... Cela est simplement méprisable. (Elle se rassied à gauche, en face du public, et croise ses bras.) Il serait trop plaisant qu'une honnête femme se mît à pleurer à propos de madame de Rioja!... C'est triste pourtant, bien triste, vrai!... Je

donnerais un de mes bras dans ce moment pour avoir un petit enfant, gros comme rien, à embrasser.

Elle s'essuie les yeux. Entre Louison.

SCÈNE IV

LA MARQUISE, LOUISON.

LA MARQUISE.

Qu'y a-t-il encore?

LOUISON.

Un monsieur vient d'apporter cette lettre pour madame.

LA MARQUISE.

Comment! un monsieur? Un monsieur qui fait des commissions, vous voulez dire?

LOUISON.

Non, madame, c'est un monsieur.

LA MARQUISE.

Un monsieur vieux?

LOUISON.

Oh! non, madame.

LA MARQUISE.

Enfin, qu'est-ce qu'il veut?

LOUISON.

Il apportait cette lettre pour madame.

LA MARQUISE.

Dis-le donc. (Elle prend la lettre.) A propos, Louison!

LOUISON, attisant le feu.

Madame?

LA MARQUISE.

On parle beaucoup de la toilette que portait mercredi à

l'Opéra une étrangère, une madame de Rioja, qui est notre voisine, je crois? Vous devez connaître cela? Est-ce qu'elle se met bien, cette femme?

LOUISON.

Oh! mon Dieu, madame sait bien; elle se met comme ces femmes-là se mettent.

LA MARQUISE.

Comment! ces femmes-là?... Est-ce que c'est une femme... comme ça? Est-ce qu'elle n'est pas convenable?

LOUISON, se rapprochant.

Madame peut en juger. Baptiste, qui passait devant son hôtel, il y a un quart d'heure, en a vu sortir le coupé de M. de Remiremont. Madame connaît M. de Remiremont, qui est un jeune homme très élégant, qui court à Satory et ailleurs. Baptiste a parfaitement reconnu madame de Rioja dans le fond du coupé, à côté de M. de Remiremont. Cela peut être convenable; madame doit le savoir mieux que moi. Mais si je voyais madame courir les rues, la nuit, dans la voiture de ce monsieur, j'en deviendrais folle, bien certainement.

LA MARQUISE.

Il faudrait, Louison, que je le fusse devenue moi-même auparavant. — Il y a un quart d'heure de cela, dites-vous? Vous êtes bien sûre?

LOUISON.

Pas même un quart d'heure, madame. Mais, si madame le désire, je vais faire venir Baptiste.

LA MARQUISE.

Pas du tout. Je ne suis pas curieuse de ces affaires-là... C'était avant neuf heures, probablement, que Baptiste?...

LOUISON.

Avant neuf heures?... A l'instant, madame; Baptiste rentrait tout effarouché de ce qu'il venait de voir.

LA MARQUISE.

Pauvre Baptiste!

LOUISON.

Oui, madame, il dit que pour cent mille francs il ne voudrait pas servir dans une maison pareille.

LA MARQUISE.

Il serait à désirer que tout le monde pensât là-dessus comme Baptiste. — Allez, ma fille. Vous pouvez prendre ma robe lilas, Louison, je sais qu'elle vous plaît.

LOUISON.

Madame est trop bonne. Il suffit, pour qu'elle me plaise, que madame l'ait portée.

LA MARQUISE.

Pas trop longtemps, eh? Allez.

Louison sort par la chambre de la marquise.

SCÈNE V

LA MARQUISE, seule, se levant.

Il y a un quart d'heure? Il faut que Baptiste se soit mépris; autrement ce serait trop désagréable!... pour le marquis. (Riant.) Oh! comme ce serait désagréable!... Mais voyons cette lettre... C'est la soirée aux lettres, à ce qu'il paraît. (Elle s'assied, pour lire, près de la toilette, ouvre la lettre et pousse un cri de joie.) Ah! d'Armand!... Il n'est pas mort, quel bonheur!... (Elle lit avec précipitation.) Revenu de ce matin... Il me fera sa visite demain... Demain, quelle sottise! Pourquoi pas ce soir? Pauvre garçon! il a des délicatesses à lui... Il paraît qu'il est méconnaissable... Ce n'est pas étonnant, depuis quatre ans qu'il voyage à travers toutes sortes de pays affreux... depuis quatre ans, depuis mon mariage...

Quel cœur que le sien et quel amour!... Eh bien! pourtant il paraît qu'il est guéri, puisqu'il revient. Oh! certainement, nous pouvons maintenant nous revoir sans danger; je suis presque une vieille femme, et lui tout à fait un vieillard, à ce qu'il dit... Moi je crois que son teint aura un peu bruni, tout bonnement. Je suis sûre qu'il a mille aventures effrayantes à me conter... Cela vient à point pour me faire cet hiver un coin de feu supportable... (Elle écoute.) Comment! c'est impossible!... déjà la voiture?... (Elle va près de la porte. On entend la voix du marquis qui gronde.) Ah! quelle catastrophe! Baptiste avait bien vu... la malheureuse aura fait quelque confusion... Mais si le marquis s'attend que je vais le plaindre, il s'abuse, par exemple...

Elle s'est rassise sur la causeuse et a repris son ouvrage en faisant tomber par mégarde le peloton de laine, qui va rouler jusqu'auprès de la toilette.

SCÈNE VI

LE MARQUIS, LA MARQUISE.

LE MARQUIS, soucieux.

Il faudra absolument, ma chère, qu'une bonne fois vous vous décidiez à faire éclairer votre antichambre : on reste là une heure à tâtonner avant de trouver la porte.

LA MARQUISE.

Qu'est-ce qu'on vous a fait?

LE MARQUIS.

Je dis qu'il vous faut absolument faire éclairer votre antichambre; si vous croyez que votre lumignon de l'escalier suffit, vous vous trompez fort.

LA MARQUISE.

Mon lumignon?

LE MARQUIS.

Oui, votre veilleuse, votre lanterne, est-ce que je sais?

Il traverse toujours grondant, de gauche à droite*.

LA MARQUISE.

Comment! il y a une heure que vous êtes là à tâtonner, vraiment!... Pauvre marquis!

LE MARQUIS.

Eh! sans doute. (Après un silence, il reprend en ôtant ses gants.) Ah çà! décidément, quelle est cette horreur que vous faites là?

LA MARQUISE.

C'est ce joli petit ouvrage dont vous me faisiez compliment tout à l'heure.

LE MARQUIS.

Je l'avais mal regardé, en ce cas; on dirait une paire de bas vue au microscope... Ne pourriez-vous faire des mailles plus petites? Ceci a l'air d'un filet à prendre du poisson.

LA MARQUISE, sans lever les yeux.

Comme ce n'est point pour vous que je travaille, je me passerai de votre approbation. Et puis je ne tricote point de bas, mon cher monsieur; j'ai déjà eu l'honneur de vous dire que c'est une cravate.

LE MARQUIS, s'asseyant sur une chaise, près de la toilette.

Ah! si c'est une cravate, c'est différent.

LA MARQUISE.

Il est certain qu'une cravate n'est pas la même chose qu'une paire de bas. (Un silence pendant lequel le marquis joue avec le peloton de laine.) Je vous ferai observer, marquis, que c'est mon peloton que vous vous amusez à faire rouler sous votre botte si joliment.

LE MARQUIS.

Ah! pardon.

Un petit silence.

* La marquise assise, le marquis debout.

LA MARQUISE.

Si vous n'y tenez pas trop, voulez-vous avoir l'obligeance de me le rendre ?

LE MARQUIS.

Soyez tranquille, je n'y toucherai plus.

Autre silence.

LA MARQUISE.

Sérieusement, refusez-vous de me le ramasser ?

LE MARQUIS.

Pas du tout ; quelle plaisanterie ! Je croyais que vous aviez coutume de le laisser sur le tapis.

Le marquis se baisse pour ramasser le peloton, la marquise l'attire malicieusement à elle, de façon que le marquis, pour l'atteindre, est obligé de le suivre et de venir tomber à genoux près de la marquise, qui prend le peloton en riant sous cape, et lui dit gravement : « Merci ».

LA MARQUISE.

C'est une erreur des plus graves... A propos, quel homme est-ce que votre seigneur étranger, autrement dit le Cacique ?

LE MARQUIS, se levant vivement et passant à gauche.

Je ne sais ; il n'est pas venu.

LA MARQUISE.

Ah ! voilà tous vos frais de toilette perdus. Comme je vous connais, vous devez être passablement contrarié.

LE MARQUIS, se dirigeant sur la cheminée.

Est-ce une façon de m'apprendre que vous me trouvez maussade ?

LA MARQUISE.

Je vous trouve charmant, au contraire. Ainsi vous voyez : vous pouviez jouer toute la nuit à votre cercle, et vous venez passer votre soirée près de votre femme... Un bienfait n'est jamais perdu avec moi, marquis ; et, en échange

de votre sacrifice, je vais vous apprendre une bonne nouvelle.

LE MARQUIS, appuyé du coude sur la cheminée.

Ah! quoi donc?

LA MARQUISE.

Je puis me tromper, cependant; dites-moi, n'avez-vous pas beaucoup connu autrefois M. Armand de Villiers?

LE MARQUIS.

En effet; mais je l'ai perdu de vue depuis quelques années. Il doit être quelque part en Chine, à ce qu'on dit.

LA MARQUISE.

Il n'est pas en Chine; réjouissez-vous.

LE MARQUIS.

Soit!

LA MARQUISE.

Et non seulement il n'est pas en Chine, mais encore vous le verrez demain; il m'a fait demander si je pourrais le recevoir... Êtes-vous content?

LE MARQUIS, visiblement contrarié, descend près de la table.

Enchanté... (Un temps.) Ne vous a-t-il pas fait un peu la cour avant votre mariage?

LA MARQUISE.

Eh!

LE MARQUIS.

Oui, n'est-ce pas?

LA MARQUISE.

Il y a bien eu quelque chose à peu près comme cela.

LE MARQUIS.

Il fut même question de vous marier tous deux, si je ne me trompe.

LA MARQUISE, toujours assise.

Le bruit en avait peut-être couru; mais vous vous êtes

présenté, marquis (Elle s'incline.), vous vous êtes présenté : — c'est tout dire.

LE MARQUIS.

Vous ne l'aimiez donc pas ?

LA MARQUISE.

Je ne sais : je n'étais qu'une enfant, et je ne me rendais guère compte de ce que j'éprouvais dans ce temps-là.

LE MARQUIS.

Dois-je penser, madame, que vous faisiez profession à mon égard de cette même ignorance naïve, de cet insouciant éclectisme ?

LA MARQUISE.

Vous me demandez des choses de l'autre monde ; comment voulez-vous que je me souvienne de ce que je pensais il y a quatre ans ?

LE MARQUIS.

En tout cas, vous n'aimiez pas Armand, à coup sûr ?

LA MARQUISE.

Il ne faut pas dire à coup sûr : je ne l'aimais pas plus qu'un autre, voilà tout.

LE MARQUIS.

Vous l'aimiez donc un peu ?

LA MARQUISE.

Un peu, beaucoup, passionnément, pas du tout, — comme il vous plaira. (Le marquis s'assied avec humeur dans la bohémienne qui est près de la table.) — Quelle est cette jalousie rétrospective, mon cher marquis ?

LE MARQUIS, ricanant.

Jaloux, moi ? A quoi pensez-vous ?

LA MARQUISE, travaillant toujours.

Je ne demande pas que vous le soyez, bien qu'il fût au moins poli de le paraître ; mais si, pour ne l'être point,

vous vous fondez sur l'effet que vous pensez avoir produit tantôt avec votre homélie des cas de conscience, j'ose vous assurer que j'en ai mal profité. J'ai là-dessus des idées qui sont de mon sexe, probablement comme vos idées sont du vôtre; gardez-les. Mais je suis trop loyale pour ne pas vous avertir que je garderai les miennes.

LE MARQUIS, inquiet et se penchant vers elle.

Est-ce une menace?

LA MARQUISE.

Pas plus que votre éloquent plaidoyer de tantôt n'était une excuse, je suppose.

LE MARQUIS.

Allons! vous avez bien vu que je plaisantais.

LA MARQUISE.

Eh bien! je plaisante à mon tour. — Les vents ont changé, berger, comme dit ma mère.

LE MARQUIS.

Mon Dieu! si vous y tenez, je suis prêt à convenir qu'en matière d'infidélité les torts d'un mari sont égaux à ceux d'une femme. Là, peut-on être plus raisonnable?

LA MARQUISE se lève vivement, et frappant sur la table avec ses baguettes à tricoter, dit avec véhémence.

Mais je vous soutiens, moi, que la faute d'un mari est deux fois plus grave que celle d'une femme.

LE MARQUIS, riant.

Je vous dirai comme M. Trissotin: « Le paradoxe est fort. »

LA MARQUISE, se servant de la table comme d'une tribune.

D'abord, marquis, avouez que le plus souvent vous placez votre femme dans l'alternative de vous tromper ou de mourir d'ennui. Une vertu, si solide qu'on la suppose, a besoin de quelque encouragement et d'un peu de soutien; vous lui refusez l'un et l'autre.

LE MARQUIS, *approchant son siège de la table.*

Moi, ma chère ?

LA MARQUISE.

Qui parle de vous, à moins que ce ne soit votre conscience ? Je parle de tous les maris de la terre. Les hommes ont mille façons de passer le temps, d'occuper leur esprit, d'appliquer leur activité ; ils n'ont que le choix des distractions. Si, avec cela, ils vont chercher les émotions de l'infidélité, convenez que c'est uniquement pour mal faire.

LE MARQUIS, *avançant sa main sur la table.*

Oh ! quant à moi...

LA MARQUISE, *s'emparant de la main du marquis et la tenant sous la sienne.*

Quant à vous, vous êtes un saint, c'est reconnu. De plus, quand vous vous mariez, messieurs, vous êtes des gens parfaitement de sang-froid : les séductions des sens, comme les entraînements du cœur, vous trouvent fort instruits, pour ne pas dire usés, et fort insensibles, pour ne pas dire blasés.

LE MARQUIS, *avançant l'autre main.*

Oh ! madame, en vérité...

LA MARQUISE, *saisissant la seconde main du marquis et le forçant ainsi à l'écouter en face.*

Si c'était un effet de votre complaisance de ne pas m'interrompre ? C'est donc par corruption pure, par dévergondage réfléchi, que vous manquez à vos devoirs. Nous autres, hélas ! marquis, c'est différent : nous commençons la vie, et vous la finissez. (Elle quitte les mains du marquis.) Contre tous les dangers, nous n'avons d'autre cuirasse que notre pauvre instinct, tandis que vous êtes armés de pied en cap d'une magnifique expérience. (Elle passe derrière la table et vient près du marquis *.) Ce n'est pas tout : vos trahisons ont un caractère

* Le marquis, la marquise.

d'initiative et de spontanéité que n'ont point les nôtres ; vous attaquez, et nous ne faisons que nous défendre. Que nous soyons en faute quand nous nous laissons vaincre, je le veux bien ; mais en vérité, que dirai-je de vous, qui nécessairement préméditez vos forfaits, et qui vous mettez en campagne de propos délibéré!... Aussi êtes-vous coupables, même en cas d'échec. (Elle frappe sur l'épaule du marquis, qui tourne la tête vers elle.) Même en cas d'échec, vous entendez?... L'intention qui vous a mis en mouvement fait le crime. (Elle descend à gauche, à l'avant-scène*.) Bref, nous avons sur vous la supériorité morale du gibier sur le chasseur. Je n'ajouterai qu'un mot, c'est que le plus souvent l'infidélité entre dans votre maison par la porte que vous laissez ouverte en courant chez votre maîtresse.

LE MARQUIS, embarrassé.

Tout cela peut être fort subtil ; mais l'opinion de tous les temps, écrite dans toutes les lois du monde...

LA MARQUISE, vivement et lui tournant le dos.

Eh ! laissez-moi donc avec vos lois ! Ne sait-on pas bien que c'est vous qui les faites ? (Revenant à lui et parlant avec chaleur et fermeté.) Si l'infidélité d'une femme met le trouble dans sa famille, vos infidélités, à vous, ne mettent-elles pas le désordre dans la famille des autres ? La société n'y gagne rien, ce me semble.

LE MARQUIS, éludant.

Ce qui me paraît le plus évident, c'est que vous êtes fort belle quand vous vous échauffez un peu à parler.

Il veut lui prendre les mains.

LA MARQUISE, retirant vivement ses mains, passe à droite en disant avec un peu de sécheresse.

Me voilà bien avancée, si c'est tout ce que je vous ai démontré !

* La marquise, le marquis.

LE MARQUIS se lève.

Mais dites-moi, où avez-vous pris tous ces beaux raisonnements que vous venez de me faire?

LA MARQUISE.

Vous êtes superbe. Vous me preniez pour une sottise, à ce que je vois!

LE MARQUIS.

Non pas, certes... mais...

LA MARQUISE.

Mais pour quelque chose d'approchant. J'ai remarqué qu'en général vous avez, vous autres hommes, une si petite opinion des femmes, que vous tombez de votre haut si vous leur entendez dire un mot qui ait le sens commun. (Elle va à la table et roule son ouvrage autour de ses longues aiguilles.) Eh bien! marquis, vous aviez voulu tantôt me faire passer je ne sais quelle pièce de mauvais aloi; je vous ai rendu la monnaie. Bonsoir.

LE MARQUIS.

Comment! vous retirez-vous si tôt?

LA MARQUISE.

A onze heures, régulièrement tous les soirs; je suis bien aise de vous l'apprendre.

LE MARQUIS, remontant à la cheminée, compare sa montre avec la pendule.

Vous ne m'apprenez rien; mais je ne croyais pas qu'il fût si tard.

LA MARQUISE.

Très gracieux... Faites-moi donc le plaisir de me dire bonsoir et de vous en aller.

LE MARQUIS, près de la cheminée.

Est-ce que je vous gêne ici?

LA MARQUISE.

Mon Dieu! non... au fait...

Elle va s'asseoir à la toilette, ôte quelques épingles, puis elle dénoue ses cheveux qui tombent en désordre.

LE MARQUIS, venant poser un genou sur la causeuse et parlant par-dessus le dossier.

Est-ce que vous n'avez pas besoin de Louison pour tout cela?

LA MARQUISE, devant la glace, tournant le dos au marquis.

Non; je vous dirai que je ne me sers de mes domestiques que quand je ne puis pas faire autrement. Tous les soirs je m'arrange comme vous voyez, dans mon boudoir, après quoi je passe dans ma chambre de mon pied léger.

LE MARQUIS.

Ah! vous vous défaites vous-même?

LA MARQUISE.

Vous dites?

LE MARQUIS, venant près de la marquise, et posant les mains sur sa chaise, de sorte que la marquise est obligée de lever la tête pour lui répondre.

Vous vous défaites vous-même?

LA MARQUISE, arrangeant ses cheveux.

Personnellement... Mon Dieu! oui.

LE MARQUIS.

Vous avez une chevelure éblouissante.

LA MARQUISE.

Vous êtes bien bon.

LE MARQUIS.

Vous êtes trop jolie pour être ma femme, savez-vous?

LA MARQUISE.

C'est possible. Mettons que je ne la sois pas.

LE MARQUIS.

Je veux dire qu'on ne peut aimer comme sa femme quelqu'un qui vous ressemble : on l'aime davantage.

LA MARQUISE.

On a de la peine à s'y décider toutefois.

LE MARQUIS.

S'il y a un amour qui ait quelque valeur, ne pensez-vous pas que c'est celui qui naît avec connaissance de cause?

LA MARQUISE, le regardant froidement.

Allez-vous recommencer votre métaphysique? (Elle se lève, traverse le théâtre et va ouvrir la porte de gauche.) Allons, bonsoir, bonsoir.

LE MARQUIS.

Vous êtes miraculeusement jolie, et je suis... ma foi, je suis indigne de mon bonheur... (Il prend un flambeau sur la toilette.) Permettez-vous à votre mari de vous éclairer jusque chez vous, madame?

Petit tableau. — La marquise a le bras tendu vers la porte de gauche, le marquis vers celle de droite. — Musique piano jusqu'à la fin.

LA MARQUISE, après un temps, faisant quelques pas vers le marquis.

Mais, dites-moi, votre conscience est-elle suffisamment tranquille, et n'avez-vous pas à vous confesser de quelque chose par le monde?...

LE MARQUIS.

En vérité, ma chère, je ne...

LA MARQUISE.

Ne voyez-vous pas que je sais tout?

LE MARQUIS, posant son flambeau sur la table

Eh bien! si vous savez tout, je n'ai plus qu'à vous demander humblement mon pardon.

LA MARQUISE, un peu au public.

Vous verrez qu'il n'avouera point dans l'espoir de

sauver quelque chose! (Revenant à lui, et avec chaleur.) Mais avouez... avouez donc...

LE MARQUIS.

Que mon aveuglement et ma sottise ont presque été jusqu'à la folie?...

LA MARQUISE, vivement.

Jusqu'au crime, monsieur, jusqu'au crime!

LE MARQUIS.

Jusqu'au crime!

LA MARQUISE.

Ce n'est pas tout. Et que madame... (Le marquis se détourne avec un peu de confusion.) eh?...

LE MARQUIS, avec feu.

Et que madame de Rioja est une coquette éhontée?

LA MARQUISE.

Ah! mon Dieu! n'y mettez pas de colère, ou je croirai que vous l'aimez encore.

LE MARQUIS.

Oh! ma chère femme, je vous jure...

LA MARQUISE, lui prenant le bras avec tendresse.

Allons! ne jurez pas; je vois dans vos yeux que vous dites vrai.

Il lui baise le front.



LA CRISE

COMÉDIE EN QUATRE PARTIES

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du GYMNASSE
le 7 mars 1854.

PERSONNAGES

DE MARSAN, magistrat, 40 ans.
JULIETTE, sa femme.
PIERRE DESSOLES, médecin, 38 ans.
JUSTINE, femme de chambre.
ANTOINE, vieux domestique, plus de 60 ans.

DEUX ENFANTS DE QUATRE A SIX ANS.

ACTEURS.

M. LAFONTAINE.
M^{me} ROSE CHÉRI.
M. DUPUIS.
M^{lle} JOSÉPHINE.
M. THIBAULT.

La scène se passe, au premier acte, à Paris; à la campagne pendant les trois derniers actes.

LA CRISE



PREMIÈRE PARTIE

Un riche cabinet de travail : bureau au milieu du cabinet ; cheminée à gauche ; bibliothèque au fond. — Portes au fond, de chaque côté de la bibliothèque. — Une table et un fauteuil contre le mur, à droite. — Porte à droite.

SCÈNE PREMIÈRE

DE MARSAN, ANTOINE*.

De Marsan est assis en face de la cheminée et tisonne d'un air pensif. — Antoine donne lentement des coups de plumeau sur la bibliothèque.

DE MARSAN, se retournant brusquement.

Tu es encore là, toi ?

ANTOINE, d'une voix lente et cassée.

Je finis le cabinet de monsieur.

DE MARSAN.

Tu finis... tu finis ; c'est-à-dire que tu ne finis pas !

ANTOINE, surpris.

Monsieur n'est pas malade ?

* De Marsan, Antoine.

DE MARSAN

Non. — Sais-tu où est ma femme?

ANTOINE.

Madame s'apprête à sortir, je crois : elle a donné l'ordre d'atteler.

DE MARSAN.

Sortir! atteler! avant midi!... Enfin! (Antoine reprend sa besogne; de Marsan se lève et le regarde faire un moment avec impatience, puis :) Ça t'amuse donc bien, ça, voyons? Voilà vingt minutes que tu es là, — et pour quoi faire? Tiens, donne-moi ça! (Il lui prend le plumeau des mains et se met à épousseter vivement deux ou trois meubles en faisant le tour du cabinet, puis revient à la cheminée. Antoine le suit en le priant par gestes de lui rendre le plumeau. Tiens! tiens!... c'est donc bien difficile, ça!... (Il lui rend le plumeau.) Va-t'en à présent!

ANTOINE.

Je suis peiné de voir que monsieur ne soit pas content de mon service : c'est peut-être la première fois, — depuis trente ans que je sers monsieur avec fidélité et probité.

DE MARSAN.

Allons! tu vois bien que je suis de mauvaise humeur : ainsi, laisse-moi en repos!

ANTOINE.

Oui, monsieur. (En se retirant.) Avec fidélité et probité, je crois pouvoir le dire. (Il sort par le fond, à droite. — Entr'ouvrant la porte l'instant d'après.) Monsieur y est-il?

DE MARSAN, avec humeur.

Non! tu vois bien que non! — (Le rappelant.) Eh!... qui est là?

ANTOINE.

Monsieur Pierre Dessoles. — Je vais le renvoyer.

DE MARSAN.

Imbécile! c'est lui que j'attends! Voyons! fais entrer!

(Antoine disparaît.) Qu'on vienne donc me vanter la race des vieux domestiques... Encore une chose de l'ancien régime qu'on regrette... Et Dieu sait!

ANTOINE, annonçant du fond, à droite.

Monsieur le docteur Dessoles.

SCÈNE II

DE MARSAN, DESSOLES, parole brève et animée.

DESSOLES.

Bonjour, mon président!... Me voici à tes ordres!... J'arrive de Picpus... Ainsi, vois!... Ah çà! qu'y a-t-il ici?... Voyons la langue?... le poulx?... Tu n'as rien... Bonsoir!

Il tourne sur ses talons.

DE MARSAN.

Mon cher ami, j'ai à te consulter; mais ce n'est pas pour moi.

DESSOLES.

C'est pour madame?

DE MARSAN, tristement et descendant en scène.

Oui... c'est pour madame.

DESSOLES, le suivant.

C'est pour madame... (Avec un soupir.) Et qu'est-ce qu'elle a donc, cette jolie femme? Ne l'ai-je pas aperçue avant-hier à l'Opéra, rose et blanche sur fond rouge?... des épaules qui chassent le corset! Bah! elle va bien... et moi aussi!... Bonsoir, mon président!

Même jeu que ci-dessus.

DE MARSAN.

Pierre, au nom de notre vieille amitié, deux mots de raison!... Ma femme m'inquiète.

DESSOLES.

Par la peste! elle en inquiète bien d'autres! La trouves-tu trop jolie? C'est vrai; mais je n'y puis rien. Ah! ah! mon camarade! une jolie femme, c'est bon pendant un an, pendant deux ans... mais dès la troisième année, que vous importe cette beauté admirée et commentée pendant une si longue série de lunes? Ce n'est plus alors qu'un luxe importun, une enseigne périlleuse qui a son beau côté tourné vers la rue, et dont le mari ne voit plus que le revers, — un engin à attirer la foule! Ah! c'est ainsi! que veux-tu que j'y fasse?... et au revoir!

DE MARSAN, prenant le siège de la table, à droite, et l'offrant à Pierre.

Écoute-moi sérieusement, Pierre. C'est une consultation grave que je t'ai demandée... Écoute!

Ils s'asseyaient à droite*.

DESSOLES.

Voyons!

DE MARSAN.

Depuis trois mois environ, ma femme a... un appétit robuste! — le pouls régulier, — le teint frais, — le système nerveux pacifique... En un mot, jamais, de toute évidence, elle ne fut dans un état de santé plus satisfaisant.

DESSOLES.

Tu m'attendris! — Achève!

DE MARSAN.

Avec tout cela, mon ami, ma femme, que je me plaisais naguère à appeler ma chère Juliette, ma femme m'inquiète profondément. Si je ne reconnaissais sa voix, ses traits... je croirais qu'on me l'a enlevée, en lui substituant je ne sais quelle créature désolante et incompréhensible!

* De Marsan, à son bureau. Dessoles.

DESSOLES.

Que me dis-tu là, morbleu! Je ne m'en vais plus, mon ami! Quoi! une nouvelle incarnation du démon de la femme, — un mystère, — une plaie du cœur! Mais c'est ma spécialité, mon ami!

DE MARSAN.

Je le sais!... Tu fais de la médecine à ta manière... de la médecine... comment dirai-je?... spiritualiste!

DESSOLES.

Que veux-tu, mon ami!... j'ai naturellement la conscience délicate : la première fois que, venant voir un de mes malades, je le trouvai sous la porte... cela me fit un effet singulier... Il me sembla que la police allait avoir l'œil sur moi, qu'on allait m'arrêter... je reconnus que je n'avais pas le tempérament médical... Je ne voulus pas davantage, comme tant d'autres débutants, promener ma jeunesse meurtrière à travers les familles, marchant de mécompte en mécompte et de cénotaphe en cénotaphe... je cessai de verser ma science suspecte dans le corps de mes semblables, et laissai agir la nature dans son mystérieux domaine ; je devins médecin expectant... de plus, j'étudiai le moral. Plus souvent qu'on ne le pense, ce sont, vois-tu bien, les chagrins, les vices, les misères sociales qui ouvrent le chemin à ce qu'on nomme les maladies... Je tâchai d'étouffer dans leur germe ces maux pour lesquels mon diplôme était impuissant... Bref, voilà ma méthode : ne pouvant guérir, — je console quelquefois... je fais des ingrats, — mais je ne fais pas de martyrs!

DE MARSAN.

Je sais cela. Bien que nous te voyions trop rarement, je ne te perds pas des yeux... je connais ta réputation... tu es le sorcier favori de toutes les belles dames de Paris, et c'est pourquoi je t'ai appelé. J'ai besoin de toute ton

expérience comme de toute ton affection. Pierre, je suis réellement malheureux!

DESSOLES.

Bah! voyons donc! qu'est-ce qu'elle a, madame ta femme? est-ce que son carlin est défunt?

DE MARSAN.

Mon ami, elle est possédée, et si tu veux savoir le nom du démon qui est en elle, son nom est légion! car il y en a, pardieu! plutôt dix mille qu'un seul!

DESSOLES, mangeant sa canne.

Les symptômes?

DE MARSAN.

Eh! mon Dieu! les symptômes n'éclatent pas jusqu'à présent en extravagances qui puissent frapper l'œil d'un étranger; mais ils se trahissent, à un regard familier comme le mien, par des nuances d'altération chaque jour plus marquées... — Tu connais Juliette?

DESSOLES.

Je la connais. Si jamais femme a orné la maison de son époux d'une beauté chaste, d'une tenue distinguée, d'un sens droit et délicat, et d'un sentiment maternel irréprochable, cette femme est la tienne!

DE MARSAN. Ils se lèvent.

A été la mienne!... Oui, pendant dix ans, j'oserais dire que j'ai possédé un trésor... et puis, un beau matin, cette douce Juliette, que tu viens de dépeindre, a pris tout à coup je ne sais quel air de victime... obéissante... mais irritée : cette femme du monde, cette femme de goût a subitement emprunté aux prisonniers politiques certaines formules amères, certaines maximes âpres et concentrées... J'ai respiré avec effroi, dans son élocution jadis si sobre, je ne sais quelle mélancolie banale... je ne sais quel fade parfum poétique, avec une nuance socialiste.

DESSOLES.

La femme d'un magistrat!... horreur!

DE MARSAN.

D'autres fois, ma femme se fait mignarde et enfantine : ce sont des traits d'une naïveté inconvenante, — des questions d'une curiosité inqualifiable; quelquefois... entre nous... des mots qui semblent empruntés au vocabulaire de la halle!...

DESSOLES.

Bah!

DE MARSAN.

Tiens! pas plus tard qu'hier, — cette femme, dont tu as admiré souvent le choix de langage, elle appelait ma voiture — un berlingot!

DESSOLES.

Un berlingot!... Mystère profond!... Est-ce tout?

DE MARSAN.

Non! En même temps que la femme, la mère s'est transformée : le mari est un tyran, les enfants sont un fardeau. On ne parle pas, on ne s'occupe plus d'eux. — Voilà ce qui m'arrive, docteur; voilà la couronne d'épines que Juliette a déposée un matin sur ma tête innocente... et cela sans l'ombre d'une provocation de ma part... — Y comprends-tu quelque chose?

DESSOLES.

Peut-être... A l'âge de ta femme!...

DE MARSAN.

Entre trente-trois et trente-quatre... Mais, chut! je l'entends... tu jugeras par toi-même... je te ferai signe à chaque symptôme.

Dessoles s'assied devant le bureau, et paraît très occupé à écrire.

De Marsan remonte près la porte du fond à droite.

SCÈNE III

DESSOLES, DE MARSAN, JULIETTE, toilette de ville.

JULIETTE, entr'ouvrant la porte de droite.

Ah! mon Dieu!... vous avez du monde?

DESSOLES, se levant à demi, et saluant.

Non, madame... c'est moi! Pardon! j'avais deux mots à écrire... je suis monté sans façon... de Marsan m'a prêté son bureau... vous permettez?

JULIETTE, près du docteur*.

Comment donc!... Mais que vous êtes rare, docteur! Dites-moi, vous me faites l'effet d'une vision!

DESSOLES, toujours debout, mais sans quitter le bureau.

Veillez m'excuser, madame; mais, par état, je me dois d'abord aux malheureux.

JULIETTE, amèrement, et passant à gauche, devant le bureau**.

Ah! aux malheureux... et nous, nous avons quarante mille livres de rente... c'est juste, nous sommes nécessairement au comble des félicités!...

DE MARSAN, regardant Dessoles avec intention.

Hem! hem!

DESSOLES.

Hem!... Madame, j'ai lu, il est vrai, dans les anciens que la fortune ne faisait pas le bonheur; mais nous avons changé cela... Permettez!

Il se rassied et griffonne assidûment.

* Dessoles, de Marsan, Juliette.

** Juliette, Dessoles, au bureau, de Marsan.

DE MARSAN.

Vous voilà avec votre chapeau, ma chère... est-ce que vous sortez si matin?

JULIETTE.

Il se peut. — Et... est-ce que vous êtes somnambule, vous, monsieur, entre autres privilèges gracieux?

DE MARSAN.

Somnambule? Et pourquoi, diantre!

JULIETTE.

Parce que — diantre! j'ai entendu toute la nuit un bruit de pas pesants dans votre chambre. On aurait dit un manège.

DE MARSAN.

Ah! oui, c'est que je ne pouvais dormir... et je me suis promené un peu de long en large.

JULIETTE.

Un peu!... pendant trois heures!... Vous ne pouviez dormir, et vous avez jugé équitable de m'empêcher de dormir, moi, par la même occasion... Au reste, c'est votre droit, et l'on n'est pas pour se gêner, après dix ans de ménage!

Elle se dirige vers la glace de la cheminée.

DESSOLES, fredonnant à demi-voix.

Tra deri dera... tra la la!

JULIETTE, se retournant.

Eh bien! il ne se gêne pas non plus, votre ami!... Ah çà! voyons, décidément, est-ce que cela vous contrarie que je sorte ce matin?

DE MARSAN.

Pas du tout. Vous faites bien de sortir, si cela vous amuse.

JULIETTE, devant la glace.

Si cela m'amuse! Voulez-vous faire croire que je m'amuse d'un rien, d'une visite ou d'une emplette?... Si

je sors, c'est qu'il y a nécessité que je sorte. Je sais bien que les hommes seuls peuvent se permettre d'avoir des occupations sérieuses : mais moi, j'en ai — j'en ai, à moins toutefois que vous ne me commandiez de n'en pas avoir.

DE MARSAN.

Pas le moins du monde!

JULIETTE.

J'en suis surprise, car vous devenez d'un fantasque!

DE MARSAN.

Fantasque, moi!

JULIETTE.

A moins que ce ne soit moi?

DE MARSAN.

Oh! ce n'est pas vous assurément... mais je ne puis m'empêcher de croire parfois que vous vous ennuyez.

JULIETTE, riant amèrement et allant près du bureau *.

Que je m'ennuie est charmant! Entendez-vous, docteur? Dites-lui donc un peu que je suis la plus heureuse femme qu'il y ait.

DESSOLES, gravement.

Je vous regarde au contraire, madame, comme la plus illustre infortunée des temps modernes. Le lépreux de la cité d'Aoste a trouvé en vous un pendant féminin. Job est dépassé. — Souffrez que je continue.

Il se remet à écrire.

JULIETTE, haussant les épaules.

Avouez une chose, messieurs, avouez que vous ne concevez de souffrance réelle que celle de la faim!

DESSOLES.

Pour moi, je l'avoue.

* Juliette, Dessoles, assis au bureau, de Marsan.

DE MARSAN.

Il est certain, ma chère, que le temps doit vous paraître un peu long... (Haut.) Savez-vous ce qu'il vous faudrait pour occuper vos loisirs d'une manière intéressante?

JULIETTE, ricanant, et venant à son mari.

Je m'en doute; mais dites-le-moi, ce sera plus piquant.

DE MARSAN.

Ce n'est pas cela, non... il faudrait que votre fille, au lieu d'avoir six ans, n'eût que six mois... que vous eussiez une jolie petite poupée vivante à préserver du froid en hiver, à caresser de votre éventail en été... Au reste, je ne vois pas pourquoi... nous n'avons aucune raison de désespérer...

JULIETTE.

Qu'est-ce que c'est que tout ça? Comprend-on que vous me fassiez une scène si révoltante devant un étranger?

DESSOLES, le nez sur son bureau.

Je n'écoute pas, moi, — ainsi!...

JULIETTE, passant à droite*.

Il y paraît.

DE MARSAN.

Ne vous fâchez pas, ma chère : c'était une plaisanterie.

JULIETTE.

Elle n'était pas bonne!

DE MARSAN, en passant devant le bureau**.

Soit! — Hem!

DESSOLES.

Hem!

JULIETTE.

Bonjour, messieurs! (Dessoles se lève. Fausse sortie.) Ah! docteur, à propos, n'est-ce pas vous qui me lorgniez d'une façon si compromettante avant-hier à l'Opéra?

* Dessoles, assis, de Marsan, Juliette.

** De Marsan, Dessoles, assis, Juliette.

DESSOLES.

C'était moi-même, madame.

JULIETTE.

Il y avait à côté de vous une personne que cela ne paraissait pas amuser. Vous avez même reçu un bon coup d'éventail sur les doigts. Ça vous apprendra. Et *Cruvelli**, qu'en pensez-vous ?

DESSOLES.

Suave, très suave. — Vous aimez beaucoup la musique, madame ?

JULIETTE.

Oh ! j'aime surtout à l'entendre dans cette magnifique salle, au milieu des lumières, des fleurs et des parures. Il y a dans ce mélange un enchantement de volupté — qui me fait comprendre l'extase du hatchich.

DESSOLES, froidement.

Oui, la salle est très belle, d'une bonne couleur, et bien distribuée.

JULIETTE.

Allons, je vois que vous avez une âme d'artiste !... Adieu, docteur !

Elle sort par le fond, à droite.

SCÈNE IV

DE MARSAN, à la cheminée, debout, DESSOLES.

DE MARSAN.

Voilà !

DESSOLES.

Hon !

* Substituer le nom de la cantatrice à la mode.

DE MARSAN, descendant en scène.

Ce modèle de réserve, de dignité, de simplicité; cette femme, naguère accomplie, tu viens de l'entendre tour à tour quinteuse...

DESSOLES, de même.

Oui.

DE MARSAN.

Acariâtre et plaintive...

DESSOLES.

Oui, mon ami.

DE MARSAN

Lyrique même!...

DESSOLES.

Oui, mon pauvre ami.

DE MARSAN.

Froide pour ses enfants, — hostile à son mari, — coquette même avec toi!

DESSOLES, lui prenant la main.

Oui, mon pauvre cher ami!

DE MARSAN, retirant sa main.

Que le diable t'emporte, Pierre! Si tu devines le secret de cette métamorphose, dis-le-moi; sinon va-t'en! Sais-tu ce qu'a ma femme — ou ne le sais-tu pas?

DESSOLES, insistant.

Je le sais sur le bout de mon doigt.

DE MARSAN.

Vrai?

DESSOLES.

Ta femme est entrée dans ce que j'appelle en mon particulier la crise.

DE MARSAN.

La crise? qu'est-ce que c'est que ça?

DESSOLES.

Ça, c'est une maladie morale que peut gagner la meil-

leure des femmes lorsqu'elle touche au seuil de la maturité. Tel est, mon ami, l'attrait du fruit maudit dont Ève eut la primeur, qu'il arrivera quelquefois même à une honnête femme de ne pouvoir se résigner à mourir sans y avoir donné un coup de dent.

DE MARSAN.

Comment! aurais-tu observé que quelqu'un fit la cour à ma femme?

DESSOLES.

Non pas.

DE MARSAN.

Oserais-tu penser que Juliette?...

DESSOLES.

Eh! j'ose penser que Juliette est une femme... une femme vertueuse, mais une femme du monde! et de quel monde, mon ami! de ce monde parisien où tout loisir est un péril, toute fête une occasion, tout plaisir une tentation! de ce monde qui commande le devoir en pédant, et ne s'aperçoit pas qu'il prêche le contraire de sa voix la plus séduisante! qui sans le vouloir, sans le savoir peut-être, abuse d'un vocabulaire insidieux pour déguiser le petit mot : Vice!... vice! Non, parbleu! jamais; mais amour, passion, idéal, cœur, âme, à la bonne heure! N'est-ce pas là, dis-moi, la divinité que ta femme entend célébrer jour et nuit autour d'elle depuis dix ans, sous mille périphrases complaisantes comme des duègnes?... Et pourquoi, je te le demande, l'argument suprême auprès d'une femme est-il de lui dire : Vous n'avez pas de cœur? Que signifie cette phrase si niaise et si victorieuse pourtant, — sinon : Vous n'inspirerez jamais ni une cavatine, ni un tableau, ni un drame, ni même une romance, — rien enfin de ce qu'on aime, de ce qu'on fête et de ce qu'on admire? vous recevrez ce soir le baiser d'un mari, et voilà tout? Voilà vos triomphes, à vous, femmes sans cœur, femmes de pot-au-feu?

DE MARSAN.

Il y a du vrai là-dedans.

DESSOLES.

Étonne-toi donc après cela qu'une femme, fût-ce la tienne, comparant l'estime glaciale, presque ironique que le monde accorde à la vertu, avec les adorations et les extases, dont il entoure la passion; étonne-toi donc qu'elle puisse, à un jour donné, se trouver prise au cœur d'un doute amer et d'une immense curiosité! Comment veux-tu qu'elle n'éprouve pas un désir terrible de connaître enfin l'objet de cette idolâtrie publique, d'approcher ses lèvres de cette coupe enchantée avant que ses lèvres soient flétries par la vieillesse?

DE MARSAN.

Tu m'épouvantes, Pierre!

DESSOLES.

Un moment arrive, te dis-je, où la plus honnête peut être saisie d'une impatience fébrile! C'est alors que l'épouse devient maussade et la mère négligente; c'est alors que le lien du devoir ne tient plus qu'à un cheveu... blond! c'est alors, mon ami... Bref, voilà la maladie de ta femme!... Et maintenant (Prenant son chapeau sur la table à droite.) bonsoir!... Tu me dois vingt francs.

DE MARSAN.

Diable! ne me quitte pas comme cela!... Et cette crise, est-elle dangereuse?

DESSOLES.

Horriblement!

DE MARSAN.

Et que peut faire le mari pendant ce temps-là?

DESSOLES.

Je te le demande.

DE MARSAN.

Tu penses que je m'en vais rester là les bras croisés,

comme un sot, pendant que ma femme court après la science! (Il se promène avec agitation.) Non, morbleu! Et pour commencer, je veux savoir où elle est allée ce matin. (Il tire un cordon de sonnette à la cheminée.) La délicatesse serait ici duperie. Je vais interroger sa femme de chambre*... j'interrogerai, s'il le faut, le dernier des marmitons... Puis, je la tiendrai cloîtrée jusqu'à ce qu'elle soit absolument décrépite, et alors cours après la science, cherche des coupes enchantées, si tu veux.

Entre Justine, du fond, à droite. Le docteur le regarde tranquillement en frappant avec ses doigts sur le bureau.

JUSTINE.

Monsieur a sonné?

DE MARSAN.

Oui.

JUSTINE.

Que veut monsieur?

DE MARSAN.

J'ai sonné Antoine, et pas vous.

JUSTINE.

Je vais envoyer Antoine à monsieur.

DE MARSAN.

C'est inutile. Sortez!

Justine sort. Moment de silence.

DESSOLES.

Après cela, mon président, je peux me tromper, moi!

DE MARSAN.

Non, tu ne te trompes pas! j'en suis convaincu; d'autant mieux que tu ne m'as rien appris, et que je m'étais formé d'avance la même opinion. — Sur ton honneur, Pierre, ne connais-tu aucun remède à cette infernale crise?

DESSOLES.

Un remède?... Non!... c'est-à-dire... Il y en aurait un,

* Dessoles, de Marsan.

peut-être... Car, lorsqu'une femme, d'un esprit naturellement élevé et délicat, a reconnu par expérience tout ce qu'une passion poétique contient en réalité d'humiliantes mortifications et d'ignobles rougeurs, elle est radicalement guérie. Eh bien! si jamais un homme pouvait dire avec sécurité à un autre homme : « Ami, je te livre mon bonheur et celui de mes enfants... Conduis ma femme jusqu'à la limite des abîmes; qu'elle éprouve les soucis, les hontes et les dégoûts du chemin sans toucher le terme fatal... Alors elle me reviendra... » Oui, si un homme pouvait mettre cette confiance dans un de ses semblables, il y aurait un remède à la maladie de Juliette... Mais, si l'impossible existe au monde, il est là!

DE MARSAN, rêveur.

Et cependant, tu as raison... Faire connaître les amertumes de la trahison avant qu'elle soit irréparable, ce serait l'unique chance de salut... Mais à qui se fier? J'ai bien un neveu qui a le physique du rôle... Mais le faquin m'escroquerait le dénouement.

DESSOLES.

Très probable!

DE MARSAN, après l'avoir regardé.

Écoute, Pierre... Je ne m'abuse pas: si le monde pouvait connaître le projet que je médite, il n'aurait pas assez de risées pour le condamner. J'en vois mieux que personne le côté périlleux et le côté ridicule; mais je suis décidé. Je ne puis supporter un jour de plus cette vie d'angoisses. Puisqu'il faut que cette mine éclate, j'y mettrai le feu de ma main; puisqu'il faut en passer par cette épreuve, j'aime mieux la diriger que d'en être victime à mon insu. — Pas un mot: je suis décidé! Il ne me faut plus qu'un complice, et je l'ai trouvé: c'est toi!

DESSOLES.

Moi?... Tu rêves!

DE MARSAN.

Oui, toi, le plus ancien, — le meilleur de mes amis; — toi qui, je le sais, sous des dehors légers, caches la loyauté inviolable d'un vieux Romain. Il faut que tu me rendes ce service!

DESSOLES.

Tu es fou!

DE MARSAN.

Je t'en prie sérieusement.

DESSOLES, passant à droite*.

Allons donc! la cure ne signifierait rien; le danger ne serait pas suffisant.

DE MARSAN.

La!... Ta! ta! Fais donc le modeste!... On connaît de tes histoires!... Mais, ça m'est égal: plus le feu est ardent, mieux il purifie... Ainsi, tu fais la cour à Juliette; c'est convenu!

DESSOLES.

C'est convenu... c'est convenu... Pas du tout! Et je suppose que Juliette, puisque Juliette il y a, ne se laisse pas décourager par les misères de la route, et qu'elle veuille pousser le pèlerinage jusqu'au bout? — Ah!

DE MARSAN.

Allons donc! J'espère bien... Elle va rentrer... Je te laisse ici!

DESSOLES, le retenant.

Tu me laisses... tu me laisses est fort bien!... Mais que diable veux-tu que je lui dise, à ta femme?

DE MARSAN.

Tiens!... Est-ce que ça me regarde?... Ne faut-il pas que je t'écrive tes billets doux par hasard? (Fausse sortie par le fond, à gauche.) Oh Dieu! comme je te vais haïr, mon

* De Marsan, Dessoles.

pauvre Pierre! Tu me deviens odieux à vue d'œil!...
Allons!

Il va de nouveau pour sortir.

DESSOLES, le retenant.

Permetts : nous allons faire notre petit traité. Article premier. Pour tous, et surtout pour elle, secret éternel, quoi qu'il advienne.

DE MARSAN.

Accordé.

DESSOLES.

Article 2. Ta défense, comme mon attaque, n'emploiera que des armes courtoises, l'adresse et la persuasion. — Jamais de mesure violente, quoi qu'il advienne.

DE MARSAN.

Accordé. A moi! Article 3... Note bien celui-là... Article 3. Dans le cas où ton expérience te ferait prévoir un sinistre prochain, coûte que coûte, tu m'avertiras loyalement pour que je tente un suprême effort.

DESSOLES, réfléchissant.

Délicat... mais adopté... pourvu que ce suprême effort ne sorte pas des conditions spécifiées dans l'article 2.

DE MARSAN.

Oh! bien entendu... Touche là! (Ils se donnent la main.) Je m'en vais maintenant.

DESSOLES, le laissant faire quelques pas.

Sérieusement... là, tu le veux?

DE MARSAN.

Il le faut. Ma vie n'est plus possible. Il faut une solution à tout prix!

DESSOLES.

Eh bien, bon voyage!

DE MARSAN, près de la porte, au fond, à droite.

Crois-tu que ce soit fini aujourd'hui?

DESSOLES.

J'espère bien que non.

DE MARSAN.

C'est que je ne pourrais pas supporter cette situation-là longtemps.

DESSOLES, venant à lui par derrière le bureau.

Tu peux encore te dédire, si tu veux.

DE MARSAN.

Non pas!... (Se rapprochant.) Mais voyons... (Il rit.) que lui diras-tu d'abord? Je suis curieux de le savoir.

DESSOLES.

Et moi aussi.

DE MARSAN, d'un ton pénétré.

Docteur, penses-tu que ce soit prudent, là, franchement?

DESSOLES.

Non!... ma foi, non!

DE MARSAN.

C'est égal!... il faut en finir!...

Il sort précipitamment.

SCÈNE V

DESSOLES, seul.

Hum!... Voilà une plaisanterie à nous faire couper la gorge, mon président et moi, avant quinze jours!... Ah! ces maris, qu'ont-ils fait au ciel? Seigneur, quel est leur crime?... Avec tout cela, mon rôle est très ingrat... J'ai eu tort d'accepter... Mais comment me refuser à ses instances?... et puis, je l'avoue, il y a au fond de la confiance qu'il me témoigne un dédain pour ma personne...

qui m'a piqué... Il aurait peur, ma foi! que j'en rirais!... je ne suis pas un enfant... je saurai toujours m'arrêter à temps... Oui, mais comment m'y prendre?... que dire à cette jolie femme... qui a de l'esprit, oui, et de la tête?... L'idée seule que je suis breveté par le mari pour courtiser sa femme... cela me glace... je serai stupide... Je ferais mieux de m'en aller... (S'arrêtant brusquement.) Si j'enlevais Hermione? L'unité de lieu n'est pas spécifiée dans le traité... Aussi bien, nous sommes au printemps, et la campagne serait plus favorable au mystère qui doit couvrir cette aventure de l'autre monde... Oui, mais comment la décider?

Il se consulte, la tête entre ses mains. Entre Juliette.

SCÈNE VI

DESSOLES, JULIETTE.

JULIETTE, entrant sans le regarder, du fond, à droite.

Vous avez beau dire, votre cocher est bien décidément une oie!

DESSOLES.

Est-il possible?

JULIETTE, riant,

Comment! c'est vous?... Et qu'est-ce que vous avez fait de mon mari?

DESSOLES.

Il est sorti pour prendre l'air.

JULIETTE.

Prendre quoi?

DESSOLES.

L'air, madame.

JULIETTE.

Qu'il prenne. Je suis enchantée de vous voir seul un moment, docteur. Asseyez-vous. (Elle ôte son chapeau et arrange ses cheveux devant la glace.) Que vous semble de mon mari?... Est-il malade? et s'il n'est pas malade, qu'est-ce qu'il a?

DESSOLES.

Votre mari?... Mais je ne sais. — Qu'est-ce qu'il a donc?

JULIETTE. Ils s'asseyent à gauche. Dessoles près de la cheminée, et Juliette près du bureau.

Je vous le demande. Concevez-vous un homme qui se promène la nuit dans sa chambre, comme un fou, — sans même être habillé?

DESSOLES, gravement.

L'avez-vous vu?

JULIETTE.

Non... mais je l'ai entendu... c'est très suffisant.

DESSOLES.

Il est certain... qu'il a des bizarreries... et, à ce propos, pourquoi donc tient-il si fort à vendre votre villa... votre petit château des environs de Mantes... Vauvert, je crois, cela s'appelle?

JULIETTE, avec éclat.

Vendre Vauvert!... Il vous l'a dit?

DESSOLES, feignant l'embarras.

Non... Mais voyons, de vous à moi, madame, est-ce qu'il serait jaloux de quelque voisin de campagne?

JULIETTE, riant.

Jaloux! mon mari! Ah! grand Dieu!... Quant à ma villa, il la vendra d'autant moins que je compte y passer l'été.

DESSOLES.

Et c'est pourquoi, apparemment, il compte la vendre ce printemps. Voyons, madame, je suis fort indiscret : mais de Marsan a donc une raison bien sérieuse de ne pas vou-

loir que vous alliez à cette campagne, quand même votre santé, qui lui est si chère, y serait intéressée?

JULIETTE.

Ainsi, vous lui avez dit que ma santé se trouverait bien du séjour de cette campagne, et il a persisté à la vendre?

DESSOLES.

Je n'ai pas dit un mot de cela.

JULIETTE.

Vous ne savez pas mentir, docteur.

DESSOLES.

Il y a un petit voisin de campagne, allons.

JULIETTE.

Ni petit, ni grand! Mon Dieu! jaloux! M. de Marsan! il y a dix ans, il ne l'était pas... Ainsi, jugez! — Au reste, nous sommes bien bons de nous creuser l'esprit pour lui trouver un motif... Un homme qui se promène la nuit... c'est de l'égarement, voilà tout... Au surplus, j'irai dès demain m'établir à Vauvert, et nous verrons s'il nous vendra, ma villa et moi!

DESSOLES.

Vous partirez comme cela, sans le prévenir?

JULIETTE.

Tout simplement.

DESSOLES, se levant.

Ah! madame, il faut que je vous quitte, je vois cela! On ne sait où vous pousserait le point d'honneur... Et si j'avais l'air de douter plus longtemps de votre énergie, (Riant.) vous seriez femme à partir sur l'heure!

Il se dirige vers le fond, à droite, en passant derrière le bureau.

JULIETTE.

Sur l'heure, non; mais demain. Soyez persuadé de ce que je vous dis, docteur.

DESSOLES.

Oui, oui, madame, j'en suis persuadé... Hé! hé! Mille respects! (Il salue.) Voulez-vous que je commande les chevaux à la poste en passant?

JULIETTE.

Mon Dieu! quel homme!... je n'ai pas besoin de vos chevaux de poste... j'ai le chemin de fer... du Havre.

DESSOLES, toujours goguenard.

Tiens! je vais par là! Voulez-vous que je vous y conduise?

JULIETTE, avec résolution et se levant.

Oui. (Elle donne un coup de sonnette et saisit son chapeau.) Êtes-vous satisfait?

DESSOLES.

Oui certainement, d'autant plus que, pour aller à la première station et revenir ici, il faut à peine trois quarts d'heure. Vous aurez montré du caractère, vous aurez fait votre petit coup d'Etat : de Marsan n'en saura rien, et tout le monde sera enchanté.

JULIETTE, arrangeant son chapeau.

Vous n'en croyez pas un mot; vous êtes le plus taquin et le plus insupportable des hommes.

DESSOLES.

Je le crois si bien que... (Il regarde sa montre.) Voyons, il est deux heures; je n'ai pas de visite sérieuse avant quatre heures... Je vais avec vous, si vous voulez.

JULIETTE, allant à lui.

Vrai? Vous êtes adorable! Donnez-moi la main. — Je vous répète que vous êtes adorable! (A Antoine qui est entré par le fond*) Antoine, je pars pour Vauvert; donnez les ordres. Justine me rejoindra par le prochain convoi...

* Antoine, Juliette, Dessoles.

ANTOINE, stupéfait, à part et au fond derrière le bureau.
Sans monsieur?

JULIETTE.

Vous riez, docteur? Eh bien, nous verrons qui rira le dernier. — Allons!

DESSOLES.

Ah! la bonne équipée!...

Ils sortent par le fond, à droite.

SCÈNE VII

ANTOINE, puis DE MARSAN.

ANTOINE, seul, d'un air consterné.

Sans monsieur... Je n'aime pas ce ci-devant, — ce médecin, — ce lion! — Ce n'est pas une compagnie pour madame, surtout en voyage... Je suis loin de dire que madame... Dieu m'en garde! Mais enfin le monde jase pour bien moins... (Mouvement.) et on a beau dire... une imprudence n'est qu'une imprudence... mais... hé! hé! c'est une imprudence!...

DE MARSAN, entrant précipitamment du fond, à gauche.

Personne!... (Il aperçoit Antoine dans un coin.) Tiens! qu'est-ce que tu fais encore là, toi*?

ANTOINE.

Monsieur... je... j'attendais monsieur.

DE MARSAN.

Pour quoi faire?

ANTOINE.

Pour prendre ses ordres.

* Antoine, de Marsan.

DE MARSAN, allant ouvrir la porte de droite.

Eh bien, va-t'en! — A propos, tu ne sais pas où est ma femme?

ANTOINE.

Si fait, monsieur. Elle est partie.

DE MARSAN, vivement.

Partie! où ça?

ANTOINE.

A la campagne... à Vauvert.

DE MARSAN.

Comment! c'est impossible!... Toute seule?

ANTOINE.

Non, monsieur. Elle est accompagnée de ce médecin, de ce lion...

DE MARSAN, à part et passant à gauche.

Ah! traître!... Mais comment a-t-il pu si promptement la décider?... Au reste, s'il s'attend que je vais souffrir cela... (Haut.) Antoine, vite une voiture!... (A part.) Le convoi ne peut être encore parti! (Haut.) Une voiture, te dis-je *!

ANTOINE, à droite, près du bureau.

Oui, monsieur, j'y cours... Vais-je accompagner monsieur?

DE MARSAN.

Non! Que diable ai-je besoin de toi? Va te promener!

Il va à la cheminée.

ANTOINE, d'un ton pénétré.

Voilà la seconde fois de la journée que monsieur me traite avec une extrême rudesse...

DE MARSAN, violemment.

Tu n'es pas content?

* De Marsan, Antoine.

ANTOINE, *tremblant et venant près de lui.*

Si, monsieur, je suis content... Mais je me flattais... j'espérais qu'après trente années de dévouement, de fidélité et de probité...

DE MARSAN.

Tu m'ennuies avec ta probité!... Eh! morbleu! vole-moi une bonne fois, et laisse-moi tranquille!

Il s'assied devant la cheminée.

ANTOINE, *avec une sévérité émue.*

Monsieur est injuste. Il blesse un vieillard.

DE MARSAN, *après un instant.*

Tu as raison. Je suis injuste, et pis que cela. N'y prends pas garde. Je t'aime et te vénère, tu le sais... Mais je suis tourmenté, vois-tu, — je suis malheureux... Tu me pardonnes, n'est-ce pas?

Il lui tend la main.

ANTOINE, *attendri et lui baisant la main.*

Oh! monsieur... Mais si c'est madame qui vous tourmente, c'est bien à tort. Fiez-vous-en à ma vieille expérience... (*Riant en vieillard.*) Le médecin y perdra son latin... Il n'y a pas de danger.

DE MARSAN, *se levant.*

Non... n'est-ce pas? C'est ce que je me disais, c'est un caprice!

ANTOINE.

Un pur caprice!

DE MARSAN.

Et, au fait, je ne me donnerai même pas le petit travers de courir après eux.

ANTOINE.

Vous ferez bien, monsieur.

DE MARSAN.

Au moins, je ne partirai que ce soir, s'ils ne sont pas

revenus... Tiens, Antoine, je dînerai en garçon, à mon petit couvert, — comme il y a douze ans. Tu me serviras. Nous causerons de ce temps frivole... Hé! hé! nous nous rappellerons bien des choses, mon vieil Antoine.

Il se rassied.

ANTOINE.

Je m'en fais une fête comme monsieur.

DE MARSAN, après un silence, se levant brusquement et prenant son chapeau sur la cheminée; il se dirige vivement vers le fond, à droite.

Décidément, je vais retrouver ma femme!

ANTOINE, le suivant.

Eh bien, monsieur! vous avez raison!

DE MARSAN.

N'est-ce pas? Viens avec moi, Antoine... partons!

DEUXIÈME PARTIE

Au fond, la campagne : au troisième plan, clôture à jour, en bois peint, et porte d'entrée du parc au milieu. — Premier plan, à gauche, un banc de bois adossé contre une charmille cintrée, deux chaises de jardin ; à droite, un commencement d'avenue fermée par une barrière.

SCÈNE PREMIÈRE

DESSOLES, JULIETTE *, le précédant de quelques pas, une ombrelle au poing.

JULIETTE, se retournant.

Eh bien, docteur ?

DESSOLES.

Eh bien, madame ?

JULIETTE, montrant la droite.

Voici notre château là-bas. Nous sommes arrivés.

DESSOLES.

Ah ! c'est très bien !... Maintenant, il s'agit de nous en retourner. (Il tire sa montre.) Ce sera exactement comme je l'avais prévu... Nous avons mis une heure et demie à venir... D'ici à la station, nous avons dix minutes de chemin... C'est cela ! nous serons à Paris avant cinq heures... il me restera encore le temps de faire quelques courses avant dîner — (saluant.) et j'aurai passé trois heures fort agréables !

* Juliette, Dessoles.

JULIETTE.

Vous parlez comme une pendule à musique... Je suis fâchée de contrarier vos petits arrangements... (Elle ôte son chapeau.) Là, je m'installe sur ce banc, en attendant ma femme de chambre. Et si vous me revoyez à Paris avant quinze jours, dites que je suis une femme sans foi ni loi!

Elle s'assied à gauche.

DESSOLES, avec le ton d'une surprise extrême.

Non?... sérieusement?... Non, vous ne ferez pas cela ! (Juliette hausse les épaules sans répondre.) Eh bien! c'est énergique!... je ne l'aurais pas cru!... Mais me voilà fort sot, moi... Il ne me reste pas deux partis à prendre... Il faut que je vous fasse mes adieux en toute hâte... Madame de Marsan, j'ai bien l'honneur...

Il salue.

JULIETTE.

Y a-t-il de l'indiscrétion à vous demander où vous allez?...

DESSOLES.

Mais je retourne à Paris... car j'y ai réellement affaire... Si j'avais pu me douter de votre persistance... Enfin!... Madame, j'ai bien l'honneur...

JULIETTE, sans se lever.

Votre servante, monsieur. — Tenez, enjambez cette barrière, vous allez trouver un sentier qui vous abrégera le chemin de moitié.

DESSOLES.

Bien obligé. Merci bien. Cette barrière, n'est-ce pas? (Il s'assied sur la barrière et passe avec hésitation une jambe de l'autre côté.) Ah! ce sentier... je vois... fort bien!

Il ne bouge pas.

JULIETTE.

Ah çà! voyons! pour quelle enfant me prenez-vous donc? et pour qui jouez-vous cette... pantalonnade?... Est-ce que je ne vois pas clairement que vous avez le plus grand

désir de rester avec moi?... Je ne sais pas pourquoi, par exemple... (Elle rit.) Ah! cela vous déconcerte un peu, ce que je vous dis là... Allons! venez vous asseoir... vous avez une si drôle de mine, à califourchon sur cette barrière...

Elle rit.

DESSOLES, revenant.

Madame, ma situation vis-à-vis de vous n'est pas tenable! il faut absolument que je me brûle ou que je vous explique ma conduite.

JULIETTE.

Brûlez — ou expliquez — à votre guise.

DESSOLES. Il s'assied sur une chaise*.

Eh bien, madame... je demeure sur le boulevard des Capucines.

JULIETTE.

Qu'est-ce que ça me fait?

DESSOLES.

Permettez... C'est ce qui m'a perdu... De ma fenêtre, je vois passer matin et soir de merveilleuses apparitions... je vois passer, au fond des calèches, des femmes inconnues, ensevelies dans la soie, immobiles dans leur sereine beauté, les bras croisés, comme vous en ce moment, le front hautain et pensif... elles passent en laissant des parfums de duchesses... Eh bien, madame, je vous le confesse, — prendre place tout à coup près d'une de ces voyageuses idéales, et partir pour les pays ignorés... me trouver soudain face à face, dans une sorte d'intimité, avec les deux plus puissants enchantements de cette terre, — avec la beauté et avec l'inconnu!... c'est là un rêve si souvent, — ardemment caressé dans mon faible cœur... que vous me pardonneriez, quand le hasard a semblé le réaliser pour moi... d'en craindre le réveil!...

* Juliette, Dessoles.

JULIETTE.

Vous ne m'avez rien dit dans le wagon... mais vous n'en pensiez pas moins, à ce qu'il paraît... (Elle bâille.) Ah! vous rêvez, comme cela?... Eh bien, je vais essayer de rêver à mon tour, pour me mettre au pair... A vous dire vrai, je ne sais s'il y a de l'orage... mais, pour parler net, j'ai une envie folle de dormir... Vous permettez?... (Elle appuie sa tête contre la charmille.) Ça ne vous contrarie pas?

DESSOLES.

Pas du tout, madame... Puis-je en faire autant dans ce coin?

JULIETTE.

Non pas... on vous prendrait pour mon mari... (Les yeux fermés, avec une intention railleuse.) Vous veillerez sur moi... comme un ange... vous empêcherez qu'on ne m'outrage!...

DESSOLES.

Madame, vous pouvez...

JULIETTE.

Ne me parlez pas. (Dessoles appuie sa tête contre la charmille; il est vu de profil par le public, et Juliette presque de face. Après un instant, elle répond :) Pourriez-vous me dire, docteur, vous qui êtes un savant, pourquoi l'envie de dormir nous prend toujours en voyage?

DESSOLES, un peu brusquement.

C'est à cause des compagnons qu'on a, madame.

JULIETTE.

Au fait, c'est possible!... (Tout à coup, se redressant.) Ah ça! si vous n'êtes resté que pour me chercher querelle, il aurait mieux valu vous en aller pour tout de bon, je vous assure!

DESSOLES, se levant.

C'est ce que je vais faire, madame. — Pour une raison ou pour une autre, je vous ai déplu de prime-abord; vous

n'en reviendrez pas, et, le mieux que j'aie à faire, c'est de m'en aller.

JULIETTE, nonchalamment.

Mais c'est vous, monsieur Pierre, qui m'avez mal prise ! car je suis une très bonne femme, et, de plus, j'ai beaucoup d'estime — et un peu de penchant pour vous.

DESSOLES, lui baisant la main.

Ah ! madame ! me voilà ressuscité... car j'étais bien bas... mais vous allez me rendre trop fier !

JULIETTE.

Oh ! fier, non : il ne faut pas être fier pour cela ! car il entre beaucoup de calcul dans mes dispositions amicales pour vous...

DESSOLES, se rasseyant.

De calcul ?

JULIETTE.

Mon Dieu ! oui... Ne me regardez pas... regardez par là-bas pendant que je vous ferai mes confidences.

DESSOLES.

Oui, le petit sentier.

JULIETTE.

C'est bon !... Maintenant, je vous dirai que je me suis toujours promis d'avoir un médecin pour ami dans mon âge mûr ; et si vous parvenez à m'inspirer une grande confiance, mais là... une confiance extraordinaire, docteur, je demanderai... un jour... une foule de choses... qui me tourmentent... que je ne sais pas... et que je voudrais savoir.

DESSOLES, se retournant en riant.

Comme quoi, par exemple ?

JULIETTE.

Comme quoi ? — c'est ce que vous ne saurez pas de sitôt... Mais, en attendant, je veux vous adresser deux ou trois légères questions — en guise de ballons d'essai... Et

d'abord, docteur, me direz-vous pourquoi on ne m'a jamais fait de déclaration, à moi qui vous parle?

DESSOLES.

En êtes-vous sûre, madame?

JULIETTE.

C'est historique... Je vous demande pourquoi.

DESSOLES.

Mais probablement parce que vous n'avez pas daigné comprendre. Une déclaration n'est pas un morceau littéraire d'une forme arrêtée, comme un sonnet... Il est tombé à vos pieds, je n'en doute pas, mille fleurs de rhétorique — qui n'ont pas été des déclarations, parce que vous ne les avez pas ramassées!

JULIETTE.

Quant à moi, je n'entends pas à demi-mot : en fait de déclaration, j'en veux une bien claire, une qui me crève les yeux, ou je n'en veux pas. Toute déclaration qui se réserve, qui ne brûle pas ses vaisseaux, et qui ne me livre pas un homme pieds et poings liés — est une poltronnerie qui me manque de respect... Qu'avez-vous à dire à cela, monsieur?

DESSOLES, après l'avoir regardée de l'air de quelqu'un qui se méfie.

J'ai à dire que cette théorie sur les déclarations était précisément celle d'une dame fort belle que j'ai connue étant jeune. Elle me l'exposa. J'en profitai pour brûler mes vaisseaux aux pieds de la dame, — laquelle saisit immédiatement cette occasion pour me mettre à la porte. Qu'avez-vous à dire à cela, madame?

JULIETTE, courroucée et contenue, se levant.

J'ai à dire... que vous êtes un impertinent... et que je vous prie de vouloir bien considérer ma porte comme celle de votre belle dame. — Vous entendez?

Elle passe à droite.

DESSOLES, s'inclinant.

Je ne puis, madame, que vous obéir.

JULIETTE, regardant au loin, à droite

Attendez... quel est ce monsieur qui vient à travers champs?

DESSOLES.

M. de Marsan, je pense.

JULIETTE.

Mon mari!... (On aperçoit M. de Marsan de l'autre côté de la barrière. Juliette ajoute vivement,) Restez!

CÈNE II

DESSOLES, JULIETTE, DE MARSAN.

JULIETTE. Elle court offrir la main à son mari qui escalade la barrière, et lui dit en riant.

M'en voulez-vous? Dites-le, et je repars.

DE MARSAN.

Vous en vouloir? Je suis ravi! Bonjour, cher docteur!

Ils se serrent la main.

JULIETTE, descendant à gauche.

Ravi!... Vous n'êtes jamais comme un autre... Pourquoi êtes-vous ravi?

DE MARSAN, gaiement*.

Je suis ravi d'abord que vous ayez trouvé une distraction de votre goût, et ensuite que ma femme ait assez de séduction pour enlever en un clin d'œil le médecin le plus disputé de Paris.

* Juliette, de Marsan, Dessoles.

JULIETTE.

A vrai dire, je ne sais plus trop lequel de nous deux a enlevé l'autre... Qu'en pensez-vous, monsieur Pierre?

DESSOLES.

C'est assurément vous, madame, qui m'avez enlevé; car moi, je ne vous aurais pas amenée chez monsieur.

JULIETTE, le regardant fixement.

Vous, — vous êtes un homme à qui je ne me fierais pas, — si j'étais M. de Marsan.

DE MARSAN.

En tout cas, c'est un savant médecin : car vous avez les plus riches couleurs de santé qu'on puisse voir.

JULIETTE.

Oui, moyennant que je me suis endormie tout à l'heure en causant avec ce savant personnage... Ah çà! je m'en vais devant... car je vois Justine là-bas... Au revoir, messieurs!

Elle sort par la gauche, suivie de Justine, qui vient d'arriver par le fond à droite, et porte les cartons à toilette.

SCÈNE III

DESSOLES, qui est assis sur la barrière, DE MARSAN*.

DE MARSAN, se frottant les mains, et venant s'asseoir près de lui.

Eh bien, rival généreux, il paraît qu'elle s'est endormie, hein! Ça n'est pas très aimable, ça... Mais ça me fait plaisir.

DESSOLES.

C'est toi qu'on endort, mon président.

* De Marsan, Dessoles.

DE MARSAN, riant.

Oui, — oui... Et... dis-moi... de quoi avez-vous causé?

DESSOLES.

De rien, puisqu'elle dormait.

DE MARSAN.

Mais elle n'a pas dormi tout le temps, je suppose?

DESSOLES.

Si fait, tout le temps.

DE MARSAN.

Voyons, Pierre... te fais-tu un jeu maintenant de cette profonde misère que tu prétendais consoler?... A-t-elle dormi, oui ou non?...

DESSOLES, descendant la scène, en passant à gauche.

Pas une seconde*.

DE MARSAN, assombri.

Ah! — Et puis, je te demande si tu as reconnu la justesse de nos conjectures, touchant l'état moral de Juliette?

DESSOLES.

Oui.

DE MARSAN.

Diantre!... Et puisque cet état moral consiste, — pour parler franc, — à chercher... une passion, — lui as-tu donné lieu de croire qu'elle a trouvé ce qu'elle cherche?

DESSOLES.

J'y ai fait mon possible.

DE MARSAN.

Ton possible, malheureux!... Il ne me reste plus qu'à apprendre que tu as transgressé l'article 3!

DESSOLES.

Quel article 3?

DE MARSAN.

Le misérable l'a oublié!

* Dessoles, de Marsan.

DESSOLES.

Eh ! non... je me rappelle... c'est l'article par lequel je me suis engagé à te prévenir en cas de péril sérieux... Écoute, de Marsan... entre nous, le mieux serait de l'effacer, cet article-là... car il est absurde.

DE MARSAN.

Absurde, soit ! mais j'y tiens.

DESSOLES.

Songe donc, mon ami, avec les femmes, tout est caprice... Eh bien, je suppose qu'en pareil cas tu te trouves absent, toi ?

DE MARSAN.

Je ne m'absenterai pas, sois tranquille.

DESSOLES.

Tu ne prétends pas, sans doute, rester toujours planté comme un mur entre ta femme et moi ?

DE MARSAN.

Mais, enfin, veux-tu me permettre de te rappeler qu'il s'agit de me rendre ma femme, et non de me la prendre ? En vérité, il semble, à t'entendre, que ton intérêt soit seul en jeu maintenant !... Voyons, Pierre, encore une question : quelle était la cause réelle de cette animation extraordinaire que j'ai remarquée sur les traits et dans les paroles de Juliette ?

DESSOLES.

La cause réelle, c'était l'indignation.

DE MARSAN.

L'indignation ? — Tu n'as pas oublié, j'imagine, le respect...

DESSOLES.

Peut-être.

DE MARSAN, s'emportant.

Ce serait du moins une folle bravade — que de me l'avouer en face.

DESSOLES, de même.

Eh bien, cette folle bravade, je la commets. — Il n'est pas question de respect dans l'article 3!... Tu m'as prié de faire la cour à ta femme, — je la lui fais à ma façon!

DE MARSAN.

Quand je t'ai prié de lui faire la cour, je pensais que tu la lui ferais honnêtement, avec décence, — comme il se pratique entre gens de bon ton... je n'allais pas imaginer...

DESSOLES. y

C'est fort bien! — Et à quelle heure, s'il te plaît, passe le prochain convoi? J'ai là le petit sentier qui...

DE MARSAN.

Tiens! promets-moi seulement d'être convenable, et reste!

DESSOLES.

Convenable? Du tout! je ne promets rien!... aussi bien, si tu crois que ça m'amuse... mais... c'est une corvée atroce... et je suis enchanté d'en finir! — Convenable, ma foi, oui! le premier damoiseau qui va reprendre ma tâche en sous-œuvre te demandera tes conditions, n'est-ce pas? Au revoir, mon ami!... tu m'en diras des nouvelles!

DE MARSAN, le prenant par le bras*.

Ne m'abandonne pas!... puisqu'il faut... oui... j'en suis convaincu, il le faut!... que cette épreuve ait lieu. — J'en aurai le courage. — D'ailleurs j'ai mon plan arrêté. — Reste, Pierre, reste... mais auparavant, répète un peu le serment à l'article 3.

DESSOLES.

Je le jure!

Ils s'éloignent en se donnant le bras, par la gauche.

* De Marsan, Dessoles.

TROISIÈME PARTIE

Une salle à pans coupés donnant sur un jardin : dans l'angle de droite, l'entrée d'une jolie serre; meuble console, avec glace sans tain dans l'angle de gauche; grande porte au milieu, toujours ouverte; porte à gauche; guéridon et chaise à droite.

SCÈNE PREMIÈRE

JULIETTE, toilette de campagne, grand chapeau de paille; elle entre par la gauche, se dirigeant vers la serre. **ANTOINE**, rangeant des livres sur la console, se retourne. Juliette l'aperçoit.

JULIETTE *.

Antoine!

ANTOINE.

Madame?

JULIETTE, embarrassée.

Qu'est-ce que je voulais donc vous dire?... Mon Dieu! que je deviens distraite!... Ah!... Vous direz à mes enfants que je leur défends d'aller se promener du côté de la Grande Chesnaye... à cause du bassin.

ANTOINE.

Oui, madame.

JULIETTE. Elle fait quelques pas, et reprend avec une sorte de timidité.

J'y vais, moi... à cette Grande Chesnaye... Si mon mari me demandait... ou bien... ou bien M. Dessoles... vous direz qu'on me trouvera là.

Elle sort avec précipitation par le fond à gauche.

* Antoine, Juliette.

ANTOINE, seul, tristement, en branlant la tête.

Ça ne va pas bien... Ce qui m'étonne, c'est la gaieté de monsieur... car depuis huit jours que nous sommes ici, il a retrouvé toute sa belle humeur... il rit... il chante... Hélas!... un homme d'esprit, — de capacité pourtant!... Moi, qui ne suis qu'un pauvre vieux domestique, j'y vois clair et j'enrage... Ce jeune homme... ce lion... qu'est-ce qu'il fait ici?... Un médecin? un joli médecin!... Pourquoi ne va-t-il pas voir ses malades, s'il est médecin?

SCÈNE II

ANTOINE, DESSOLES, venant de la serre.

DESSOLES.

Bonjour, Jérémie!

ANTOINE.

Je suis votre serviteur, monsieur.

DESSOLES.

Je croyais madame de Marsan dans ce salon?

ANTOINE, avec hésitation.

Non... non... monsieur... Madame m'a chargé... de le dire à monsieur...

DESSOLES, vivement.

Quoi?

ANTOINE.

Que vous l'attendiez ici... (A part.) sous l'orme!... Tant pis!

DESSOLES.

Merci, mon ami!

Il s'étend dans un fauteuil, près du guéridon.

ANTOINE.

Si monsieur veut le journal? (Il lui donne un journal qu'il prend

sur la console, et ajoute à part avec honhomie naïve :) — car il ne faut pas le priver de tout, non plus!

DESSOLES.

Je te remercie. (Déployant le journal.) Voyons! qu'est-ce qu'il y a de neuf là-bas?

ANTOINE, avec intention.

Il y a beaucoup de maladies, monsieur, à ce qu'il paraît.

DESSOLES.

Ah! tant mieux! Bravo! bravissimo!

ANTOINE.

Ah! ah! monsieur me rappelle le temps où j'étais militaire... Le bruit de la bataille nous transportait... nous marchions au canon... Quand on parle à un médecin de maladies, ça lui fait le même effet... Il faut qu'il y aille. Eh! eh! c'est ce que j'admire dans le caractère des médecins.

DESSOLES, distrait.

Oui!

ANTOINE.

Oui, monsieur... Monsieur serait peut-être bien aise de connaître les heures de départ du chemin de fer? Nous avons avant midi trois convois : celui du Havre...

DESSOLES.

Merci... merci... je ne pars pas ce matin.

ANTOINE.

Le soir, monsieur, nous avons trois convois également. Le premier... (On entend au dehors la voix de de Marsan qui chante : *Il emporta la feuille et le serment*, ou tout autre air à volonté.) C'est mon maître!... Il me fait mal!

Entre de Marsan, chantant, par la gauche.

SCÈNE III

LES MÊMES, DE MARSAN*.

DE MARSAN, très alerte.

La feuille et le serment! Tiens, te voilà, Pierre! Je te croyais dans le parc avec ma femme... Quel beau temps, hein? Je suis gai comme pinson, moi, ce matin!

ANTOINE, à part, à la console.

Il me fait mal, mon Dieu!

DESSOLES, froid.

Ta femme!... Mais, non. Je l'attendais là, en causant avec ton vieux Jérémie, qui m'indiquait les heures de départ avec une obligeance!...

DE MARSAN.

Comment, de départ! J'espère qu'il n'est pas question de pareille chose, morbleu! Tu nous restes tout le mois!

ANTOINE, à part.

Je m'en vais, car il me fait trop de mal. (Arrivé à la porte, il se retourne, et ajoute avec un soupir :) Un homme de capacité pourtant.

Il sort par le fond, à droite.

* Antoine, de Marsan, Dessoles.

SCÈNE IV

DESSOLES, DE MARSAN*.

DE MARSAN, changeant de ton dès qu'Antoine est sorti.

Il touche le bras de Dessoles.

Eh bien?

DESSOLES.

Eh bien, quoi?

DE MARSAN, mystérieux.

Comment ça va-t-il?

DESSOLES, naturellement.

Mais pas mal. — Je te remercie.

DE MARSAN.

Oh! je ne te parle pas de ta santé... je te parle de notre affaire... Tu as l'air tout sombre depuis hier... cela m'inquiète.

DESSOLES, se levant.

Eh! j'ai l'air sombre parce que... C'est toi véritablement que je ne comprends pas avec tes chants et ton allégresse! A qui en as-tu? qu'est-ce qui te prend?

DE MARSAN.

Mon cher, je dissimule, — je m'étourdis, — je sauve les apparences!... car, au fond, je suis torturé!... Enfin, voyons, quelle est ta pensée? que se passe-t-il? où marchons-nous? que dois-je espérer ou craindre de cette épreuve horrible... insensée?...

DESSOLES.

Je n'en sais rien! Jusqu'ici, rien de décisif... Des

* De Marsan, Dessoles.

coquetteries! Un feu d'avant-postes! on avance, on recule! Tantôt je crois qu'on a surpris notre secret et qu'on se moque de nous deux... Tantôt il me semblerait... j'oserais me flatter... c'est-à-dire, j'appréhenderais beaucoup pour toi... enfin, je ne sais pas! — Un cœur indéchiffrable!

DE MARSAN, baissant la voix.

Eh bien, mon ami, il n'y a qu'un instant, il n'a tenu qu'à moi d'y lire couramment, dans ce cœur indéchiffrable!

DESSOLES.

Comment cela?

DE MARSAN.

J'étais dans ma chambre.... j'ai eu besoin d'une enveloppe... de cire à cacheter... Il m'a semblé me souvenir que j'avais mis tout cela dans le secrétaire de Juliette... Je suis passé chez elle, et, ne la trouvant pas, j'ai tout bonnement ouvert ce secrétaire dont la clef n'avait pas été retirée... La première chose qui me saute aux yeux, c'est... devine!

DESSOLES.

Je ne sais... Quoi donc?

DE MARSAN.

Un journal écrit de la main de ma femme!

DESSOLES.

Bah!

DE MARSAN.

Un journal!... et, dans ce journal, mon premier regard a distingué ton nom et le mien!

DESSOLES.

Ah!... Et ensuite?

DE MARSAN.

Ensuite... Tu comprends que la discrétion... la délicatesse la plus vulgaire... me faisant une loi de m'en teni

là. — D'ailleurs, quelqu'un venait. — Bref, j'ai refermé le secrétaire.

DESSOLES, le regardant en face.

Non!

DE MARSAN.

Si fait.

DESSOLES, incrédule.

Tu as emporté ce journal?

DE MARSAN.

Pour qui me prends-tu? Sérieusement, Pierre, je ne le pouvais pas.

DESSOLES.

Ah bah!

DE MARSAN.

Comment! est-ce que tu m'aurais conseillé, toi...?

DESSOLES, après une légère hésitation.

Ma foi, oui!... Un mari a des privilèges : d'ailleurs, tu es dans le droit de légitime défense!... Et puis, moi, je n'aurais pas été fâché non plus de savoir si je dois partir ou demeurer; car, vingt fois par jour, je suis tenté, je te l'avoue, d'échapper par la fuite à une situation qui touche sans cesse au ridicule ou à l'odieux... Tu as fait une folie!

DE MARSAN.

J'ai cru qu'en conscience je ne le pouvais pas.

DESSOLES.

Tu es bon là, avec ta conscience! Comment! une occasion unique se présente d'éclaircir une question où ta vie et ton honneur sont intéressés, et tu te laisses arrêter par un scrupule puénil! En temps ordinaire, bon; mais en temps de guerre, on rompt les cachets! Que diable veux-tu? Si tu ne t'aides pas, n'en parlons plus! Je vais m'en aller!

DE MARSAN, tirant le manuscrit de son sein.

Le v'là!

DESSOLES.

Vrai?... Ah! de Marsan... tiens, franchement... ça n'est pas bien! (n rit.) Non!... ça n'est pas bien ce que tu as fait là!

DE MARSAN, grave.

Je pouvais me passer, comme tu penses, de te communiquer ce document; mais, — que j'aie tort ou raison, — je suis décidé à user avec toi jusqu'au bout d'une confiance absolue... J'espère ainsi enchaîner ta loyauté... car j'ai toujours affaire à un ami loyal, n'est-ce pas?

DESSOLES.

Eh! sans doute, je suis loyal, — c'est bien ce qui me gêne!... Mais voyons vite de quoi il s'agit; car ta femme n'aurait qu'à venir...

DE MARSAN.

Il n'y a pas de danger... Elle est loin dans le parc... Ah çà! voyons... Hem! hem! (Lisant.) « 20 mai... » C'était il y a huit jours... »

DESSOLES.

Le lendemain de notre arrivée.

DE MARSAN.

Hem! (n lit.) « Une amie d'enfance... » Je n'aime pas les amies d'enfance!... « Une amie d'enfance me confessait, il y a deux ans, qu'elle écrivait chaque soir ses impressions de la journée. Je lui dis : Mon Dieu! tu n'aimes donc plus ton mari, ma pauvre Louise! » Hem! « Ou bien, me répondit-elle, il ne m'aime plus. Je fus convaincue alors que nous avions nommé les deux seules occasions où une femme puisse être tentée de prendre une plume à minuit, d'entr'ouvrir son secrétaire et de griffonner furtivement. Je me trompais. La vérité est qu'on a des pensées qu'on ne peut ni confier, ni garder, et on les écrit pour en faire quelque chose. » — Ouf!... Jusqu'ici, ça ne dit pas...

DESSOLES.

Non... c'est gentil... mais ça ne dit pas... Ce sont des prolégomènes...

DE MARSAN.

Oui, — une espèce de préface. Continuons. (Il rit.) « Quel nom donner à ce malaise moral, à ce mécontentement de moi et des autres, que j'éprouve depuis quelques mois? » — Ah! nous y voilà! Voyons. « Mon mari... » (Il s'arrête.) Hem!

DESSOLES, goguenard.

Veux-tu t'asseoir?

DE MARSAN.

« Mon mari... est certainement... le meilleur des hommes; (Il s'épanouit.) il a de l'esprit, par-dessus le marché... » Ah! mais, très bien! très bien! Seulement, cela me coûte de me lire ces choses-là à moi-même.

DESSOLES.

Eh bien, donne! (Il lui prend le manuscrit.) Hem! hem! « Il a de l'esprit, par-dessus le marché. »

DE MARSAN.

Trop bonne, vraiment!

DESSOLES.

Fat!

DE MARSAN.

Ah! ah! ça ne fait pas ton compte, ça!

DESSOLES, lisant.

« Je l'aime certainement autant qu'autrefois... »

DE MARSAN.

Chère Juliette!... (Lui prenant la main.) Cher ami!

DESSOLES.

« Autant qu'autrefois... Mais... »

DE MARSAN, inquiet.

Il y a un mais?

DESSOLES, railleur.

Il y en a plusieurs... « Mais, je ne sais pourquoi, il ne peut rien dire ni faire que je n'y trouve un sujet d'humeur!... » Allons, courage, mon président! « Ne me suis-je pas avisée de prendre en grippe les breloques de sa montre... Nous avons vécu en paix, ces breloques et moi, durant dix ans, et puis tout à coup nous voilà brouillées... Justement, mon mari a l'habitude de les faire sauter quand il parle, ce qui produit un carillon affreux... » (Riant.) Comment! mon pauvre garçon, tu as cette mauvaise habitude-là?...

DE MARSAN, maniant ses breloques avec distraction.

Du tout, du tout... je ne sais où elle a pris cela!

DESSOLES, lisant.

« C'est un bruit qui me poursuit partout... En ce moment même, pendant que j'écris, j'entends M. de Marsan remonter sa montre dans sa chambre, et... sautez, breloques! » (Il regarde de Marsan en riant et répète.) Sautez, breloques!

DE MARSAN, sombre.

Est-ce tout?

DESSOLES.

Non, morbleu! « Il a comme cela mille manies fort innocentes, mais qui me font souffrir comme des vices. Je sais bien que cette naïveté d'allures... » Aïe! que c'est dur!... « Que cette naïveté d'allures témoigne que mon mari est heureux à son gré et qu'il a déposé toutes prétentions! mais c'est l'erreur des conquérants de se croire invincibles et de désarmer. » — Tiens, de Marsan, c'est très juste ce qu'elle dit là ta femme!

DE MARSAN.

Pas de commentaires. Poursuis.

Il se croise les bras d'un air stoïque.

DESSOLES.

« De se croire invincibles et de désarmer. » Médite là-

dessus, de Marsan; crois-moi... tu as désarmé trop vite, vois-tu! (Il continue.) « Un contraste saisissant à ce caractère, c'est la manière d'être de ce M. Pierre. » Ah! ah! « Celui-là! » Hein! « Celui-là... »

Il murmure le reste à voix basse, et paraît soucieux.

DE MARSAN.

Ah! il paraît que ta modestie s'offense? A mon tour! donne-moi cela!

Il reprend le manuscrit.

DESSOLES, grave.

Je t'écoute.

DE MARSAN, lisant.

« Celui-là, — monsieur Pierre, — est un homme à pendre... et à ne pas dépendre. » (Il répète en riant.) Et à ne pas dépendre.

DESSOLES.

J'ai bien entendu.

DE MARSAN, lisant.

« Semblable à ces pirates qui arborent tour à tour, suivant l'occasion, les couleurs de toutes les nations, il n'a point de caractère fixe: il prend celui qui lui paraît le plus favorable à la circonstance, avec la mobilité du caméléon... » Veux-tu t'asseoir, Pierre? « Je l'ai mis dans ma boîte en venant à la campagne, parce que j'étais curieuse d'étudier sur le vif l'espèce d'animal... »

DESSOLES, vivement.

Ça n'y est pas! c'est toi qui mets : animal?

DE MARSAN, lui montrant le manuscrit.

Regarde.

DESSOLES, consterné.

Ça y est!

DE MARSAN, lisant.

« D'étudier l'espèce d'animal qu'on appelle un homme dangereux. C'est peu de chose en réalité. » Voilà qui est

dur! « Mais c'est justement l'homme qu'il fallait pour me faire mieux apprécier les qualités simples et sérieuses qui distinguent mon mari... Et je puis dire que plus je vois M. Pierre, — plus je m'attache à M. de Marsan. » (Prenant les mains de Dessoles.) Ah! mon ami! que je te remercie! que je te sais gré de toutes tes peines!... ce qui doit te consoler, c'est de les voir couronnées par un si beau succès!

DESSOLES, furieux.

Laisse-moi tranquille! Ta femme est une coquette, voilà tout! une franche coquette!

Juliette paraît au fond, venant de droite.

DE MARSAN.

Chut! c'est elle!

Il cache le manuscrit et prend à la hâte un journal sur le guéridon.

SCÈNE V

LES MÊMES, JULIETTE*.

JULIETTE, du fond.

Ah! vous êtes tous deux de fiers paresseux!... Savez-vous que j'ai déjà fait deux lieues dans le parc, moi!

DE MARSAN, affectueux.

Et te voilà fraîche comme la rosée aussi, ma chère amie!... (Il lui prend la main.) Bonne Juliette!... Mais regarde-la donc, Pierre!... Ne dirait-on pas une gracieuse allégorie du printemps?

JULIETTE, avec une moue de dédain.

Oh! mon Dieu! que je déteste les tendresses publiques!...

Juliette, de Marsan, Dessoles.

Et d'où vous vient donc ce matin ce visage épanoui, monsieur?... Qu'est-ce qu'il y a donc dans ce journal? (Montrant le journal imprimé qu'il tient à la main.) Est-ce que vous êtes nommé quelque chose?

DE MARSAN.

Du tout... au contraire... c'est-à-dire j'ai obtenu le congé que je demandais... Je suis si heureux, ma chère enfant, de me retrouver là avec toi, comme il y a dix ans!...

JULIETTE. Elle le regarde avec une sorte d'étonnement; puis, se retournant vers Dessoles, elle lui demande sèchement:

Qu'est-ce qu'il y a?

DESSOLES.

Il vous l'a dit, madame, il est heureux!... (Saluant.) On le serait à moins.

JULIETTE.

Enfin... nous promenons-nous, ou ne nous promenons-nous pas avant de déjeuner?

DE MARSAN.

Pour moi, j'ai à écrire; mais Dessoles va t'accompagner... (Goguenard et faisant passer Dessoles près de sa femme*.) Va avec ma femme... mon ami... va, va te promener!

DESSOLES.

Mais j'ai peur que madame ne soit fatiguée.

JULIETTE.

Mais non, je suis prête à recommencer.

DE MARSAN

Mais va donc, mon ami... Je crois, Dieu me pardonne, qu'il craint que je ne sois jaloux!... Allons! va, homme trop délicat, va!

* Juliette, Dessoles, de Marsan.

DESSOLES.

Eh bien, madame, voulez-vous mon bras?

JULIETTE. Elle prend le bras droit de Dessoles; et, en passant devant son mari pour sortir, elle lui dit:

Vous pouvez vous vanter d'être un homme bien singulier, vous, allez!

Ils sortent.

SCÈNE VI

DE MARSAN, seul, puis ANTOINE.

DE MARSAN, les regardant s'éloigner, en riant.

Pauvre Dessoles!... Ne dirait-on pas qu'on le mène au supplice?... Il est de fait qu'après ce qu'il vient d'apprendre, ce tête-à-tête n'a rien d'enivrant... Au reste, de quoi se plaindrait-il?... Comme homme, je comprends qu'il soit médiocrement satisfait; mais, comme médecin, il doit être enchanté... c'est une cure magnifique!... (Avec gravité.) Eh bien, maintenant que c'est fini, il faut que je convienne d'une chose, j'ai joué trop gros jeu... un véritable jeu de désespéré... Mais aussi, je connais Juliette... *Ainsi que la vertu, le crime a ses degrés!* Une femme bien élevée, et dont la conduite a été pendant dix ans irréprochable, ne tourne pas, du jour au lendemain, à la trahison... elle ne va pas renverser, dans un moment de lubie, l'édifice de toute sa vie, de son passé et de son avenir... c'est absurde!... On calomnie les femmes, en général!... Ah çà! il faut que je remette en place ce précieux manuscrit... (Il tire le manuscrit de son sein.) Je ne puis me repentir d'une indiscretion qui a eu de si douces conséquences... et puis, un de ces jours, je m'en accuserai à qui de droit... (Il feuillette le manuscrit en

parlant et en se dirigeant vers la porte à gauche.) Il y a encore quelques pages... Bah! j'en sais assez. — Tiens! elle a encore écrit avant-hier soir... Oui... 26 mai... (Il commence à lire en souriant, et s'assombrit peu à peu.) « Je commence à comprendre l'étrange réputation de cet homme... » (Surpris et inquiet.) O Pierre! ô Pierre! (Il descend sur le devant.) Pierre... « Ce qui me met hors de moi, c'est mon mari; il va, il vient, il ouvre les portes, il entre et il sort, voilà sa vie. La seule chose qu'il n'a garde de remarquer, c'est que son ami est de trop ici, et que c'est à lui, après tout, de le renvoyer... » Diable! voilà un changement de ton. Voyons encore... « Que la nuit tombante est mauvaise conseillère... ô Desdémone! » Bon! une invocation à Shakespeare, maintenant... (Activant sa lecture et se troublant de plus en plus.) « O Desdémone! c'est le soir, n'est-ce pas, que le More te faisait ses ardents récits de batailles et de tempêtes?... » Mon Dieu! que veut dire cela?... « 27 mai, minuit... » C'était hier!... (Rapidement.) « Jamais je n'ai passé une si cruelle soirée. Je voulais fermement lui signifier un congé devenu nécessaire; mais M. de Marsan, qui est toujours absent quand il devrait être là, a eu, ce soir, par un heureux à-propos, un accès de jalousie. Cet aveuglement se joint à ma faiblesse pour tout perdre... » (Avec une profonde émotion.) Misérable femme! ou plutôt misérable fou que j'ai été!... Et tout à l'heure encore, quand j'y pense, c'est moi... (Il regarde au fond.) Mais je veux à l'instant... (Antoine paraît à gauche.) Ah! Antoine!

ANTOINE.

Monsieur?

DE MARSAN, à la hâte.

Tiens! prends ce cahier... ce sont des notes... des comptes. Tu vas les serrer dans le secrétaire de madame... sur la tablette du haut... Tu entends?... Va vite.

ANTOINE.

Oui, monsieur.

Il sort par la gauche, emportant le manuscrit.

DE MARSAN, très troublé.

Et maintenant... ils ont pris ce chemin... je veux... oui, je veux... (Il porte la main à son front et chancelle.) Oh! Dieu! Dieu! (S'affaissant sur un siège près de la console au fond et cachant sa tête dans ses deux mains.) Oh! mes pauvres enfants!

FIN DE LA TROISIÈME PARTIE.

QUATRIÈME PARTIE

Décor peu profond : le boudoir de Juliette ; cheminée avec glace sans tain, au fond ; porte à gauche, porte à droite ; canapé à gauche de la cheminée ; fauteuil et table à ouvrage à droite ; derrière le canapé, une glace sur un guéridon ; chaise à droite. — Il fait nuit : on voit les arbres éclairés par la lune, au travers de la glace sans tain.

SCÈNE PREMIÈRE

JULIETTE, seule, puis JUSTINE.

JULIETTE, appuyée sur la cheminée. Huit heures sonnent à la pendule.

Huit heures ! C'est bientôt... Qu'ai-je promis, mon Dieu !... Comment ai-je pu, hier soir, quand il attendait sous ma fenêtre, lui jeter mon bouquet !... S'il allait rencontrer... Non, c'est impossible ! Mais tout m'inquiète... tout m'alarme... (Elle s'assied sur le canapé. Douloureusement.) Ah ! ma conscience d'autrefois ! (Elle regarde autour d'elle avec une sorte de timidité.) Dans cette chambre... mon Dieu ! où j'ai dormi mon sommeil de jeune fille... où j'ai reçu tant de baisers de ma mère, j'ose attendre... (Elle s'arrête en poussant un grand cri, devant la glace qui est sur le guéridon.) Ah ! cette glace m'a fait peur... (Elle tire vivement un cordon de sonnette à la cheminée. — Amèrement et marchant avec agitation.) Ce matin, quand M. de Marsan... m'a embrassée, — j'ai cru que mon cœur s'arrêtait ! Ah !... ces femmes... qui conservent au sein de la trahison leur tranquille sourire... comment font-elles ?... Ces ténèbres me glacent... (Elle tire de nouveau avec violence le

cordons de la sonnette; l'instant d'après entre Justine, par la gauche *.) Voilà trois fois que je vous sonne, mademoiselle.

JUSTINE avec une insistance impertinente.

Madame, c'est que j'étais occupée; j'aidais dans un travail pour M. John, le domestique de M. Pierre Dessoles, et j'ai supposé que madame m'excuserait.

JULIETTE, qui cherchait quelque chose dans sa table à ouvrage, un instant interdite, répond enfin d'une voix hautaine et calme.

Comment? Qu'est-ce que vous avez dit?

JUSTINE, troublée et balbutiant.

Rien, madame; je... j'étais en bas... Je n'ai pas entendu.

JULIETTE.

De la lumière, je vous prie.... (Après que Justine est sortie, elle reprend d'une voix sourde :) Cette fille m'a insultée... — En suis-je là?... Suis-je tombée si bas que mes domestiques m'osent jeter l'outrage — et que je n'ose les comprendre!... Faudrait-il leur mettre de l'argent dans la main?... (Suffoquant.) Oh! je voulais bien de la douleur, — mais pas de la honte!

Elle cache sa tête dans ses mains en tombant assise, à droite de la cheminée.

SCÈNE II

JULIETTE, ANTOINE**; il entre de gauche, portant une lampe qu'il pose sur la cheminée.

JULIETTE.

Bien, merci!

ANTOINE, qui l'a regardée avec une sorte de curiosité pénible.

Monsieur n'est pas là, madame?

* Justine, Juliette.

** Antoine, Juliette.

JULIETTE.

Non. Il est à la ferme. Il doit revenir vers dix heures.

ANTOINE.

C'est que je voulais prévenir monsieur d'une chose...

JULIETTE, troublée.

De quoi donc ?

ANTOINE, la regardant en face, et parlant avec une intention évidente d'avertissement et de reproche. Sans sortir de son caractère simple, il doit avoir, dans toute cette scène, une tenue et un langage empreints d'une certaine dignité dramatique.

J'ai vu, tout à l'heure, en passant dans le jardin, la plate-bande toute foulée, sous les fenêtres de madame... et comme il n'y a pas mal de garnements dans le pays, je veux avertir monsieur.

JULIETTE.

Oh ! c'est inutile, mon bon Antoine : je m'en charge.

ANTOINE, simplement.

Ah ! si madame ne veut pas qu'on le dise à monsieur, c'est bien.

JULIETTE.

Puisque je vous dis que je le lui dirai moi-même... ainsi !

ANTOINE.

Bien, madame, bien. Au reste, madame sait mieux que moi, probablement.

Elle sort par la gauche, précédée d'Antoine. Au même instant Dessoles paraît, sortant du cabinet de droite.

SCÈNE III

DESSOLES, seul. Il est pâle et agité.

Personne!... J'avais cru entendre cependant... mais je suis si étrangement troublé!... (Il s'est approché de la fenêtre du fond.) C'était dans le jardin... (Il revient sur le devant de la scène.) Et voilà la fin!... Je ne l'avais que trop bien pressenti; au bout de cette folle épreuve commencée en riant, il y avait des larmes, (Baissant la voix avec une tristesse digne.) du sang, peut-être!... Car je ne puis croire qu'il abandonne ainsi la partie... Pourtant, je ne l'ai plus revu depuis cet aveu! (n s'assied à demi sur le canapé.) Comment en ai-je trouvé le courage!... Il faut que la conscience ait un terrible pouvoir! m'arracher cet aveu, quand j'aurais donné ma vie pour me dégager d'une promesse... ridicule! quand cette passion me consume tout entier... (se levant.) Enfin, il sait!... il sait que le moment est venu où je ne répons plus ni d'elle ni de moi... et lui... sans un seul mot... il part... il s'en va loin d'ici... à cette ferme, dit-on... (Hochant la tête.) Oh! non!... je ne puis m'ôter de la pensée que cette absence sera plus longue... qu'il nous laisse à nous-mêmes pour jamais!... Eh bien, soit! si c'est là la vengeance qu'il nous lègue, je l'accepte... Je ne m'abuse pas sur l'avenir... n'importe!... j'ai pu être faible, perfide... à moitié; mais cette lâcheté, qui recule devant la faute dès qu'il en peut naître un devoir; qui refuse à une femme, en échange de son repos et de sa vie brisée, un égal sacrifice... cette lâcheté du moins n'entrera jamais dans mon cœur!

La porte de gauche s'ouvre; entre Juliette.

SCÈNE IV

DESSOLES, JULIETTE*.

DESSOLES, allant à elle.

Juliette!

JULIETTE. Elle est haletante; appuyée sur un fauteuil, elle repousse Dessoles du geste.

Ah! Dieu!

DESSOLES.

Que s'est-il passé?... qu'y a-t-il, de grâce?

JULIETTE.

Rien... Je me trompe peut-être... mais il me semble que chaque regard dans cette maison... me surveille... et m'interroge; que chaque parole m'outrage, et que chaque mot de ma bouche me confond!... (Avec un découragement d'enfant.) Oh! je ne me ferai jamais à cela, jamais!

Elle s'assied sur le canapé.

DESSOLES, à ses genoux, voulant lui prendre les mains.

Juliette, ces terreurs sont sans raison!...

JULIETTE, avec un peu d'égarement et se levant.

Oui... peut-être bien... sans raison... Tantôt, en effet... je me rappelle... dans le parc, auprès de ce banc où vous m'avez quittée... (Baissant la voix.) vos lèvres avaient touché mes cheveux... Presque aussitôt... le petit Jules, mon fils, est arrivé, il a sauté sur le banc... j'ai vu ses yeux se fixer sur ma tête... (Avec un effroi profond.) sur la place même où, une minute auparavant... J'ai cru... oui, j'ai cru qu'il en voyait la trace!... C'était une fleur de lilas qui était

* Juliette, Dessoles.

tombée dans mes cheveux, et qu'il a ôtée... Pauvre enfant!

Elle essuie ses larmes.

DESSOLES, suppliant.

Juliette, ma présence... mon amour, ne peuvent-ils éveiller chez vous que des pensées de douleur?

JULIETTE, passant devant lui*.

Pardon... mais j'ai le cœur si plein... et à qui dirai-je cela, mon Dieu! si je ne vous le dis pas!... Tenez, si vous pouvez un seul instant lire dans le désordre de mon esprit... je vous ferai pitié... Je ne vis plus, je ne pense plus... il me semble que je fais un rêve terrible... et sans réveil. Je vois passer vaguement autour de moi des formes connues... autrefois, hélas! bien aimées!... mon mari... mes enfants... comme si j'étais déjà morte... et dans un pays de visions lugubres... vengeresses!

DESSOLES, irrité et contenu.

Madame... je ne sais... que dois-je comprendre?... que voulez-vous de moi?... Est-ce donc un adieu... un départ?

JULIETTE, vivement.

Non! oh! je n'ai pas dit cela!...

DESSOLES, lui saisissant les mains.

Oh! plus de larmes.

On entend marcher à gauche.

JULIETTE, au comble de l'effroi.

C'est le pas de mon... de M. de Marsan. (Dessoles, incertain, hésitant, s'avance vers la porte de gauche; Juliette reprend.) Mais il vient, vous dis-je!... par ici!... par ce cabinet... et par le salon!

DESSOLES, ressortant aussitôt du cabinet.

Impossible! l'autre porte a été fermée en dehors!

* Dessoles, Juliette.

JULIETTE.

Mon Dieu! (Le repoussant du geste dans le cabinet de droite.) Restez là!

Elle referme la porte et vient rapidement se placer devant la cheminée; elle lisse ses cheveux devant la glace, et s'assied à droite de la cheminée à l'instant où M. de Marsan entre à gauche, en prenant vivement son ouvrage dans la petite table.

SCÈNE V

DE MARSAN, JULIETTE.

DE MARSAN, simple et naturel.

Seule?... Je croyais trouver Pierre ici!

JULIETTE, travaillant.

Ici!... y songez-vous?

DE MARSAN, avec la même simplicité souriante.

Pourquoi pas?... Vous me permettez de me chauffer les pieds?

Il s'assied sur le canapé.

JULIETTE, parlant avec effort.

Il n'est que huit heures... vous n'avez donc fait qu'aller et revenir?

DE MARSAN.

Mon Dieu, oui... le fermier était parti pour la ville... Et encore je suis revenu par le plus long, par le bord de l'eau... Avec les étoiles qu'il y a ce soir, c'est délicieux.

JULIETTE, indifférente.

Devenez-vous poète, par hasard?

DE MARSAN, riant.

Je n'ai garde de vous donner ce chagrin-là... mais il y a des moments où je rêvasse... comme tout le monde.

JULIETTE, le regardant.

Vous?

DE MARSAN.

Moi-même... on rêve à tout âge...

JULIETTE.

Je trouve qu'il serait poli, quand on est marié, de rêver haut.

DE MARSAN, un peu sérieux.

Rêver haut?... Et le faites-vous, vous, madame?

JULIETTE.

Ah! ni haut, ni bas, moi!

DE MARSAN.

Non, vous ne le faites pas; vous gardez vos songes... la fleur de vos pensées... et vous avez raison! Pour les échanger, il faudrait être plus liés que nous ne le sommes...

JULIETTE, souriant.

Plus liés que nous ne le sommes... est plaisant!

DE MARSAN. Il se lève et s'appuie sur la cheminée.

Et plus vrai encore que plaisant... Ainsi, vous ne pouvez nier que je ne vous aie dérangée beaucoup ce soir...

JULIETTE, se troublant.

Mais pas du tout, je vous assure.

DE MARSAN, très naturellement.

Mon Dieu, si... vous trouvez même que je mets beaucoup de temps à me réchauffer... Oh! ne vous en défendez pas... Tenez, je vous avoue que souvent, quand j'étais seul devant ma cheminée, vous m'avez causé, en interrompant ma solitude, de pareils mouvements d'impatience... Ainsi, nous sommes quittes... Seulement, je dis

que tout cela n'est pas bon, — et ne serait pas arrivé, si nous avions été plus liés que nous ne le sommes...

Il fait quelques pas, comme s'il hésitait à se retirer, se dirige vers le cabinet de droite, prend une chaise et s'assied près de Juliette, à droite*.

JULIETTE, après une pause.

A quoi rêviez-vous au bord de l'eau?

DE MARSAN.

Et vous, à quoi rêviez-vous au coin de votre feu?

JULIETTE, avec l'ombre d'un sourire.

Mais... pas aux mêmes choses que vous, probablement...

DE MARSAN. Il s'assied à droite du guéridon.

Qui sait?... (Il la regarde, elle baisse les yeux; il reprend :) A quoi je rêvais?... j'essayais de recueillir mille pensées que j'ai semées à la même place il y a un peu plus de dix ans...

JULIETTE, dont la curiosité s'est éveillée peu à peu.

Avant notre mariage?...

DE MARSAN.

Deux jours avant... Il est étrange combien ce souvenir m'est présent!... Je me promenais là en attendant que vous fussiez levées, vous et votre mère... Je vous aimais, Juliette... (souriant.) je ne m'en cache pas... et je vous aimais de telle sorte, que toute votre famille en prenait à mes yeux un caractère sacré et charmant... J'adorais votre mère... vos sœurs me paraissaient si aimables, que vous auriez pu en être jalouse, si vous ne leur eussiez, vous seule, prêté tout ce charme!...

JULIETTE.

Monsieur... je... je suis un peu surprise... je vous remercie.

DE MARSAN, avec une animation croissante.

Ne me remerciez pas... c'est si loin!... Non! je ne pense

* Juliette, toujours assise à droite de la cheminée, de Marsan, assis.

pas que jamais homme ait envisagé une circonstance aussi vulgaire que le mariage avec autant d'espoir et d'attendrissement que moi... J'avais eu... je vous l'ai dit... une ou deux maîtresses... et j'avais cru les aimer! Mais quand je songeais à vous... à cette pure et élégante beauté, à votre front rougissant, à ce jeune cœur qui allait se rapprocher du mien sous la bénédiction de Dieu et d'une mère... j'étais ébloui... troublé au fond de l'âme... je sentais que je n'avais jamais aimé... et que je vous aimais!...

JULIETTE, inquiète et émue.

Je vous écoute... vraiment... sans savoir...

DE MARSAN.

Cela vous ennuie?

Il se lève*.

JULIETTE.

Oh! non... Quoi encore?

DE MARSAN

Bah!... je m'étonnais comme un enfant du discrédit où est tombé le mariage dans le monde de l'imagination... car rien ne me paraissait si beau, ni si doux! (Il rit, puis reprend.) Je n'avais qu'une crainte, c'était que vous ne fussiez pas heureuse...

Il est appuyé sur la cheminée.

JULIETTE.

Monsieur...

DE MARSAN.

Et pourtant, je pensais bien connaître les écueils de cette mer qui m'attirait... et je me flattais de les éviter. Pourquoi, me disais-je, est-on si souvent le bienvenu quand on rompt le tête-à-tête morose d'un mari et de sa femme? C'est qu'ils sont enchaînés, — mais pas unis! Eh bien, je veux que nous soyons l'un pour l'autre des confi-

* De Marsan, Juliette, toujours assise.

dents si faciles et si chers, que ni ami de collègue, ni amie d'enfance ne puissent être regrettés. Je veux lui demander, après sa main, son âme tout entière, et d'avance lui livrer la mienne; je veux que nos deux existences soient si étroitement enlacées, qu'elles n'aient pas un sentiment, joie ou douleur, dans le présent ou dans le passé, qui ne leur soit commun; — qu'elles tressaillent toutes deux aux mêmes contacts, qu'elles se brisent au même coup!... Je vous aimais, Juliette!

JULIETTE.

Oui...

DE MARSAN, avec la même émotion passionnée.

Ainsi se trouvaient remplies nos premières années d'union, et, si je portais mes regards plus loin, il me semblait que nous pourrions passer sans trop de peine à une affection plus grave... plus séante avec des cheveux gris... surtout si la voix de nos petits enfants couvrait celle de nos regrets... Oui, j'espérais que les soirées seraient sans ennui, — sinon sans quelque charme entre tant de souvenirs partagés, — et ces espérances vivantes... nos enfants! Je voyais, enfin, notre vieillesse feuilleter en souriant le livre unique de notre double existence près de se fermer, — et dont toutes les pages étaient bonnes à lire... Je vous aimais!

JULIETTE, timidement.

Et... si tout cela n'est pas arrivé... qui accusez-vous, vous ou moi?

DE MARSAN, froid.

Un peu tous deux... moi, pour n'avoir pas persévéré; vous, pour n'avoir vu que le maître dans le mari.

JULIETTE.

Oui... c'est vrai... mais... excusez-moi... je ne sais trop ce que je dis... Est-il trop tard?

DE MARSAN, distrait et brusque.

Trop tard ! Pour quoi faire ?

JULIETTE.

Je m'exprime mal, sans doute... Je vous demande s'il ne dépend pas toujours d'un mari de ramener... de sauver sa femme ?

DE MARSAN.

C'est à vous que je le demanderai.

JULIETTE.

Combien de femmes n'auraient jamais eu une pensée d'infidélité, si leur mari avait eu la patience de les aimer comme vous le disiez... de leur parler comme vous venez de le faire ! Combien seraient sauvées à jamais... par un seul mot d'abandon... et d'indulgence !

Elle le regarde d'un air suppliant.

DE MARSAN, dur, et descendant en scène.

Quant à être indulgent pour des fautes de cette nature, madame, c'est ce qu'il ne faut pas demander à un homme !

JULIETTE, se levant, et venant près de lui.

Oh ! vous, du moins, monsieur, j'en suis sûre, vous le seriez !

DE MARSAN.

Vous me connaissez mal : je le serais moins qu'un autre ; non seulement je ne pardonnerais pas, mais je me vengerais de mon mieux..

JULIETTE.

Je ne vous crois pas... Et comment ?

DE MARSAN.

Je mettrais une sorte d'orgueil à me faire regretter!...

JULIETTE, inquiète.

Regretter !

DE MARSAN.

Ce serait une vengeance que d'exposer tout entière,

sous les yeux de la femme coupable, cette âme qu'elle aurait brisée, — de combattre mon heureux rival avec ses propres armes, — et de le vaincre peut-être !...

JULIETTE, dont l'anxiété s'accroît.

Oh ! oui... Mais ensuite ?...

DE MARSAN.

Ensuite...

Il s'interrompt et prête l'oreille.

JULIETTE, courant à la glace sans tain.

Ce sont des chevaux de poste... une voiture dans la cour !...

DE MARSAN, froidement.

Ah ! c'est Pierre qu'on est venu chercher de la part du marquis Despars qui se meurt dans son château...

JULIETTE, à part.

Mais il est là !

DE MARSAN.

La suite ?... Je lui reprocherais, à ma femme !... (Juliette l'interroge des yeux, avec terreur.) Tenez, — je ne lui reprocherais rien... Je la laisserais à sa conscience... puis je partirais...

JULIETTE, égarée.

Vous... c'est vous...

DE MARSAN, avec force.

Oui... c'est moi qui partirais... lui épargnant cette peine... je partirais avec ses enfants, si elle en avait.

JULIETTE.

Ses enfants !... Oh ! monsieur !

DE MARSAN, avec une violente émotion.

Ses enfants ! la chair de sa chair, — le sang de son cœur, — je les emmènerais... je n'attendrais pas la loi ! je n'attendrais pas le bénéfice d'un ignoble procès où cette femme oserait encore peut-être me disputer ma dernière

consolation!... Non! j'irais vivre au loin avec eux... Elle enverrait son amant me les redemander, si elle voulait! (Avec larmes.) Je leur apprendrais, pauvres enfants! à oublier leur mère!... je laverais sur leur front, à force de baisers, la tache de leur naissance!... (Il s'arrête et regarde sévèrement Juliette qui semble avoir peine à se soutenir; puis il ajoute d'un ton glacial.) Vous n'osez me renvoyer, mais je vois bien que vous êtes fatiguée. (Il la baise au front.) Bonne nuit.

Il sort. Juliette balbutie quelques paroles et paraît défaillir.

JULIETTE, à demi-voix, avec égarement.

Mon Dieu!... mon Dieu!... (Prise d'une idée subite, elle se relève, court à la porte du cabinet et pousse le verrou.) Je ne veux pas le voir! je ne veux pas! je veux voir mes enfants! j'en suis digne encore! j'en serai digne toujours!... Mon Dieu, je vous le promets!... (On entend le bruit d'une voiture qui part; Juliette pousse un cri et s'affaisse sur le canapé.) Ah! sans pitié! sans pitié!... Comme il l'a dit, il part! Que vais-je devenir, mon Dieu! que vais-je devenir? Ah! si je pouvais mourir là! (On frappe à la porte du cabinet.) Non! non! je ne veux pas vous voir... J'ai rêvé... j'étais folle... je ne vous aime pas!...

VOIX D'ENFANT, dans le cabinet.

Ouvre donc, mère!... (Juliette dresse la tête avec anxiété, se relève, et écoute immobile.) C'est nous, mère!

JULIETTE, avec exaltation.

Mes enfants!

Elle ouvre la porte, se jette sur ses enfants qui entrent chargés d'énormes bouquets, et s'assied sur le canapé en les pressant sur son cœur.

LES ENFANTS.

C'est ta fête demain... nous t'avons joliment surprise, hein?... (Courant à leur père.) C'est papa qui a eu cette idée-là...

Elle les couvre de baisers.

DE MARSAN, qui est entré à droite, suivi d'Antoine, lequel demeure au fond attendri et en extase.

Une sottise idée, ma chère, — puisqu'elle vous a effrayé;

mais nous allons souper là, en famille, — et cela vous remettra.

JULIETTE, lui sautant au cou.

Ah! vous êtes bon! Mon Dieu! que vous êtes bon!

Le petit garçon est resté sur le canapé; la petite fille est debout, de Ma'san la tient par la main à sa gauche; Juliette et lui sont au milieu.

FIN DE LA CRISE

PÉRIL
EN
LA DEMEURE

COMÉDIE EN DEUX ACTES

Représentée pour la première fois à la COMÉDIE-FRANÇAISE
le 19 avril 1855.

PERSONNAGES

LA BARONNE DE VITRÉ.

ALBERT, son fils (22 ans).

M. DE LA ROSERAIE, directeur du personnel au
Ministère des affaires étrangères (40 ans)

CAROLINE, sa femme.

LE COMTE DE FAVIÈRES, leur oncle (60 ans).

ANNETTE, femme de chambre de Caroline.

UN DOMESTIQUE DE LA ROSERAIE.

ACTEURS.

M^{me} ALLAN.

J. DELAUNAY.

M. RÉGNIER.

M^{lle} D. FIX.

M. PROVOST.

M^{lle} VALÉRIE.

La scène se passe à Paris, en 1840.

PÉRIL

EN LA DEMEURE

ACTE PREMIER

A la chancellerie. Un petit salon à pans coupés, communiquant par la gauche aux grands salons de réception. Une porte masquée dans le plan à droite, et une fenêtre au premier plan. Une borne-divan au milieu du salon, et une cheminée dans le fond. Éclat d'une fête.

SCÈNE PREMIÈRE

LA BARONNE DE VITRÉ, LE COMTE DE FAVIÈRES, lui donnant le bras ; tous deux, en grande toilette, entrent lentement par la gauche.

FAVIÈRES (Son accent indique continuellement la mauvaise humeur et la distraction maussade.)

Où diantre me conduisez-vous donc ?

MADAME DE VITRÉ, gracieuse et souriante.

Ici. Un petit réduit où personne ne vient. C'est mon affaire ; je vais y attendre tranquillement mon malheureux fils. (Elle s'assoit sur le divan.) Faites-moi la cour pendant ce temps-là.

FAVIÈRES.

La cour... moi ?

I.

9

MADAME DE VITRÉ.

Sans doute ; allez.

FAVIÈRES.

Ma foi ! oui, je suis joliment en train de faire la cour aux femmes !

MADAME DE VITRÉ.

Toujours aimable comme un bouquet d'orties !

FAVIÈRES.

Pourquoi serais-je aimable ? A quoi cela me servirait-il ?

MADAME DE VITRÉ.

Mais cela vous servirait à n'être pas maussade. C'est déjà quelque chose.

FAVIÈRES.

Hon ! j'ai envie d'aller me coucher, voyez-vous. Je ne sais pas en vérité pourquoi je sors de chez moi maintenant. J'étais hier aux Tuileries, n'est-ce pas ? Me voilà ce soir à la chancellerie, pas vrai ? Eh bien, je vous demande un peu quel plaisir j'y trouve ?

MADAME DE VITRÉ.

Très gracieux !

FAVIÈRES.

Tenez, ma chère amie, si nous avons du bon sens, vous et moi, à l'âge que nous avons, nous resterions au coin de notre feu.

MADAME DE VITRÉ.

Très délicat !

FAVIÈRES.

Voyons ! de bonne foi, est-ce que cela vous divertit beaucoup, le bal, à présent ? Toute cette jeunesse qui s'amuse là... bêtement, est-ce que cela ne vous prend pas sur les nerfs ? Moi, cela m'agace jusqu'à la moelle des os !

MADAME DE VITRÉ, toujours calme et souriante.

Sans doute... Parce qu'on ne vous adore plus, comme

jadis, parce qu'en 1840 vous n'êtes plus, comme en 1810, la fleur des pois et l'astre du jour, il faudrait que le ciel se couvrît d'un voile de deuil et que la terre cessât de tourner, n'est-ce pas? Tenez, vous êtes une vieille coquette : voilà votre histoire.

FAVIÈRES.

Peuh! Je vais me coucher.

Il passe derrière le divan pour sortir par la gauche.

MADAME DE VITRÉ.

Eh bien! vous allez coucher un vilain ours! — Dites-moi donc, si vous rencontrez mon fils, vous me l'enverrez directement ici, hein?

FAVIÈRES, revenant à gauche.

Il n'est donc pas venu avec vous, votre muguet de fils?

MADAME DE VITRÉ.

Je vous ai déjà dit que non. Il dînait avec des amis.

FAVIÈRES.

Ouah! avec des amis! croyez ça!... Il est à l'Opéra, je le parierais; il y continue ses exercices, paradant et faisant la roue, avec ses vingt ans pour tout mérite...

MADAME DE VITRÉ.

Ah! mon Dieu! Favières, vous êtes bien heureux de n'avoir pas d'enfants, allez!

FAVIÈRES.

Oui, je suis diablement heureux, parlons-en! -- Bonsoir.

MADAME DE VITRÉ.

Allons, voyons, ne soyez donc pas loulou comme cela... Asseyez-vous là... (Favières s'assied sur le divan.) J'ai besoin de m'épancher... Et puis, malgré tous vos défauts, vous êtes un homme d'expérience...

FAVIÈRES.

D'expérience!... Merci bien!

MADAME DE VITRÉ.

Sérieusement... vous me conseillerez.

FAVIÈRES.

Quoi ?

MADAME DE VITRÉ.

Je suis dans le dernier désespoir, mon pauvre Favières ! Tout ce que j'aime me trahit indignement : d'abord mon fils ; ensuite, La Roseraie, votre beau neveu et mon filleul adoré ; puis enfin sa femme, la douce Caroline, qui mène la bande... Une petite femme que j'ai mariée de ma propre main, et pour laquelle je me serais mise au feu... Croiriez-vous ça ?

FAVIÈRES.

Qu'est-ce qu'ils vous ont fait ?

MADAME DE VITRÉ.

Je vous dis qu'ils s'entendent tous trois... ou plutôt qu'ils ne s'entendent pas... pour me trahir. Figurez-vous que depuis un an, mon rêve est de caser Albert dans une ambassade ; vous jugez s'il m'en coûte de me séparer de cet enfant-là, quand je n'ai plus que lui sur la terre ! mais j'en ai fait le sacrifice. Il a vingt-trois ans ; il est temps qu'il débute dans une carrière sérieuse ; car, avant tout, je ne veux pas qu'il prenne le train de l'oisiveté dorée... S'il y a une chose qui me dégoûte au monde, c'est de voir de grands gaillards bien portants et bien nourris, se lever à midi, fumer, — monter à cheval, refumer, — changer de cravate, archifumer — et mourir après cela ! Ne voilà-t-il pas une existence bien remplie ? J'aimerais mieux que mon fils fût notaire, quant à moi !

FAVIÈRES.

Pour ça, vous avez raison. Ces jeunes gens d'aujourd'hui sont révoltants.

MADAME DE VITRÉ.

En premier lieu, La Roseraie, naguère encore secrétaire

d'ambassade, aujourd'hui investi de hautes fonctions, ici, à la chancellerie, posé à bon droit comme un homme supérieur et indispensable... car c'est véritablement un monsieur fort distingué que votre neveu, quoique dans les menues affaires de la vie pratique il ne vaille guère mieux qu'un écolier.

FAVIÈRES.

Vous n'avez jamais rien dit de plus vrai... Tirez-le de son cabinet, ce phénix est un oison.

MADAME DE VITRÉ.

Oh ! vous exagérez tout en mal, vous ! N'importe, La Roseraie, dis-je, est en passe de tout obtenir pour les autres comme pour lui-même. En second lieu, sa femme est la propre sœur du ministre, et l'on sait que cette Excellence ne peut rien lui refuser... Ça coulait donc comme de source.

FAVIÈRES.

Mais puisqu'on remanie de fond en comble l'ambassade de Madrid pour le quart d'heure, c'était une occasion...

MADAME DE VITRÉ.

Précisément. Il en était déjà question, de ce remaniement, il y a six semaines, quand je fus forcée de partir brusquement pour Bordeaux, où ma pauvre sœur était en proie aux médecins. Avant mon départ, j'adressai ma pétition à La Roseraie ; cet animal-là parut trouver la chose toute simple, et je la crus finie. Eh bien non ; hier, à mon retour, j'apprends qu'il n'y a rien de fait... J'apprends que mon fils, qui m'avait promis de suivre l'affaire, s'est montré plus que tiède dans sa propre cause, comme s'il eût eu quelque raison tenace qui le fixât à Paris. De plus, il a trouvé moyen, je ne sais comment, de déplaire à Caroline, qui n'a usé de son pouvoir sur l'esprit du ministre que pour détruire tout ce que j'avais édifié en faveur d'Albert. Fort désappointée, comme vous pensez, et très inquiète, je cours chez La Roseraie... personne !...

A son cabinet... invisible!... Je lui écris une lettre à cheval... mais à tous crins, je vous prie de le croire... pas de réponse!... Eh bien, qu'est-ce que vous dites de ça? Comprenez-vous une injustice pareille? Parce que ce pauvre Albert n'a pas jugé à propos de soupirer aux pieds de madame La Roseraie...

FAVIÈRES, toujours assis.

Ta, ta!... Ne croyez donc pas ça! il aurait perdu ses soupirs... Caroline ne se gouverne pas par ces procédés vulgaires.

MADAME DE VITRÉ.

Ah! voilà du nouveau! vous avez bonne opinion des femmes, vous, à présent?

Elle se rassied.

FAVIÈRES.

Des femmes, non... mais de ma nièce Caroline... jusqu'à un certain point, parce que... Tenez, je vais vous avouer une chose, moi... Vous savez que je demeure avec eux... L'hiver dernier, pour la désennuyer... comme cela... je m'étais mis vaguement à lui conter quelques fleurettes...

MADAME DE VITRÉ.

D'arrière-saison?... Et parce qu'elle ne vous a pas écouté, vous en concluez que c'est une Lucrèce... Fameux raisonnement!

FAVIÈRES.

Je ne vous ai pas dit qu'elle ne m'eût pas écouté... mais, vous savez, ce sont des simagrées sentimentales... des singeries poétiques... des niaiseries. Oh! nous étions d'autres gens, de notre temps, baronne!... Nous allions plus rondement en affaires.

MADAME DE VITRÉ.

Eh! mais, parlez donc pour vous, voulez-vous?

FAVIÈRES.

Ah! au fait, c'est vrai... Vous avez toujours été une vertu cardinale, vous!...

MADAME DE VITRÉ, avec une intention marquée.

Mais, il me semble que vous le savez aussi bien qu'un autre, vous qui parlez, hein ?

FAVIÈRES.

Oh ! je ne dis pas... je ne dis pas... (Il se lève.) Hum !... Allons, je vais me coucher, décidément.

MADAME DE VITRÉ.

Et c'est tout le conseil que vous me donnez ?

FAVIÈRES.

Quel conseil vous donnerais-je ? Je ne puis rien faire à cela, moi... ça ne me regarde pas, d'ailleurs.

MADAME DE VITRÉ.

Qu'il est gentil !

FAVIÈRES.

Bonsoir !

MADAME DE VITRÉ.

Vous ne me baisez pas la main ? (Favières revient d'un air bourru et lui baise la main ; madame de Vitré riant :) Quand je pense que je vous ai connu charmant, Favières !

FAVIÈRES.

Il y a temps pour tout. — Bonsoir !

Il sort par la gauche.

SCÈNE II

MADAME DE VITRÉ, seule, le regardant s'éloigner.

Ci-gît Lovelace !... Tristes restes !... Ah ! si je n'avais à combattre que le mauvais vouloir de Caroline !... Mais cette froideur d'Albert... Il y a là-dessous quelque chose... Hélas ! quelque amourette inavouable... quelque intrigue foraine probablement. Il faut donc que je descende dans

ces détails?... Vilains garçons ! ils font faire à leurs pauvres mères toute une école de mœurs... et de quelles mœurs ! Il y a nombre de choses, quant à moi, dont je ne me douterais pas sans mon fils. Ah ! j'ai manqué de fermeté avec lui en diverses circonstances, je le sens bien ; mais ici je tiendrai bon, et s'il faut se fâcher pour être obéie... Mais avant tout, il faudrait surprendre son secret.

SCÈNE III

ALBERT, tenue de bal très élégante; MADAME DE VITRÉ.

ALBERT, s'arrêtant près de la porte.

Oh ! Dieu ! Ah ! on va m'enlever ma mère ce soir, j'en réponds.

MADAME DE VITRÉ, à part.

C'est mon garnement. (Haut.) Approchez, Albert, j'ai à vous parler ; et je vous dirai en passant, mon ami, qu'on n'enlève pas les femmes de mon âge... on les vole, tout au plus.

Elle s'assied sur le divan, à gauche.

ALBERT.

Mais à qui ressemblez-vous donc dans ces grands atours?... Ah ! j'y suis !

Sévigné, de qui les attraits
Servent aux grâces de modèle,
Et qui naquites toute belle,
A votre indifférence près !

MADAME DE VITRÉ.

Prenez garde, mon enfant ! vous me manquez positivement d'égards.

ALBERT.

Moi, grand Dieu ! (Il se met à genoux devant elle.) Eh bien, pardon !

MADAME DE VITRÉ.

Voyons, relevez-vous. Je ne sais pas qui est-ce qui vous apprend ces coquetteries-là. Ce sont, mon fils, des gentillesses de mauvais aloi, et je vous avertis qu'elles m'offensent. S'il est désormais au-dessus de vos forces de m'aimer, faites-moi la grâce de me respecter encore.

ALBERT, toujours à genoux.

Ce langage?... Certainement on m'a changé ma mère ! — Voyons, regardez-moi donc en face.

MADAME DE VITRÉ le regarde avec une sévérité qui fait place peu à peu à un air de complaisance et d'admiration maternelle.

En face comme de profil, je suis fort mécontente, et je ne souffrirai pas... Hon!... comme tu es beau, va ! (Elle l'attire à elle et lui baise le front.) Voyons, relève-toi, tu es sur ma robe.

ALBERT, se relevant.

Et maintenant je vais connaître, j'espère, la raison de cet étrange accueil ?

MADAME DE VITRÉ.

Vous vous en doutez bien. Asseyez-vous. (Albert s'assied sur le divan à la gauche de sa mère.) Réellement, mon fils, on ne peut être plus mal satisfaite de quelqu'un que je ne le suis de vous... (Secouant ses volants.) Comment la trouves-tu, ma robe ?

ALBERT.

J'en suis ébloui. Qu'es-ce que c'est donc que cette étoffe-là ? On dirait du parfilage de diamant... Vous avez eu ça... attendez, je vais vous dire où vous avez eu ça. C'est au boulevard de la Madeleine, dans un magasin où il y a une demoiselle avec de grandes anglaises blondes...

MADAME DE VITRÉ.

Oui, vraiment ? Et voilà sans doute à quoi vous avez

passé votre temps en mon absence : à inspecter les demoiselles de magasin...

ALBERT.

Blondes... Je ne regarde que les blondes.

MADAME DE VITRÉ, avec une impatience émue.

Assez... je ne ris plus. Votre dissipation m'afflige sérieusement ; et si vous ne vous en apercevez pas, si j'ai besoin de vous apprendre que je souffre, que je suis malheureuse et que vous en êtes la cause... Votre âge même est une faible excuse pour tant de légèreté !

ALBERT, se levant avec une tendresse respectueuse.

Madame, s'il y a une chose au monde que je ne verrai jamais avec légèreté, c'est l'ombre d'une larme dans vos yeux... mais enfin, qu'y a-t-il ? car très évidemment on m'a desservi... on m'a calomnié près de vous... voyons, au nom du ciel, qu'ai-je fait ?

Il se rassied.

MADAME DE VITRÉ, l'attirant à elle avec émotion.

Écoute, tu n'as rien fait d'extraordinaire, que je sache ; mais je suis inquiète. Vois-tu, mon enfant, il faut avoir pitié des mères... ce n'est pas tout profit que leur métier... Il y a de bons moments, c'est vrai ; mais il y en a de terribles, et un des pires assurément, mon ami, est celui où une mère, honnête femme et bonne chrétienne, est forcée d'abandonner son fils aux entraînements équivoques du monde et de la jeunesse. Il le faut bien... mais quelle épreuve ! Tu ne peux imaginer tout ce que nous souffrons en vous voyant disparaître soudain, avec toute la fougue de la vingtième année, dans cette région mystérieuse où vivent les jeunes gens... région qui nous est inconnue, mais qui nous est justement suspecte. Nous savons ce que nous livrons à cet abîme... savons-nous ce qu'il nous rendra ? Nous lui donnons un cœur que nous lui avons nourri, réchauffé, purifié contre le nôtre... et ce

cœur, comment nous revient-il souvent? Indigne de nous... flétri de douleurs qui se refusent à nos larmes... saignant de blessures que la main d'une mère n'ose toucher! Trop heureuses encore quand cette chère âme, où nous avons seules régné, nous garde par compassion quelque place obscure, où nous nous glissons en rougissant!

ALBERT.

En rougissant, ma mère?

MADAME DE VITRÉ.

Sans doute. En quelle compagnie nous trouvons-nous là? Oserais-tu, toi, me nommer mes rivales?

ALBERT.

Vos rivales? mais...

MADAME DE VITRÉ.

Ou ma rivale, que sais-je? Mais enfin, quand même j'ignorerais que les vagabonds de ton âge se font de certains égarements un fatal point d'honneur... suis-je aveugle? Ne vois-je pas clairement que tu as, pour ne pas quitter Paris, une de ces maudites raisons, qu'on appelle de cœur, hélas!... Eh bien! mon enfant, cette certitude, accompagnée de l'ignorance des faits, me plonge dans des angoisses inexprimables. Aie pitié de moi, mon ami!... Je ne te demande pas une confiance entière qui, sur de tels sujets, aurait peu de bienséance entre nous; mais, du moins, tu peux me rassurer... en gros... tu peux me dire que tu ne traînes pas ta jeunesse dans de honteuses aventures, que tu n'affiches pas ton nom et le mien dans quelque loge mal famée, dans quelque ruelle vénale?

ALBERT.

Eh bien, ma mère, je vous le dis, je vous l'affirme, et vous pouvez me croire... si j'entre quelquefois dans une coulisse, c'est uniquement par ton... par mode... mais si j'étais tenté des folies que votre imagination me prête, je ne les irais pas chercher de ce côté... Mon cœur, puisque

vous en parlez, trouverait où se prendre, sans sortir de la sphère décente et délicate où mes goûts, mes habitudes, mon respect pour vous, me retiennent à jamais. Ainsi j'espère que vous voilà tranquille ?

MADAME DE VITRÉ, vivement.

Mais pas du tout ! comment arranges-tu cela ? Quelle idée te fais-tu donc de ma conscience, de ma morale ? (Elle se lève.) C'est que justement voilà l'autre écueil que j'appréhendais. Je ne sais si je ne préférerais pas encore te savoir perdu au fond d'un amour de pacotille, que de te voir, sous mes yeux, dans le monde régulier où je vis, dans le cercle respectable de mes amitiés, porter le désordre et la honte au sein d'une famille, le désespoir au cœur d'un honnête homme !

ALBERT, debout, avec une nuance d'embarras.

De ce côté encore, ma mère, vos inquiétudes sont sans fondement.

MADAME DE VITRÉ.

Mais alors, je ne comprends plus. Ce n'est pas hors du monde, ce n'est pas dans le monde !... Tu n'es donc pas amoureux ?

ALBERT.

Hon !

MADAME DE VITRÉ.

C'est donc d'une demoiselle ?

ALBERT.

Supposez... que ce soit d'une veuve ?

MADAME DE VITRÉ.

Ah !... Eh bien, dame ! si c'est d'une veuve... certainement c'est toujours fort déplorable... mais du moins cela ne peut nuire qu'à elle... il n'y a plus les mêmes tenants et les mêmes aboutissants. Au point de vue de la morale, assurément ça ne vaut pas mieux, mais enfin... Et puis, à

la rigueur... on peut l'épouser. As-tu la pensée de l'épouser ?

ALBERT.

Ma mère, franchement, non.

MADAME DE VITRÉ, sèchement.

En ce cas, je ne veux pas en savoir plus long. Laissez-moi... allez-vous-en.

Elle passe à droite.

ALBERT.

Quoi ! ma mère, allez-vous me bannir de votre présence, me déshériter, pour une amourette digne de l'âge d'or... une blquette idéale... un frontispice de romance ?

MADAME DE VITRÉ, le regardant.

Pas davantage ? Bien vrai ? C'est que... tu comprends bien... si ce n'était qu'un enfantillage de ce genre-là, nous pourrions en causer tous deux. Je n'entends pas non plus t'éloigner de moi par une sauvagerie obtuse... j'en rirais tout bonnement. (Confidentiellement.) Tu dis donc qu'il s'agit entre cette veuve et toi d'une fleurette de sentiment... d'une petite idylle tout à fait honnête ?

ALBERT.

Oh ! tout à fait cela, ma mère. C'est une personne si réservée... une âme si inquiète et si délicate !

MADAME DE VITRÉ.

Oh ! ça ne fait pas de doute... un ange bleu. Et est-il ici ?

ALBERT, baissant la voix.

Non... mais je ne désespère pas d'avoir de ses nouvelles. Figurez-vous que nous possédons un petit télégraphe mystérieux.... j'ai eu toutes les peines du monde à l'établir.

MADAME DE VITRÉ.

Vraiment ?

ALBERT.

Et il doit fonctionner ce soir pour la première fois. Aussi vous me voyez dans une anxiété... je suis sur le gril !

MADAME DE VITRÉ.

Et... en quoi consiste-t-il, ce télégraphe ?

ALBERT, mystérieusement.

C'est une bague... un rubis, qui, par son absence, ou par sa présence au doigt du mari...

MADAME DE VITRÉ, avec éclat.

Comment ! du mari ! Tu me disais que c'était une veuve !

ALBERT.

Eh bien, oui ! Ai-je dit le mari ? Ah ! pardon ! je ne sais où j'ai l'esprit... Le mari, maintenant... Pauvre homme ! il est bien loin !... Non, c'est un parent, un cousin, un prétendant officiel... qu'on peut appeler le mari, du reste, parce qu'il en tient l'emploi classique.

MADAME DE VITRÉ, secouant la tête.

Oui !... cela me paraît assez clair !... En voilà assez... en voilà trop ! Je sais ce que je voulais savoir. Et c'est là tout ce qui vous occupe ! Tout ce qui vous occuperait jamais, si on vous laissait faire ! Mais je ne l'entends point ainsi : la vie d'un homme, mon fils, n'est point faite pour se dépenser dans des entreprises de salon, de boudoir ou de coulisses. Outre qu'il faut avoir une faible estime de soi-même pour se contenter du rôle qu'on joue dans le monde en cette qualité, le moment arrive vite où vous vous trouvez destitué même des misérables avantages de ce rôle. Alors, que reste-t-il ? Regardez notre ami, le comte de Favières ; je l'ai vu assurément plus brillant, plus choyé et plus triomphant que vous ne le serez jamais : c'était le beau Favières... il n'avait pas d'autre état. Et maintenant, vous pouvez le voir sombre, délaissé et hargneux, comme une lionne édentée, mécontent de sa personne, de

chacun et de toutes choses. Inutile toujours, insupportable souvent, affublé de prétentions posthumes qui ridiculisent ses cheveux blancs ; attendant enfin péniblement le terme d'une vie qui ne fera défaut qu'à lui, qui ne laissera pas une trace, pas un souvenir, pas un regret ! Est-ce un homme, cela ? Est-ce la destinée que vous rêvez ?... Non, je ne puis le croire. Vous êtes jeune et fort étourdi ; mais vous avez le cœur trop bien placé, je pense, pour perdre à ce point tout souci de votre dignité, de mon bonheur, et je puis ajouter, Albert, d'une mémoire qui doit nous être sacrée à tous deux, et que soulèverait d'indignation une vie si mal comprise et si lâchement pratiquée !... Je vous parle de votre père, mon enfant.

ALBERT, lui baisant la main, d'un ton sérieux.

Je ne puis que m'incliner, madame, et vous demander ce que vous exigez de moi.

MADAME DE VITRÉ.

Ce que j'exige pour le moment, c'est que vous unissiez sincèrement vos efforts aux miens pour obtenir, s'il en est temps encore, cette place d'attaché à Madrid que je vous destinais, que vous m'aviez promis de solliciter pendant mon absence, et que vous avez sollicitée à reculons... je le sais.

ALBERT, se mordant les lèvres.

Mon Dieu ! ma mère, je vous dirai qu'en y réfléchissant, j'ai senti de la répugnance à me lier au gouvernement de Juillet. Il m'a semblé que mon nom... que mes opinions politiques...

MADAME DE VITRÉ.

Quelle plaisanterie ! tes opinions politiques ! Pourquoi es-tu ici, en ce cas ? Pourquoi étais-tu hier aux Tuileries ? Il paraît que tu as des opinions politiques, quand il s'agit de travailler, et que tu n'en as plus, quand il s'agit de danser !

ALBERT.

Au reste, ma mère, je n'ai rien refusé : qu'on me nomme, j'accepterai ! Vous ne voulez pas, sans doute, que j'aïlle me traîner aux pieds du ministre ?

MADAME DE VITRÉ.

Il n'a jamais été question d'aller te traîner aux pieds du ministre ; mais il fallait du moins ne pas t'aliéner à plaisir les protections puissantes que je t'avais assurées. Par exemple, comment t'es-tu conduit avec madame La Roseraie ?

ALBERT, subitement décontenancé.

Avec madame La Roseraie?... Moi, ma mère ?

MADAME DE VITRÉ.

Ah ! vous êtes troublé ! Vous ne me croyiez pas si bien instruite ? Oui, avec madame La Roseraie ! Pendant que j'étais à Bordeaux, que s'est-il passé entre vous deux, voyons ?

ALBERT.

Mais... rien, ma mère. Que voulez-vous qui se soit passé ?

MADAME DE VITRÉ.

Ne le niez pas... je le tiens de son mari !

Elle remonte au fond, à droite.

ALBERT, très inquiet.

De son mari !... Comment ! La Roseraie vous a dit ?...

MADAME DE VITRÉ.

Tout !

ALBERT.

Tout !... Mais encore, ma mère ?...

MADAME DE VITRÉ.

Tout, vous dis-je ! Je sais que Caroline seule s'est opposée à votre nomination.

ALBERT, vivement.

Ah ! c'est elle qui ?...

MADAME DE VITRÉ.

Et pourquoi cela ?

ALBERT, incertain.

Ma mère...

MADAME DE VITRÉ.

Parce que, tout occupé de vos sottises apparemment, vous l'avez outrageusement négligée !

ALBERT, respirant, comme soulagé d'une oppression.

Ouf!... Mais je vous jure, ma mère...

MADAME DE VITRÉ, redescendant en scène.

Bah ! vous ne lui aurez pas fait visite... vous ne l'aurez pas fait danser... Il y a quelque chose comme cela ; ne me dites pas non... Et c'est de votre part une faute impardonnable... et, en vérité, impardonnable à tous les titres ! Car enfin, vous qui êtes si galant, c'était donc une corvée bien effrayante, voyons, que de faire deux doigts de cour à cette jolie petite femme ?

ALBERT, qui a repris sa gaité.

Quoi ! ma mère, ai-je bien entendu ? Vous auriez voulu... vous m'auriez conseillé... la femme d'un ami... car La Roseraie est notre vieil ami... Ah ! ma mère, véritablement...

MADAME DE VITRÉ.

Ne me faites pas dire de sottises, je vous prie... vous m'entendez bien ! Or, si Caroline ne vient pas ce soir au bal, vous m'accompagnerez dès demain matin chez elle.

ALBERT.

Vous l'exigez ? soit !

MADAME DE VITRÉ.

Vous lui ferez vos soumissions... vous serez très aimable.

ALBERT.

Je le serai.

MADAME DE VITRÉ.

Vous lui... Pourquoi riez-vous ?

SCÈNE IV

FAVIÈRES, portant avec ostentation un gros bouquet de bal; **ALBERT**,
MADAME DE VITRÉ.

FAVIÈRES, souriant et gaillard.

Ah! le voilà!... Désolé de troubler le tête-à-tête; mais...

MADAME DE VITRÉ.

Tiens! vous n'êtes pas couché, vous?

FAVIÈRES, discret.

Non, non; j'ai été retenu. Albert, mon ami, à quoi songez-vous? Mademoiselle Du Luc vous fait chercher partout pour une mazurka que vous lui avez demandée.

ALBERT.

Ah! grand Dieu! j'oubliais... Pardon, ma mère, je reviens. (S'arrêtant devant Favières, qui se pavane avec son bouquet.) Diantre! belle récolte! c'est le bouquet de madame d'Aubières, je le reconnais. Ah çà! vous ferez donc des vôtres éternellement, vous, mon brave homme?

Il sort à la hâte.

FAVIÈRES.

Petit drôle!

SCÈNE V

FAVIÈRES, **MADAME DE VITRÉ**

MADAME DE VITRÉ, à part.

Cet âge est sans pitié! (Haut.) Au fait, qui est-ce donc qui vous a fleuri comme cela? Vous avez l'air d'un marié de village!

FAVIÈRES, se rengorgeant avec discrétion.

N'est-ce pas? — Les femmes ont véritablement quelquefois des idées singulières. A mon âge, me charger de fleurs comme un mai! Mon Dieu! voici ce que c'est, ma chère amie : J'allais partir; madame d'Aubières, me voyant me diriger vers la porte, m'appelle d'un coup d'œil : « Quoi! me dit-elle, déjà? Votre soirée est faite? Vous allez vous reposer sur vos lauriers? » Madame, ai-je dit, mes lauriers actuellement ne sont pas lourds à porter. « Comment? reprend-elle; mais s'il en était ainsi, ce serait tant pis pour nous, pour l'honneur de notre bon goût. » Elle est vraiment assez aimable, cette petite femme, quand elle veut. « Pour moi, a-t-elle ajouté en baissant un peu la voix, je crois simplement que vous êtes un peu blasé... un peu saturé... et que, vous offrit-on une moisson de lauriers, vous ne daigneriez pas tendre la main pour la recevoir. » Et ce disant, comme on l'enlevait pour une mazurka, elle m'a lancé son bouquet, en me priant de le lui garder un moment. Ma chère baronne, je n'ajoute aucun commentaire à l'anecdote. Vous concevez que j'ai dû me résigner.

Il flaire modestement son bouquet.

MADAME DE VITRÉ.

Favières, ce qui vous arrive là est très agréable, sans doute; mais prenez garde qu'il n'y ait quelque serpent de blotti sous ces fleurs-là! car cette attaque, à vous dire vrai, me semble un peu vive, et même un peu extraordinaire.

FAVIÈRES.

Extraordinaire? Pourquoi donc?

MADAME DE VITRÉ.

Mais, d'abord, parce que je me suis laissé dire que madame d'Aubières en est aux civilités les plus distinguées avec un jeune officier d'état-major, M. d'Espars, je crois.



FAVIÈRES.

Parbleu, oui ! Justement il était à deux pas de nous, d'Espars, quand elle m'a remis le bouquet. Vous n'avez jamais vu une physionomie plus hébétée... les yeux lui sortaient de la tête... Il m'a affligé !

MADAME DE VITRÉ.

C'est égal ; je vous engage à vous méfier. La dame est madrée et sournoise... Je ne sais pas au juste ce qu'elle vous veut ; mais...

FAVIÈRES.

Vous ne savez pas ce qu'elle me veut ? (Il rit.) Ah ! ma chère baronne, vous êtes décidément par trop étrangère à la question ! Ce qu'elle me veut est plaisant.

Il se rapproche du fond tout en causant, et regarde au dehors.

MADAME DE VITRÉ.

Enfin, voyons, à l'âge que vous avez, est-il naturel qu'une jeune femme vienne se jeter à votre tête si carrément, je vous le demande ?

FAVIÈRES.

Non, ce n'est pas naturel... c'est absurde ! Que voulez-vous !

MADAME DE VITRÉ.

Vous avez beau dire, cela me paraît louche... Une princesse fort gaillarde qui saute au cou d'un jeune homme de soixante ans !...

FAVIÈRES, ricanant.

Qu'est-ce que vous dites donc, soixante ans ? J'en ai cent ! Je suis mort... je n'existe plus !... Il faut que le diable s'en soit mêlé, voyez-vous ! (Regardant au dehors.) Tenez, elle me sourit encore en passant. (Il s'éloigne peu à peu, cédant au charme qui l'attire.) C'est un oiseau !

Il sort par la gauche.

SCÈNE VI

MADAME DE VITRÉ, LA ROSERAIE, Habit bleu en boutons d'or, cravate blanche, un peu grand seigneur; accent enjoué, railleur et légèrement dédaigneux. Il referme la porte par laquelle il entre à droite, et en retire la clef.

MADAME DE VITRÉ.

Pauvre homme! j'ai beau le regarder, il n'a plus rien d'un amoureux... que le bandeau. (Se retournant au bruit de l'entrée de La Roseraie.) Qu'est-ce que c'est que ça? (Surprise.) La Roseraie!

LA ROSERAIE, surpris.

Ma belle marraine!

MADAME DE VITRÉ.

D'où sortez-vous par là?

LA ROSERAIE.

De mon bureau, tout bonnement... Petites entrées... nourri dans le sérail!... Mais bonjour donc! comment cela va-t-il, reine des fées? vos deux mains, je vous prie?... (Il lui baise les mains.) J'étais littéralement affamé de vous voir!

MADAME DE VITRÉ.

Je ne m'en suis pas aperçue, franchement, depuis quarante-huit heures que je fais queue à votre porte.

LA ROSERAIE.

De grâce, ne m'en parlez pas, j'en ai pleuré de rage, mais vous le savez, ma chère amie, mon esclavage est horrible, insupportable... Je vis dans une fournaise, j'ai le cerveau carbonisé... Il y a des moments où je voudrais être un simple laboureur, un humble berger des champs.

MADAME DE VITRÉ.

Ta, ta, ta !... Dites que vous m'évitez pour n'avoir pas à me rendre compte de votre manque de parole à l'égard de mon fils.

Elle s'assied sur le divan.

LA ROSERAIE.

Ah ! la voilà encore avec son fils ! Mais, de bonne foi, marraine, que voulez-vous que j'en fasse de votre fils, puisqu'il dépense tout son génie à contre-miner mes efforts en sa faveur, puisqu'il se jette comme un frénétique à travers mon jeu ?

MADAME DE VITRÉ.

Et pourquoi ça ? selon vous.

LA ROSERAIE.

Selon moi, parce qu'il a quelque raison secrète pour s'enterrer à Paris... dans des roses, apparemment, au sein des jardins d'Armide.

MADAME DE VITRÉ.

Oui... mais qui est-ce, Armide ?

LA ROSERAIE.

Bah ! il y en a peut-être deux !

MADAME DE VITRÉ, avec ennui.

Ah !

LA ROSERAIE.

Ou trois... enfin peu importe ! Ce que je vous garantis, c'est que notre jeune diplomate a fait exprès de se brouiller avec ma femme, pour renverser vos projets et les miens.

MADAME DE VITRÉ.

Soit ! mais j'en veux à votre femme. Par amitié pour moi, il me semble qu'elle aurait pu passer quelque chose à cet enfant... Sa belle vengeance tombe sur moi seule, en réalité. Ce n'est pas bien, et je ne le tairai pas à Caroline.

LA ROSERAIE.

Soyez sûre que vous ne lui direz rien dont je ne l'aie accablée dès que j'ai su qu'elle desservait Albert auprès du ministre. Je lui ai représenté vivement toutes mes obligations envers vous ; j'ai raisonné, j'ai supplié, le tout en vain. Sa conclusion a toujours été : J'aime et je vénère madame de Vitré ; je lui donnerais mon sang...

MADAME DE VITRÉ.

Eh ! j'ai bien affaire de son sang !

LA ROSERAIE.

Mais M. son fils est jeune et peut attendre. (Avec insouciance, s'asseyant à côté de madame de Vitré.) Ah çà ! entre nous, ma chère amie, qu'est-ce donc qu'il a fait à ma femme, votre étourneau ?

MADAME DE VITRÉ.

Ah ! par exemple, voilà qui est bon ! Mais c'est à vous que je le demanderai.

LA ROSERAIE.

A moi, grand Dieu ! est-ce que cela regarde mon département ? Demandez-moi, madame, ce qui se passe à Bornéo, à Sydney, à Cuzco, aux quatre points cardinaux, je vous le dirai avec des détails qui vous surprendront et dans la langue qu'il vous plaira ; cela m'est égal. Mais ne me demandez pas l'heure qu'il est à Paris, je ne m'en doute pas. (Il tire sa montre.) Tenez, il est dix heures et demie, eh bien ! ma parole d'honneur, je n'en savais rien !

MADAME DE VITRÉ, riant.

Écoutez, La Roseraie ; il est très bon assurément, quand on est homme politique, de savoir ce qui se passe à Cuzco ; mais il est meilleur, quand on est marié, de savoir ce qui se passe chez soi.

LA ROSERAIE, se levant.

Et où en trouverais-je le loisir, Seigneur Dieu ! Mais

vous n'avez aucune espèce d'idée de la vie que je mène, ma pauvre chère amie !

MADAME DE VITRÉ.

Mais vous menez une sotte vie, mon pauvre cher ami, j'en ai peur.

LA ROSERAIE, avec une emphase un peu moqueuse.

Comment ! c'est une sotte vie, madame, à votre compte, que celle qui se voue tout entière aux plus graves intérêts des sociétés humaines !

MADAME DE VITRÉ.

Eh ! le mariage est la base des sociétés humaines, monsieur.

LA ROSERAIE, s'exaltant.

Une sotte vie, que celle qui embrasse dans son cercle quotidien toutes les idées, toutes les passions, tous les intérêts qui se développent, qui s'attirent, qui se mêlent, qui se combattent sur toute la surface de l'univers habité ! ne comprenez-vous pas que mon humble existence personnelle, que la vie de mon intelligence et la vie de mon cœur grandissent et se multiplient à l'infini dans le rayonnement de cette vie universelle ? Cela m'éblouit ! cela me dévore ! cela me tue ! Mais qu'importe, je vis, je suis heureux ! Voilà des passe-temps, madame, voilà des joies, voilà un orgueil dignes d'un homme ! Et vous me demandez... quoi ? de passer ma vie à recueillir les historiettes de salon, à noter les commérages de boudoir, à surveiller toutes les minuties mesquines de la stratégie mondaine ! Ah ! franchement, demandez-moi plutôt de faire des broderies, des découpures ; demandez-moi, madame, de passer mes jours et mes nuits, l'œil collé sur un microscope, à étudier les mœurs des animaux infusoires ! J'aimerais mieux cela !

MADAME DE VITRÉ.

Eh ! je ne vous demande rien de pareil ! Vous savez mon

horreur pour les paresseux et les inutiles ; mais, en vérité, vous donnez dans l'excès contraire : vous accordez trop à la chose publique... Je sais que vous avez un département très étendu...

LA ROSERAIE.

Mon Dieu non... les cinq parties du monde, simplement!

MADAME DE VITRÉ, s'irritant et se levant.

Eh bien ! Il y en a une sixième, monsieur !

LA ROSERAIE.

Bah ! où donc ça ?

MADAME DE VITRÉ.

Rue Lepelletier, 36, chez madame de La Roseraie : ce n'est pas la moins importante, et je vois avec chagrin que vous soyez encore à la découvrir. C'est à peine, j'en suis sûre, si vous y mettez le pied de toute la journée. Voyons, faites-moi votre confession. (Elle se rassied sur le divan.) Mettez-vous donc là sur la sellette, et racontez-moi l'emploi de votre journée.

LA ROSERAIE, s'asseyant à droite.

Volontiers. — Interrogez !...

MADAME DE VITRÉ.

Vous venez ici de bonne heure ?

LA ROSERAIE.

Dès l'aurore.

MADAME DE VITRÉ.

Bon début !... Vous déjeunez... je suppose...

LA ROSERAIE.

Généralement.

MADAME DE VITRÉ.

Avec votre femme ?

LA ROSERAIE.

Jamais.

MADAME DE VITRÉ.

Dans votre cabinet ?

LA ROSERAIE.

Toujours. Après avoir parcouru, depuis six heures du matin, toutes les cours de l'Europe, j'ai grand besoin de me refaire ; vous comprenez... et je me refais, délicieusement au reste, en prenant le thé avec lord Melbourne, charmant convive... le Marivaux des hommes d'État.

MADAME DE VITRÉ.

Très bien ! Vous y dînez peut-être aussi, à votre bureau ?

LA ROSERAIE.

Oh ! seulement trois fois la semaine, les jours de grand courrier... avec le Nestor des chancelleries.

MADAME DE VITRÉ.

Mon Dieu, couchez-y, ce sera plus tôt fait !

LA ROSERAIE,

Vous croyez rire, chère amie ? Eh bien, je vous dirai que dans les circonstances graves, la veille de grandes batailles diplomatiques, par exemple, il m'arrive de passer la nuit sur un lit de camp, dans mon cabinet, évoquant dans ma pensée ces illustres morts, mes ancêtres : Machiavel, Bolingbroke...

MADAME DE VITRÉ, avec éclat, se levant.

Ah ! c'est trop fort ! Eh bien, je vous dirai, moi, qu'à force d'évoquer Machiavel dans votre cabinet, vous finirez par trouver Richelieu dans votre chambre !... Voilà !

LA ROSERAIE, sérieux tout à coup ; il se lève et, baissant la voix.

Comment ? qu'est-ce que c'est ? Qui est-ce que vous appelez Richelieu ?

MADAME DE VITRÉ, riant.

Ah ! vraiment ?... Un esprit comme le vôtre, où roulent

sans cesse des pensées surhumaines, une tête vaste et compliquée comme une mappemonde, se préoccupe encore de certaines puérités ?...

LA ROSERAIE.

Voyons, chère madame, ne plaisantons pas sur ce sujet-là... Je vous avoue ma faiblesse : tout pacifique que je sois, il y a de certaines images qui me font bondir le cœur dans la poitrine et passer un nuage de sang sur les yeux. Vous êtes mon amie... qu'y a-t-il ? qui est-ce que vous appelez...

MADAME DE VITRÉ, riant.

Personne ! Vous êtes fou !... C'est moi qui vous ai choisi votre femme ; et, vous aimant comme je vous aime, je n'ai pu vous donner qu'un diamant à l'épreuve...

LA ROSERAIE, respirant.

Ah ! vous me faites du bien !

MADAME DE VITRÉ.

Mais... mais malgré toute ma confiance dans le caractère et dans les vertus de Caroline, si vous continuez à mener la belle vie que vous venez de m'esquisser, je vous donne ma parole que je cesse de cautionner l'entreprise.

LA ROSERAIE.

Mais sérieusement, ma chère amie je ne vous comprends pas. Je me considère, si vous le permettez, comme le modèle des époux... J'aime ma femme sincèrement... la fidélité du lierre ! jamais l'ombre d'une galanterie interlope... jamais...

MADAME DE VITRÉ.

Eh ! qu'importe à votre femme, après tout, si vous l'oubliez, si vous la négligez, si vous la trahissez, que ce soit pour une danseuse ou pour lord Melbourne ! sa vie en est-elle moins solitaire, son cœur moins vide, son âme moins veuve ? Ah ! voilà bien ce qui vous perd, vous autres,

hommes sérieux! Dès que vous êtes en règle du côté de la morale, vous vous croyez à l'abri de tout reproche et de tout péril! Parce que vos passions sont honorables, vous croyez pouvoir vous y abandonner sans mesure et sans frein! Et vous ne vous apercevez pas que vous avez, sous une autre forme et sous des noms spécieux, le pur égoïsme du libertin!

LA ROSERAIE.

Ah! je vous arrêterai ici...

MADAME DE VITRÉ.

Non! vous ne m'arrêterez pas!... Comment! vous osez me dire que votre femme n'a pas de rivales, quand la politique et l'ambition vous possèdent du matin au soir et du soir au matin! Moi! je vous dis qu'elle aimerait mieux une franche rivale en chair et en os... cela lui prouverait au moins que vous avez un cœur, et elle pourrait espérer en avoir sa part un jour ou l'autre! Elle souffrirait, mais elle vivrait : elle vivrait, entendez-vous? car il faut que nous vivions comme vous, mon cher ami. Nous ne sommes ni des meubles, ni des plantes, je vous en avertis... Il faut que nous ressentions dans notre passage sur cette terre des émotions et des intérêts, des tristesses et des joies, tout comme vous! Vous trouvez tout cela dans votre tête, c'est très bien! Nous le trouvons, nous, dans notre cœur! Or, quand vous prenez une femme dans votre maison, quand vous l'enchaînez à votre foyer, pour qu'elle en soit le charme et le repos, c'est à charge de lui donner en retour cette vie du cœur, qui est sa destinée légitime... Et si vous la lui refusez, un autre la lui donnera! Et voilà pourquoi, si vous voulez le savoir, il y a parmi les hommes les plus éclairés et les plus distingués, tant de... tant de filles qui sont muettes!

LA ROSERAIE, qui l'a écoutée en souriant.

La peste, quel esprit de corps! C'est une chose inouïe comme les femmes, qui ne cessent de se déchirer indivi-

duellement, sont toujours prêtes à se soutenir en masse : c'est comme une bande de voleurs. (Il rit.) Eh bien, ma chère amie, je vais vous confondre d'un mot. Je ne parle pas de vos théories, qui peuvent être vraies... Je parle de Caroline et de moi. Vous saurez que nous nous adorons comme le premier jour... que nous en sommes encore aux fines attentions; et que ce soir même, pour preuve, ma femme m'a fait à l'improviste un charmant cadeau.

MADAME DE VITRÉ, indifférente.

Bah! quoi donc?

LA ROSERAIE.

Oui... chère enfant ! elle m'a donné une bague.

MADAME DE VITRÉ, vivement.

Une bague ?

LA ROSERAIE.

Un rubis magnifique... ici présent!

Il lui montre la bague.

MADAME DE VITRÉ, saisie.

Ah ! Dieu !

LA ROSERAIE.

Quoi donc ?

MADAME DE VITRÉ, d'un ton naïf, le regardant en face.

Quoi ? qu'est-ce que vous avez ?

LA ROSERAIE.

—Moi? rien du tout. Je vous montre cette bague.

MADAME DE VITRÉ.

Eh bien, montrez-la donc. (Elle examine la bague.) Et c'est votre femme qui vous l'a donnée ?

LA ROSERAIE.

Comme je m'habillais pour venir ce soir... Vous conviendrez que c'est assez significatif.

MADAME DE VITRÉ, soupirant.

Oh ! très significatif... Pour ça!...

LA ROSERAIE, faisant jouer les feux de son rubis.

Remarquez qu'il est balais...

MADAME DE VITRÉ.

Oui... il est balais... ça vous fait la jambe belle !

LA ROSERAIE.

Ah çà! définitivement, quelle mouche vous a piquée ? Vous avez une mine toute singulière depuis que je vous ai montré cette bague.

MADAME DE VITRÉ.

Moi... Vous riez ?

LA ROSERAIE.

Je vous dis que vous avez l'air agité, contrarié...

MADAME DE VITRÉ.

Vraiment, vous l'avez remarqué ?

LA ROSERAIE.

Sans doute.

MADAME DE VITRÉ.

C'est étonnant ? rien ne vous échappe.

LA ROSERAIE, réfléchissant.

Mais... quelle peut être la raison?...

MADAME DE VITRÉ.

Non, ne cherchez pas... j'aime mieux vous la dire... quoi qu'il m'en coûte. Hem ! Allons, c'est dit, j'en boirai la honte. Vous connaissez mon faible pour les bijoux ?

LA ROSERAIE.

Moi ? non.

MADAME DE VITRÉ.

Eh bien, je vous l'apprends... j'ai la passion des bijoux... Celui-ci est adorable... je l'avais remarqué l'autre jour en traversant le Palais-Royal... je comptais l'acheter... et paf ! je vous le vois au doigt !

LA ROSERAIE.

Ah! pauvre chère amie!

MADAME DE VITRÉ.

Voilà le secret de mon humeur. Est-ce assez ridicule?

LA ROSERAIE.

Grand Dieu! Mais si ce n'était un cadeau de ma femme, je m'empresserais...

MADAME DE VITRÉ.

Ah bah! quelle plaisanterie! c'est un caprice. Mais je n'ai pas fini... Vous ne savez pas encore ce que c'est qu'un caprice de femme. Dites-moi, Caroline ne vient pas au bal ce soir?

LA ROSERAIE.

Non... elle était un peu nerveuse... pas en train. Mais quoi! vous voulez que je vous prête cette bague?

MADAME DE VITRÉ.

Il a deviné!... qu'il est aimable!... Eh bien! oui! pour la soirée; après cela j'en aurai le cœur net, je serai contente!

LA ROSERAIE, lui donnant la bague.

Comment donc! elle n'en aura que plus de prix à mes yeux.

MADAME DE VITRÉ, se mettant la bague au doigt et passant à droite,
à part.

Elle ne voulait pas le laisser partir... je comprends maintenant. (Haut.) Que je suis enfant pour mon âge, hein?

LA ROSERAIE.

Laissez donc... chacun a ses petites idées!... ah çà! entrons-nous? Voulez-vous mon bras?

MADAME DE VITRÉ, lui prenant le bras.

Soit!... Mais il faut absolument, mon ami, que vous me ménagiez deux minutes d'entretien avec votre ministre. J'essaierai d'enlever à brûle-pourpoint la nomination d'Albert; plus que jamais je la veux... Je veux que cet enfant quitte Paris...

LA ROSERAIE.

Diantre! Vous n'avez pas de temps à perdre... l'ordonnance doit être signée cette nuit...

MADAME DE VITRÉ.

Cette nuit?... Ah! ciel! raison de plus... hâtons-nous!

Albert paraît au fond, ayant l'air de chercher quelqu'un.

LA ROSERAIE, s'arrêtant.

Eh! mais, voici votre fils, voici la victime!... Regardez-le donc, heureuse mère! N'est-ce pas une barbarie sans nom que d'enlever cette florissante jeunesse à ses amours en fleur? Toutes ces dames vont vous jeter la pierre.

MADAME DE VITRÉ, à part.

Le malheureux!... Non, si des milliers d'exemples n'étaient là qui vous crèvent les yeux... on ne voudrait jamais croire que des gens d'esprit fussent... maris à ce point-là!

LA ROSERAIE.

Le voilà qui rôde, cherchant sa proie... *Leo quærens...*

Albert, apercevant La Roseraie, s'avance rapidement.

SCÈNE VII

ALBERT, LA ROSERAIE, MADAME DE VITRÉ.

ALBERT.

Ah!... ah! bonjour, La Roseraie!... enchanté de vous rencontrer... Je me demandais où vous pouviez être.

LA ROSERAIE.

Bonjour, mon garçon.

Ils se serrent la main.

ALBERT, tenant la main de La Roseraie, comme étonné tout à coup.

Tiens!... (Il le regarde en face.) Vous n'êtes pas souffrant, mon ami?

LA ROSERAIE.

Pas du tout. Pourquoi?

ALBERT, lui prenant l'autre main.

Parce que... votre main est brûlante... Vous n'avez pas un peu de fièvre?

MADAME DE VITRÉ, à part.

Si jeune et si pervers, mon Dieu!

LA ROSERAIE.

Laisse-moi donc tranquille, toi gamin! Est-ce que j'ai le temps d'être malade? La fièvre!... mais je l'ai toujours, la fièvre... c'est ma santé, à moi!

ALBERT.

C'est la santé du génie. Madame La Roseraie se porte bien?

LA ROSERAIE.

Très bien, je te remercie! Elle ne vient pas ce soir, je ne sais pourquoi.

MADAME DE VITRÉ, à part.

Il le sait, lui!

LA ROSERAIE, continuant.

Ah çà! si vous restez ici, ma belle marraine, je viendrai vous avertir dès que le ministre pourra vous parler, n'est-ce pas?

MADAME DE VITRÉ.

Je vous en prie, mon ami.

LA ROSERAIE.

C'est cela... sans adieu!

Il s'éloigne.

ALBERT.

Attendez donc, grand homme, je vous suis.

MADAME DE VITRÉ.

Albert, deux mots.

Elle a ôté la bague de son doigt et l'a glissée dans sa poche. Albert revient d'un air de dépit.

SCÈNE VIII

ALBERT, MADAME DE VITRÉ.

MADAME DE VITRÉ, assise à droite et souriant.

Eh bien, diabolin, comment vont tes amours?

ALBERT.

Ma mère... vous m'avez défendu de vous en parler...

MADAME DE VITRÉ, riant.

Ah! ils ne vont pas bien, avoue-le!

ALBERT.

Peut-être!

MADAME DE VITRÉ.

Allons, le télégraphe n'a pas joué!

ALBERT.

Peut-être!

MADAME DE VITRÉ.

Il n'a pas joué!

ALBERT, riant.

Je vous dirai ce qui en est, si vous me promettez de me laisser ma liberté...

MADAME DE VITRÉ.

Ta liberté?... Pour quoi faire?... Au reste, soit; je te le

promets. D'ailleurs, tu saurais bien la prendre. Eh bien, est-ce que tu as vu l'homme au rubis?

ALBERT.

Je l'ai vu... il m'est apparu!

MADAME DE VITRÉ.

Et il avait le rubis?

ALBERT.

Eh! non, justement, il ne l'avait pas, voilà ce qui me transporte!

MADAME DE VITRÉ.

Ciel!... comment cela?

ALBERT.

Eh! sans doute. D'après nos secrètes conventions, le rubis au doigt de cet homme devait signifier : les scrupules l'emportent, ne venez pas. — Le doigt sans rubis veut dire : l'amour triomphe, venez!

MADAME DE VITRÉ.

Ah Dieu!

ALBERT.

C'est pourquoi, réclamant le bénéfice de votre promesse! je pars, je me sauve, je m'envole.

MADAME DE VITRÉ, se levant, vivement.

Mais, déplorable enfant, écoute-moi, écoute-moi donc! Tu vas savoir... (Favières entre par la gauche.) Ah! bon, voilà l'autre maintenant!

SCÈNE IX

MADAME DE VITRÉ, FAVIÈRES, *sombre et agité*,
ALBERT.

FAVIÈRES.

Albert, je vous cherchais; j'ai besoin de vous, mon jeune ami.

ALBERT.

Ah! mon jeune ami, je ne m'appartiens pas!

FAVIÈRES.

Il s'agit d'une affaire très grave. J'ai un service personnel à vous demander.

MADAME DE VITRÉ.

Comment?

FAVIÈRES.

Voas aviez raison, vous... elle me jouait, elle me jouait impudemment. Ils m'ont traité comme un Cassandre de comédie, comme un bonhomme de paille!

MADAME DE VITRÉ.

Qui donc ça?

FAVIÈRES.

Madame d'Aubières et d'Espars... mais j'en aurai vengeance. Albert, vous serez mon témoin.

ALBERT, *avec impatience*.

Ah! mon ami...

MADAME DE VITRÉ.

Mais, Dieu du ciel! que s'est-il donc passé?

FAVIÈRES.

Vous avez vu ce bouquet, qu'elle m'avait confié... **En**

vous quittant, j'ai voulu le lui rendre... « Non... m'a-t-elle dit, gardez-le encore, s'il ne vous gêne pas; je vous l'enverrai redemander. » Je donne dans le piège... Je continue de me promener à travers les salons, en portant, comme une châsse, cet infâme bouquet!.. Imbécile!...

ALBERT.

Oui donc?

FAVIÈRES.

Moi, parbleu! Tout à coup d'Espars m'aborde d'un air affairé, et, au nom de madame d'Aubières, me le redemande en toute hâte. Je crois qu'elle va partir; je m'imagine... je ne réfléchis pas... Bref, je donne dans le piège comme une oie... je lui rends le bouquet. A peine l'a-t-il entre les mains, que je le vois s'arrêter entre deux portes, fouiller dans le buisson de fleurs... et en retirer un billet!

MADAME DE VITRÉ.

Ah! le serpent!

Albert rit à part.

FAVIÈRES.

Je leur avais servi de messenger, de facteur, de paravent. Vous comprenez la rouerie de cette triple coquette?... Remettre de sa propre main le bouquet à son complice, c'était éveiller l'attention, faire naître les soupçons... Tandis que, grâce à mon entremise, la chose prenait un tour naturel et irréprochable. Puis, je les ai vus rire tous deux en me regardant. Fat! créature! Est-ce que vous riez aussi, par hasard?

MADAME DE VITRÉ, se contenant.

Non, mon ami... Au contraire, je trouve cela fort triste; mais si vous m'aviez écoutée.

FAVIÈRES.

On n'en rira pas longtemps, en tout cas. — Albert, il faut que vous alliez immédiatement trouver de ma part cet

insolent damoiseau... L'heure, les armes, tout m'est indifférent; mais...

MADAME DE VITRÉ.

Est-ce que vous êtes fou? Est-ce que vous ne sentez pas tout ce qu'un scandale de ce genre a de messéant à votre âge? Vous voulez donc que tout Paris vous traite de dupe ridicule? Réfléchissez un peu, mon ami... Vous seul pouvez ébruiter l'aventure; car Albert et moi nous vous jurons un secret inviolable. (Albert fait un geste d'assentiment.) Quant à eux, leur intérêt vous répond de leur discrétion. — Croyez-moi, prenez l'affaire en plaisanterie; traitez-la comme une innocente pratique d'amoureux; parlez-en même sur ce pied-là tout doucement à madame d'Aubières; riez-en le premier, et elle ne rira plus, je vous le garantis. Voilà tout ce que vous avez à faire, voyez-vous!

ALBERT.

Parbleu! c'est évident, mon ami. Croyez ma mère... c'est la mère aux bons conseils... Elle parle d'or, ma mère!

FAVIÈRES, après réflexion, brusquement.

Vous avez raison... je vais me coucher.

Il s'éloigne à grands pas.

ALBERT.

Eh! attendez donc, je vous suis!

MADAME DE VITRÉ, lui barrant le passage.

Restez, vous dis-je!

Albert revient dépité.

SCÈNE X

MADAME DE VITRÉ, ALBERT.

MADAME DE VITRÉ.

Écoutez-moi à votre tour, vous, puisque je parle d'or.
Vous n'irez pas à ce rendez-vous!

ALBERT.

Permettez, madame...

MADAME DE VITRÉ.

On ne vous y attend pas!

ALBERT.

On ne m'y attend pas?

MADAME DE VITRÉ.

Non... et je vais vous le prouver...

ALBERT.

Me le prouver?

MADAME DE VITRÉ.

D'un mot, ou plutôt d'un signe... Après quoi je vous
dirai ce que je pense de votre conduite.

Elle va pour montrer la bague à Albert; quand La Roseraie arrive.

SCÈNE XI

LA ROSERAIE, MADAME DE VITRÉ, ALBERT.

LA ROSERAIE, tenant à la main une dépêche.

Belle marraine... vite, vite!...

MADAME DE VITRÉ, à part.

Ah! l'homme malencontreux! (Haut.) Quoi donc?

LA ROSERAIE.

Le ministre vous attend. Je viens de lui parler. Il veut mon avis sur cette dépêche urgente. Il n'est pas de fort bonne humeur. J'ai peur que vous ne le trouviez inflexible; mais, essayez toujours. Il est là-bas, contre la cheminée... Vite, ou la place sera prise.

MADAME DE VITRÉ.

Mon Dieu! mon Dieu! — Albert, je vous défends de quitter le bal sans moi. Au reste, pendant mon audience, j'aurai l'œil sur la porte, et vous ne passerez pas. Tenez, pour plus de sûreté, attendez-moi dans ce petit salon... La Roseraie, mon ami, je vous institue son geôlier pendant dix minutes; s'il essayait de fuir, arrêtez-le... avertissez-moi...

LA ROSERAIE.

Bon! quel est cet enfantillage?

MADAME DE VITRÉ.

C'est un enfantillage beaucoup plus sérieux que tout ce qui se passe à Cuzco, je vous assure. Vous me promettez de me le garder ici?

LA ROSERAIE.

Si vous l'exigez?...

MADAME DE VITRÉ.

C'est bien... j'y compte... (Elle s'éloigne, puis se retournant près de la porte.) Tenez-moi parole, ça malheur à vous!

Elle sort.

SCÈNE XII

LA ROSERAIE, ALBERT.

La Roseraie, près de la porte, suit de l'œil madame de Vitré.

ALBERT, à part, sur le devant de la scène.

Que veut dire cela? Est-il possible qu'elle ait découvert?... Eh! non, ce sont des traits lancés au hasard. Quoi qu'il en soit, il faut absolument que je m'échappe. Manquer à ce rendez-vous!... Non, non, c'est impossible.

Il veut sortir.

LA ROSERAIE, se retournant.

Holà! halte!

ALBERT.

Voyons, La Roseraie!

LA ROSERAIE.

Tout beau!

ALBERT, avec impatience.

Mon ami!

LA ROSERAIE.

Ne bougeons pas!

ALBERT.

Par la porte ou par la fenêtre, La Roseraie, il faut que je sorte!

LA ROSERAIE.

Prends donc la fenêtre; car, quand même je manquerais à ma consigne, voilà ta mère là-bas qui te guette au passage.

ALBERT, regardant à gauche.

C'est vrai! quel désespoir!

LA ROSERAIE, se laissant tomber sur le divan.

Ah çà! qu'y a-t-il donc, jeune homme?... Une amourette? un rendez-vous, hein?

ALBERT.

Le premier! Jugez de ma situation!

LA ROSERAIE.

Eh! de quoi diantre se mêle ta mère, aussi? Est-ce que cela la regarde?

ALBERT.

N'est-ce pas?

Il se promène avec agitation.

LA ROSERAIE, couché sur son divan.

C'est une faute de conduite, ça... Ce n'est pas que je t'approuve; mais que diable! la jeunesse est la jeunesse... Il faut faire la part du feu et détourner la tête... Voilà la vraie politique maternelle, en pareil cas.

ALBERT, avec humeur.

N'est-ce pas? (A part.) Ah! quel martyr!

LA ROSERAIE.

Prends patience!... Dès que ta mère sera revenue, je lui parlerai, je lui ferai entendre raison. Tu t'esquiveras pendant ce temps-là.

Il se met à lire.

ALBERT, avec impatience et embarras.

Vous ne la convertirez pas, je vous assure... et puis, il sera trop tard. Avant d'aller à ce rendez-vous, il faut encore que je passe au Palais-Royal, chez madame Prevost, pour y prendre un bouquet que j'ai commandé. Ah! quel supplice, mon Dieu!

LA ROSERAIE, distrait, lisant.

Pauvre garçon!

ALBERT.

Ne me plaignez pas, La Roseraie, ne me plaignez pas, je vous en supplie... cela m'achève. Ma position est infernale.

LA ROSERAIE.

Je ne te plains pas, mais tu m'ennuies..

ALBERT.

Ce n'est pas ma faute.

LA ROSERAIE.

Je ne comprends rien à cette dépêche... tais-toi, que diantre!

ALBERT.

Je ne puis pas, je suis fou.

LA ROSERAIE, avec impatience, dérangé dans sa lecture.

Ah! ta mère croit-elle que je n'aie rien de mieux à faire que de?... Et toi, est-ce que tu ne peux pas te tenir en repos?... Tu es comme un tigre en cage. Qu'est-ce qu'il y a donc de si pressant, de si désespéré?... Demain n'est-il pas là? Voyons, honore-moi de ta confiance... je te promets que tu n'auras pas lieu de t'en repentir.

ALBERT.

C'est impossible... vous me demandez l'impossible... mon ami.

LA ROSERAIE.

Je te dis que tu t'en féliciteras ensuite.

ALBERT.

Eh! non, que diable!

LA ROSERAIE.

Quelle discrétion! Est-ce que je connais la dame?

ALBERT.

Oh! je ne sais... je ne pense pas.

LA ROSERAIE.

Ah! dame, si c'est réellement le premier rendez-vous, il est fâcheux de le manquer, je t'en avertis.

ALBERT.

Merci!

LA ROSERAIE.

Car, vois-tu, mon garçon, un second rendez-vous, ça se retrouve toujours; mais un premier... eh! eh! c'est plus douteux. Les réflexions peuvent survenir, si on leur en donne le temps.

ALBERT.

Eh! sans doute, surtout dans une âme si hésitante, dans cette conscience de sensitive.

LA ROSERAIE.

Ah! c'est une conscience.

ALBERT.

Aussi, sans certains chagrins intimes... qui me secondent.

LA ROSERAIE.

Ah! l'infidélité, les torts du mari, eh?

ALBERT.

Je ne vous dirai pas.

LA ROSERAIE, riant.

Oui... on serait battu les trois quarts du temps, si le mari n'était là, puissant allié, qui s'ignore lui-même. Or ça, finissons... attrape cette clef! Hop!

Il lui jette une petite clef, restant toujours assis.

ALBERT, saisissant la clef au vol.

Cette clef! qu'est-ce que c'est?...

LA ROSERAIE.

Fais-moi la faveur d'ouvrir cette porte.

ALBERT.

Cette porte?... mais... pourquoi?...

LA ROSERAIE.

Ouvre, te dis-je. (Albert, après un nouveau geste d'étonnement, ouvre la porte de droite.) Et maintenant, mon garçon, cette porte qui te mène tout droit sur le boulevard, est ce que nous appelons, en langage diplomatique, un faux-fuyant, une échappatoire, une solution!... Bon voyage!

ALBERT.

Vous voulez?...

LA ROSERAIE.

Je veux que tu me procures l'avantage de me débarrasser de ta présence... et d'ailleurs, je ne suis pas fâché de donner cette petite leçon à ta mère. Eh bien! tu n'es pas parti?

ALBERT.

Mon ami, en vérité, je ne puis profiter...

LA ROSERAIE.

Comment! et quelle raison bizarre aurais-tu?...

ALBERT, vivement.

Aucune... je n'en ai aucune... mais ma mère...

LA ROSERAIE, jetant avec ennui ses papiers sur le divan et se levant.

Ah ça! quel amoureux est-ce là? Puisque je me charge de ta mère, te dis-je! Tiens, la voici qui revient justement.

ALBERT.

Ah Dieu!

LA ROSERAIE.

Sauve-toi, ou rends-moi ma clef.

ALBERT, prenant sa résolution.

Ah!

Il sort.

I.

II.

SCÈNE XIII

LA ROSERAIE, seul, riant.

Le voilà lâché!... gare! (sérieux.) Eh! c'est assez mal, au fond, ce que j'ai fait là... Je viens de rendre un fort mauvais service... à quelque pauvre mortel... qui me vaut bien peut-être! C'est qu'aussi réellement ma marraine se moque; elle tient la bride trop serrée à cet enfant, et je suis bien aise de lui dire... Ah! la voilà pour tout de bon. Diantre, l'audience n'a pas été longue.

Il va au-devant de madame de Vitré jusqu'à la porte du fond.

SCÈNE XIV

LA ROSERAIE, MADAME DE VITRÉ

LA ROSERAIE.

Eh bien?

MADAME DE VITRÉ.

Très poli... mais inexorable. Le travail est terminé... des défaites... je suis furieuse!... (Entrant.) Où est donc Albert?

LA ROSERAIE, se frottant les mains.

Ma belle marraine, il est en campagne. Marlborough s'en va-t'en guerre!...

MADAME DE VITRÉ.

Grand Dieu! Il vous a échappé?

LA ROSERAIE.

Non pas... mais, ma foi, je vous avoue que j'ai eu pitié de lui... je lui ai ouvert la porte secrète.

MADAME DE VITRÉ, avec stupeur.

Comment! vous?... c'est vous qui?... vous lui avez?... (Éclatant avec une colère de femme.) Eh bien! vous êtes stupide!

LA ROSERAIE.

Voyons, ma chère amie, raisonnons un peu...

MADAME DE VITRÉ, emportée.

Raisonner! raisonner quoi?... Je ne veux pas raisonner avec vous. Comment! je pars en vous recommandant, au nom du bon Dieu et des saints, de me garder mon fils... et je n'ai pas le dos tourné que vous lui ouvrez vous-même! c'est de l'idiotisme, voilà tout!

LA ROSERAIE.

Pardon, chère amie, nous sortons du langage parlementaire...

MADAME DE VITRÉ, qui a fait quelques pas dans le boudoir.

Mon Dieu! j'ai tort, je le sais bien... Vous êtes déjà assez malheureux... et je ne devrais pas...

LA ROSERAIE, étonné.

Je suis déjà assez malheureux!... Comment?

MADAME DE VITRÉ, vivement.

Malheureux... de m'avoir déplu... de me voir consternée... car je suis consternée... c'est le mot! Vous ne savez pas ce que vous avez fait! c'est un coup de poignard que vous m'avez donné.

LA ROSERAIE.

Comment! je pensais qu'il s'agissait d'une simple amourette?

MADAME DE VITRÉ.

Eh bien! après?... Est-ce qu'il n'y a pas des amourettes qui font verser du sang?

LA ROSERAIE.

Diable! mais si l'affaire a tant de gravité...

MADAME DE VITRÉ.

Une gravité terrible!

LA ROSERAIE.

En ce cas, il faut à tout prix que je répare ma bévue.

MADAME DE VITRÉ.

Et le moyen?

LA ROSERAIE.

Attendez donc!... votre fils m'a dit qu'il irait d'abord chercher un bouquet...

MADAME DE VITRÉ.

Où?

LA ROSERAIE.

Au Palais-Royal, chez madame Prévost.

MADAME DE VITRÉ.

J'y cours.

LA ROSERAIE.

Non pas... J'ai fait le mal, c'est à moi de le réparer.

MADAME DE VITRÉ.

Permettez...

LA ROSERAIE.

J'ai mon coupé... j'y serai avant lui.

MADAME DE VITRÉ.

La Roseraie, je ne veux pas...

LA ROSERAIE.

Au fait... cette dépêche... mais qu'importe?... je reviens.

MADAME DE VITRÉ.

Mais... mon ami...

LA ROSERAIE.

Je le tiens, vous dis-je, mort ou vif ! comptez sur moi.

■ sort.

MADAME DE VITRÉ.

La Roseraie !... La Roseraie... (Seule.) Ah !

ACTE DEUXIÈME

Chez La Roseraie. — Un boudoir très élégant. Au fond, une cheminée avec du feu : devant la cheminée, à gauche, un fauteuil et des chaises ; à droite, une table devant un canapé. Sur l'avant-scène, à gauche, une causeuse, placée devant une table appliquée au mur, près d'une fenêtre. Vis-à-vis de la table, à droite, une niche en hémicycle protégée par un double rideau suspendu à des patères et meublée d'un divan demi-circulaire. A gauche, au fond, porte d'entrée ; à droite, porte latérale.

SCÈNE PREMIÈRE

ANNETTE, debout, près de la table à gauche ;
CAROLINE, assise au milieu, lui tournant le dos.

CAROLINE.

Eh bien, Annette ?

ANNETTE.

Quoi, madame ?

CAROLINE.

Qu'est-ce que tu me conseilles, toi ?

ANNETTE.

Mon Dieu ! ce qui plaira le mieux à madame.

CAROLINE.

Rien ne me plaît, Annette. Mais si je reste ici, je vais périr d'ennui.

ANNETTE.

Eh bien ! allez à ce bal, madame.

CAROLINE.

Mais, si j'y vais, cela surprendra beaucoup M. de La Roseraie, à qui j'ai dit positivement que je n'irais pas.

ANNETTE.

Monsieur sera ravi de voir arriver madame

CAROLINE.

Oh! ravi!... D'ailleurs, il est bien tard et je ne suis pas prête.

ANNETTE.

Madame a sa robe, et il ne lui faut que cinq minutes pour mettre cette coiffure. Voyons, madame, allez-y.

CAROLINE.

Place-la donc, cette coiffure, et dis qu'on attelle.

ANNETTE, entr'ouvrant la porte de gauche.

Attelez.

Elle prend la coiffure sur la cheminée.

CAROLINE, à part, soupirant.

Ah! je fais là une chose bien grave. Ne va-t-il pas croire que je n'ai pu me tenir à ma bonne résolution... et que je cours après lui? Et aura-t-il tout à fait tort? (Haut, à Annette qui s'est approchée d'elle pour la coiffer). Non, décidément, ma fille, je reste : donne contre-ordre.

ANNETTE.

Sérieusement, madame?

CAROLINE.

Sans doute.

ANNETTE, entr'ouvrant la porte de gauche.

Dételez. (Revenant et admirant la coiffure plantée sur ses doigts.) C'est dommage! cette coiffure aurait fait honneur au goût de madame.

CAROLINE.

Tu crois? Tu peux toujours me l'envoyer... nous verrons ensuite.

ANNETTE, à la porte de gauche.

Attelez.

Elle va prendre sur la table à gauche un petit miroir qu'elle donne à Caroline.

CAROLINE, après une pause.

Quel temps fait-il donc ce soir, Annette? Je ne sais pas... il me semble qu'il y a dans l'air quelque chose... Tu n'éprouves pas ça, toi?

ANNETTE.

Non, madame, je n'éprouve pas ça.

CAROLINE.

Quand vous avez du pain et un châle, vous autres, vous êtes heureuses, pas vrai?

ANNETTE.

A peu près madame.

CAROLINE.

Et cependant votre destinée n'est pas gaie. Toi, par exemple, quel est ton avenir? Tu amasseras quelques centaines de francs, après quoi tu épouseras un domestique; et puis... tu mourras.

Elle lui rend le miroir.

ANNETTE.

Je vous remercie bien, madame. (Se mirant.) J'espère que ce sera le plus tard possible.

Elle reporte le miroir à gauche.

CAROLINE.

Ah! pour mon compte, si je forme un vœu, ma pauvre Annette... (Elle prête l'oreille). Une voiture dans la cour? Ce n'est personne pour moi, j'espère... Vois donc.

ANNETTE, à la fenêtre.

C'est monsieur, madame.

CAROLINE, surprise.

Mon mari!

ANNETTE.

Il est avec quelqu'un... ils montent le perron... Ah! c'est M. Albert de Vitré!

CAROLINE, se levant vivement.

M. de Vitré!... Que signifie?...

ANNETTE.

Ils vont trouver madame sous les armes.

CAROLINE, agitée.

Mais peut-être, Annette, ne viennent-ils pas chez moi?...

ANNETTE, qui a entr'ouvert la porte de gauche.

Pardon, madame!... voilà monsieur qui demande à Pierre si vous êtes visible... Ils viennent.

CAROLINE, très troublée.

Ah!... c'est bien... Va, laisse-nous, ma fille.

Annette sort à droite, laissant la porte de gauche entr'ouverte.

SCÈNE II

CAROLINE, seule, avec beaucoup d'agitation.

Ils viennent... c'est la vérité... Tous 'deux... à cette heure!... Que s'est-il donc passé?... Oh! je pressentais un malheur... le voilà! Que va-t-on me dire?... Que vais-je répondre?... Ah! je n'ai pas ma tête!

Elle reste les yeux fixés avec effroi sur la porte.

SCÈNE III

ALBERT, LA ROSERAIE, CAROLINE.

ALBERT, en dehors, avec animation.

Mais, La Roseraie!...

LA ROSERAIE, de même.

Je vous prie d'entrer, monsieur.

CAROLINE.

Ils se querellent!

ALBERT, entrant.

Je vous jure que je ne comprends rien...

Apercevant Caroline, il la salue profondément et s'arrête.

LA ROSERAIE, qui le suit.

Entrez, vous dis-je.

Il ferme la porte et en ôte la clef.

CAROLINE, à part.

Dieu!

ALBERT, à part.

Il faut qu'il ait appris... ou deviné...

LA ROSERAIE, au milieu du théâtre, croisant les bras sur sa poitrine,
d'un ton sérieux.

Comprends-tu maintenant?

ALBERT, avec une émotion contenue.

En vérité, La Roseraie, c'est une conduite étrange que la vôtre!... Comment! il n'y a pas un quart d'heure, vous vous débarrassez de moi; et un instant après, vous m'arrêtez brusquement dans le Palais-Royal, et me priez de vous suivre, sans vous expliquer davantage!... S'il m'eût

été possible de prévoir que le lieu où nous voilà fût choisi par vous...

LA ROSERAIE, qui l'a écouté avec étonnement.

Ah çà! qu'est-ce qu'il a donc? Ce jeune fou ne va-t-il pas me couper la gorge parce que je lui donne pour prison le boudoir d'une des plus charmantes femmes de Paris?

Il rit.

ALBERT, à demi-voix, incertain.

Pour prison?

CAROLINE, de même.

Pour prison!

LA ROSERAIE, d'un ton enjoué, à sa femme.

Je vous demande mille fois pardon, ma chère enfant, de vous avoir associée, sans votre agrément préalable, à une œuvre de charité... mais il y avait urgence; nous avons besoin de vous, il s'agit de sauver une mère du désespoir. Figurez-vous... (A Albert.) Tu me permets l'explication?

ALBERT, sèchement.

Madame a droit de l'attendre.

LA ROSERAIE.

Très bien! Vous saurez donc, ma chère amie, que M. de Vitré avait ce soir un rendez-vous... avec quelqu'un... relativement à une affaire... à une transaction...

ALBERT, à part.

La foudre t'écrase!

LA ROSERAIE.

Quoi qu'il en soit, nous avons une mère qui voit, à tort ou à raison, dans ce rendez-vous, un fait de contrebande à la fois coupable et dangereux; aussi Albert est-il gardé à vue. Par malheur, un de ses gardes, dupe d'une âme trop compatissante, se laisse toucher par la douleur du captif, et lui fait prendre sa volée par la petite porte du parc...

CAROLINE, comme malgré elle.

Vous!...

LA ROSERAIE.

Moi-même, hélas! vous m'avez reconnu à ce trait de sensibilité... mais je l'ai bien payé, soyez tranquille... car il m'a fallu, pour obtenir mon pardon, me lancer comme un alguazil sur les traces de cet impétueux bachelier. Enfin, grâce au ciel, je le tiens, je vous l'amène... Bref, il est votre prisonnier.

CAROLINE.

Mon prisonnier!... mais, monsieur, je vous assure...

LA ROSERAIE.

Vous n'avez rien à craindre. Il ne peut désormais rompre sa chaîne sans blesser une belle main, et je me trompe fort si sa courtoisie ne nous répond pas de sa résignation.

Il regarde Albert, qui s'incline.

CAROLINE.

Mais la soirée est bien avancée...

LA ROSERAIE.

Vous recevez des visites jusqu'à minuit. Enfin, c'est une heure à peine de votre chère solitude que je vous prie de nous sacrifier... Ce temps écoulé, vous pourrez sans inconvénient rendre ce jeune homme à la société... mais d'ici là, — permettez-moi d'insister sur cette partie de la tâche que je vous ai réservée, — il faut, — l'avenir d'Albert en dépend, — il faut, ce soir même, le faire rentrer en grâce auprès de votre frère; il faut effacer entre vous deux toute trace de ce dissentiment un peu puéril, — passez-moi le mot, — qui vous sépare depuis quelque temps, qui arrête tous nos projets, et qui me met, moi, dans l'embarras vis-à-vis d'une vieille amie à qui nous devons l'un et l'autre tant d'égards, de respect et de reconnaissance.

CAROLINE, avec intention.

Il est certain que je croyais avoir de bonnes raisons pour ne pas attendre ce soir la visite de M. de Vitré.

LA ROSERAIE, il lui prend la main.

Allons, ma chère enfant, voyons, voyons!

ALBERT, surpris.

Cependant, madame, j'avais cru pouvoir espérer...

CAROLINE, à La Roseraie, en lui tenant la main.

Mais, mon ami, puis-je vous demander ce qu'est devenue la bague que je vous avais mise moi-même au doigt tantôt?

ALBERT, à part.

Comment?...

LA ROSERAIE.

Ah! c'est juste, j'oubliais... Imaginez-vous, ma chère amie, que madame de Vitré est tombée en extase devant ce bijou... et qu'elle m'a demandé comme une faveur capitale de le lui prêter pour la soirée. Je n'ai pas cru devoir résister à une fantaisie si flatteuse pour votre bon goût. Vous ne m'en voulez pas?

CAROLINE.

S'il en est ainsi, non. (Regardant Albert.) Il suffit qu'on sache à quoi s'en tenir.

ALBERT, à part.

Ma mère!... Je comprends!

LA ROSERAIE.

Ah çà! mais plus je vous regarde... Vous êtes magnifique!... Aviez-vous changé de visée?... et venez-vous au bal, par hasard?

CAROLINE, avec empressement.

Oh! mon Dieu, non!... Je... je m'ennuyais... et j'essayais cette toilette avec ma femme de chambre.

LA ROSERAIE.

Comment! vous vous ennuyez, ma pauvre enfant? Et moi qui suis obligé de vous quitter!...

CAROLINE.

Comment?

LA ROSERAIE, prenant son chapeau.

Il n'y a que trop longtemps que j'ai abandonné mon poste. Ma malheureuse dépêche... Je reviens bientôt. (A Albert.) Mais d'ici là, tu me donnes ta parole de rester ici prisonnier, rescousse ou non rescousse?

ALBERT.

Je vous la donne, La Roseraie, je vous la donne.

LA ROSERAIE.

Très bien! j'y compte. (A Caroline.) Et vous, chère enfant, de l'indulgence! Pardonnez, et une bonne lettre à votre frère avant minuit. Mais, en même temps, point de faiblesse pour le captif! Souvenez-vous que je laisse sous votre garde, — c'est sa mère qui le dit, — le repos d'un ménage et l'honneur d'un galant homme.

CAROLINE.

Oui.

LA ROSERAIE, lui baisant la main.

Merci!... Adieu.

Il sort.

SCÈNE IV

CAROLINE, ALBERT.

CAROLINE, écoutant à la porte par où vient de sortir La Roseraie.
Maintenant, vous pouvez partir.

ALBERT.

Partir!... Quoi! madame, après cette scène cruelle... après ces tortures que je viens de subir sous vos yeux, n'avez-vous que ce mot à dire : je vous chasse?

CAROLINE.

Cette scène a été cruelle, en effet, mais non pas pour vous seul, il me semble. Je ne vous chasse pas; je vous prie de me quitter. Vous savez maintenant que je ne vous attendais pas; et vous ne pouvez vouloir profiter du hasard... déplorable, qui vous a ouvert ma porte.

ALBERT, suppliant.

Vous ne m'attendiez pas... cela est trop vrai... quoique j'aie dû m'y tromper, vous le savez. Mais qu'ai-je donc fait? quel crime ai-je commis depuis hier? Comment, en si peu d'heures, un tel changement dans votre langage, dans vos regards... dans votre cœur?

CAROLINE, agitée et digne.

Mon cœur?... Grâce à Dieu, je n'ai jamais cessé d'en être maîtresse. Si un instant j'ai pu vous laisser croire qu'il était troublé... il ne l'est plus. J'ai eu des pensées meilleures, et plus que jamais je dois m'en féliciter, puisque maintenant, si je comprends bien tout ce qui se passe, j'aurais à rougir devant votre mère.

ALBERT.

Mon Dieu! madame, la surveillance excessive dont ma mère m'a désolé ce soir n'est point chose nouvelle... Elle est bien loin d'avoir la signification que vous lui prêtez... Ma mère...

CAROLINE.

Peu importe, monsieur! Ma résolution ne dépend pas de ce que madame votre mère peut connaître ou ignorer. Je vous prie de vouloir bien vous retirer.

ALBERT.

De grâce !...

CAROLINE.

Retirez-vous.

Elle va à gauche prendre son ouvrage.

ALBERT, après un peu d'hésitation.

Madame, je suis ici prisonnier sur parole, vous le savez; mon devoir est d'y rester.

Il va déposer son chapeau sur un fauteuil, à l'extrême droite.

CAROLINE.

C'est une plaisanterie de fort bon goût, assurément; toutefois elle ne vous sera pas très profitable. (Elle recueille à la hâte quelques chiffons, et remonte à la cheminée. — Debout à la cheminée.) Vous voudrez bien vous rappeler que si je suis condamnée à votre présence, je ne le suis pas à votre conversation.

ALBERT, en enfant gâté, mais toujours avec une extrême politesse.

Qu'à cela ne tienne, madame! Je suis muet. Dès que je ne manque pas à ma parole, dès que je ne romps point mon ban, il suffit. — Où dois-je me mettre, madame?

CAROLINE.

Où vous voudrez.

ALBERT, allant gravement s'asseoir sur la causeuse, à gauche.

Je m'installerai ici, en ce cas, dans cette Sibérie. A quelle occupation vous plaît-il, madame, que j'emploie mon temps de captivité?

CAROLINE.

Prenez un livre... un journal... si cela vous convient.

Elle s'assied à droite sur le canapé, et travaille.

ALBERT.

Fort bien! (Après avoir essayé de lire le journal, il le jette tout à coup avec dépit, puis s'avancant vers Caroline.) Adieu, madame!... Vous me faites trop sentir que ma présence vous fatigue. Je pars avec la consolation de n'avoir pas porté la plus légère atteinte à la sérénité de votre heureuse indifférence. Si

des larmes troublent ma vie, du moins elles ne tomberont pas de vos yeux... Adieu!

Il va chercher son chapeau, qu'il a posé à droite.

CAROLINE.

Il est vrai... Je suis heureuse !

ALBERT, se rapprochant et baissant la voix.

Si vous ne l'étiez pas, en effet, pourquoi refuser l'appui d'une main dévouée et soumise ? Par quel scrupule inexplicable rejeter aujourd'hui une consolation qui semblait hier encore vous charmer ? — la consolation d'une amitié si respectueuse, vous ne l'ignorez pas, que le plus sévère sentiment du devoir ne saurait s'en offenser.

CAROLINE, avec une dignité émue.

Cette amitié, entre nous, n'est pas possible. Ce sont là de vaines paroles dont une conscience sincère ne peut se payer longtemps. Ces prétendues amitiés, qu'une femme accepte à côté de son devoir, ne sont que les déguisements hypocrites de la trahison. Ce masque est trop pesant pour mon visage... je l'ai senti ce soir mieux que jamais. Vous-même, pourquoi... il n'y a qu'un instant devant mon mari, vous ai-je vu si malheureux, si troublé, si confus ? (Mouvement d'Albert.) Oh ! ne vous en défendez pas : je vous en ai su gré... Pourquoi, si vous étiez sûr de n'apporter ici que des sentiments dont personne n'eût à se plaindre ou à rougir?...

ALBERT, avec amertume.

Que puis-je vous dire, madame?... J'admire et j'envie le calme avec lequel vous pouvez, en un tel moment, peser et débattre vos scrupules. Vous m'excuserez si je n'ai pas tout le sang-froid qu'il me faudrait pour discuter cette thèse avec vous !... Tout ce que je sais, tout ce que je sens, c'est que je vous quitte, c'est que je vous perds... c'est que je vous aimais !

CAROLINE, se levant sur place.

Monsieur !

ALBERT, avec une ardeur contenue.

Je vous aimais ! Peu importe le nom que mérite ce sentiment ! Je vous aimais avec tout l'abandon, tout le dévouement, toute la pureté de mon cœur... J'aimais... sans rien espérer, sans rien demander de plus... votre présence, votre regard, l'air qui vous entoure !... Toutes les douces visions... tous les songes de ma jeunesse s'étaient posés sur votre jeune front... et je les y adorais avec une pieuse tendresse. Votre pensée me possédait tout entier ; elle éclairait, elle enchantait tous les instants de ma vie ! Elle me faisait vivre ! Voilà ce que je sais... voilà ce que je perds ! voilà le cœur qui vous aimait... et que vous brisez !

CAROLINE, avec trouble.

Albert !

Elle va pour rentrer dans sa chambre.

ALBERT, d'une voix ardente et sombre.

Non, de grâce, ne me chassez pas ! pas ainsi du moins... pas avec cette dureté impérieuse. Ne me chassez pas, je vous en supplie, sous le coup de ce désespoir imprévu, de ce trouble profond qui m'ôte ma raison, et qui ne me laisse maître, je le sens, ni de ma volonté, ni de ma main, ni de ma vie !

CAROLINE, avec effroi.

Grand Dieu ! (D'une voix suppliante.) Mon ami !

Comme Albert saisit la main qu'elle lui abandonne, un domestique paraît à gauche.

LE DOMESTIQUE, annonçant de la porte

Madame de Vitré.

ALBERT.

Ma mère !

CAROLINE.

Partez !... Non, il n'est plus temps... Ici !...

Elle lui montre l'hémicycle ; Albert s'y précipite après avoir pris son chapeau, et abaisse sur lui un des rideaux.

SCÈNE V

MADAME DE VITRÉ, CAROLINE

Caroline s'est laissée tomber sur le canapé, tout interdite. Madame de Vitré entre radieuse et souriante, emplissant les portes de ses falbalas.

MADAME DE VITRÉ.

Bonjour, ma belle mignone!

CAROLINE.

Ah! quelle bonne fortune, chère madame!

MADAME DE VITRÉ.

Merci! (Elle a parcouru le boudoir du regard : ses yeux s'arrêtent sur l'hémicycle dont les rideaux sont encore agités. A part.) Il est là! (Haut, souriant.) Je viens voir si vous êtes morte tout de bon, moi!

Elle remonte à la cheminée.

CAROLINE, se levant et allant à madame de Vitré.

Et vous quittez le bal pour une pauvre recluse? vraiment, vous êtes trop aimable. Et à propos, mon frère a-t-il bien fait les choses? Est-il joli, son bal?

MADAME DE VITRÉ, toujours les yeux sur l'hémicycle.

Très joli, très bien! Oh! un très grand ministre, votre frère! Mais pourquoi n'êtes-vous pas venue? qu'est-ce que cela signifie?

CAROLINE.

Mon Dieu! j'ai eu l'intention d'y aller, comme vous voyez, mais je ne puis plus me décider à sortir; et puis, véritablement, je ne sais plus même comment on se met... j'ai peur d'être ridicule. Comment porte-t-on les robes cette année? Vous allez me dire cela, vous, chère madame, qui êtes toujours si bien mise.

MADAME DE VITRÉ.

C'est pour ne pas faire peur, mon enfant. — Comment on porte les robes?... Mais on en porte le moins possible..., C'est effrayant.

CAROLINE.

Asseyez-vous donc, je vous en prie.

MADAME DE VITRÉ, toujours de belle humeur.

Non, pas avant de vous avoir demandé... et d'avoir obtenu quelque chose... une faveur considérable... car je viens ici en suppliante. Vous vous en doutez bien un peu, n'est-ce pas ?

CAROLINE, incertaine.

Mais...

MADAME DE VITRÉ, regardant autour d'elle avec affectation.

Savez-vous que je n'avais pas encore vu votre nouveau boudoir ? c'est une installation charmante ! Qu'est-ce que c'est que ce petit réduit matelassé, là-bas ? une tourelle moyen âge, une niche Pompadour, hé?...

Elle fait un pas vers l'hémicycle.

CAROLINE, se mettant devant elle vivement.

Oui... Oh ! c'est très simple !... Mais vous aviez quelque chose à me demander, disiez-vous ?

MADAME DE VITRÉ, avec grâce, la prenant par les mains et la faisant asseoir sur le canapé.

S'il vous plaît, mon enfant : vous n'allez pas me refuser, n'est-ce pas ?

CAROLINE.

Non, certainement ; mais encore...

MADAME DE VITRÉ, avec intention, riant.

D'abord, vous ne le pouvez pas... (Elle la regarde et poursuit naturellement.) Non... vrai... il est impossible que votre bon petit cœur refuse de compatir à mes chagrins, qui, pour le moment, sont d'une gravité et d'une complication sin-

gulières. (Elle est en face de Caroline, s'appuie sur le dos d'une chaise, et continue, en devenant de plus en plus sérieuse, et adressant du regard sa semonce à l'hémicycle.) Mon malheureux fils... toujours mon fils!... Mon malheureux fils s'est avisé récemment de tomber... ou plutôt de se croire amoureux... car vous savez qu'à son âge ils ont tous le cœur flamboyant comme une torche; c'est de l'amour... si on veut... n'importe! Jusque-là le malheur est petit, me direz-vous... j'y consens... Mais voici où l'aventure devient cruelle... la personne qu'il aime, soi-disant...

CAROLINE, tremblante.

Mon Dieu! si vous vouliez me dire tout de suite ce que vous désirez de moi, je...

MADAME DE VITRÉ.

Oh! laissez-moi soulager mon cœur, je vous en prie. Donc, la personne qu'il aime, soi-disant, est mariée, et le mari est de nos amis particuliers! Que cette circonstance n'ait pas arrêté mon fils dès le début en intéressant sa délicatesse, j'en suis déjà sensiblement affligée! Mais enfin, il a vingt ans... c'est un brevet d'étourderie. Il n'a pas prévu, j'aime à m'en flatter, les suites inévitables d'une double relation de ce genre. C'est à moi de les prévoir pour lui... C'est à moi de lui dire (Très grave.) que le rôle d'ami du mari et d'amant de la femme n'est plaisant qu'au théâtre; et que, hors de là, il n'est qu'un composé fort sérieux de rougeurs secrètes et de publiques bassesses; appeler du nom d'ami celui qu'on outrage mortellement; usurper de plus en plus, à force de vils artifices, une confiance chaque jour moins méritée, et chaque jour plus nécessaire; sourire sans cesse au visage qu'on marque de ridicule, et serrer avec effusion la main qu'on déshonore... ce sont là les obligations fatales d'un tel rôle... et c'est là, dis-je, une situation honteuse qu'un homme ne saurait traverser, même une fois en sa vie, sans y laisser pour toujours quelque chose de sa pudeur d'âme et de son hon-

neur ! (Elle s'arrête, puis reprend.) Est-ce vrai, Caroline, ne le croyez-vous pas ?

CAROLINE, accablée, et suppliante.

Oui... sans doute... Mais que puis-je faire, de grâce ?

MADAME DE VITRÉ, avec plus de douceur, mais toujours avec force.

Vous pouvez, mon enfant, épargner à mon fils ces indignes misères, et vous pouvez, en même temps, sauver celle qui court avec lui vers des abîmes encore plus profonds. Il en est temps encore... j'espère... (Caroline se lève vivement.) j'en suis sûre ! Elle aussi, je l'aime... et je veux l'aimer toujours. Je la connais... c'est une tête jeune et troublée ; mais un cœur sain et généreux. Elle est troublée parce qu'elle a trop rêvé, et trop peu vécu ; parce que la fête du mariage ne lui a pas tenu peut-être tout ce que son imagination de quinze ans s'en était promis (Caroline se rassied.) ; et pour échapper à cette vague et commune tristesse, elle s'endort dans un songe dont le réveil lui apprendra bientôt quelles sont les vraies douleurs et les tristesses mortelles... car c'est une âme délicate et fière. Aucun malheur ne la ferait plier ; mais l'ombre même de la honte l'accable déjà, et le remords la briserait ! (Elle la regarde avec une douce émotion et poursuit.) Aussi nous la sauverons, nous les sauverons tous deux, n'est-ce pas ? Oh ! je sais qu'elle va me maudire... mais l'heure de la justice viendra pour moi. (Avec dignité.) Un jour surtout... un jour, quand elle se sentira heureuse, paisible et honorée, sous des cheveux blancs comme les miens, elle bénira la main qui l'aura soutenue et relevée malgré elle... elle bénira du fond de l'âme la vieille amie... qui alors ne sera plus !

CAROLINE, se levant.

Je suis toute prête !... Que demandez-vous ?

MADAME DE VITRÉ, avec une gaieté affectueuse.

Je vous demande, mon enfant, je vous supplie d'écrire

deux mots au ministre, et de faire en sorte que mon démon s'envole le plus tôt et le plus loin possible.

CAROLINE.

Je vais écrire... (Elle jette un regard furtif vers l'hémicycle, et le ramène avec embarras sur madame de Vitré.) Mais...

MADAME DE VITRÉ.

Quoi donc? Ah! je comprends! vous êtes comme moi, n'est-ce pas? vous ne pouvez pas écrire quand on vous regarde. Eh bien, tenez, je vais m'asseoir tout là-bas, sur votre causeuse... Je tournerai la tête... vous serez parfaitement libre. (Elle va s'asseoir sur la causeuse à gauche et prend un journal). Du drainage! ah! charmant! (Elle paraît s'absorber dans sa lecture, mais ne perd rien de ce qui se passe derrière elle. Caroline va droit à l'hémicycle d'où Albert sort au même instant. Elle lui montre la porte avec dignité et recule près de madame de Vitré. Albert, l'implorant du regard, se dirige lentement par le fond, vers la porte de gauche, et sort après avoir fait, de la main, un geste de violent désespoir. Caroline lève les yeux au ciel; puis, allant s'asseoir à la table du milieu, elle se prépare à écrire. Madame de Vitré, dès qu'Albert est sorti, se lève et va vers Caroline.) Ouf!

CAROLINE.

Pardon... je n'ai pas fini.

MADAME DE VITRÉ, s'avançant.

Je sais bien... mais le plus difficile est fait... (Elle la regarde un moment, et finit par lui tendre les bras. Caroline s'y précipite en pleurant.) Ce n'est pas tout à fait la même chose... mais ça vaut mieux, allez, ma pauvre petite. Voyons... (Maternellement.) voyons, ne tremblez pas... ne pleurez pas... c'est fini!

CAROLINE, en enfant.

Vous allez me mépriser !

MADAME DE VITRÉ.

Vous mépriser?... Ah! grand Dieu! ce n'est pas le moment... je vous vénère, au contraire... Voyons, ma chatte blanche, écrivons, vite, vite... battons le fer...

Elle la fait asseoir sur une chaise à gauche de la table du milieu.

CAROLINE, reprenant la plume.

Vous êtes si sévère... et vous en avez le droit!

MADAME DE VITRÉ, posée devant la cheminée.

Moi, sévère? quelle erreur, ma mignonne! Il n'y a rien de tel que d'avoir été honnête femme toute sa vie pour savoir ce qu'il en coûte!

CAROLINE écrit quelques lignes et dresse tout à coup la tête,
en prêtant l'oreille.

N'avez-vous rien entendu?

MADAME DE VITRÉ.

Un coup de fouet dans la rue, je crois.

Elle va s'asseoir sur le canapé, à droite.

CAROLINE, écrivant.

h! si j'avais été seulement un peu aimée dans ma maison, rien de pareil ne serait jamais arrivé! Vous avez toujours été heureuse... et aimée comme vous le méritiez, vous, j'en suis sûre.

MADAME DE VITRÉ.

Heu!... vous vous avancez beaucoup! Certainement le souvenir de M. de Vitré m'est bien cher, mais... (A Caroline qui écoute toujours.) Qu'avez-vous donc?

CAROLINE.

Rien.

Elle plie sa lettre, puis va à la cheminée tirer un cordon de sonnette.

MADAME DE VITRÉ.

M. de Vitré, ma chère petite, était un militaire fort instruit.

CAROLINE.

Votre mari?

MADAME DE VITRÉ.

Il passait ses journées, soit au Musée d'artillerie, soit au Polygone de Vincennes...

CAROLINE, au domestique qui est entré.

Cette lettre au ministre, le plus vite possible... Que Pierre prenne la voiture.

Le domestique sort; Caroline va à la fenêtre.

MADAME DE VITRÉ.

Combinant et essayant tour à tour les machines philanthropiques que l'on invente dans ces endroits-là... La nuit, il y rêvait, de façon que... (Voyant Caroline arrêtée et attentive près de la fenêtre.) Ah çà! définitivement, qu'est-ce que vous écoutez? qu'est-ce qui vous inquiète?

CAROLINE.

Pardon... c'est une folie, sans doute... mais il m'a dit de terribles paroles... que je ne puis oublier...

MADAME DE VITRÉ.

De terribles paroles! Quoi donc?

CAROLINE.

Qu'il ne pourrait survivre à un adieu... que dans son désespoir...

MADAME DE VITRÉ.

Ah! que vous êtes donc enfant! Vous croyez que les hommes se tuent à tout bout de champ, comme cela? Il est peut-être au Café de Paris, ou à la Maison-d'Or.

CAROLINE.

Vous croyez?

MADAME DE VITRÉ.

Les jeunes gens, ma chère petite, saisissent la première occasion venue de dramatiser leur innocente existence, et d'appliquer sur le vif les phrases qu'ils ont lues dans les romans. Ils s'en estiment plus haut, et ne s'en portent pas plus mal... C'est tout bénéfice.

CAROLINE.

Sans doute... Mais que voulez-vous? Je ne puis dominer cette impression... je crois toujours entendre des bruits d'arme à feu..

MADAME DE VITRÉ, inquiète.

Comment ! des bruits d'arme à feu ?...

CAROLINE.

Cependant, puisque vous êtes si rassurée...

MADAME DE VITRÉ, se levant.

Rassurée... rassurée... certainement, je le suis... car c'est absurde... Mais enfin qu'est-ce qu'il vous a donc dit, au juste, ce fou ?

CAROLINE.

Mon Dieu ! que sa raison succomberait... qu'il ne serait plus maître de sa volonté... ni de sa vie...

MADAME DE VITRÉ, se troublant de plus en plus.

Quel écervelé !... Assurément... c'est une idée absurde... Mais enfin il suffit que cela soit possible, à la rigueur...

CAROLINE.

C'est ce que je me dis... il suffit que cela soit possible...

MADAME DE VITRÉ, avec agitation.

Ah ! le misérable enfant !

CAROLINE.

Vous voyez bien que vous vous inquiétez aussi !

MADAME DE VITRÉ.

Je m'inquiète... je m'inquiète... certainement... Où voulez-vous que je le prenne maintenant ? Et pourtant je ne peux pas rester dans cet état d'esprit-là... c'est impossible ! Où est-il parti ? vous ne savez pas ?

CAROLINE.

Du tout.

MADAME DE VITRÉ.

Et qu'est-ce qu'il vous a dit en partant ?

CAROLINE.

En partant... rien. Seulement il a fait un mouvement qui m'a effrayée.

MADAME DE VITRÉ.

Comment? quel mouvement? Quoi?... Ah! mon Dieu! mon Dieu! Mais parlez donc, ma chère petite. Vous me faites tourner la tête, je vous assure.

CAROLINE, prêtant l'oreille.

Écoutez!... quelqu'un vient.

MADAME DE VITRÉ, lui saisissant le bras, très inquiète.

Oui... on vient... ah! que va-t-on nous apprendre?

Elles attendent toutes deux avec anxiété; Favières entre.

SCÈNE VI

FAVIÈRES, sombre, MADAME DE VITRÉ, CAROLINE.

MADAME DE VITRÉ.

Ah! c'est vous, Favières?

FAVIÈRES, bourra.

Oui, c'est moi. Et vous, vous voilà ici, bien tranquille? Vous ne savez guère ce que fait votre bon sujet de fils pendant ce temps-là?

MADAME DE VITRÉ, avec angoisse.

Mon fils!... mon fils! que fait-il? où est-il? De grâce, mon ami, où est-il?

FAVIÈRES.

A deux pas d'ici, parbleu! à l'Opéra, dans les coulisses.

Il va s'asseoir à droite de la cheminée.

MADAME DE VITRÉ, avec un éclat de joie.

Ah! le ciel en soit loué! C'est-à-dire, ne mêlons pas le ciel à ces choses-là... (A part, regardant du coin de l'œil Caroline qui s'est laissée tomber sur un fauteuil au fond à droite où elle travaille.) Elle aimerait mieux qu'il se fût brûlé la cervelle! (Haut.) Je suis

bien contente de ce que vous me dites, mon bon Favières, allez!

FAVIÈRES.

Comment! vous êtes contente que votre fils soit avec les demoiselles de l'Opéra? Eh bien! vous n'êtes pas difficile à contenter.

MADAME DE VITRÉ, riant.

Voilà comme je suis, moi!

FAVIÈRES.

Eh bien! c'est gentil... c'est moral!

MADAME DE VITRÉ.

Ah! c'est ça... parlez-nous de morale, vous, je vous en prie! (Caroline prend son ouvrage d'un air de résolution, et travaille en silence.) Mais à propos, Favières, comment se fait-il que vous ne soyez pas encore couché? Car, Dieu merci! vous ne m'avez pas dissimulé vos projets intimes, au moment où vous quittiez la chancellerie.

FAVIÈRES.

Sans doute, c'était bien mon intention... mais le grand air m'avait réveillé... une fantaisie m'a pris : j'ai traversé la rue et fait un tour dans les coulisses...

MADAME DE VITRÉ.

Ah! ah! Caton... l'ancien!

FAVIÈRES.

Oh! mon Dieu! sans aucune prétention. Et cependant... (Son visage s'éclaircit.) Pour rendre hommage à la vérité, je dois dire que je n'ai pas été mal accueilli. Ces dames...

CAROLINE.

Mon oncle!...

FAVIÈRES.

Pourquoi mentir, ma chère enfant? Le fait est que je suis devenu aussitôt le point central du gracieux trou-

peau... j'étais assailli par les propos les plus vifs... Monsieur le comte par ci... Monsieur le comte par là... que vous êtes rare! ingrat! volage! et cætera... (Il se rembrunit.) Quand tout à coup le bel Albert nous arrive comme un papillon déchaîné, et... Il m'agace diablement, votre gamin! je le trouve partout sur mon chemin; et ma foi, il n'y en a plus que pour lui. Si ce n'était vous, décidément, je le prendrais en grippe.

MADAME DE VITRÉ.

Quelle folie! mais aidez-moi à le faire nommer... mon gamin; vous en serez débarrassé.

FAVIÈRES.

Mais, Dieu merci! j'espère bien que c'est chose faite à l'heure qu'il est.

MADAME DE VITRÉ.

Comment?

FAVIÈRES.

Figurez-vous que le jeune homme sortait du cabinet de la direction, tenant à la main une lettre qu'il venait apparemment de rédiger. Or, quand un jeune homme prend la plume à minuit, ce n'est pas généralement pour écrire à sa famille... Pour mon compte du moins... Bref, il traverse le foyer au pas de course... on me quitte pour courir après lui; mais, bah! aussitôt envolé qu'apparu!... Je sors moi-même presque en même temps... Qu'est-ce que j'aperçois en rentrant ici? Albert en grande conversation avec Annette à qui il remettait sa lettre...

CAROLINE, à part.

Ciel!

MADAME DE VITRÉ, se contenant.

Ah!

FAVIÈRES, se levant.

Parbleu! mon drôle, me suis-ie écrié, je t'y prends!

quelle affaire as-tu donc avec cette petite? — Aucune, me dit-il... — Et cette lettre?... — Eh bien! oui, répond-il, elle est pour La Roseraie. — Il m'entraîne alors un peu à l'écart et me conte que décidément il cède à vos instances, et écrit à La Roseraie pour solliciter vivement cette place d'attaché qui comble vos vœux. Après quoi, il me quitte, en saluant Annette d'une tape sur la joue. — Elle est éveillée tout à fait, je vous dirai, votre soubrette...

Il retourne à la cheminée, mouvement de Caroline.

MADAME DE VITRÉ.

Et... la lettre?

FAVIÈRES.

Eh bien! si je ne m'étais pas trouvé là, Annette allait tout uniment la déposer sur le bureau de mon neveu... et pendant ce temps-là, on allait signer là-bas l'ordonnance relative à l'ambassade.

MADAME DE VITRÉ.

Mais enfin?

FAVIÈRES.

Enfin j'ai tout réparé...

MADAME DE VITRÉ.

Comment?

FAVIÈRES.

J'ai envoyé promptement Félix au ministère dans mon coupé... de sorte qu'à l'heure qu'il est La Roseraie a déjà entre les mains la lettre d'Albert... et, ainsi, vous pouvez être parfaitement tranquille.

CAROLINE.

Ah Dieu!

MADAME DE VITRÉ, à part.

Tranquille!

FAVIÈRES.

Eh bien! qu'est-ce que c'est? Pourquoi cet air consterné? Qu'avez-vous?

MADAME DE VITRÉ.

Rien... seulement... je réfléchis... je me demande..

FAVIÈRES.

Est-ce que j'ai fait une école?

MADAME DE VITRÉ.

Non... assurément... je vous suis obligée... mais...

FAVIÈRES.

Mais... je ne comprends pas... quoi? qu'y a-t-il enfin?

MADAME DE VITRÉ.

Quoi! quoi! qu'y a-t-il?... Il y a que ce billet... seul... ne suffit pas... ne signifie rien... qu'il eût fallu que Caroline y ajoutât un mot... que j'aurais voulu le porter moi-même... le recommander... l'appuyer... le... Il y a que vous êtes insupportable! allez vous coucher!

FAVIÈRES.

Madame, le mot est vif.

MADAME DE VITRÉ.

Eh bien! je le retire... Mais allez vous coucher tout de même... mon ami, je vous en prie.

FAVIÈRES.

Madame, je vous obéis... jamais je n'ai su résister aux ordres d'une femme, bien que j'en aie reçu souvent de plus agréables. J'obéis!

Il les salue, en les observant d'un œil curieux et sort.

SCÈNE VII

MADAME DE VITRÉ, CAROLINE.

CAROLINE.

Ah! chère madame, qu'allons-nous devenir? Ce billet entre les mains de mon mari... quelle affreuse pensée! Il me croira plus coupable que je ne suis... Il ne me pardonnera jamais, jamais!... je suis perdue... je suis perdue! Et puis, ils vont se battre... tous deux... Ah! mon Dieu!

MADAME DE VITRÉ.

Voyons, ma chère petite, cela est très grave, sans doute... mais on revient de loin... Ne perdons pas la tête, voilà l'important.

Elle réfléchit.

CAROLINE.

Hélas! il va me chasser de chez lui... Et puis ils se battront!

MADAME DE VITRÉ.

De grâce, mon enfant!... (A elle-même.) Voyons, je crois que le plus prudent serait d'aller au-devant de l'orage.

CAROLINE.

Oh! ne m'abandonnez pas, je vous en supplie.

MADAME DE VITRÉ, impatiente.

Mais je ne vous abandonne pas, mon enfant... Mon Dieu, Seigneur, laissez-moi une minute de calme! Ah! vous aurez grande raison de marcher droit dans la vie, ma chère petite, allez! car vous n'êtes guère faite pour les aventures de chemins de traverse.

CAROLINE.

Pardon! mais vous ne pouvez savoir ce qui se passe dans ma pauvre tête!...

MADAME DE VITRÉ.

Et dans la mienne, donc! Il y va peut-être de la vie de mon enfant! Mais précisément à cause de cela, j'ai besoin de toute ma raison, et je la retiens à deux mains... (A elle-même.) Si je savais seulement... (Prenant un parti tout à coup.) Je vais à la chancellerie.

CAROLINE.

A la chancellerie?

MADAME DE VITRÉ, prenant sa pelisse.

Oui... celui qui attaque a toujours un avantage, et de plus...

Elle s'interrompt au bruit d'une voiture.

CAROLINE.

Il est trop tard... c'est lui!

Elle chancelle.

MADAME DE VITRÉ, qui s'est approchée de la fenêtre, se retournant froidement.

C'est lui, en effet.

CAROLINE.

Ah! je voudrais être morte!

MADAME DE VITRÉ, d'une voix brève.

Mon enfant, il faut vous retirer... Passez dans votre chambre... je vais le recevoir. Allez, ma fille... du courage!...

Elle la conduit jusqu'à la porte, et l'embrasse. — Caroline sort tout éperdue.

SCÈNE VIII

MADAME DE VITRÉ, seule, très agitée.

Il m'a paru bien pâle... Il a lu le billet! Mais que sait-il? qu'ignore-t-il encore? Ce billet ne pouvait être qu'horriblement compromettant, c'est assez clair! Pour ne pas s'en venger, il faudrait qu'il n'eût ni l'orgueil, ni même le cœur d'un homme!... Je l'entends!... Mon Dieu! c'est un moment solennel! Allons, du courage, moi-même!

Elle compose son visage.

SCÈNE IX

LA ROSERAIE, MADAME DE VITRÉ.

La Roseraie très pâle; il a les traits bouleversés; sa parole est brève, émue, distraite.
Il donne en entrant son paletot à un domestique.

MADAME DE VITRÉ, simplement.

Ah! vous voilà, mon ami!

LA ROSERAIE, promenant un regard rapide autour du boudoir.

Oui... comment vous trouvez-vous ici, vous?... Au reste, je suis bien aise de vous voir... Votre fils est nommé... et, par exception, il est attaché payé dès le début.

Tout cela est dit très sèchement.

MADAME DE VITRÉ.

Ah! mon ami, je suis au ciel! je vous remercie à mains jointes! (Timidement.) Vous... ne l'avez pas vu, Albert? Je vous l'ai envoyé.

LA ROSERAIE, agité, se promenant.

Je ne l'ai pas vu... Nous nous serons croisés... Où est ma femme?

MADAME DE VITRÉ.

Elle est là... dans sa chambre... à me chercher un dessin de broderie. Elle va revenir.

LA ROSERAIE.

Je crois que vous feriez bien, si cela ne vous gêne pas trop, de passer en vous en retournant au boulevard des Capucines, et de remercier le ministre... Le bal dure encore.

MADAME DE VITRÉ, le regardant attentivement.

Est-ce que vous êtes souffrant, vous?

LA ROSERAIE.

Non... un peu fatigué seulement. Où est donc ma femme?

MADAME DE VITRÉ.

Je viens de vous le dire.

LA ROSERAIE.

C'est juste... elle change de toilette, m'avez-vous dit. Vous trouverez probablement le ministre dans le petit salon bleu.

MADAME DE VITRÉ.

Ah çà! mon ami, que vous est-il arrivé?... Qu'est-ce que vous avez sur l'esprit?

LA ROSERAIE.

Rien.

MADAME DE VITRÉ.

Je vous en prie!

LA ROSERAIE, la regardant.

Vous tenez à le savoir?

MADAME DE VITRÉ.

Sans doute. Vous avez positivement l'air d'un homme qui médite un crime !

LA ROSERAIE, souriant froidement.

Un crime ! (Il lui montre le billet ; et, fixant son regard sur elle, il lui dit d'une voix sombre et émue.) Connaissez-vous cette écriture ?

MADAME DE VITRÉ, dominant avec peine ses angoisses.

Cette écriture?... Non. Qu'est-ce donc ?

LA ROSERAIE, montrant la lettre

Lisez!...

MADAME DE VITRÉ, lisant.

« Caroline... »

LA ROSERAIE, entre ses dents.

Caroline!...

MADAME DE VITRÉ.

« Par grâce, par pitié, cette soirée, elle était à moi!... Je l'avais conquise par mon amour, par mes larmes... Votre cœur ne peut se faire complice des hasards funestes qui me l'ont enlevée... Vous daignerez me la rendre. Je pourrai encore une fois recueillir à genoux vos pleurs adorés. Demain... demain... de grâce! » — Il y a là... quelque méprise... assurément.

LA ROSERAIE, souriant et reprenant la lettre.

Oui... assurément. (La regardant.) Et vous ne connaissez pas cette écriture ?

MADAME DE VITRÉ.

Non. (Elle le regarde dans les yeux.) Et vous ?

LA ROSERAIE, avec éclat.

Si je la connaissais, serais-je ici ?

MADAME DE VITRÉ, chancelante et respirant longuement.

Ah!

LA ROSERAIE.

Mais je la connaîtrai! car cette écriture, évidemment déguisée, ne m'est pas étrangère... Je la connaîtrai; et cette tache à mon nom sera lavée comme elle doit l'être, je vous l'atteste!

Il passe à droite.

MADAME DE VITRÉ.

Mon ami, un peu de sang-froid, je vous en conjure. Ceci est trop surprenant, trop étrange... Avant de rien faire d'irréparable, raisonnons, examinons. D'abord, d'où vient ce billet? comment est-il tombé entre vos mains?

LA ROSERAIE.

Quelque méprise, comme vous disiez... Un huissier du ministère me l'a remis, il y a dix minutes, parmi d'autres lettres. J'ai déjà essayé, chemin faisant, de rassembler mes idées, d'arrêter mes soupçons; mais je suis troublé, je vous l'avoue, je le suis profondément. D'ailleurs, je suis si étranger à ce qui se passe dans le monde... Mais, vous, vous pouvez m'éclairer...

MADAME DE VITRÉ.

Mon ami!

LA ROSERAIE.

Vous le devez!... Je vous en prie!... Vous avez lu ce billet: eh bien, ils avaient un rendez-vous pour ce soir. Ce hasard funeste dont parle le billet et qui a empêché leur réunion, ce ne peut être que mon arrivée imprévue ici, avec votre fils... Je l'ai trouvée justement tout interdite, toute bouleversée; mais j'étais si loin de... et puis elle était habillée comme pour une fête... Elle s'était parée pour son amant!

MADAME DE VITRÉ.

Son amant!... La Roseraie, il n'est pas digne de vous d'exalter votre colère par des phrases... Je ne vois pas ici d'amant, quant à moi... Ce billet est d'un amoureux, tout au plus.

LA ROSERAIE.

La femme qui s'expose à recevoir un billet comme celui-ci, est une femme coupable. Pour vous comme pour moi, pour toute âme délicate, ces fautes n'ont point de degrés: dès que le cœur a trahi, la trahison est accomplie, l'abîme est creusé... tout est dit!

MADAME DE VITRÉ, s'échauffant.

Cela est bon!... Mais, avant tout, il faudrait croire à ce billet; et, quant à moi, tout bien réfléchi, je n'y crois pas.

LA ROSERAIE.

Comment! vous n'y croyez pas?

MADAME DE VITRÉ.

Non, je n'y crois pas.

LA ROSERAIE.

Qu'est-ce que cela veut dire?

MADAME DE VITRÉ.

Cela veut dire que ce billet anonyme, qui vous arrive par je ne sais quelle voie ténébreuse, ressemble fort à une calomnie, à une vengeance, à une odieuse mystification. Jamais, non, jamais sur une preuve aussi suspecte, je ne croirai à une chose aussi parfaitement invraisemblable que le serait, à mes yeux, une trahison de Caroline.

LA ROSERAIE.

Invraisemblable! Ne me disiez-vous pas vous-même, tantôt, que vous ne me répondiez plus de sa vertu?

MADAME DE VITRÉ.

Moi! j'ai dit cela?

LA ROSERAIE.

Vous me l'avez dit.

MADAME DE VITRÉ.

Pas du tout!

LA ROSERAIE.

En propres termes.

MADAME DE VITRÉ.

Eh bien, je plaisantais!

LA ROSERAIE.

Non, vous ne plaisantiez pas! Supposez à une femme toutes les vertus et tous les principes qu'il vous plaira... Si cette femme ne trouve pas chez elle, dans sa maison, les distractions, les émotions, les intérêts dont sa vie et son cœur peuvent avoir besoin, elle ira les demander tôt ou tard à l'infidélité! Puisque vous cherchez le vraisemblable, le voilà.

MADAME DE VITRÉ, qui l'a écouté en souriant du coin de l'œil.

Laissez donc! Est-ce que votre femme a jamais pu s'ennuyer à ce point-là? Mon Dieu, vous étiez très occupé sans doute, vous n'étiez pas toujours à ses côtés...

LA ROSERAIE.

Toujours!... Je n'y étais jamais.

MADAME DE VITRÉ.

Bah! ne vous calomniez donc pas! Vous n'étiez pas sans passer quelques soirées auprès d'elle?

LA ROSERAIE, avec impatience.

Aucune!

MADAME DE VITRÉ.

Sans la mener quelquefois au bal, au spectacle?

LA ROSERAIE.

Jamais! jamais! j'étais toujours absent; elle était toujours seule. Vous savez aussi bien que moi que la solitude, l'ennui, les prétextes enfin, ne lui ont pas manqué, et vous ne fermerez pas mes yeux à l'évidence.

MADAME DE VITRÉ.

Eh bien, soit! Vous négligiez incroyablement cette enfant! vous lui fournissiez toutes les raisons et toutes les occasions qui peuvent expliquer et au besoin justifier l'infidélité d'une femme!

LA ROSERAIE.

Mais permettez!...

MADAME DE VITRÉ

Vous me le dites, — je suis bien forcée de vous croire! mais rassurez-vous: une femme comme la vôtre n'est pas à la merci de ces tentations vulgaires! Un cœur fait comme le sien, entendez-vous? pardonne tout à qui l'aime... Joyeux ou triste, il ne trahit jamais, tant qu'il se sent aimé..... et vous l'aimiez!

LA ROSERAIE.

Je l'aimais! je l'aimais!... Eh! qu'importe, si tout l'en faisait douter! si mon absence continuelle, si la distraction de mon langage, la préoccupation sans trêve de mon esprit, lui disaient à toute heure qu'elle n'était pas aimée!... que sa grâce, son charme, sa bonté, trouvaient en moi seul au monde un juge indifférent, glacé, sans yeux et sans âme! Entre cette foule insouciant et banale qui lui prodiguait ses adorations, et ce cœur plus sincère qu'elle remplissait peut-être de bonheur et de fierté... mais qui se taisait enfin... cette enfant s'est troublée... elle a douté!... Oui, cela devait être... je le reconnais.

MADAME DE VITRÉ.

Vous le reconnaissez?

LA ROSERAIE.

Je le reconnais! Ne me parlez pas de mes torts... cela serait inutile et cruel. Votre voix n'ajouterait rien à la lumière qui m'accable. (Il s'assied sur le canapé à droite.) Aussi, ne craignez rien pour elle! Si nous devons être séparés,

— et nous devons l'être à jamais, — ce sera de ma part sans colère, sans reproche... je lui pardonne.

MADAME DE VITRÉ.

Mon ami!...

LA ROSERAIE, amèrement et avec force.

Mais il est un autre coupable... que rien n'excuse... l'auteur de ce billet... Et celui-là, je le connaîtrai... je lui ferai expier, si je puis, tout ce qu'il me fait souffrir!

Il passe à gauche.

MADAME DE VITRÉ, souriant et changeant de ton.

Vraiment?... Eh bien, mon ami, soit!... vous pouvez, sans aller bien loin, vous en passer la fantaisie.

LA ROSERAIE, étonné, la regardant.

Quoi! que dites-vous?

MADAME DE VITRÉ, souriant.

Comment! vous ne devinez pas? vous ne devinez pas que cet autre coupable que rien n'excuse... est directement sous vos yeux?

LA ROSERAIE.

Vous?... Est-ce possible?

MADAME DE VITRÉ.

Pourquoi pas? Regardez donc cette écriture, s'il vous plaît.

LA ROSERAIE.

Vous! vous!

Il regarde le billet.

MADAME DE VITRÉ.

Y a-t-il donc une si grande différence entre ma main droite et ma main gauche?

LA ROSERAIE.

Il me semble en effet. (Voyant entrer sa femme.) Caroline! de grâce, pas un mot!...

SCÈNE X

LA ROSERAIE, MADAME DE VITRÉ, CAROLINE.

MADAME DE VITRÉ.

Mais pourquoi donc? (Haut, à Caroline.). Eh bien, mon enfant, vous voyez que notre épreuve a réussi... et j'espère que vous ne douterez plus de sa tendresse...

Elle lui prend la main, comme pour la conduire à son mari

CAROLINE.

Je vous comprends, madame... je vous remercie... Mais pour être bien assurée de cette précieuse tendresse... pour en être heureuse sans remords, il faudrait la mériter... et non la surprendre...

LA ROSERAIE.

C'est donc vrai?

CAROLINE.

Cet aveu, je le sais, peut nous séparer à jamais; mais s'il pouvait nous réunir, ah! ce serait aussi à jamais... Oui... dans une heure de doute et de découragement, j'ai écouté, avec trop de patience, un langage qui vous offensait. La main qui a écrit ce billet a pu un jour... un instant... toucher la mienne... J'en ai rougi; mais je l'ai souffert.

MADAME DE VITRÉ.

Bien, bien, mon enfant! courage!

CAROLINE.

Voilà ma faute, toute ma faute, je vous l'atteste! Elle est grande, je le sais; mais je vous atteste aussi devant Dieu que jamais l'ombre même d'une telle faiblesse ne se fût

mise entre nous, si vous m'aviez fait entendre jamais une de ces douces paroles que je recueillais tout à l'heure de votre bouche avec ravissement!... Vous allez prononcer sur mon sort, monsieur; mais ces douces paroles en ont déjà décidé. (Très émus.) Condamnée ou pardonnée, je passerai ma vie désormais à chérir ou à regretter amèrement le cœur que j'ai méconnu... que je connais trop maintenant, si je dois le perdre. — Est-ce donc fini tout à fait... dites?

LA ROSERAIE, lui prenant la main.

Je vous crois.

Il la serre sur son cœur.

SCÈNE XI

FAVIÈRES, LA ROSERAIE, CAROLINE,
MADAME DE VITRÉ.

FAVIÈRES.

Ah! ah! le voilà! Vivat, beau neveu! vivat, mon garçon!... Tu marches à pas de géant... il n'est bruit que de ta gloire au foyer de l'Opéra.

MADAME DE VITRÉ et CAROLINE.

Comment?

FAVIÈRES.

Mais on le crie sur les toits... Eh quoi! vous ne savez pas?...

LA ROSERAIE, l'arrêtant d'un signe de la main.

Mon oncle, laissez-moi le plaisir d'annoncer moi-même à ces dames... Marraine, vous ne soupçonnez pas un peu qui va être le patron d'Albert?

MADAME DE VITRÉ.

Le patron d'Albert?

LA ROSERAIE.

L'ambassadeur à Madrid?

MADAME DE VITRÉ, frappée.

Ce n'est pas vous, par hasard?

LA ROSERAIE, riant et saluant.

Pour vous servir!

CAROLINE.

Ciel!

MADAME DE VITRÉ, à part.

Oh! j'y renonce... il est maudit!...

CAROLINE, bas, à madame de Vitré.

Avouez-lui tout... il le faut!

MADAME DE VITRÉ, bas.

Pour qu'il lui cherche querelle à la première occasion!
ça ne manquerait pas.

LA ROSERAIE.

Eh bien! Caroline, que vous en semble? Est-ce que vous
n'êtes pas contente?

FAVIÈRES.

Ambassadrice!

CAROLINE.

Moi, mon ami, je suis ravie, confondue!

FAVIÈRES.

Mais, à propos, baronne, vous me devez bien une petite
réparation, vous!

MADAME DE VITRÉ, troublée.

Bah! laissez-nous donc!

FAVIÈRES.

Vous me grondiez si fort tantôt!..... c'est à moi pourtant que vous devez le succès de votre fils.

LA ROSERAIE.

Comment?

FAVIÈRES.

Oui, c'est moi qui ai pris soin de t'expédier ce soir le billet d'Albert.

LA ROSERAIE.

Le billet d'Albert!... Quoi! ce billet?...

FAVIÈRES.

Que je t'ai envoyé à minuit...

CAROLINE, à part.

Dieu!

UN DOMESTIQUE, annonçant.

Monsieur Albert de Vitré!

SCÈNE XII

MADAME DE VITRÉ, ALBERT, FAVIÈRES,
LA ROSERAIE, CAROLINE.

ALBERT, à Caroline.

Veillez excuser, madame, cette visite après minuit; mais, sachant que ma mère était encore ici, j'ai voulu féliciter moi-même La Roseraie, et en même temps le remercier, pour ma part...

LA ROSERAIE.

Me remercier, monsieur? c'est moi seul qui vous dois des remerciements. Vous m'avez donné une leçon que j'aimerais assez, vous le comprenez du reste, à payer par une autre...

MADAME DE VITRÉ, supplante.

Mon ami!

CAROLINE, à demi-voix, à La Roseraie.

Ne me croyez-vous donc plus... déjà?

LA ROSERAIE, après un temps de silence.

Décidément, madame, je crains que Madrid ne soit un séjour trop dangereux pour une tête si jeune et pour un cœur si peu sûr de lui-même... j'obtiendrai demain du ministre, en attendant mieux, une excellente position au ministère même... c'est une place assise : ça le calmera.

MADAME DE VITRÉ.

Merci, mon ami!

FAVIÈRES.

Allons, mon neveu, bravo! Et moi aussi, je pardonne à M. de Vitré, puisque le vent est à l'indulgence.

MADAME DE VITRÉ.

Mais allez-vous-en donc une fois pour toutes, vilain revenant!

LA ROSERAIE, prenant la main de sa femme.

Et vous, marraine, allez gronder votre enfant, tandis que je gronderai le mien.

LE VILLAGE

COMÉDIE EN UN ACTE

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le THÉÂTRE-FRANÇAIS
par les Comédiens ordinaires de l'Empereur, le 2 juin 1856.

PERSONNAGES

ACTEURS.

| | |
|--|----------------------------------|
| GEORGES DUPUIS , ancien notaire, soixante ans, le front chauve, l'œil doux et vif, costume un peu arriéré. | M. SAMSON. |
| REINE DUPUIS , sa femme; cinquante ans, petite, rondelette, active; vêtements noirs. | M^{lle} NATHALIE. |
| THOMAS ROUVIÈRE , soixante ans; élégance d'un vieux viveur; barbe en éventail; verbe haut, un peu fanfaron. | M. REGNIER. |
| MARIANNE , vieille domestique. | M^{lle} JOUASSIN. |

La scène se passe dans un bourg du Cotentin.

NOTA. — Toutes les indications sont prises de la salle. Les personnages sont placés en tête des scènes dans l'ordre qu'ils occupent, c'est-à-dire que le premier inscrit tient la gauche. Les changements de position sont indiqués par des renvois.

LE VILLAGE

Un salon à pans coupés, servant de salle à manger. — Ameublement en vieille tapisserie style Louis XV. — Porte au fond ; porte à gauche ; en face de cette porte de l'autre côté du théâtre, un buffet à étagère, chargé de vieilles porcelaines ; à droite et à gauche de la porte du fond des consoles, au-dessus de ces consoles, une belle pendule style de Boule, et un baromètre. — A droite, au premier plan une fenêtre, près de cette fenêtre, un fauteuil et une petite table de travail ; à gauche, une cheminée, sur laquelle sont deux lampes allumées. — Près de la cheminée, un fauteuil en vieille moquette. — Quelques portraits de personnages poudrés. — Sur la cheminée, sur les panneaux du salon, nombre de curiosités d'un goût douteux. — Il est six heures du soir, en hiver.

SCÈNE PREMIÈRE

GEORGES DUPUIS, MADAME DUPUIS et ROUVIÈRE sont à table devant un bon feu à gauche ; MARIANNE va et vient pour le service. Une grosse chatte blanche cherche fortune autour de la table.

MADAME DUPUIS.

C'est comme je vous le dis, monsieur Rouvière, je l'ai cru fou, entièrement fou... A bas, Minette!... Il montait l'escalier quatre à quatre, en criant : « C'est Tom! c'est Tom Rouvière! c'est ce diable de Tom!... » Pardon monsieur Rouvière, mais c'est son mot, vous savez? — Et moi, je le suivais clopin-clopant en me tuant de lui dire que c'était bien plutôt M. du Luc avec sa nouvelle

calèche... car je savais par madame Le Rendu que M. du Luc dînait aujourd'hui à Sémonville, et comme il ne traverse jamais Saint-Sauveur sans nous dire un petit bonjour, j'étais bien fondée à croire...

DUPUIS.

Mais, ma bonne amie, qu'est-ce que cela fait à Rouvière, tout cela? Il ne connaît pas plus M. du Luc que madame Le Rendu, n'est-ce pas?... D'ailleurs tu sais que M. du Luc a ses chevaux et qu'il ne prend jamais la poste; ce ne pouvait être lui par conséquent.

MADAME DUPUIS.

Enfin, mon ami, j'en étais convaincue, que veux-tu?

DUPUIS.

Allons! c'est bien, ma chère... Prends donc garde à ta chatte... elle taquine constamment Rouvière.

MADAME DUPUIS.

A bas, Minette! Qu'est-ce que c'est que ça, mademoiselle?... Tu m'avoueras toi-même, Dupuis, qu'il était plus naturel de m'attendre à voir M. du Luc, notre voisin de campagne, que M. Rouvière, que je ne connaissais pas, et dont tu n'avais pas eu de nouvelles depuis plus de trente ans... Là, franchement... j'en fais juge monsieur.

ROUVIÈRE, évidemment impatienté.

Vous avez raison, madame, dix mille fois raison!... Mais, Dieu me pardonne, madame Dupuis, je crois que vos côtelettes sont panées!

MADAME DUPUIS.

Hélas! et c'est moi qui ai recommandé à Jeannette de les paner! j'avais cru faire pour le mieux.

ROUVIÈRE.

C'est une hérésie capitale, ma chère dame; on ne pane plus les côtelettes, — de même qu'on ne porte plus de

manche à gigot. Parbleu! j'ai fait le tour du monde, mais il me fallait venir à Saint-Sauveur-le-Vicomte pour voir paner les moutons de miels!

MADAME DUPUIS.

Que je suis mortifiée! Un peu de sole, monsieur Rouvière? Nous n'avons la poissonnerie qu'une fois la semaine; mais, comme M. Dupuis aime beaucoup le poisson, j'ai fait un marché particulier avec un pêcheur de Portbail; ce qui nous donne un petit plat d'extra tous les mercredis; et comme, Dieu merci, cela se trouvait aujourd'hui mercredi...

DUPUIS.

Allons! Reine, c'est bien! quel intérêt peuvent avoir ces détails pour Rouvière, je te le demande? (Avec expansion.) Dis-moi, Tom, où étais-tu, il y a huit jours, à cette heure-ci?

ROUVIÈRE.

Il y a huit jours, mon ami... j'étais à Dublin.

DUPUIS.

A Dublin? voyez-vous cela!... ce diable de Tom!

ROUVIÈRE.

De Dublin à Londres, de Londres à Jersey, — et me voilà.

DUPUIS.

Et c'est à Jersey que t'est venue cette pensée bienheureuse de relancer au gîte ton vieux compagnon de jeunesse?

ROUVIÈRE.

Hier matin, mon ami. Il y avait dans le vestibule de mon hôtel une carte de Normandie; je la parcourais machinalement en attendant le déjeuner: le nom de ton village, — Saint-Sauveur-le-Vicomte, — a frappé mes yeux... Tiens! me suis-je dit, Saint-Sauveur-le-Vicomte; mais c'était là, si je ne m'abuse, que demeurait autre-

fois Georges Dupuis... mon ami Georges! Eh bien! ma foi, s'il vit encore, j'irai lui demander à dîner en passant...

Il promène ses regards sur la table d'un air inquiet.

MADAME DUPUIS, avec empressement.

Vous cherchez quelque chose, monsieur Rouvière?

ROUVIÈRE.

Ne faites pas attention, je vous en prie... (Élevant la voix.) Marianne! N'est-ce pas Marianne que s'appelle votre domestique? Marianne, ma bonne fille, n'auriez-vous pas un citron? cette sole en réclame.

MADAME DUPUIS, courant à la console derrière la table.

Attendez, attendez en voici un.

ROUVIÈRE.

Ah! mille pardons, madame.

MADAME DUPUIS.

Ainsi voilà trente ans, monsieur Rouvière, que vous êtes toujours par voies et par chemins, comme le véritable juif errant?

ROUVIÈRE.

Positivement, madame.

MADAME DUPUIS.

Dieu, que je n'aimerais pas cela!

ROUVIÈRE.

Sans doute; mais moi, je suis un original, vous voyez.

MADAME DUPUIS.

Vous avez dû, monsieur Rouvière, dans le cours de vos voyages, manger des choses bien étranges?

ROUVIÈRE, mangeant avec suite, tout en parlant.

Des choses inouïes! madame. — Ah! Marianne, ma bonne fille, approchez un peu... Si j'en juge par l'odeur qui se répand ici, on est en train de torréfier du café dans

la cuisine : généralement, surtout en province, on le brûle trop, ce qui lui ôte la fleur de son arôme... Allez donc vite, Marianne, et dites bien à Jeannette... n'est-ce pas Jeannette que s'appelle votre camarade?... dites-lui bien que le café veut être roussi seulement, — roussi, vous entendez!

MARIANNE, à demi-voix en sortant par la porte du fond.

Bon! il n'aime rien comme un autre, celui-là!

ROUVIÈRE.

Ma chère dame, il est précisément arrivé à votre volaille l'accident que j'appréhendais pour le café de Jeannette : elle est trop cuite ou plutôt cuite trop rapidement. Cela est fâcheux, car la bête est de bonne race.

Marianne rentre, apportant deux nouveaux plats.

MADAME DUPUIS, avec désolation.

Tous les malheurs à la fois! Je vous demande bien pardon, monsieur Rouvière... mais votre arrivée a été si imprévue... nous avons eu si peu de temps devant nous... De grâce, accordez-nous quelques jours, et vous serez mieux traité, je vous le promets.

ROUVIÈRE.

Dix mille fois bonne, ma chère dame; mais à neuf heures ce soir, sans une minute de délai, il faut que je roule... Oui, madame, vous pouvez le dire, j'ai mangé, chemin faisant, des choses inouïes! j'ai mangé tour à tour le kouskoussou sous la tente de l'Arabe, — le curry, — l'incendiaire curry sur les bords du Gange, — à Java, le hideux tripang, qui est le hareng du pays, — en Chine, le fameux nid d'hirondelle à l'huile de ricin...

MADAME DUPUIS.

O ciel!

ROUVIÈRE.

A Panama, j'ai mangé du singe.

MARIANNE, près du buffet.

Du singe!

ROUVIÈRE.

Bah! il n'y a pas un aliment dans la création qui ne m'ait passé sous la dent!

DUPUIS.

Ce diable de Tom!

ROUVIÈRE.

Aussi, s'il existe sous le firmament un convive sans façon, j'ose me flatter que c'est moi... Toujours content, — facile à vivre enfin!

Il rend à Marianne son assiette.

DUPUIS.

Ce diable de Tom!

ROUVIÈRE.

Ah ça! excusez ma curiosité, mais rien ne m'a plus intrigué, je crois, dans tout le cours de ma vie que ce plat que voici sur ce réchaud... au nom du bon Dieu et des saints, qu'est-ce que cela?

DUPUIS.

Mon ami, je l'ai fait mettre pour toi : c'est du macaroni.

ROUVIÈRE.

Du macaroni, ceci?

MADAME DUPUIS.

Oui, monsieur Tom... c'est une attention de Georges...; il m'a rappelé que vous séjourniez souvent en Italie... J'ai envoyé en toute hâte chez l'épicier, qui avait encore par bonheur cette petite provision de macaroni, et, en m'aidant du *Cuisinier royal*, car Jeannette en perdait la tête, j'ai essayé de vous l'arranger à l'italienne.

ROUVIÈRE.

A l'italienne! Mais, ma pauvre chère dame, ça n'a

jamais été du macaroni à l'italienne, ça, — jamais, jamais! — Au surplus, c'est peut-être bon tout de même... Voyons.

DUPUIS, après une pause.

Eh bien! mon ami?

ROUVIÈRE, résolument.

Mon ami, autant mâcher des tuyaux d'orgue! Oh! mais c'est prodigieux! Ah ça! c'est du macaroni fossile, ossifié... je ne sais pas quoi! Il faut faire arrêter l'épicier qui vous a vendu cela!... Il doit être affilié à quelque chose!

DUPUIS.

Marianne, vite une assiette à M. Rouvière. Ah! mon ami, quel triste dîner tu fais là!

ROUVIÈRE, froidement.

Tu plaisantes! Ton vin est exquis d'ailleurs.

MADAME DUPUIS.

Moi... je ne sais plus que dire... J'en mourrai de chagrin... Monsieur Rouvière, goûtez au moins mon gâteau de riz, je vous en supplie à mains jointes.

ROUVIÈRE.

Très volontiers, madame...

On entend le tintement d'une cloche.

MADAME DUPUIS.

Eh! déjà l'Angelus! (Elle se lève.) Pardon, monsieur Rouvière... je vous quitte pour un instant; mais je serai revenue bien avant l'heure de votre départ.

Elle va prendre une mante posée sur le fauteuil à droite*.

ROUVIÈRE.

Comment! vous sortez, madame, d'un temps pareil! Il y a un pied de neige... Savez-vous cela?

* Dupuis, Rouvière, madame Dupuis, Marianne au fond.

DUPUIS.

Ma femme, mon ami, va tous les soirs à l'église quand l'Angelus sonne, quelque temps qu'il fasse, hiver comme été : c'est une habitude de cinquante ans ; tu n'y changerais rien.

ROUVIÈRE.

Ah ! très bien... J'espère que vous êtes contente de votre curé, madame Dupuis ?

MADAME DUPUIS.

Oh ! oui, monsieur ; c'est un si digne homme ! Tenez, si vous nous restiez seulement vingt-quatre heures, nous l'avons demain à dîner ; vous ne regretteriez certainement pas d'avoir fait sa connaissance.

ROUVIÈRE.

J'en suis persuadé, madame Dupuis, je vous assure ; mais ce sera pour une autre fois.

MADAME DUPUIS.

Georges, insiste encore, je t'en prie, et n'oublie pas surtout que M. Rouvière m'a promis de goûter mon riz... Ah ! monsieur Tom, je vous recommande aussi mes confitures... Je les fais moi-même, et c'est une de mes petites prétentions... A revoir, mon cher monsieur.

ROUVIÈRE.

A revoir, madame à revoir.

Madame Dupuis sort par le fond.

SCÈNE II

DUPUIS, ROUVIÈRE, MARIANNE.

Dès que madame Dupuis est sortie, Dupuis se rapproche de Rouvière.

ROUVIÈRE.

Ah! ah!... hem! hem! voyons donc ce riz. — Elle est un peu dévote, ta femme, hein?

DUPUIS.

Oui, un peu... mais d'une dévotion qui n'a rien de gênant pour son entourage. Elle me laisse, moi, bien tranquille dans ma tiédeur. — Bois donc, mon ami, tu ne bois pas! (En baissant les yeux.) Dis-moi, Tom, tu l'as trouvée fièrement provinciale, ma femme, n'est-ce pas?

ROUVIÈRE.

Mais non, mais non.

DUPUIS.

Si fait. Que veux-tu? elle n'est jamais sortie de son trou!... Et puis ton arrivée lui avait monté la tête, je crois... Elle ne savait plus ce qu'elle disait... Elle parlait à tort et à travers, patati patata : c'était un chapelet de commérages à dépendre les oreilles.

ROUVIÈRE.

Mais pas du tout.

DUPUIS.

Si fait, parbleu!... Ne le nie pas... tu en étais agacé! Moi aussi, du reste... Il semblait qu'elle eût fait vœu de se montrer à toi sous les auspices les plus défavorables...

* Rouvière, Dupuis, Marianne.

J'enrageais d'autant plus qu'elle en a de bons, — et à l'occasion d'admirables... Pauvre femme!

ROUVIÈRE.

Je n'en doute pas le moins du monde, mon ami... Son riz était excellent, tiens!

DUPUIS, violemment à la chatte.

A bas, Minette! Je ferai noyer cette infâme bête! Emmenez ce chat. S'il rentre ici, je le jette par la fenêtre. — Apportez le café, et vous nous laisserez.

MARIANNE.

Allons! viens-t'en, viens-t'en, ma pauvre Blanchette, puisque les Messieurs de Paris ne veulent pas de toi... (▲ demi-voix, en sortant.) Hon! il bouleverse tout dans la maison, cet Ostrogoth-là!

ROUVIÈRE se lève et va s'asseoir près de la cheminée, Dupuis en fait autant. — Il a pris les pincettes et fourrage dans la cheminée en fredonnant.

O bell' alma innamorata! o bell' alma innamorata!...

Vous n'avez pas de théâtre à Saint-Sauveur, vous autres?

DUPUIS*.

De théâtre? Tu es bon là, toi!... Nous avons le théâtre de la foire, tous les ans, à la mi-carême.

ROUVIÈRE.

Diantre, c'est dur!... Et qu'est-ce que vous faites donc de vos soirées?

DUPUIS.

Heu! l'hiver nous bavardons au coin du feu; nous faisons un piquet, ma femme et moi, — ou bien un whist avec les voisins...

* Marianne et Jeannette rentrent ensemble apportant le café. — Elles enlèvent rapidement le couvert, la nappe, etc. Jeannette va chercher sur la console à droite un porte-liqueurs, et le place sur la table, avec les bougies.

ROUVIÈRE.

Aïe!... Et avec le curé, j'en ferais serment?

DUPUIS.

Et avec le curé quelquefois, oui. L'été, j'arrose un peu dans mon jardin... Ensuite, nous nous promenons sur la route, jusqu'au haut de la côte, ou bien dans le petit bois qui borde la rivière... et puis, on se couche de bonne heure ici!

ROUVIÈRE.

Hum!... c'est moral, tout cela!

MARIANNE, grondeuse en sortant.

Le café est servi, monsieur.

SCÈNE III

ROUVIÈRE, DUPUIS.

DUPUIS.

C'est bien! (Ils se lèvent.) Enfin nous voilà seuls! Je puis te serrer la main à mon aise, mon cher Tom, mon vieux camarade! Prends ton café. (Dupuis se rassied.) Tu vas me dire ce que tu penses de cette eau-de-vie-là, mon gaillard!... — Sais-tu qu'il y a trente-cinq ans que nous nous étions vus!

ROUVIÈRE, suçant et avalant son café.

Oui, parbleu! il y a trente-cinq ans, ou peu s'en faut, que nous nous embrassions, — rue Montmartre, — dans la cour des Messageries, — en nous jurant amitié et correspondance éternelles... La correspondance s'éteignit, comme de raison, au bout de deux ans... mais l'amitié couva sous la cendre... Gentille eau-de-vie que tu as là!

DUPUIS*.

Elle est dans ton sentiment? bravo! Eh! ma foi, il y a encore de bons moments dans la vie. Tom, avoue-le!

ROUVIÈRE, passant de l'autre côté de la table et s'asseyant.

A qui le dis-tu, mon garçon?

DUPUIS.

Au fait, qui le saurait mieux que toi, Joconde? Mais tu as donc signé un pacte avec le diable, Tom! tu n'as pas changé! tu es resté jeune et superbe... « J'étais jeune et superbe! » te rappelles-tu comme Talma disait cela?... Tu as de la barbe et des moustaches comme un lion de l'Atlas... Tu ressembles à Henri IV.

ROUVIÈRE.

Ah! si tu m'avais vu, il y a cinq ans, avant ma maladie... c'était bien autre chose!

DUPUIS.

Tu as été malade?

ROUVIÈRE.

Oui, en Italie... mais ne parlons pas de cela.

DUPUIS.

Alors, bois donc, mon ami! bois donc!

ROUVIÈRE.

Cher vieux Georges, va! (Posant ses coudes sur la table et prenant un air confidentiel.) Ah çà! quelle idée as-tu eue, toi, de t'enterrer dans ce bailliage, voyons?

DUPUIS, sérieux tout à coup.

Tu me trouves rouillé, hein?

ROUVIÈRE.

Non, non, mais quelle idée as-tu eue, dis-moi cela, entre nous?

* Dupuis, Rouvière.

DUPUIS.

Si fait, je suis rouillé, je le sens bien. Ah! mon ami, c'est que la province n'est pas un vain mot! Elle n'a pas volé sa réputation, la misérable!... Je la compare volontiers à ces sources d'eaux thermales qui vous prennent un animal vivant, et vous rendent une pétrification... Quelle idée j'ai eue, dis-tu? Eh mon Dieu! qu'est-ce que la vie, Tom? Un enchaînement de hasards, un fatal engrenage qui s'empare de vous dès la naissance, et qui vous pousse de filière en filière jusqu'à la tombe!... Voici le rhum, mon ami.

ROUVIÈRE.

As-tu coutume de t'abandonner tous les soirs à des libations aussi prolixes, Georges?

DUPUIS.

Jamais, mon ami. C'est pour te faire honneur.

ROUVIÈRE.

Aussi je me disais... Ceci est le rhum, n'est-ce pas? Bon, continue ton odyssée.

DUPUIS.

A Paris, comme tu sais, j'étais en passe d'un assez bel avenir; j'allais acquérir, aux conditions les plus avantageuses, le cabinet de cet avocat à la cour de cassation chez qui je travaillais. — Je viens ici pour affaires de famille, comptant y rester trois mois au plus;... mais oui-da! quand une fois la province vous a mis la main au collet, elle vous tient bien...

Et l'avare Achéron ne lâche point sa proie!

Bref, je me laissai surprendre au charme... grossier sans doute, mais quotidien, mais incessant de cette existence provinciale; j'en savourai, à mon insu, le futile bien-être, les molles habitudes, la douce monotonie. Sans défiance contre des séductions si minces qu'elles en étaient

imperceptibles, je m'en trouvai un beau jour enveloppé comme d'un réseau de fer; j'y demeurai captif!

ROUVIÈRE.

Oh! oh! madame Dupuis, j'imagine, a bien quelque chose à réclamer dans ce dénouement-là?

DUPUIS.

Mon ami, tu me croiras ou tu ne me croiras pas, mais elle était charmante. De plus, j'avais encore ma vieille mère, et c'était pour elle une vive satisfaction que de me voir me fixer ici. Enfin je me mariaï; j'achetaï l'étude de mon beau-père, et tout fut dit. — Prends donc un peu de mon kirsch, Tom.

ROUVIÈRE.

Tout à l'heure. Mais, dis-moi, tu n'es pas resté claquemuré depuis trente-cinq ans dans la vicomté de Saint-Sauveur, j'aime à croire? Tu as fait pour le moins ton tour de France? Tu vas quelquefois à Paris?

DUPUIS.

Ne me parle pas de cela. J'ai mon tour de France dans mon jardin, et je n'ai pas vu Paris depuis notre embrassade de la rue Montmartre!

ROUVIÈRE.

Comment, diable!... mais tu avais la passion des voyages autrefois?

DUPUIS.

Eh! je l'ai toujours, mon ami; mais qu'y faire? Quand je me mariaï, mon projet était de vendre mon étude au bout de quinze ans, après avoir réalisé quelques économies. Je comptais alors mener ma femme à Paris, — et de là aux Pyrénées... C'était ma manie de voir les Pyrénées... et puis voilà une fille qui nous arrive après cinq ans de mariage.

ROUVIÈRE.

Tu as une fille, toi?

DUPUIS.

Pardi! je suis grand-père... Eh bien! il a fallu garder mon étude dix ans de plus pour doter convenablement cette enfant. Quand j'ai eu vendu... peuh! j'étais vieux... je suis resté dans mon fauteuil!... Je te l'ai dit, c'est un enchaînement de fatalités que ma vie. — Si nous faisons un petit punch, mon ami?

ROUVIÈRE.

Ah! tu as une fille? Et tu l'as bien mariée, j'espère?

DUPUIS.

Mais fort passablement. Elle a épousé un sous-préfet.

ROUVIÈRE.

Un sous-préfet! mule du pape!...

DUPUIS.

Tu crois?... Or çà, Tom, éclaircis-moi un mystère : comment ta modique fortune a-t-elle pu défrayer, pendant près d'un demi-siècle, ce vagabondage grandiose que tu mènes à travers le monde?

ROUVIÈRE, s'échauffant.

Mon ami, j'avais dix mille livres de rentes en terres; je commençai par transmuter mon patrimoine en billets de banque, ce qui doubla mon revenu; puis je plaçai tout à fonds perdu, ce qui le tripla. Affranchi alors de toute considération étroite, de tout lien de famille, de toute entrave sociale, — citoyen de l'univers, — libre comme l'oiseau du ciel, je m'élançai dans l'espace!... Je te porte un toast, ami Georges. Hop! hop! hurrah!

DUPUIS.

Ce diable de Tom! Eh bien! c'était énergique! c'était grand!

ROUVIÈRE.

Je consacrai ma jeunesse aux aventures lointaines, réservant pour mon âge mûr les moindres fatigues. — Mon



pied, ce pied que voilà, ce pied qui touche le tien sur ce tapis, Georges, a croisé sa trace avec celle du tigre et de l'éléphant sur le sol de l'Inde. J'ai suivi ces rôdeurs formidables dans leurs forêts de bambous, hautes et solennelles comme des cathédrales.

Il se lève.

DUPUIS, se levant aussi.

C'était vivre cela, morbleu!

ROUVIÈRE.

Deux ans plus tard, j'arrivais à Canton. Quelle arrivée, mon ami! C'était au milieu d'une splendide nuit d'été. On célébrait l'avènement du céleste empereur. Notre canot avait peine à se frayer passage à travers les jonques et les bateaux de fleurs pavoisés de lanternes innombrables; des feux de mille couleurs se réfléchissaient dans le fleuve avec les étoiles, et nous apercevions au loin sur les rives miroiter les temples de porcelaine!

DUPUIS.

Spectacle féerique! Heureux Tom!

ROUVIÈRE.

Je t'épargne les transitions. — De la Chine, je cinglai vers les Amériques. J'y voyageai plusieurs années, descendant du nord au sud, des savanes aux pampas, des grands bois austères du Canada aux riantes forêts du Brésil, tantôt à pied, tantôt à cheval, plus souvent en pirogue. — Mon plus long séjour fut au Pérou. Je ne pouvais m'arracher de cette coquette ville de Lima!... (Avec discrétion.) Hum! j'avais pour cela des raisons.

DUPUIS.

Ah! traître! ah! bandit!

ROUVIÈRE.

Et puis, j'étais devenu joueur. Tu te figurerais difficilement, Georges, l'attrait d'une table de jeu dans cette

patrie des galions. Il semble que l'on ait secoué sur le tapis un de ces arbres merveilleux qui s'épanouissent dans la légende orientale. On y voit peu ou point de monnaie régulière; mais l'éclat fauve du lingot s'y mêle au scintillement des paillettes d'or, le feu du diamant à la clarté lactée des perles; tous les trésors, ravis de la veille à l'océan ou à la terre, se heurtent et se combattent sous vos yeux dans un pêle-mêle fulgurant. On demeure là des nuits entières, des nuits qui sont des minutes, le regard fasciné, la cervelle en fusion, passant vingt fois entre deux soleils du trône de Rothschild au fumier de Job ! on y devient chauve, on y devient fou, mais on y sent fortement l'existence !

DUPUIS.

Eh ! sans doute, voilà... Et moi qui n'ai jamais joué que mon galopin de whist à un sou la fiche... Malédiction ! Mais poursuis, Tom, tu m'électrises !

ROUVIÈRE.

Tout finit, comme tu sais. Dans un jour de tristesse, je m'embarquai sur un baleinier américain qui allait faire campagne dans les parages du pôle austral. Je touchai de la main les froides bornes de notre univers. Que te dirai-je, mon ami ? Après trois autres années également bien remplies, je me trouvais à Rio-Janeiro, d'où je fis voile pour l'Europe, ayant décrit avec le bout de ma canne toute la circonférence du globe. — Ainsi se passa ma jeunesse.

DUPUIS.

Mon ami, il n'y a pas de roi qui ne doive te l'envier ! Et depuis lors, Tom ?

ROUVIÈRE.

Depuis lors, je n'ai plus voyagé. Je me suis promené, — d'abord sur la Méditerranée... Bah ! il me semblait être sur le bassin des Tuileries ! — J'en ai visité tous les rivages. Peu à peu, à mesure que l'âge est arrivé, j'ai restreint

mon cercle, et maintenant je réside en Europe, allant de ville en ville, suivant l'attrait du moment; l'Europe, mon cher, mais elle est à moi! c'est ma propriété, mon domaine! Toutes les fêtes qu'y donnent les hommes ou la nature, c'est à moi qu'ils les donnent! C'est pour moi que Naples a son golfe et son théâtre Saint-Charles, Paris ses boulevards et Rachel, Madrid son Prado et ses combats de taureaux! C'est pour moi qu'on vient de faire l'exposition de Londres! *Evviva la libertà!* A boire!

Allant à la table*.

DUPUIS, le suit et s'assied.

Tom, tu étais né avec du génie! Mais tu ne m'as rien dit des femmes, mon ami? Tu as dû cependant en voir de magnifiques! A Rome, par exemple! ce beau type romain, ces brunes moissonneuses de l'*Agro romano*?

ROUVIÈRE, légèrement. Il est à moitié assis sur la table.

Oui, oui; mais dans le Transtévère surtout.

DUPUIS.

Et en Asie?... A Smyrne?... Tu es allé à Smyrne? Ces admirables filles d'Ionie, avec des sequins dans les cheveux... tu les as vues?

ROUVIÈRE.

Oui, oui; je leur ai même parlé.

DUPUIS.

Et les monuments, Tom, tu ne m'en as rien dit non plus? l'Alhambra, le Colisée, le Parthénon?

ROUVIÈRE.

Bah! des amis à toi, tout cela! Je ne t'en dis rien, parce que cela traîne partout. Tout le monde a vu ça.

Un moment de silence.

* Rouvière, Dupuis.

DUPUIS, frappant violemment sur la table.

Damnation!

Il se lève, enfonce ses mains dans ses poches et marche à travers le salon.

ROUVIÈRE, allumant un cigare.

Eh bien! qu'est-ce qui te prend?

DUPUIS.

Ah! Tom! Tom! la rougeur me monte au front, quand je compare à la destinée que tu as su te faire celle que j'ai subie! Tandis que ton cœur comptait chacun de ses battements par quelque noble ou gracieuse émotion, le mien marquait stupidement les heures comme une horloge de cuisine! (Il s'arrête.) Car enfin est-ce que j'ai vécu, moi? (Il se rassied.) Fi donc! Je suis né, j'ai dormi et j'ai mangé, voilà tout! Aussi qu'est-il arrivé? Je me suis éteint, je me suis racorni; je suis descendu dans l'échelle des êtres au niveau du crétin des Alpes... du coquillage... du mollusque!

ROUVIÈRE.

Allons! allons! tu vas trop loin. Si tu ne possèdes plus tout à fait la même verdeur d'imagination, la même vivacité d'esprit que je t'avais connues autrefois...

DUPUIS.

Ah! ah! tu l'avoues donc enfin, tu me trouves rouillé!

ROUVIÈRE.

Écoute, Georges, je serai franc. Tu sais que je le fus toujours. — Mon impression, lorsque j'ai mis le pied dans ta demeure, a été sinistre. J'y ai respiré je ne sais quelle vague odeur de nécropole. J'ai cru pénétrer dans une de ces habitations d'un autre âge reconquises sur la mort par la patience de l'antiquaire. — Pendant qu'on était allé t'avertir, je regardais, avec une curiosité hébétée, ces meubles, ces tableaux, ces tentures, dont la propreté morne semble attendre la vitrine d'un musée! je me rap-

pelais ta délicatesse d'esprit, ton élégance de mœurs, ton goût éclairé des arts, et je ne pouvais absolument concilier cette brillante image qui m'était restée de toi avec l'existence maussade et plate dont les témoignages attristaient mes yeux. Tu es entré alors; je t'ai vu. — Tu m'as parlé... ma vue, mon jugement étaient-ils altérés par les préoccupations auxquelles tu me trouvais en proie? Je ne sais... mais ton langage m'a surpris... ton front même m'a paru rétréci... j'ai essuyé une larme furtive, — et j'ai murmuré malgré moi, comme j'eusse fait devant ta tombe : Voilà donc tout ce qui reste de mon ami! — Je ne t'offense pas, Georges?

DUPUIS.

Non, Tom, non. J'avais d'ailleurs le sentiment de ma décadence. Je m'en doutais, du moins, et ce doute était insupportable. J'aime mieux la certitude.

ROUVIÈRE.

Parlons d'autre chose, mon ami! — Tu as vendu ton étude? et que comptes-tu faire maintenant?

DUPUIS.

Que veux-tu que je fasse? j'achèverai de mourir!

ROUVIÈRE, se levant et entraînant Dupuis.

Eh! sangdieu! ressuscite plutôt! — Causons sérieusement, Georges. Tu t'étais, en te mariant, créé des devoirs, tu les a remplis jusqu'au bout : c'est très bien! — Mais aujourd'hui ta position est faite; l'avenir de ta femme, celui de ta fille sont largement assurés... Qu'est-ce qui t'empêche pendant un ou deux ans de te replonger dans le courant de ton siècle et d'y retremper tes facultés? Tu sais de quel air miraculeux on voyage à présent ! en deux ans, te dis-je, tu peux parcourir l'Europe et même pousser une pointe en Asie... Tu peux recouvrer, au contact des plus radieuses créations de la nature et des arts, toute la fraîcheur et tout le mouvement de ta pensée... Tu peux

assouvir ces regrets qui te rongent le cœur et qui abrègent tes jours! en deux ans, pas davantage! Et maintenant, si tu préfères le suicide à outrance, libre à toi!

DUPUIS.

Eh! mon ami, quelle apparence y a-t-il que j'aïlle, à mon âge, m'embarquer seul par les chemins comme un écolier?

ROUVIÈRE, allant à lui.

Est-ce qu'il s'agit de s'embarquer seul? Ne suis-je pas là? Est-ce que je ne mets pas à ta disposition mon expérience, ma chaise de poste, mon domestique, — tout ce que je possède, enfin?

DUPUIS.

Comment! Tom, vraiment? tu m'accompagnerais partout?

Ils se mettent en marche côte à côte à travers le salon.

ROUVIÈRE.

Mais je te conduirai par la main, mon garçon! je t'épargnerai les guides, les ciceroni et toute la vermine familière du touriste. Ne me remercie pas, cela m'enchanté. Tes impressions raviveront les miennes. Et puis, n'est-il pas délicieux, Georges, de terminer tous deux la vie comme nous l'avons commencée, confondant nos aventures, nos plaisirs, nos cassettes? Allons! c'est entendu, hein?

DUPUIS.

Je t'avoue, mon ami, que jamais projet ne m'a souri davantage; mais...

ROUVIÈRE.

Point de mais, c'est entendu! Nous irons attendre la fin de l'hiver à Paris : pour prendre patience, tu auras les musées, les spectacles... je te mènerai dans les coulisses... tu entendras Alboni, Cruvelli... Tu aimais la musique autrefois?

DUPUIS.

Je l'aime toujours, mon ami! je joue même encore de la flûte.

ROUVIÈRE, entraîné.

Eh bien! tu emporteras ta flûte... Qu'est-ce que je disais donc? Ah! l'hiver à Paris, — c'est convenu; mais dès les premiers jours du printemps, si tu m'en crois, nous franchirons les Pyrénées: nous passerons trois mois dans la Péninsule... nous profiterons de l'été pour visiter les capitales de l'Allemagne... et nous redescendrons en Italie par Trieste et Venise... Que dis-tu de ce plan?

DUPUIS, il s'arrête.

Je dis... (Avec décision.) je dis qu'il m'ouvre le ciel!... donne-moi un cigare!... je dis que tu as raison, — que j'ai assez longtemps vécu pour les autres... que j'ai fait dans ma vie une part suffisante au sacrifice! Eh morbleu! on a aussi des devoirs envers soi-même! (Il lance d'énormes bouffées de fumée.) On doit compte à la Providence des dons qu'on en a reçus! L'intelligence, — l'imagination, — le sentiment du beau, sont des bienfaits qui obligent, Tom! C'est une honte, c'est un crime digne des sauvages que de laisser périr ces flammes sacrées sous l'éteignoir!

ROUVIÈRE.

Eh! à la bonne heure! je retrouve mon Georges!... Ah çà! mon ami, battons le fer pendant qu'il est chaud... (Il appelle.) Marianne!

DUPUIS, baissant la voix tout à coup et éteignant son cigare.

Chut! chut! qu'est-ce que tu lui veux donc?

ROUVIÈRE*.

Mais je veux la prévenir de ton départ, afin qu'elle s'occupe de ton petit bagage... Marianne!

* Dupuis, Rouvière.

DUPUIS.

Chut ! chut !... comment ! mon ami ? est-ce que nous allons partir ce soir ?

ROUVIÈRE.

A neuf heures... J'ai commandé les chevaux pour neuf heures, tu sais bien.

DUPUIS.

Oui, oui, je le sais... mais la nuit menace d'être diantrement rude... il fait un froid de Sibérie... il me semble que nous pourrions sans inconvénient attendre à demain matin.

ROUVIÈRE.

Oh ! écoute, si tu as peur d'une onglée et d'une nuit en voiture, enfonce ton bonnet sur tes deux oreilles, couche-toi et ne me parle plus de voyager !

DUPUIS.

Mon ami, je n'ai peur de rien, ni de personne ; mais la vérité est que cette grande hâte me déconcerte un peu. J'avais compté sur deux ou trois jours pour me retourner, — pour faire mes préparatifs...

ROUVIÈRE.

Quels préparatifs ? Il te faut une malle et un peu de linge ; tu as une heure pour cela, c'est assez. Si tu n'as pas d'argent, j'en ai. Voyons, pas d'enfantillage, Georges ; si tu diffères ton départ de deux ou trois jours, il est clair, pour toi comme pour moi, que tu ne partiras pas. Je n'ai pas besoin de te dire quelles influences, quels obstacles amolliront ton courage et ruineront ta résolution. Quoi qu'il en soit, en pareille circonstance, il faut trancher dans le vif ou renoncer...

DUPUIS, après un moment de réflexion.

Tu as encore raison... Touche là, Rouvière ; je suis ton homme.

ROUVIÈRE, appelant.

Mar...

DUPUIS, vivement.

Non, n'appelle pas Marianne... c'est inutile. Je sais mieux qu'elle ce qui m'est nécessaire. Je ferai ma malle moi-même, sitôt que ma femme sera rentrée. (Il regarde à la pendule.) Huit heures... elle ne peut tarder beaucoup maintenant... Eh bien! quoi? c'est un moment à passer... un triste moment, j'en conviens... mais après tout j'ai ma conscience pour moi... Ah! Tom, quelle perspective soudaine! quel horizon! Grenade, Venise, Naples!... c'est un rêve!... le Vésuve!... Huit heures cinq... Ah! je donnerais vingt-cinq louis pour être plus vieux d'une heure... Mon Dieu! d'un quart d'heure seulement... Je sais bien que c'est une faiblesse, mais...

ROUVIÈRE.

Allons! veux-tu que je me charge d'avertir ta femme, moi?

DUPUIS.

Franchement, Tom, tu me rendras service.

ROUVIÈRE.

Eh bien! c'est arrangé. Va-t'en faire ta malle.

DUPUIS.

Ce n'est pas, au moins, que je craigne une scène violente; ce serait méconnaître son caractère.

ROUVIÈRE.

Je verrai bien.

DUPUIS.

Dis-lui surtout que je la prie instamment de garder son calme. Des attendrissements me feraient mal et ne serviraient à rien.

ROUVIÈRE.

Je vais le lui dire. Allons, ta malle!

DUPUIS.

J'y cours. (Revenant.) Mon ami, dis-lui cela tout doucement, n'est-ce pas?

ROUVIÈRE.

Sois tranquille. Mais toi, ne vas pas m'abandonner, quand une fois je me serai mis en avant.

DUPUIS.

Fi donc! désertier pendant le combat! Tu ne me cornais plus, Tom!

ROUVIÈRE.

Non... C'est que, dans ce cas-là, je jouerais un fort sot personnage, tu conçois?

DUPUIS.

Tom Rouvière, j'ai l'honneur de vous affirmer que ma résolution est prise, que ce soir à neuf heures, rescousse ou non rescousse, je pars avec vous, et, s'il vous faut ma parole pour gage, je vous la donne... Es-tu content?

ROUVIÈRE, le prenant par les épaules.

Va faire ta malle!

Dupuis sort par la porte de gauche.

SCÈNE IV

ROUVIÈRE, seul; il se frotte les mains.

Ah! ah! c'est donc à nous deux, ma chère madame Dupuis!... Assurément mon principal but en cette affaire est d'obliger Georges, — de le rendre à lui-même; mais je ne suis pas indifférent non plus au plaisir de lancer la foudre à travers la sérénité de cette matrone ridicule... Voilà une femme, je l'avoue, qui renverse toutes mes notions morales... Je ne suis pas un Turc... j'avais cru fort chrétienne-

ment jusqu'ici que la polygamie était un cas pendable... mais, ma foi! il est décidément impossible qu'un galant homme soit condamné à l'intimité perpétuelle d'une créature aussi parfaitement désagréable que l'est ce vieux pot-au-feu de village! — Avant même d'avoir vu cette femme je l'avais comprise, je l'avais jugée: elle m'était odieuse! Oui, je l'avais devinée tout entière; cette femme-là — j'en mettrais ma main au feu — conserve des pommes dans ses armoires à linge!... Ah! nous allons avoir probablement une chaude explication, car je sais quelles âmes de harpie se dérobent sous ces masques débonnaires: j'entrevois la griffe sous le gant ouaté de la dévote... Mais elle va trouver son maître, ou je me trompe fort. J'ai les pleins pouvoirs de Georges... j'ai sa parole... je sais qu'elle est solide... je ne lâcherai point prise. Excellent Georges! — C'est un martyr de trente années! mais pardieu! madame Dupuis, le vengeur est arrivé! (Il rit.) Ça me rappelle ma bataille contre cette mégère indienne à qui j'avais volé son manitou pendant son sommeil... Ah! la méchante drôlesse! C'est une chose extraordinaire comme toutes les vieilles femmes se ressemblent.

Au bruit de la porte qui s'ouvre, il se poste carrément le dos au feu.

SCÈNE V

ROUVIÈRE, MADAME DUPUIS, entrant du fond.

MADAME DUPUIS, parlant à sa chatte, qui essaie de se glisser à sa suite.

Pas du tout! vous vous êtes fait mettre à la porte, — restez-y. (Elle referme la porte.) Oh! Dieu!... oh! les mauvais sujets... ils ont fumé!

ROUVIÈRE.

Avons-nous fumé? (Il aspire avec bruit.) Dieu me protège, je

le crois! Eh bien! voyez jusqu'où peut aller la distraction, madame Dupuis... je ne m'en étais pas aperçu, tant nous étions absorbés, Georges et moi, dans notre grand projet.

MADAME DUPUIS, se débarrassant de sa mante et de son chapeau.

Quel projet?... Vous nous restez, monsieur Tom?

ROUVIÈRE.

Hum! pas précisément! mais, pour Georges et pour moi, cela revient au même. Savez-vous deviner les énigmes, madame Dupuis?

MADAME DUPUIS, le regardant fixement.

Vous n'emmenez pas Georges, par hasard?

ROUVIÈRE.

Mais avec votre permission, madame Dupuis, j'ai positivement cet avantage.

MADAME DUPUIS, souriant avec indécision et l'interrogeant du regard.

Non, non, n'est-ce pas?... Vous me jugerez bien simple, monsieur Rouvière, de répondre sérieusement à une plaisanterie... mais je n'en suis pas maîtresse... vous m'avez atteinte à la source de ma vie... Dites-moi... je vous en prie, dites-moi, mon bon monsieur Tom, que vous me laissez mon mari?

ROUVIÈRE.

Je vous laisse son cœur sans contredit, ma très chère dame; mais la vérité est que je vous enlève momentanément sa personne. En deux mots, Georges songeait depuis longtemps à reprendre langue dans le monde des vivants, et il a saisi avec joie l'occasion de ce départ précipité, qui coupe court à tout empêchement subalterne.

MADAME DUPUIS, s'appuyant d'une main sur un fauteuil, les yeux baissés et vagues, murmure à demi-voix.

C'est vrai?

ROUVIÈRE.

Tenez, l'entendez-vous, le forcené? quel tapage il fait

là-haut avec sa malle! Il la traîne sur le parquet comme un char de triomphe!... Ah çà! il ne vous paraîtra pas merveilleux, j'imagine, madame Dupuis, qu'après avoir séjourné trente années consécutives à Saint-Sauveur-le-Vicomte, un homme de la trempe de Georges...

MADAME DUPUIS, simplement, d'un ton bref.

Oh! ne m'expliquez rien... je comprends. Où l'emmenez-vous?

ROUVIÈRE.

Mais à vous dire vrai, ma chère dame, un peu partout, d'abord...

MADAME DUPUIS.

Pour combien de temps?

ROUVIÈRE.

Oh! pour un an — ou deux tout au plus.

MADAME DUPUIS, qui ne l'a pas écouté, se laisse tomber dans le fauteuil, et cache son visage dans ses deux mains.

Oh! mon Dieu!

ROUVIÈRE, fronçant le sourcil, à part.

Ah! cela tourne à l'élégie! (Haut, après un mouvement.) Allons, ma chère madame Dupuis! voyons donc! cela n'est pas raisonnable! de quoi s'agit-il après tout? d'un voyage! ce n'est pas la mort d'un homme qu'un voyage... on en revient, j'en suis la preuve... Eh! comment font donc les femmes des marins, mon Dieu?... Allons, encore!... Ah! véritablement, ce n'est pas bien! vous me mettez dans l'embarras, madame Dupuis, vous me rendez mon ambassade infiniment pénible!

MADAME DUPUIS, d'une voix brisée.

Excusez-moi, monsieur... vous voyez... je... je ne puis...

Elle laisse retomber sa tête dans sa main.

ROUVIÈRE fait un geste d'impatience et commence une rapide promenade, puis s'arrête tout à coup devant madame Dupuis.

Voilà justement, madame, — j'ai mission formelle de

vous le dire, — ce que Georges tient par-dessus tout à éviter.

MADAME DUPUIS, se levant à demi avec anxiété.

Est-ce que je ne vais pas le voir?

ROUVIÈRE.

Vous allez le revoir certainement, si vous reprenez un peu de fermeté; sinon, comme sa détermination est irrévocable, il vaut mieux, pour vous et pour lui, en demeurer là.

MADAME DUPUIS.

Eh bien! je vais être courageuse, je vous le promets... quelques minutes seulement... donnez-moi encore quelques minutes... Je ne puis pas... comme cela... tout d'un coup... Oh! Dieu! Dieu de bonté!

Elle pleure.

ROUVIÈRE.

Encore une fois, madame, votre désespoir me paraît tout à fait hors de proportion avec l'événement. Que diantre! je ne le mène pas à la guerre, votre mari.

MADAME DUPUIS, parlant comme un enfant, en essuyant ses larmes.

Non, non... je sais bien... il reviendra.

ROUVIÈRE.

Vous avez de la religion, madame Dupuis, voici le moment de vous en souvenir... Ce n'est pas tout que d'aller à l'église... il ne faut pas songer uniquement à soi en ce monde.

MADAME DUPUIS, parlant avec peine.

Mais... monsieur Rouvière... c'est qu'il n'est pas habitué, comme vous, à cette vie de fatigues continuelles... sa santé est plus frêle que vous ne le pensez... (Se levant et lui prenant les mains avec élan.) Vous aurez bien soin de lui, n'est-ce pas?

ROUVIÈRE, moins rude.

Hein!... sans doute, madame, sans doute; comptez sur

moi... je m'engage à vous le ramener frais et rose comme une demoiselle... Je m'y engage sur l'honneur, entendez-vous?... mais je vous en prie, plus de larmes, et surtout point de scène d'adieux.

MADAME DUPUIS.

Non, monsieur, vous serez content de moi ; vous verrez : — c'est fini. (Souriant.) Il n'y paraît plus déjà.

ROUVIÈRE.

Allons, c'est bien, madame Dupuis, c'est bien!... je fais grand cas, moi, des femmes vaillantes, des épouses sincèrement chrétiennes. — Et maintenant, que nous sommes de sang-froid, permettez-moi de vous répéter que cette immense affliction n'avait réellement pas de raison d'être. Qu'est-ce qu'une année? Mon Dieu, vous passerez six mois chez votre fille, je suppose; le reste du temps, vous vivrez ici, gentiment, au milieu de vos habitudes et de celles de Georges. Il ne sera même qu'à moitié absent, car tout ici vous parlera de lui; vous le retrouverez à chaque pas.

MADAME DUPUIS, secouant la tête.

Prenez garde, monsieur Tom, prenez garde, en me cherchant des consolations, d'augmenter une douleur que vous ne pouvez comprendre.

ROUVIÈRE.

Je vous demande pardon, madame, je la comprends, et je pensais vous le prouver.

MADAME DUPUIS.

Oh! monsieur, je n'accuse ni votre intelligence, — ni votre bonté, soyez-en sûr.

ROUVIÈRE.

Madame!

MADAME DUPUIS, avec effusion.

Mais enfin il y a des choses qu'on ne devine pas, monsieur Tom... Songez-vous combien votre existence a été

différente de la nôtre?... Vous avez été sage, vous... vous n'avez pas laissé votre cœur se prendre dans ces liens dont on ne sait le nombre et la force que le jour où ils se brisent... Oui, vous le disiez bien, tout ici, — jusqu'aux pierres du foyer, tout fait partie de notre vie commune : — tout unissait nos souvenirs et rapprochait nos pensées... tout nous aimait et tout nous était cher!... je le croyais du moins... Il n'y a qu'un instant encore, combien j'attachais de prix à ces objets familiers à tous deux depuis tant d'années, aux moindres traces de nos longues habitudes... à tous ces témoins des projets, des plaisirs, des chagrins partagés!... et maintenant ils ne sont plus, ils ne peuvent plus être pour moi que les ruines d'un bonheur mensonger, — les débris d'une illusion!...

ROUVIÈRE.

Eh! madame, l'exagération est étrange. En admettant que ce voyage jette quelque trouble dans le présent, le passé du moins demeure intact.

MADAME DUPUIS.

Vous vous trompez, monsieur. Ce voyage n'est rien sans doute, mais il répond cruellement à une question que je me suis adressée en secret toute ma vie... Georges est-il heureux?... Eh bien! non, j'étais seule heureuse... voilà la vérité! (Avec une vive émotion.) Il était résigné... mais pas heureux... Hélas! mon cœur pourtant, j'ose le dire, était digne du sien... mais pour le reste, je lui étais trop inégale; je le sentais amèrement. De quelle ressource pouvait être pour un esprit comme le sien le pauvre entretien d'une fille de province, étrangère à toute chose, et qui ne savait que l'aimer?

ROUVIÈRE.

Vous poussez à l'excès, madame, la défiance de vous-même : pour moi, plus je vous connais, mieux j'apprécie le choix que Georges a fait de vous.

MADAME DUPUIS.

Vous me flattez, monsieur Rouvière, parce que vous me voyez souffrir... vous êtes généreux... je veux l'être aussi, et vous pardonner toutes les peines que vous m'avez causées, car il y a bien longtemps que je vous ai maudit pour la première fois.

ROUVIÈRE.

Moi, madame? comment ai-je pu le mériter?... Mais avant tout, dites-moi, vous êtes mieux, n'est-ce pas? je ne sais à quoi cela tient; mais vous me paraissez rajeunie de dix ans.

MADAME DUPUIS, souriant.

Oui... je crois que j'ai un peu de fièvre... c'est ce qu'il faut.

ROUVIÈRE.

Voyons, courage!... mais enfin à quel titre ai-je figuré d'une façon si pénible dans votre destinée?

MADAME DUPUIS, un peu exaltée.

Mon Dieu! monsieur Tom, vous n'ignorez pas que toute femme, dès le lendemain de son mariage, se trouve en présence d'une rivalité bien redoutable, — celle des souvenirs de son mari... C'est une tâche difficile, croyez-moi, que de faire oublier tous les biens qu'on nous a sacrifiés, — que d'apaiser, nous seules, dans le cœur de notre époux, les regrets de son âge d'or, — regrets plus vifs chaque jour, à mesure que le lointain s'accroît et que la jeunesse s'efface!... Quant à moi, je m'aperçus bien vite, monsieur, que votre nom, si souvent invoqué, était pour Georges le symbole favori des plaisirs perdus... la plus riante incarnation des fantômes d'autrefois : vous représentiez, dans cette chère pensée, l'indépendance, l'aventure, le temps des courtes douleurs et des espoirs infinis... moi, j'étais la vie positive, le terre-à-terre du ménage, le souci de la veille et du lendemain... J'étais... la prose, et vous

étiez la poésie; c'était donc vous qu'il fallait combattre : j'y mis tous mes soins, toute mon âme... Hélas! j'avais beau faire, vous étiez le plus fort! Tous les jours, Georges devenait plus rêveur, et je sentais que chaque moment de tristesse marquait un de vos triomphes... Ah! que de fois j'ai caché dans l'ombre de ce foyer, — ou sous les saules de ce petit jardin, — mes défaites et mes pleurs!... Mais j'étais jeune alors, — et Dieu aime la jeunesse... il me donna ma fille, vous fûtes vaincu. (Douloureusement.) Aujourd'hui... l'ange est parti, — la victoire vous revient.

ROUVIÈRE, d'une voix saccadée.

Qui sait, madame? Le dernier mot n'en est pas dit. Vous allez voir Georges. Parlez-lui. Vous pouvez encore empêcher ce départ.

MADAME DUPUIS, avec douceur.

Je vous l'ai promis, — je n'essaierai pas.

ROUVIÈRE.

Eh! je vous rends votre promesse; je ne veux pas être votre mauvais génie, moi. Je suis brusque, madame... personnel quelquefois, — c'est mon métier de vieux garçon; mais je ne suis pas méchant, — daignez le croire.

MADAME DUPUIS.

Je le vois, je le vois; mais je connais Georges, monsieur : tous mes efforts seraient inutiles; ils l'irriteraient, voilà tout... Et quand même, à force de larmes, je pourrais le retenir, maintenant je ne le voudrais pas.... Je n'aurais fait que joindre un regret plus amer et plus récent à tous ceux qui déjà empoisonnaient sa vie. Demain, toujours, son ennui, ses allusions involontaires, son silence même, me reprocheraient mon triste avantage... Non, — il faut qu'il parte.

ROUVIÈRE, après une pause.

Tout cela est juste, — très juste... Il n'y a pas moyen de le contester... vous êtes dans le vrai. Comptez du moins,

madame, que j'abrègerai autant qu'il sera en moi la durée de son absence.

MADAME DUPUIS.

J'y compte... Merci. (Elle lui tend sa main que Rouvière baise en s'inclinant profondément. — On entend au dehors un grand bruit suivi d'un tumulte de voix. Madame Dupuis reprend avec effroi :) Mon Dieu! qu'y a-t-il?... C'est lui! je reconnais sa voix.

Georges Dupuis ouvre la porte avec fracas et entre suivi de Marianne

SCÈNE VI

ROUVIÈRE, DUPUIS, MADAME DUPUIS,
MARIANNE, au fond.

Ils sortent de la chambre à gauche.

DUPUIS, à Marianne.

Vous êtes une maladroite! taisez-vous! Ne dirait-on pas que cette malle pleine de linge est une montagne à porter? (A sa femme.) Figure-toi, ma chère, que cette sottie fille ne trouve rien de si plaisant que de laisser rouler ma malle du haut en bas de l'escalier!

MARIANNE, allant à la table et rangeant les verres.

Dam! monsieur, depuis que vous m'avez dit que vous alliez à Rome, je ne sens plus ni bras ni jambes, moi! je n'ai plus de forces! Aller à Rome! ma foi! voilà du nouveau... et du beau!

DUPUIS.

Cette fille est folle!... De quoi vous mêlez-vous, s'il vous plaît?

MARIANNE, emportant le plateau au café.

De rien. — Mais c'est une drôle d'idée tout de même

qui vous prend de laisser Madame toute seule, — à son âge, — pour aller à Rome! Bien heureux si vous la retrouvez!... je n'en répons pas...

DUPUIS, se contenant *.

Marianne, prenez garde! vous voyez que je ne suis pas content.

MARIANNE.

Je crois bien... Vous n'êtes pas content des autres, parce que vous n'êtes pas content de vous; c'est l'usage.

DUPUIS, éclatant.

Je vous chasse, Marianne!

MARIANNE.

Hein?

MADAME DUPUIS, sévèrement.

Allez vite en bas, ma fille.

DUPUIS.

Je vous chasse! Quand ce serait le dernier mot que je dirais dans ma maison, il sera obéi! je vous chasse!

Marianne sort par le fond.

DUPUIS, à sa femme.

C'est votre faute aussi, ma chère amie. Vous laissez vos domestiques se mettre vis-à-vis de vous sur le pied d'une familiarité déplacée, — et voilà ce qui arrive! Vous avez entendu que j'ai chassé cette fille?

MADAME DUPUIS.

Oui, mon ami. — Je lui ferai son compte demain matin, si tu ne reviens pas sur ton arrêt.

DUPUIS.

Si je ne reviens pas? Est-ce ma coutume de changer d'avis toutes les cinq minutes? Suis-je une girouette? ou

* Rouvière, près de la cheminée, Dupuis, Marianne, madame Dupuis.

me juge-t-on assez affaibli par l'âge pour me laisser faire la leçon chez moi par mes valets?

MADAME DUPUIS.

De grâce, mon ami, pas un mot de plus là-dessus : — elle sortira demain. (Parlant vite, elle va sortir et revient sur ses pas*.) Mais je voudrais savoir, Georges, si tu as bien tout ce qu'il te faut... Permets-moi de jeter un coup d'œil sur cette malle, veux-tu? Les hommes ne sont pas grands connaisseurs en matière de nippes, et il suffit en voyage d'une niaiserie qu'on ne retrouve pas pour vous irriter toute une journée... Je sais bien qu'on peut acheter ce qui manque; mais à quoi bon, si on peut s'en dispenser?... (Gaiement.) Et puis cela vous fera penser à moi le long de la route, vagabond!

DUPUIS.

A ta guise, ma chère... Voici les clefs.

Madame Dupuis sort par la porte de gauche.

SCÈNE VII

ROUVIÈRE, DUPUIS.

DUPUIS, changeant de ton et de visage dès que sa femme est sortie.

Dis-moi donc, mon ami, il me semble qu'elle a très bien pris cela?

ROUVIÈRE, sérieux.

Parfaitement. — Sais-tu, Georges, qu'elle a du bon, ta femme?

DUPUIS, le regardant avec attention.

N'est-ce pas?

ROUVIÈRE.

Elle est timide, modeste à l'excès; cela lui fait tort.

* Rouvière, madame Dupuis, Dupuis.

DUPUIS.

Je te le disais bien, mon ami... Elle avait peur de toi... Tiens, je gagerais qu'une fois la glace rompue entre vous deux, tu auras eu peine à la reconnaître?

ROUVIÈRE.

C'est la vérité. Sous le coup de l'émotion, — car je ne te cache pas qu'elle a été d'abord vivement émue, — elle a trouvé dans son cœur des accents... qui m'ont surpris.

DUPUIS.

Oh! pour du cœur, elle en a!

ROUVIÈRE.

Tu pourrais ajouter qu'elle a de l'esprit, et du plus délicat, et du plus élevé, au besoin!

DUPUIS, radieux.

Eh! mon ami, je le sais bien! je ne suis pas moi-même une bête, n'est-ce pas? L'aurais-je épousée, je te le demande, si je n'avais pas compris qu'il y avait là quelque chose?... Aussi, ce serait à refaire, je te le dis la main sur la conscience, je le referais... et non seulement, Tom, je suis heureux de mon choix, mais j'en suis fier!... Eh! mon Dieu, elle a des travers... je les vois mieux que personne; mais, de bonne foi, qu'est-ce que c'est qu'un peu de gaucherie, de jargon local, — quelques préoccupations de clocher, — lorsqu'à côté de ces taches on voit éclater chez une femme la tendresse la plus dévouée et la plus ferme, le sens le plus droit et le plus exquis, — la piété la plus ardente, — et en même temps la plus discrète... toutes les vertus enfin qui peuvent captiver un honnête homme?

ROUVIÈRE, riant et lui touchant l'épaule.

Ah! ah! l'honnête homme! Je te vois venir!... Allons... c'est bien.

DUPUIS.

Comment?

ROUVIÈRE.

Bon! la conclusion de ce discours est assez claire : en y songeant mieux, en évaluant plus à loisir tout le prix du trésor qu'on a dans sa maison, — on a perdu le courage de le quitter. Tu me laisses partir seul enfin... Au surplus, je le comprends.

DUPUIS.

Je te le jure, mon ami...

ROUVIÈRE.

Assez, assez... je le comprends, te dis-je.

DUPUIS, avec humeur.

Eh! tu le comprends mal... Je n'ai jamais mis en oubli les qualités de ma femme; mais, fût-elle dix fois une sainte, il n'en demeure pas moins vrai que j'ai vécu, moi, comme un limaçon! Eh pardié! ses vertus, je n'en jouirai que mieux quand le sentiment de ma dégradation intellectuelle ne se mêlera plus, comme la voix de l'insulteur romain, à mes plus douces émotions!

ROUVIÈRE, haussant les épaules.

Il me fait rire, ma parole, avec sa dégradation intellectuelle!

DUPUIS.

Tu ne riais pas, il n'y a qu'un instant, quand tu me la dépeignais avec des couleurs — dont ton amitié tempérerait à peine l'énergie!

ROUVIÈRE.

Comment! tu n'as pas vu que je plaisantais?... Tous les gens d'esprit qui habitent la province s'imaginent qu'ils y deviennent idiots.

DUPUIS.

Quoi qu'il en soit, je tiens à ce voyage plus que jamais : si j'ai eu un moment d'hésitation, il est passé; j'ai pu craindre, je l'avoue, l'impression de ce départ sur l'esprit

de ma femme, mais sa contenance vient de dissiper mes derniers scrupules.

ROUVIÈRE.

Écoute, Georges; tu te fies trop aux apparences : pour ne pas te contrarier, ta femme affecte une fermeté qui est bien loin de son cœur. Je sais, moi...

DUPUIS, avec colère.

Tu sais, toi!... tu sais que tu as réfléchi, que je te gênerais, et tu me plantes là, voilà!

ROUVIÈRE.

Mais non, Georges!... c'est un malentendu, — rien de plus. J'ai cru sincèrement, à ton langage, que tu avais changé de visée... J'ai cru aller au-devant de tes vœux en te rendant ta parole... Dès que tu persistes, il suffit; j'en suis ravi.

MARIANNE, ouvrant la porte du fond.

Voilà les chevaux!

Elle referme la porte brusquement.

ROUVIÈRE.

Bon! elle m'égorgerait, si elle pouvait, cette vieille-là. Or çà, ceignons nos reins. (Il s'approche de la cheminée, près de laquelle est son tartan de voyage.) A propos... diable!... je crois me souvenir que tu ne dors pas en voiture, toi?

DUPUIS.

Je te demande pardon! le mieux du monde.

ROUVIÈRE.

Bon, tant mieux... C'est attelé, je pense?... (Il va à la fenêtre *.) Cette fenêtre donne-t-elle sur la rue? (Il l'entr'ouvre et la referme aussitôt.) Oh! oh! quelle bise infernale!... c'est à fendre les pierres!... Ah çà! j'y songe... j'ai une glace brisée... j'ai peur que tu ne gèles là-dedans, mon pauvre ami!

* Dupuis, Rouvière.

DUPUIS, faisant sa toilette de voyage.

Ne crains rien ; je supporte le froid comme un Lapon.

ROUVIÈRE.

Oui?... Allons, bravo!...

Neuf neures sonnent. Entre madame Dupuis, par la gauche, portant un châle.

SCÈNE VIII

ROUVIÈRE, MADAME DUPUIS, DUPUIS.

MADAME DUPUIS, d'une voix brève et agitée.

Tout est prêt. Voici tes clefs, mon ami. J'ai réparé quelques oublis, tu verras, et puis, tiens, je t'ai coupé une moitié de mon vieux cachemire pour t'envelopper le cou.

DUPUIS.

Quelle folie!... couper son cachemire!... Allons! puisque c'est fait, donne; mais c'est de la folie.

MADAME DUPUIS.

Et voici l'autre pour vous, monsieur Tom.

ROUVIÈRE.

Pour moi? (Il la regarde fixement.) Merci, madame, merci bien.

MADAME DUPUIS.

Vous vous souviendrez de vos promesses, monsieur, n'est-ce pas? (Rouvière fait signe que oui, et se détourne avec brusquerie.) Et toi, Georges, tu écriras à ta fille, surtout?

DUPUIS.

Souvent, — et à toi aussi. (Il enfonce sa casquette sur ses yeux.) Tiens, nous sommes aujourd'hui le 12 janvier... eh bien...

ROUVIÈRE.

12 janvier ! Comment ! c'est aujourd'hui le 12 janvier ?

MADAME DUPUIS.

Oui, — je pense... Quelle date est-ce donc, le 12 janvier ?

ROUVIÈRE.

Oh ! c'est une date qui ne regarde que moi... Il y a cinq ans, — à pareille époque et presque à pareille heure, — je traversais une épreuve qui sortira difficilement de ma mémoire... (Frappant du pied.) Y sommes-nous, Georges ?

DUPUIS.

Quelle épreuve ? Un accident ?

ROUVIÈRE.

Non. J'étais malade, tout simplement, je te l'ai dit, tantôt, — et malade dans une auberge, ce qui n'est pas gai.

DUPUIS, sèchement.

On est malade partout.

ROUVIÈRE.

Évidemment ; mais à quel point les impressions de la maladie et de la mort elle-même peuvent être différentes suivant les conditions où elles nous surprennent, voilà ce qu'il faut avoir éprouvé pour le concevoir.

DUPUIS.

Heu ! la mort est toujours la mort.

ROUVIÈRE.

Tu crois cela, toi?... J'aurais voulu t'y voir. Tiens*... c'était à Peschiera, sur le lac de Garda, joli pays d'ailleurs... Nous passerons par là... je te montrerai la maison... J'y fus retenu par je ne sais quelle fièvre d'un méchant caractère. Pendant huit jours, tout alla bien, car j'étais dans un délire continu ; mais un beau soir, — dans la soirée du 12 au 13 janvier, justement, je m'éveillai

*Madame Dupuis, Rouvière, Dupuis.

tout à coup avec un tel sentiment d'anxiété et de faiblesse, et en même temps avec une lucidité d'esprit si bizarre, que je ne doutai pas de ma fin prochaine... Eh bien! Georges, j'ai affronté dans ma vie bien des scènes d'épouvante, — et je me les rappelle avec une sorte de plaisir; mais, quand je songe à l'instant de mon réveil dans cette misérable chambre d'auberge, — des frissons d'horreur me courent dans les os*.

DUPUIS, se rapprochant.

Que vis-tu donc dans cette chambre?

ROUVIÈRE.

Rien d'extraordinaire cependant. — Des gens qui croyaient, comme moi, que j'allais passer; — une vieille femme et un jeune médecin, qui causaient bas dans un coin, un prêtre agenouillé au pied de mon lit, et pour encadrement à ce tableau d'une banalité funèbre, les rideaux flétris et les meubles dépareillés d'un hôtel garni. Mais ce qui me révolta, ce qui me remua jusqu'au fond de l'âme, ce ne fut ni l'aspect ignoble de cet intérieur, ni même l'appareil de mort qui le remplissait : ce fut l'air d'insouciance et de distraction barbare répandu autour de moi, ce fut l'abandon profond, le vide où je me sentais mourir. — Je ne pouvais parler, mais... Dieu! que cette vision m'est demeurée présente!... je regardais comme un suppliant de tous côtés, essayant de rattacher à quelque faible lien la vie qui m'échappait, demandant avec angoisse à ces visages impassibles un signe d'intérêt ou seulement de pitié, interrogeant dans l'ombre les murs même, les meubles, tout... cherchant un seul objet qui me parlât au cœur... un seul souvenir qui me berçât mon dernier sommeil... quelque chose qui m'eût connu et qui me dit adieu! — Tout m'était étranger.

* Madame Dupuis, Dupuis, Rouvière.

DUPUIS.

Pauvre ami! il est certain qu'en ce moment de crise, l'isolement peut avoir ses tristesses; mais l'entourage de famille a les siennes, qui ne valent pas mieux.

ROUVIÈRE, avec une mélancolie grave.

Le penses-tu?... Quant à moi, la mort, telle que Dieu l'a faite pour tous les hommes, telle que le plus grand nombre la souffre, la mort attendrie et consolée, celle qui est pleurée et qui pleure aussi, m'apparaissait, auprès de mon agonie solitaire, comme une douce fête à peine troublée!... Ah! je fis, cette nuit-là, de singulières réflexions!... (Il se frappe le front de la main.) Voyons, es-tu prêt*?

DUPUIS.

Quand tu voudras... Quelles réflexions pouvais-tu faire?

ROUVIÈRE.

Ah! pour te dire vrai, je perdis quelques grains de mon orgueil; je me félicitai moins de l'existence que j'avais choisie hors de l'ornière commune... Pourquoi le nier? Le vrai livre de la vie s'ouvrit tout à coup sous mes yeux, et j'y lus à toutes les pages, écrit d'une main divine, les mots *devoir* et *sacrifice*! Je n'avais pas voulu de cette loi vulgaire; je n'en avais vu que les rigueurs: j'en connus les bienfaits!... j'en avais déserté les entraves pour courir à l'indépendance, et je n'avais trouvé qu'un éternel exil... j'avais pensé conquérir sur la routine humaine des biens inconnus de la foule, je n'avais conquis qu'une jeunesse sans affection, — une vieillesse sans appuis, — une mort sans larmes!... (Avec force.) Alors, Georges, alors je sus à quel prix Dieu nous vend l'égoïsme!

DUPUIS.

Tu fus longtemps dans cet état?

ROUVIÈRE.

Assez pour ne l'oublier jamais... Le jeune médecin,

* Madame Dupuis, Rouvière, Dupuis.

voyant mon regard se fixer sur lui, s'approcha de mon lit, et je sentis sur mon bras le contact de sa main froide, indifférente comme son cœur. Je le repoussai et je fermai les yeux. — J'avais vu mourir mon père; je me rappelai soudain, avec une clarté de souvenir qui m'éblouit comme une apparition, tous ceux qui l'avaient assisté à cette heure suprême, les serviteurs familiers de la maison, le vieux docteur et le prêtre à cheveux blancs, l'un et l'autre ses amis d'enfance, — ma mère enfin, mon excellente mère, tous penchés vers lui, tous lui souriant à travers leurs pleurs, et lui charmant la mort après lui avoir enchanté la vie! A cette pensée, à ces images, mon cœur, tout desséché qu'il fût, se fondit en sanglots... (Sa voix se brise.) J'étais sauvé.

DUPUIS, troublé.

Ces souvenirs te font mal, mon ami!

ROUVIÈRE, d'une voix rauque

Ils me font mal, oui!... c'est que tout ce que je vois ici, dans ce salon même, les réveille... les exalte encore! (se parlant à lui-même.) Tous ces logis d'autrefois se ressemblent... j'ai vu tout cela dans ma première... dans ma meilleure jeunesse... Près de la fenêtre, comme ici, était la petite table de travail devant laquelle je retrouvais ma mère chaque année; au coin du feu, le grand fauteuil d'où mon père se levait pour m'embrasser; sur les murs, les portraits de famille, gardiens de la paix et de l'honneur domestiques; partout, comme ici, la trame visible de deux existences étroitement unies... à jamais enlacées!... C'est là que je les ai vus... J'aurais dû m'instruire à leur exemple... et il m'a fallu traîner par toute la terre l'ennui de ma vie déracinée et le remords sans trêve du devoir méconnu — avant de comprendre qu'ils étaient heureux!... Eux-mêmes le savaient-ils?... Hélas! n'ai-je pas entendu mon père envier ces amers plaisirs que je devais goûter? n'ai-je pas été plus d'une fois le témoin ou

le confident de leurs plaintes, de leurs griefs mutuels? Pauvres vieillards! et, dès que l'un d'eux eut disparu, l'autre ne put vivre...

DUPUIS.

Mon ami!

ROUVIÈRE, très ému.

Eh bien! moi, sitôt que cette maison fut vide, je la vendis!... j'eus ce cœur-là!... La chambre où j'étais né, la fenêtre où travaillait ma mère, où j'avais vu le soleil pour la première fois, toutes les traditions, toutes les fidèles amitiés du sol natal, je vendis tout!... Je fis mieux... j'aliénaï mon patrimoine... je rivai à jamais la chaîne de mon égoïsme... si bien qu'aujourd'hui je ne puis plus même assurer à ma vieillesse, par l'appât d'un héritage, le mensonge d'un peu de dévouement... (Marianne entre; sur un signe de madame Dupuis elle s'arrête près de la porte.) Hélas! ce qui m'est plus sensible, je ne puis racheter cette pauvre maison de village, pour y être aimé... au moins par des ombres... pour y vivre moins seul les derniers jours qui me restent, pour y mourir!... (Avec violence.) Eh bien! partirons-nous enfin?

DUPUIS, avec élan, lui saisissant la main*.

Oui, Tom, oui, nous allons partir, si tu refuses d'accepter pour toujours à mon foyer de famille la place d'un ami, — la place d'un frère. (A sa femme.) Et toi, — ne pleure pas... oublie cette heure d'ingratitude... la première de ma vie... la dernière aussi!

MADAME DUPUIS, lui sautant au cou.

Oh! Georges! (Courant à Rouvière, qui les regarde d'un œil humide**.) Oh! monsieur Tom, si ce bonheur que vous venez de nous rendre pouvait vous tenter, avec quelle joie nous vous en ferions votre part!

* Madame Dupuis, Rouvière, Dupuis.

** Dupuis, Rouvière, madame Dupuis, Marianne.

ROUVIÈRE, hésitant

Madame!... mes amis!... Ah! Georges, on ne joue pas avec la vérité... je me suis pris comme un enfant au piège que je te tendais. (Il s'assied comme près de défaillir. Georges et sa femme l'entourent en le suppliant. — Il reprend à demi-voix.) C'est un doux songe cependant pour un pauvre abandonné comme moi!

MADAME DUPUIS, joignant les mains avec transport.

Il reste!

MARIANNE, qui s'essuie les yeux dans un coin.

Je vas lui faire son lit dans la belle chambre bleue, n'est-ce pas, madame?

Elle court vers la porte.

ROUVIÈRE, se levant précipitamment.

Eh! diable, Marianne!

MARIANNE.

Je vous dis que j'y vas!

ROUVIÈRE.

Eh bien!... oui, c'est bon... mais n'allez pas me mettre les pieds plus haut que la tête, ma toute belle!... quarante centimètres d'inclinaison, s'il vous plaît! et puis Marianne, gardez-vous, sur votre vie... (Il s'interrompt, secoue la tête en souriant et ajoute avec douceur.) Faites comme vous l'entendrez, Marianne, ce sera très bien. (Marianne sort.) Vous voyez, mes amis, toujours ce maudit égoïsme qui perce... mais vous me déférez de cela, vous autres... Ah! je vais donc me reposer un peu! (Il se rassied.) Faites-moi un grand plaisir, madame Dupuis... Je connais par expérience les misères de l'exil... rappelez votre chatte!

LA FÉE

COMÉDIE EN UN ACTE

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du VAUDEVILLE,
le 26 août 1856.

PERSONNAGES

ACTEURS

| | |
|---|------------------------------|
| LE COMTE HENRI DE COMMINGES, trente-deux ans. | MM. MUNIÉ. |
| LE VICOMTE HECTOR DE MAULÉON, trente ans. | PAUL GEOFFROY |
| MADemoiselle AuroRE DE KERDIC, soixante ans; cheveux gris; un nuage de poudre; toilette de son âge, mais très soignée. | M ^{lle} SAINT-MARC. |
| FRANÇOIS, son domestique, octogénaire; apparences de la décrépitude; cheveux et sourcils blancs; il est en culotte et en bas noirs; souliers à boucles. | MM. PARADE. |
| YVONNET, domestique du vicomte; livrée. | GALABERD. |

La scène se passe de nos jours, en Bretagne, sur la lisière de la forêt de Brocelyande.

(Cette forêt est célèbre dans les vieilles légendes bretonnes; on y montre encore la fontaine de l'enchanteur Merlin.)

LA FÉE

CHEZ MADEMOISELLE DE KERDIC.

Un petit salon de campagne. Décor très peu profond. Au fond, porte à deux battants. De chaque côté de cette porte, une fenêtre garnie de petits et grands rideaux. A droite et à gauche, une porte en pan coupé. Au premier plan, à droite, une cheminée; sur la cheminée, pendule, vases rustiques garnis de bruyère; à droite de la pendule, un pied de lampe carcel; à gauche, une lampe carcel allumée sur son pied et avec un abat-jour. — Au premier plan à gauche, un piano; dessus, une lampe carcel allumée, avec un abat-jour; à côté, une petite corbeille à tapisserie avec laine et ouvrage commencé, une étoile à dévider la laine. — A côté du piano, un porte-musique. — Au fond, à gauche de la porte à deux battants et à hauteur du soubassement de la fenêtre, un buffet; dessus, des couverts, une cuiller à potage, des couteaux, une pile d'assiettes, une bouteille de vin et une carafe, deux verres à pied. — A droite de la porte à deux battants, une petite table à manger garnie de sa nappe, dessus, deux assiettes plates et deux à potage, deux petits pains et trois serviettes. A droite de cette table, un siège, chaise ou x. A droite et à gauche de la porte à deux battants, une chaise; devant le piano, un tabouret tournant; à côté, un fauteuil. — Près de la cheminée, une chauffeuse; devant, un petit coussin de pied. Sur un petit meuble de fantaisie, entre le piano et la porte latérale, à gauche, papier, plumes et encre.

SCÈNE PREMIÈRE

LE COMTE, FRANÇOIS.

Le jour baisse. Au lever du rideau, François semble sortir de la porte latérale de gauche, et va à la cheminée. — Le comte de Comminges entre par le fond: il entre brusquement; il est très pâle; il promène rapidement ses regards autour du salon. Apercevant François:

LE COMTE*.

Ah! voici enfin un visage! (Il regarde François qui, à demi courbé,

* Le comte, François.

le considère de son côté d'un œil curieux : le comte, pendant toute cette scène et pendant toute la scène suivante, conserve un front soucieux et impassible, ne souriant jamais. — A part.) Singulier petit vieillard. (Haut.) Pardon, monsieur, puis-je vous demander si vous êtes le propriétaire de cette maisonnette ?

FRANÇOIS, grondant : une voix lente et cassée.

Hon ! maisonnette ! — Une habitation entre cour et jardin, avec dépaissance pour deux vaches, boulangerie, colombier, garennes et autres dépendances seigneuriales. Maisonnette ! — Eh Seigneur ! Monsieur habite le palais des Tuileries apparemment ?

LE COMTE.

Je n'ai pas prétendu vous offenser, monsieur : êtes-vous le propriétaire de ce petit château ?

FRANÇOIS.

Propriétaire... Non, monsieur, je ne suis pas propriétaire ; je suis domestique... Je suis domestique, pour vous servir ; — c'est-à-dire pourvu que cela ne me gêne pas trop, car je suis d'un âge à ne me gêner pour personne, monsieur, hormis pour ma maîtresse.

LE COMTE.

C'est trop juste, mon ami. Et votre maîtresse est probablement la dame voilée qui vient d'entrer dans cette maison. J'aurais désiré lui présenter mes excuses ; je crains de l'avoir effrayée. Le hasard me l'a fait rencontrer, à la nuit tombante, dans la forêt voisine, — la forêt de Broce-lyande, je crois, — près de cette fameuse fontaine des Fées... de Merlin... je ne sais comment on l'appelle...

FRANÇOIS, se déridant.

La fontaine de Merlin... de l'enchanteur Merlin... Mauvais endroits pour les rencontres, jeune homme... Eh ! eh !

Il rit en vieillard.

LE COMTE, à part.

Singulier vieillard! (Haut.) La supposant égarée, j'ai voulu lui offrir mes services...

FRANÇOIS.

Ah! ah! jeune homme! Eh! Seigneur!

LE COMTE.

Elle a eu peur, je suppose, et ce malentendu nous a conduits jusqu'ici, elle se sauvant, moi la poursuivant... Pensez-vous qu'elle consente à recevoir mes explications?

FRANÇOIS, très gracieux.

Je le pense, jeune homme; je m'en flatte. Eh! eh!

Il rit en le regardant d'un air d'intelligence et se dirige à droite vers la porte latérale*.

LE COMTE, à part.

Ce vieillard se moque-t-il de moi? Voyons donc. (Haut.) Dites-moi, mon ami, comment s'appelle votre maîtresse?

FRANÇOIS.

Elle s'appelle mademoiselle Aurore de Kerdic, bien qu'on la nomme le plus souvent dans le pays la Fée de Broce-lyande.

LE COMTE.

La fée!... (A part.) Voilà qui est bizarre... (Haut.) La fée... dis-tu?... Et elle est jolie, j'imagine, en cette qualité?

FRANÇOIS.

Oh! charmante, monsieur, du moins à mes yeux.

LE COMTE.

Elle est jeune, n'est-ce pas?

FRANÇOIS.

Oui, monsieur, elle est jeune, du moins relativement.

* François, le comte.

LE COMTE.

Relativement... à quoi?

FRANÇOIS.

Relativement à moi.

LE COMTE.

Mais tu as au moins cent ans, toi?

FRANÇOIS.

Soixante-dix-neuf seulement, monsieur, vienne la Noël.

LE COMTE.

Et ta maîtresse se trouve avoir à ce compte?...

FRANÇOIS, gracieusement.

Cinquante-neuf ans, monsieur, viennent les roses.

LE COMTE, vivement, mais avec gravité.

Il est inutile de la déranger, mon ami. Toutes réflexions faites, elle n'a déjà que trop souffert de mon importunité. (A part, descendant un peu la scène.) Est-ce une mystification? — est-ce un méchant caprice du hasard qui m'a conduit en présence de ce vieillard idiot et d'une vieille fille de province, à demi folle probablement?... Peu m'importe!... Je ne me donnerai pas l'ennui de pénétrer ce mystère... Ce qu'il y a de certain, c'est que je ne porterai pas plus loin le fardeau d'une existence odieuse... Elle ne tenait plus depuis trois mois qu'à un fil... — La curiosité... Le voilà rompu... tout est dit. (A François, lui donnant de l'argent.) Mon bonhomme, prends ceci; prends, — et adieu. (Il fait un pas et se retourne.) Dis-moi*... (A part.) Oui, l'idée me plaît... (Haut.) Cette fontaine de Merlin est-elle profonde, que l'on sache?

FRANÇOIS, le regardant en-dessous.

Assez pour qu'un chien s'y noie.

LE COMTE, fixant sur lui un regard attentif.

Que veux-tu dire?

* Le comte, François.

FRANÇOIS. Son accent de vieillard se marque d'une nuance de fermeté dans cette fin de scène.

Qu'un chrétien qui se noie ne vaut pas mieux qu'un chien.

LE COMTE, violemment.

Comment sais-tu que je veux me noyer? Tu es aposté... tu es payé pour me dire cela!...

FRANÇOIS.

Vous vous parlez tout haut à vous-même: il ne faut pas être sorcier pour deviner vos projets... Eh! Seigneur! on a bien raison de le dire: Chaque temps a ses mœurs... Le grand-père et le père de Monsieur se sont fait tuer sur quelque champ de bataille, — pour leur pays, — et Monsieur va se noyer dans une mare, — pour son plaisir... Voilà ce qu'ils appellent le progrès... eh! eh!

LE COMTE, menaçant.

Misérable vieillard!

FRANÇOIS.

Eh! oui sans doute, je suis un misérable vieillard... un misérable vieillard qui a eu dans sa longue carrière plus d'une belle occasion de maudire l'existence et de jeter sa défroque sur la route; — mais qui n'en a jamais eu la pensée, monsieur, parce que, s'il a manqué de pain quelquefois, il n'a jamais manqué de cœur.

LE COMTE.

Drôle!... Qui es-tu? Qui t'a payé, encore une fois, pour me parler ainsi?... Mais tu n'es qu'un agent subalterne dans l'intrigue qui m'enveloppe... ce n'est pas à toi que je m'en prendrai... J'irai jusqu'aux machinateurs de cette outrageante comédie... ils sauront qu'il en peut coûter cher de rire à mes dépens... Où est ta maîtresse*?... Maintenant, je veux la voir...

* François, le comte.

La voici, jeune homme.

La porte latérale de gauche s'ouvre; mademoiselle de Kerdic paraît.

SCÈNE II

LES MÊMES, MADEMOISELLE DE KERDIC, s'arrêtant
à peine entrée*.

Mademoiselle de Kerdic et François, par des signes d'intelligence qu'ils échangent dans le cours de la pièce, laissent entrevoir au public le secret de la comédie qu'ils jouent vis-à-vis de M. de Comminges.

LE COMTE, d'un ton brusque.

Ah! c'est bien! Madame, ou Mademoiselle...

Il fait violemment deux pas vers elle, et s'arrête tout à coup comme frappé de la distinction et de la dignité que révèlent les traits et la tenue de la vieille dame; il s'incline.

MADMOISELLE DE KERDIC.

Que veut monsieur, François?

FRANÇOIS.

Mademoiselle, il veut se noyer.

MADMOISELLE DE KERDIC, d'un ton naturel et digne.

Qu'est-ce que c'est donc? (Le comte les regarde tour à tour avec un mélange d'embarras et de surprise soupçonneuse.) Monsieur, une fois rentrée chez moi, j'espérais être à l'abri d'une persécution... vraiment inexplicable. J'ai beau rappeler mes souvenirs, je ne vous connais pas... Que me voulez-vous?

LE COMTE.

Mademoiselle, je ne puis concevoir... il est impossible...

Il la regarde encore.

* Mademoiselle de Kerdic, François, le comte.

MADemoiselle DE KERDIC.

Votre extérieur, monsieur, semble annoncer un homme dont l'esprit est sain, et cependant...

LE COMTE, très poli*.

Ma conduite est aussi folle qu'inconvenante, n'est-il pas vrai? Mais veuillez me croire sur parole, mademoiselle, les circonstances singulières dont je suis le jouet justifient ce qui vous paraît être le plus inexcusable dans mes procédés. — Il m'a suffi, au reste, de vous voir en face un seul instant, pour être assuré qu'une personne comme vous n'a jamais trempé dans une intrigue — et pour regretter amèrement l'indiscrétion obstinée — dont je me suis rendu coupable envers vous.

MADemoiselle DE KERDIC, souriant légèrement.

Je crois, en effet, qu'il vous a suffi de me voir en face, pour éprouver un sincère regret de votre poursuite: bien des femmes, même de mon âge, monsieur, vous pardonneraient plus difficilement peut-être votre contrition d'à présent — que votre offense de tout à l'heure... Quant à moi, Dieu merci, je vous pardonne de grand cœur l'une et l'autre...

LE COMTE.

Mademoiselle, vous me faites sérieusement injure, si vous croyez avoir été en butte à la galanterie banale d'un fat... Je suis, comme j'ai eu l'honneur de vous le dire, le jouet de circonstances vraiment extraordinaires au dernier point, et...

MADemoiselle DE KERDIC.

Il suffit, monsieur: chacun a ses affaires. — Mais enfin, quel qu'en soit le motif, vous avez fait une course forcée: voulez-vous vous reposer un peu?

LE COMTE.

Oh! je me garderai bien de vous gêner davantage.

* Mademoiselle de Kerdic, le comte, François.

MADemoiselle DE KERDIC.

Vous ne me gênez pas... au contraire; on aime à voir de près, quand on est rassuré, les objets de son effroi, et j'avoue que vous m'avez fait grand'peur dans ce bois; restez donc... à moins que les rôles ne soient changés, que ce ne soit moi maintenant qui vous...

LE COMTE, avec un geste poli.

Permettez-moi du moins de me présenter à vous plus régulièrement: je me nomme Henri de Comminges.

MADemoiselle DE KERDIC.

Asseyez-vous donc, monsieur de Comminges*. (Elle lui montre un fauteuil près de la cheminée, et s'assoit de son côté. — François, depuis l'entrée de sa maîtresse, suit la conversation avec un intérêt souriant; il conserve, en général, cette attitude et cette physionomie pendant toute la pièce; seulement chaque fois que ses services sont réclamés, il sort de son extase et devient sombre.) Mais nous n'avons plus de feu... François... on gèle ici, mon ami, tu entends?

FRANÇOIS, soucieux.

On gèle... on gèle... (Il s'approche de la cheminée, et se courbe péniblement pour attiser le feu.) Qu'est-ce que vous direz donc quand vous aurez mon âge? Eh! Seigneur, si vous étiez forcée d'allumer le feu pour les autres, vous ne gèleriez pas tant**.

MADemoiselle DE KERDIC, avec douceur.

Allons, tais-toi. (Au comte.) Vous n'êtes pas de ce pays, monsieur?

LE COMTE.

Non, mademoiselle: j'habite Paris. Je n'étais même jamais venu en Bretagne.

FRANÇOIS, agenouillé devant le feu.

Du bois vert, avec ça... Je vous l'avais bien dit qu'il ne serait jamais sec pour l'hiver, votre bois... mais, quand on

* François, le comte, mademoiselle de Kerdic.

** Le comte, mademoiselle de Kerdic, François.

est le maître, on a toujours raison, — et puis, après ça, on gèle... eh! Seigneur, voilà!

MADemoiselle DE KERDIC, tranquillement.

Vous devenez terrible, François! — Je vous demande pardon pour lui, monsieur de Comminges, c'est un vieux serviteur. (A François.) Voyons, ôte-toi de là... Je vais vous faire bon feu... un peu de patience.

Elle se lève.

LE COMTE, se levant sans se déridier encore.

Souffrez que je vous épargne ce soin, mademoiselle.

MADemoiselle DE KERDIC.

Non, vraiment... Vous n'êtes pas habitué à ces détails de ménage...

LE COMTE.

Je vous en prie... à la guerre comme à la guerre...

Il se met à genoux gravement et accommode la feu*.

MADemoiselle DE KERDIC, assise.

Ainsi, monsieur, vous n'étiez jamais venu dans notre pays? Puisque vous aviez le désir de visiter la Bretagne, permettez-moi de vous dire que vous avez mal choisi votre saison; la Bretagne, en plein hiver, offre de faibles agréments aux touristes.

LE COMTE, toujours agenouillé.

Mon Dieu! mademoiselle, je ne suis pas un touriste; je n'ai pas choisi ma saison, et je n'éprouvais aucun désir de visiter la Bretagne... Vous avez des soufflets? — fort bien... pardon... — Non... des circonstances mystérieuses, et qui ne sont pas sans une nuance de ridicule, m'ont seules déterminé à ce voyage auquel j'étais d'autant plus loin de penser, que j'en méditais un beaucoup plus sérieux... et plus lointain.

* François, mademoiselle de Kerdic, le comte.

MADemoiselle DE KERDIC, simplement.

Dans le Nouveau Monde?

LE COMTE, légèrement, en se rasseyant.

Oui, dans un monde tout à fait nouveau... (Changeant de ton.) Mais je suis honteux de vous entretenir si longtemps de ce qui me concerne... Vous habitez, mademoiselle, un pays d'un aspect poétique... J'ai eu l'honneur de vous rencontrer, si je ne me trompe, dans un lieu que d'antiques légendes ont rendu populaire... Cette forêt de Brocelyande... cette fontaine de Merlin ont joué autrefois un grand rôle dans votre mythologie nationale?

MADemoiselle DE KERDIC, souriante et doucement ironique : c'est son accent ordinaire.

En effet, monsieur : cela nous compose même un voisinage assez incommode. Nous ne pouvons nous attarder dans les environs, mon vieux François et moi, sans nous exposer à d'étranges mortifications... La superstition locale, aidée du crépuscule, nous prête une teinte merveilleuse, qui, en général, fait fuir les passants... Il est vrai (Saluant) qu'elle les attire quelquefois, ce qui forme une agréable compensation.

LE COMTE, la regardant fixement.

Vous connaissez mon aventure, mademoiselle?

MADemoiselle DE KERDIC.

Je ne connais pas votre aventure, monsieur, et j'ajoute que je n'éprouve pas un désir très particulier de la connaître. Mais il est évident, quelque peine que j'aie à concilier cette idée avec la parfaite raison dont vous me semblez doué, il est évident que vous avez cru suivre en ma personne je ne sais quelle apparition surnaturelle... une fée sans doute... Hélas! monsieur, pourquoi n'était-ce qu'une illusion? Vous ne le déplorez pas plus amèrement que moi... Les fées rajeunissaient.

LE COMTE, souriant.

Mon Dieu! mademoiselle, je ne suis ni d'un caractère ni dans une situation à débiter des fadeurs; vous pouvez donc me croire sincère, lorsque je vous déclare que plus je vous vois et plus je vous entends...

FRANÇOIS, s'avançant.

L'heure du dîner de Mademoiselle est sonnée.

MADemoiselle DE KERDIC, se levant.

Ah! François, ce n'est pas bien. Vous êtes indiscret envers monsieur le comte, et cruel envers moi... A mon âge, un compliment perdu ne se retrouve pas...

LE COMTE, qui s'est levé.

Mille pardons, mademoiselle... Je me retire... (Riant.) mais vous n'y perdrez rien... Je voulais dire, mademoiselle, que vous me forcez de reconnaître une vérité dont j'avais douté jusqu'ici, c'est qu'il y a pour certaines femmes une jeunesse éternelle, qui se nomme la grâce...

Il la salue.

MADemoiselle DE KERDIC, riant.

Avez-vous faim, monsieur le comte?

LE COMTE.

Moi, mademoiselle? Hélas! je n'ai jamais faim.

MADemoiselle DE KERDIC.

Tant mieux. Je n'hésite plus à vous proposer de partager un dîner d'ermite. Mets deux couverts, François.

FRANÇOIS, une serviette sur le bras, a déjà posé une nappe sur la table qu'il a apportée près du feu. Il paraît satisfait de ce qu'il entend; tout en essuyant lentement une assiette, il s'est laissé glisser sur un siège, et suit la conversation, en applaudissant de la tête.

LE COMTE*.

Je ne sais véritablement, mademoiselle, comment vous remercier d'un accueil si obligeant et si peu mérité.

* Mademoiselle de Kerdic, le comte, François.

MADemoiselle DE KERDIC.

Ne m'en remerciez donc pas, d'autant plus qu'il entre, je vous l'avoue, un grain de curiosité dans ma politesse... Eh bien, François, est-ce que tu dors, mon ami* ?

FRANÇOIS se lève d'un air soucieux; va prendre, en grondant, des assiettes et des verres dans le buffet.

Eh! Seigneur... il est triste, à mon âge, de ne pouvoir goûter une minute de repos... (Le comte dépose dans un coin son chapeau, sa canne et son paletot, comme un homme qui s'installe... François, appuyé des deux mains sur la table, poursuit :) Il faut convenir que les riches sont heureux!...

MADemoiselle DE KERDIC.

Que veux-tu dire, voyons? Explique-toi.

FRANÇOIS.

Mademoiselle oublie que je ne suis pas comme elle au printemps de la vie; il ne faut pas exiger d'un octogénaire la force d'un portefaix et la vivacité d'un page.

MADemoiselle DE KERDIC.

Tu as raison, va. Laisse-moi finir ta besogne ici, et va-t'en voir si tout est prêt en bas. Va doucement surtout.

FRANÇOIS.

Oui, mademoiselle. Soyez tranquille. (Près de sortir, il se retourne et ajoute :) Soyez sages, jeunes gens!

Il sort.

* Le comte, mademoiselle de Kerdic, François, assis dans le grand fauteuil.

SCÈNE III

MADemoiselle DE KERDIC, LE COMTE.

Ils rient tous deux.

MADemoiselle DE KERDIC*.

Je suis une heureuse vieille, comme vous voyez, monsieur de Comminges; j'ai toujours sous les yeux un miroir qui s'obstine à me rendre mes quinze ans... Mais, voyons, quitte à choquer la délicatesse de vos mœurs, il faut, si nous voulons dîner, que j'achève de mettre ce couvert moi-même...

Elle va au buffet.

LE COMTE**.

Mademoiselle, daignez au moins agréer mes services.

MADemoiselle DE KERDIC, gaiement.

Volontiers... Eh bien, portez ça.

Elle lui donne des assiettes, des cristaux, etc.

LE COMTE, allant et venant du buffet à la table. Gaiement.

Mais, pour Dieu! à quoi vous sert ce vieux domestique-là?

MADemoiselle DE KERDIC.

Vous voyez bien qu'il ne me sert pas.

LE COMTE, même jeu.

Sans doute. Mais alors pourquoi le gardez-vous? Car, enfin, il tient autant de place qu'un bon.

MADemoiselle DE KERDIC.

Et même davantage, je vous assure. — Mais je le garde,

* Le comte, mademoiselle de Kerdic.

** Mademoiselle de Kerdic, le comte.

monsieur, d'abord parce que, s'il me sert mal, il a bien servi mon père, et ensuite, afin de tenir en haleine chez moi certaines vertus chrétiennes disposées à sommeiller, comme la patience et l'humilité!

LE COMTE.

Oh! je n'ai plus rien à dire.

MADemoiselle DE KERDIC.

Je le crois. (Elle examine le couvert.) Comment! mais vous avez fait tout cela très bien. — Je vous remercie.

Le comte place des sièges des deux côtés de la table; François rentre portant sur un plateau le potage et le pâté chauds.

SCÈNE IV

LES MÊMES, FRANÇOIS.

■ fait le service pendant le dîner, sortant par intervalles, changeant les assiettes, etc.

MADemoiselle DE KERDIC.

Tenez, asseyez-vous là. Vous avez bien gagné votre dîner.

Elle sert le potage.

LE COMTE, s'asseyant.

Eh bien! mademoiselle, je vous proteste que je me sens une pointe d'appétit, ce qui ne m'était pas arrivé depuis un temps immémorial.

MADemoiselle DE KERDIC.

Vous n'aviez peut-être jamais autant travaillé?

Elle le sert. Petites cérémonies de table.

LE COMTE, dont la gaieté persiste.

Vous avez prononcé tout à l'heure le mot de curiosité,

mademoiselle; excusez la mienne. (François enlève le potage.) C'est un miracle surprenant que de trouver en cette Thébaïde sauvage une personne qui semble si bien faite pour apprécier tous les charmes de la vie civilisée (François enlève les assiettes.) et pour y ajouter... (Mademoiselle de Kerdic s'incline.) Vous ne vivez pas toujours dans cette solitude?

MADemoiselle DE KERDIC, servant le pâté.

Monsieur, je n'occupe cette maison que depuis quelques mois, depuis la perte d'une personne bien chère. Mais en y venant, je n'ai fait que changer de retraite... j'ai presque toujours vécu loin du monde... Un peu de pâté chaud, monsieur de Comminges?

Elle lui présente l'assiette.

LE COMTE.

Fort peu, je vous prie.

François sert la bécassine et enlève le pâté. Le comte sert à boire.

MADemoiselle DE KERDIC.

Mais vous parliez de miracle, monsieur le comte... il n'en est pas de plus inouï que de rencontrer... un mardi, jour d'Italiens... dans les neiges de ce désert breton... un jeune homme qui semble si bien fait pour goûter les plus exquis raffinements de l'existence parisienne (Saluant.) et pour les relever encore de sa personne.

Elle boit.

LE COMTE, après s'être incliné, avec un soupir.

Mon Dieu! mademoiselle, je sens que je vous dois mon histoire... c'est la seule explication honorable que je vous puisse donner de ma conduite... et cependant il m'en coûte de chasser si vite le sourire que je sentais sur mes lèvres pour la première fois, depuis des années. (Il la regarde.) Je ne sais par quelle singulière puissance vous l'y aviez rappelé. — Pour vous dire tout en un mot, je suis un homme malheureux, mademoiselle.

MADemoiselle DE KERDIC, avec un ton de compassion légèrement ironique.

Vraiment? — Un peu de bécassine, monsieur le comte...
(Insistant plaintivement.) La bécassine est un oiseau triste?...

Elle lui présente l'assiette.

LE COMTE, acceptant.

Pas plus que moi, je vous le garantis. — Oui, je suis malheureux, et voici pourquoi : — Lancé fort jeune dans le tourbillon de la vie parisienne... (Il hésite.) Mademoiselle, vos oreilles sont peut-être mal habituées à de si frivoles récits?

MADemoiselle DE KERDIC.

Oh! je suis d'un âge à tout entendre... Au reste, je puis, je crois, dès le début, présumer la nature de vos confidences, et vous en épargner les chapitres les plus épineux... Après avoir poursuivi de salon en salon, — peut-être de boudoir en boudoir, — et qui sait même? de coulisse en coulisse... tous les enchantements que peut concevoir en ce monde un homme jeune, riche et d'assez bonne mine, vous vous êtes lassé d'une existence, — si bien remplie cependant, — et vous allez vous faire trappeur... est-ce cela?

Elle boit.

LE COMTE, étonné.

C'est de la divination... Oui, mademoiselle, c'est fort à peu près cela, — sauf le dénoûment! car ma lassitude et mon dégoût en sont venus à ce point, que la porte d'un cloître ne me semblerait pas, entre la vie et moi, une barrière suffisante.

MADemoiselle DE KERDIC, simplement.

Ah! c'est d'un bon suicide, en ce cas, qu'il s'agit? Encore cet aileron, monsieur de Comminges?

LE COMTE.

Je suis confus, mademoiselle, je mange comme un can-

nibale... Oui, mademoiselle, j'ai l'intention de quitter la vie; je n'en fais ni parade ni mystère... Dès longtemps je penchais vers cette extrémité, lorsqu'il y a dix-huit mois un remords poignant est venu doubler mon fardeau, et précipiter sans doute ma résolution.

MADemoiselle DE KERDIC.

Un remords, monsieur?

LE COMTE.

Un remords, qui du moins échappera à votre aimable ironie... (Il cesse de manger.) Tandis que je menais à Paris l'es-pèce d'existence... que vous venez d'esquisser... ma mère, — une femme qui eût été digne d'être connue de vous, mademoiselle, — ma mère habitait, au fond de l'Auvergne, notre vieux château de famille... Je l'aimais, bien que j'aie l'amertume de penser qu'elle en a pu douter... Oui, malgré les apparences — et au milieu des dissipations sans trêve qui dévoraient ma vie, — je l'aimais d'une pieuse tendresse... Vainement, pendant dix ans, je la suppliai de venir demeurer près de moi...

MADemoiselle DE KERDIC.

Et que n'alliez-vous la rejoindre?

LE COMTE.

Vous l'avouerez-vous?... Je ne trouvai pas dans mon lâche cœur la force de rompre le lien des habitudes parisiennes, qui m'enchaînait de toutes parts... Ma mère, à plusieurs reprises, daigna traverser la France pour embrasser son enfant ingrat... Mais, dans ces dernières années, la vieillesse et la maladie lui avaient interdit cette consolation... elle m'appelait près d'elle avec instance... Certainement je serais parti... Mais ma pauvre mère, en m'attirant d'une main, me repoussait de l'autre sans s'en douter... Elle désirait me marier près d'elle, à je ne sais quelle provinciale... Ses lettres étaient pleines de ce projet, qui me consternait profondément...

MADemoiselle DE KERDIC.

Cela se conçoit.

LE COMTE.

Ma mère me paraissait si follement éprise de son choix et de sa chimère, que je n'osais lui envoyer un refus positif... Le lui porter moi-même, ne la revoir que pour anéantir du premier mot ses plus chères espérances, je pouvais encore moins m'y décider... J'hésitai donc de jour en jour... (Sa voix s'altère.) J'hésitai trop longtemps... Je la perdis*. (Il se lève en se mordant les lèvres, et fait quelques pas dans la chambre. Après un silence.) Excusez-moi. (D'un ton indifférent.) Vous comprenez bien, mademoiselle, que de telles circonstances n'étaient point de nature à me réconcilier avec la vie...

MADemoiselle DE KERDIC, se levant.

Je vous demande pardon, je le comprends mal... je ne sache pas que, pour avoir manqué à un devoir, on soit dispensé de tous les autres... (Souriant.) Mais... enfin ?

LE COMTE.

Enfin... mon découragement s'accrut. Je me trouvais comme scellé dans un ennui de plomb, n'ayant plus un désir, une espérance, un sourire, et voyant passer les plus vives séductions de ma jeunesse avec une glaciale insouciance. Ma santé même s'altéra ; je ne connus plus ni l'appétit, ni le sommeil... Je craignais que la folie ne fût au bout de cette mort éveillée... Bref, après quelques luttes intérieures, je pris le parti, — désormais immuable, — de briser ma coupe vide, et de mourir tout à fait.

François rentre apportant le café.

MADemoiselle DE KERDIC.

Assurément, vous en êtes le maître... Mais tout cela ne me dit pas en vertu de quelle fantaisie vous avez choisi la Bretagne pour théâtre de cet événement tragique ?

* Le comte, mademoiselle de Kerdic, François.

LE COMTE.

Permettez, j'y arrive... La fantaisie n'y fut pour rien.

François a posé sur la table un plateau et des tasses ; il sort ensuite.

MADEMOISELLE DE KERDIC.

Vous prenez du café, n'est-ce pas ?

LE COMTE*.

Volontiers, mademoiselle... Il y a aujourd'hui trois mois et un jour, mademoiselle, j'avais réuni quelques camarades dans un petit salon de restaurant. C'était un dîner d'adieu. Je ne le leur cachai pas. On essaya de combattre mon dessein par divers arguments plus ou moins spécieux... Mais je vais vous initier, mademoiselle, à des propos de jeunes gens.

MADEMOISELLE DE KERDIC.

Allez... allez.

Ils se rasseoient.

LE COMTE.

Quoi ! me dit-on, tu veux mourir ! Ta main, ta lèvre, ton cœur, sont-ils donc flétris par la vieillesse ? N'y a-t-il plus de fleurs... n'y a-t-il plus de femmes sur la terre ? — Non, il n'y en a plus pour moi, répondis-je... Je ne vois plus, et ne conçois plus même, sous le soleil, une fleur qui puisse attirer ma main... un amour qui puisse tenter mon cœur. Fleurs et femmes n'ont plus pour moi qu'un seul et même parfum devenu banal et fastidieux à force d'uniformité... Toutes me paraissent se ressembler entre elles au point que je les confonds désormais dans une commune indifférence... Bref... il n'y a plus à mes yeux qu'une femme sur la terre... et je ne l'aime pas !

MADEMOISELLE DE KERDIC.

Fort gracieux pour nous, tout cela...

LE COMTE.

Je n'avais pas l'honneur de vous connaître, remarquez

* Mademoiselle de Kerdic, le comte, François.

bien..: Enfin, ajoutai-je, j'en suis là, mes amis : il est donc clair que je ne peux plus vivre.

MADemoiselle DE KERDIC, versant le café.

C'était clair, en effet, attendu que la vie n'a d'autre fin, évidemment, que de cueillir les fleurs et d'aimer les dames... Un peu de sucre, monsieur de Comminges?... et au bout de cela, vous ne vous tuâtes point, décidément.

Elle boit.

LE COMTE, se récriant vivement, avec beaucoup de sérieux.

Pardon!... c'est-à-dire je demeurai inébranlable dans ma résolution, et je l'aurais exécutée dès le lendemain, si cette soirée n'eût eu des suites tout à fait imprévues...

Il boit.

MADemoiselle DE KERDIC.

Ah!

LE COMTE.

Dans cette suprême expansion des adieux, j'avais osé confier à mes amis une bizarre pensée qui tourmentait parfois mon esprit, et qui touchait à la démence... Je songeais souvent en effet que j'aurais voulu vivre au temps de ces heureuses superstitions qui permettaient aux hommes l'espoir d'un amour surnaturel... au temps des dieux et des nymphes... des génies et des fées... (Il s'exalte.) Je sentais qu'alors je me serais rattaché à l'existence par l'ardente ambition d'une de ces rencontres mystérieuses... d'une de ces liaisons enchantées qui charmèrent tour à tour les jeunes bergers de la fable et les jeunes chasseurs des légendes... Oui... une fée seule eût été capable encore de me faire espérer, aimer et vivre! (Se levant comme inspiré.) Je sentais que mon cœur, assouvi d'amours terrestres, pouvait se ranimer et palpiter encore sous un de ces regards étranges, et plus qu'humains, au froissement de ces robes de vapeur, au contact de ces mains immortelles!

MADEMOISELLE DE KERDIC.

Mais c'est de la folie !

LE COMTE, froidement, se rasseyant.

Je vous l'ai dit. — Le lendemain, dans la matinée, comme j'achevais d'écrire mes dernières dispositions, un inconnu remettait chez moi ce billet parfumé.

Il tire de son sein un billet qu'il donne à mademoiselle de Kerdic. — François est rentré en scène, et écoute.

MADEMOISELLE DE KERDIC.

Voyons donc. (Elle lit.) « Mortel, tu te crois un fou parmi les sages, et tu es un sage parmi les fous. Entre la terre et le ciel, il est une région intermédiaire peuplée d'êtres supérieurs à l'homme, inférieurs à la divinité. Je suis un de ces êtres. Je suis une fée. Tes secrets hommages m'ont touchée. Mon destin m'appelle loin d'ici. Mais de ce jour en trois mois, à la naissance du crépuscule, trouve-toi seul, si tu en as le courage, dans la vieille forêt armoricaine de Brocelyande, près de la fontaine de Merlin. J'y serai. » (En achevant cette lecture, mademoiselle de Kerdic sourit. François fait entendre un ricanement singulier. Le comte les regarde. Mademoiselle de Kerdic reprend :) Mais c'était une mystification manifeste !

François se retire. Ils se lèvent et viennent au milieu.

LE COMTE.

Je n'en doutais pas plus que vous, mademoiselle, et cependant... telle fut la curieuse faiblesse de mon esprit que j'attendis, et que me voici.

Il reprend sa lettre.

MADEMOISELLE DE KERDIC.

Et êtes-vous venu seul à ce rendez-vous redoutable ?

LE COMTE.

C'était mon dessein. Mais un de mes amis, seul confident de ce mystère, le vicomte Hector de Mauléon, mauvaise tête et brave cœur, a voulu m'accompagner jusqu'à la

lisière du bois. Il a d'ailleurs à son service un garçon né dans ce pays, qui devait nous tenir lieu de guide et d'interprète, et qui n'a fait que nous impatienter par sa poltronnerie superstitieuse. Je les ai laissés dans ma voiture. Mais déterminé comme je l'étais à ne sortir en aucun cas de cette forêt, j'ai fait promettre au vicomte de quitter la place après une heure d'attente. Je suppose donc qu'il est déjà loin... et maintenant, mademoiselle, me pardonnerez-vous l'importunité ridicule dont je vous ai rendue victime ?

MADemoiselle DE KERDIC.

Ainsi, j'avais deviné !... vous m'avez prise pour une fée... mais après tout, pourquoi pas ? L'histoire nous dit que les fées se plaisaient à revêtir, dans leurs rencontres amoureuses, un âge et un costume peu avantageux... vous devez me remercier de vous avoir du moins épargné les haillons...

LE COMTE.

Vous allez rire, mademoiselle... mais en vérité, depuis que je suis chez vous, votre personne, votre langage, si parfaitement inattendus au fond des bois, certains détails singuliers de votre intérieur, et enfin je ne sais quel prestige inexplicable dont je me sens comme enveloppé en votre présence, tout cela m'a fait me demander vingt fois si je n'étais pas dans le domaine de la légende, ou du moins de la vision.

MADemoiselle DE KERDIC, avec un sourire équivoque.

Vraiment !

François entre.

SCÈNE V

LES MÊMES, FRANÇOIS.

On commence à entendre tomber la pluie.

FRANÇOIS*.

On vient en toute hâte chercher mademoiselle de la part du pauvre Kado, ce vieux bûcheron que mademoiselle est allée visiter ce matin... Il est bien mal, mademoiselle.

MADEMOISELLE DE KERDIC**.

Comment, bien mal ?

FRANÇOIS.

Il est repris du tremblement, et la tête n'y est plus, à ce que dit sa petite Marie.

MADEMOISELLE DE KERDIC.

Oh ! c'est un accès que j'attendais : je vais couper cela.

LE COMTE.

Comment, vous êtes donc médecin, mademoiselle ?

MADEMOISELLE DE KERDIC.

Est-ce que les fées n'ont pas été de tout temps versées dans la connaissance des simples ? — Écoute, François, je vais te donner une potion, avec des instructions par écrit... tu vas y aller.

FRANÇOIS.

Eh ! Seigneur, mademoiselle veut donc qu'on m'enterre demain ? Je ne ferais pas quinze pas dehors sans être

* Mademoiselle de Kerdic, le comte, François.

** Le comte, mademoiselle de Kerdic, François.

assommé par la grêle ou emporté par l'ouragan... Écoutez donc le vacarme... de la neige, du vent et du tonnerre tout à fois... c'est comme qui dirait un bouleversement de la nature.

MADemoiselle DE KERDIC, qui est allée à la fenêtre.

Il est certain que le temps ne paraît pas beau... Tu as raison, mon ami... il ne faut pas que tu sortes... A ton âge, ce ne serait pas prudent... (Elle réfléchit.) J'y enverrais bien la vieille Marthe, mais elle trop bête... Je vais y aller, moi, tout bonnement... Vous voudrez bien m'excuser, monsieur de Comminges, n'est-ce pas ?

Elle prend dans un tiroir de sa chiffonnière une fiole et un papier.

LE COMTE.

Mais, mademoiselle, ne puis-je vous rendre ce petit service ?

MADemoiselle DE KERDIC.

Vous ! oh ! grand Dieu !

François sort par la porte latérale de droite.

LE COMTE.

Je vous jure que vous m'en rendrez un véritable à moi-même, en me fournissant l'occasion de vous être agréable... car je succombe sous le poids de ma reconnaissance... Voyons, est-il donc si difficile d'administrer cette potion ?

MADemoiselle DE KERDIC.

Vous y tenez, sérieusement ?

LE COMTE.

Je vous l'atteste.

MADemoiselle DE KERDIC, après un peu d'hésitation.

Eh bien ! soit. Rien n'est plus facile. Voici la potion. (Elle lui donne la fiole et le papier.) et voici la manière de s'en servir. Malheureusement aucun de ces pauvres gens ne sait lire. Vous leur expliquerez ce qu'il y a faire. François va vous conduire jusqu'à la petite porte du jardin ; (on entend le tonnerre.) vous trouverez là un sentier qui vous mènera

directement à la chaumière du malade : c'est un bûcheron nommé Kado ; il n'y a pas de fée sans bûcheron, vous savez ! François... Eh bien ! où est-il ?

FRANÇOIS, rentrant avec une lanterne allumée et un grand manteau.

Tenez, monsieur... prenez ça, — ou jamais vous ne vous en tirerez vivant...

LE COMTE*.

Merci bien, mon bonhomme. (Il prend la lanterne et se couvre du grand manteau. — A part, se voyant dans la glace.) Me voilà bien équipé... Je ressemble à Diogène... Allons, partons !

MADemoiselle DE KERDIC.

Vous reviendrez ?

FRANÇOIS**.

Parbleu ! ne faut-il pas qu'il rapporte notre manteau et notre lanterne ?

LE COMTE.

Oui, certainement... je reviendrai vous faire mes adieux.

Il sort avec François par la petite porte de droite.

SCÈNE VI

MADemoiselle DE KERDIC, seule un instant ; — puis
HECTOR DE MAULÉON, YVONNET, FRANÇOIS.

MADemoiselle DE KERDIC, pensivo.

Il faudrait être, je le crains, plus qu'une fée... il faudrait être un ange même du Seigneur pour retirer un homme d'un si profond abîme... (On entend des coups violents frappés du dehors contre la porte de la maison.) Quel est ce bruit ? (Les coups se répètent.) C'est à ma porte ? Qui peut venir à cette heure ?

* Le comte, François, mademoiselle de Kerdic.

** Le comte, mademoiselle de Kerdic, François.

(Elle court vers la grande porte du fond qu'elle entr'ouvre, et prête l'oreille : on entend des bruits de voix.) Le vicomte de Mauléon!... Ah! cet ami dont il me parlait... Faites monter, Marthe.

Elle prend vite un ouvrage de tapisserie et s'assoit. Entre Hector, suivi d'Yvonnnet. Hector est en costume de chasse et porte deux pistolets passés dans sa ceinture ; Yvonnnet se tient un peu en arrière et paraît intimidé ; tous deux promènent un regard curieux autour du salon ; mademoiselle de Kerdic, qui s'est levée pour rendre à Hector son salut, se rassied et continue de travailler à sa tapisserie, tout en parlant.

HECTOR*.

Madame, je suis un peu confus de forcer votre porte ; mais un devoir impérieux m'y a contraint. — Madame, je me nomme...

MADemoiselle DE KERDIC.

Le vicomte Hector de Mauléon, je pense ?

YVONNET, qui se trouble de plus en plus, le tirant par la manche.
Elle sait votre nom, monsieur !

HECTOR.

Oui, madame, je me nomme Hector, et j'ai le malheur, je vous en demande pardon, de rappeler, par les côtés les plus fâcheux de son caractère, mon illustre et bouillant homonyme.

MADemoiselle DE KERDIC, gravement.

Le fils de Priam ? — Jeune homme un peu emporté, mais au fond excellent.

HECTOR.

Vous l'avez peut-être connu, madame ?

MADemoiselle DE KERDIC.

Peut-être.

HECTOR.

En ce cas, madame, il y a fort à parier que vous n'ignorez pas le genre d'intérêt qui m'amène ici ?

* Mademoiselle de Kerdic, Hector, Yvonnnet.

MADEMOISELLE DE KERDIC.

Fort possible, en effet.

HECTOR.

Quoi qu'il en soit, je vais vous le dire.

YVONNET, à demi-voix.

C'est bien inutile, allez, monsieur.

HECTOR.

Veux-tu te taire, toi ?

YVONNET.

Vous n'en serez pas le bon marchand, monsieur, croyez-moi. Je suis Bas-Breton de naissance, et je suis ferré à glace sur ces histoires-là... Monsieur, je vous en prie, là, raisonnons un peu ensemble... Je ne manque pas d'instruction, monsieur, tel que vous me voyez, et si ce n'est la lecture et l'écriture à quoi je n'ai jamais pu mordre...

HECTOR.

Animal !

YVONNET.

Sérieusement, monsieur, en conscience, j'ai remarqué une chose très importante. (Il le tire un peu à l'écart.) Monsieur, il y a deux espèces de phénomènes dans la nature, ceux qui sont naturels — et ceux qui ne sont pas naturels. (Impatience d'Hector.) Eh bien, monsieur, tout ce que nous voyons ce soir n'est pas naturel. Cette sombre forêt, cette tempête effroyable, cette maison isolée, — cette dame majestueuse qui fait tranquillement de la tapisserie, — tenez, regardez comme ses yeux brillent, monsieur... A son âge, est-ce naturel, je vous le demande ? d'où je conclus...

HECTOR.

Si tu ajoutes un mot, je vais te jeter par la fenêtre, et ce sera un phénomène naturel, celui-là. — Veuillez m'excuser, madame ; je reprends : Un ami à moi, le meilleur de mes amis...

MADemoiselle DE KERDIC.

Monsieur Henri de Comminges ?

HECTOR.

Oui, madame.

Sur ces entrefaites, François est rentré sans bruit par la petite porte de droite et est venu se placer discrètement à côté d'Yvonne.

YVONNET, l'apercevant.

Monsieur... monsieur... regardez celui-là... si ce n'est pas le vieux Merlin en personne, que je meure !... Croyez-moi, monsieur, je suis Bas-Breton de naissance, je vous en donne ma parole d'honneur... Remarquez, monsieur, qu'il a toutes ses dents... A son âge, ça n'est pas...

HECTOR.

Morbleu ! drôle, te tairas-tu ? Va-t'en, si tu as peur !

MADemoiselle DE KERDIC.

Rassurez-vous, mon ami ; ne voyez-vous pas que votre maître porte tout un arsenal à sa ceinture ?... Et à ce propos, monsieur de Mauléon, — daignez excuser une provinciale peu au fait du bel usage, — mais est-ce là le costume adopté maintenant à Paris pour emporter d'assaut les boudoirs et les cœurs ? C'est commode... cela simplifie les procédés...

FRANÇOIS, de sa voix décrépite.

Eh ! eh ! c'est cavalier !

Il remonte un peu le théâtre. Hector les regarde avec surprise.

YVONNET.

Ils se moquent des armes à feu, monsieur... Je les connais, vous dis-je... je suis né, moi, dans le pays des sorciers et des fées.

FRANÇOIS, au fond, d'une voix mâle, en pliant une serviette.

Vous y êtes.

* Mademoiselle de Kerdic, Hector, Yvonne, François.

HECTOR, se retournant vivement.

Qui a parlé?

Mademoiselle de Kerdic travaille tranquillement.

YVONNET.

Monsieur, allons-nous-en, — ou ma tête va en craquer.

HECTOR, s'échauffant.

Stupide poltron ! — Je ne serai point dupe, madame, de puériles jongleries. Je ne partirai pas sans avoir revu sain et sauf un ami qui m'est cher... je sais qu'il est entré dans cette maison il y a plus d'une heure...

MADemoisELLE DE KERDIC.

Et vous a-t-il chargé de l'y venir réclamer ? S'il a trouvé ici le personnage mystérieux qu'il espérait rencontrer, pensez-vous qu'il vous sache gré de le troubler dans sa bonne fortune ?

HECTOR.

Le personnage mystérieux ?... Eh ! madame, je ne crois ni aux fées, ni aux esprits, ni aux tables tournantes, je vous en avertis : il n'y a pas de fée ici, il y a une intrigue, — dangereuse peut-être, — et dont j'aurai le secret.

MADemoisELLE DE KERDIC.

Vous ne croyez donc pas aux fées, monsieur de Mauléon ?... Si, cependant, je vous donnais la preuve irrécusable que vous êtes en présence d'un de ces êtres supérieurs à l'humanité, que diriez-vous ?

YVONNET.

Là, monsieur ! me croirez-vous, maintenant ? Elle l'avoue... c'en est une !

HECTOR, le repoussant.

Je dirais, madame, je dirais... Eh ! c'est impossible !

MADemoisELLE DE KERDIC.

A deux pas d'ici, je vous donne cette preuve. Je l'épargne

à ce garçon qui n'y résisterait pas. (Elle prend un flambeau.)
Suivez-moi, si vous l'osez.

YVONNET, s'attachant à son maître.

N'y allez pas, monsieur ! sur votre vie en ce monde et
sur votre salut en l'autre, n'y allez pas !

HECTOR, après un peu d'hésitation, repoussant violemment Yvonnet.

Je vous suis !

Mademoiselle de Kerdic sort par la porte latérale de gauche, Hector
la suit.

SCÈNE VII

FRANÇOIS, YVONNET.

YVONNET*.

Saints du ciel ! — Il me laisse seul avec Merlin !

Il regarde François du coin de l'œil.

FRANÇOIS.

Eh ! eh ! jeune homme !

YVONNET, gracieusement.

Monsieur... Monseigneur... (A part.) Il va me changer en
quelque espèce de bête.

FRANÇOIS.

Approche.

Yvonnet s'approche à regret : François le regarde en souriant ; il rit
niaisement de son côté, pour lui complaire. Le vieillard lui donne
une légère tape sur la joue.

YVONNET, portant la main à sa joue.

Bon ! me voilà ensorcelé de cette joue-là !

* Yvonnet, François.

FRANÇOIS

Comment t'appelles-tu ?

YVONNET.

Yvonnet, monseigneur.

FRANÇOIS.

Eh bien ! mon petit Yvonnet...

YVONNET, fort troublé.

Il sait mon nom !... Ils savent tout, ces êtres-là !

FRANÇOIS.

Veux-tu me faire un plaisir ?

YVONNET.

Certainement, monseigneur. (A part.) Il va me demander quelque chose d'horrible. Mon âme va y passer.

FRANÇOIS, montrant la table couverte des débris du diner.

Prends cette table, et porte-la de l'autre côté.

YVONNET*.

Oui, monseigneur. (A part.) C'est une table magique...
Gare !

Il prend la table avec inquiétude ; François ouvre les deux battants de la porte du fond ; Yvonnet dépose la table au dehors et revient.

FRANÇOIS.

Et maintenant, Yvonnet...

YVONNET.

Monseigneur ? (A part.) Aïe ! voilà le paquet !

FRANÇOIS, lui montrant une chaise.

Assieds-toi là, et repose-toi.

Yvonnet obéit avec anxiété. François le regarde gravement. Yvonnet est fasciné. Silence. Tableau. — Puis, la porte latérale s'ouvre : Hector paraît, précédant, le flambeau à la main et avec l'air du plus profond respect, mademoiselle Aurora de Kerdic.

* François, Yvonnet.

SCÈNE VIII

LES PRÉCÉDENTS, MADEMOISELLE DE KERDIC,
HECTOR.

YVONNET, se levant*.

Ah ! le voilà maté, l'homme terrible ! (S'approchant du vicomte.)
Eh bien ! monsieur, vous en tenez cette fois... quand je
vous le disais... je suis Bas-Breton... et si vous saviez
comme Merlin m'a traité... Ah ! Monsieur !... quel indigne
vieillard !

HECTOR, sèchement.

Tais-toi.

Il prend son manteau dans un coin, et avançant gravement vers mademoi-
selle de Kerdic, il lui fait un profond salut ; puis il accomplit avec la
même gravité la même cérémonie vis-à-vis de François : Yvonnet le
suit pas à pas, imitant après lui chacun de ses mouvements ; après
quoi, tous deux sortent par le fond, Yvonnet trotinant derrière son
maître, et se retournant pour saluer encore. — Mademoiselle de
Kerdic et François se regardent en riant.

SCÈNE IX

MADMOISELLE DE KERDIC, FRANÇOIS, puis LE
COMTE.

MADMOISELLE DE KERDIC, qui est près de la petite porte de droite,
prêtant l'oreille.

C'est lui !... Il était temps. (Le comte, sa lanterne à la main et
couvert du manteau tout mouillé par la neige, entre à droite.) Ah ! mon

* François, mademoiselle de Kerdic, Hector, Yvonnet.

Dieu ! comme vous voilà fait ! Vous avez l'air d'une cascade ! (Elle l'aide à se débarrasser.) Chauffez-vous vite !

LE COMTE*.

Ouf ! j'en ai besoin. (Il s'adosse à la cheminée.) Je vous dirai, mademoiselle, que j'ai laissé notre malade en train de s'endormir très gentiment.

MADemoisELLE DE KERDIC**.

Ah ! tant mieux ! merci bien. — Il y a en vous de bons restes, allons...

FRANÇOIS. Il jette du bois au feu, et se dirige vers la porte, emportant la lanterne et le manteau : près de sortir, il se retourne.

Eh ! eh ! soyez sages, jeunes gens.

Il sort

SCÈNE X

LE COMTE, MADemoisELLE DE KERDIC.

LE COMTE***.

Vous êtes gardée là par un vrai dragon, mademoiselle.

MADemoisELLE DE KERDIC, riant.

Son service, à ce titre, comme à tous les autres, n'est pas fatigant. Les trésors de mon âge se gardent tout seuls.

LE COMTE.

Cela prouve que les gens de goût sont rares en ce pays.

MADemoisELLE DE KERDIC.

N'allez-vous pas essayer de me faire croire, par hasard, qu'on pourrait être amoureux de moi ?

* Mademoiselle de Kerdic, François, le comte.

** Mademoiselle de Kerdic, le comte, François.

*** Mademoiselle de Kerdic, le comte.

LE COMTE.

Ma foi !... Vous devez avoir été bien jolie !

MADemoiselle DE KERDIC, prenant sa tapisserie.

Oui... du temps que la reine Berthe filait... Vous ne vous asseyez pas ?

Elle s'assoit.

LE COMTE.

Non. — (Il soupire.) Il est réellement impossible que j'abuse plus longtemps de votre hospitalité... (Il passe la main sur son front qui s'est assombri, et quitte la cheminée.) Allons !

MADemoiselle DE KERDIC, qui suit d'un regard plein d'angoisse : tous les mouvements du comte.

Et... où allez-vous ?...

LE COMTE.

Je... je ne sais trop... mais ne craignez pas que j'attache au pays que vous habitez quelque [souvenir affligeant... ne le craignez pas...

MADemoiselle DE KERDIC*, d'une voix basse.

Merci.

LE COMTE. Il va prendre son chapeau et sa canne ; comme il passe près du piano, il dit en affectant l'insouciance.

Est-ce que vous touchez du piano ?

MADemoiselle DE KERDIC.

Un peu.

LE COMTE, s'inclinant**.

On n'est point parfait. (Il prend son paletot sur une chaise, puis se rapprochant de mademoiselle de Kerdic qui s'est levée et qui le regarde avec curiosité, il lui baise la main.) Mademoiselle, soyez heureuse : personne ne le mérite mieux que vous... (Après une pause d'un

* Le comte, mademoiselle de Kerdic.

** Mademoiselle de Kerdic. le comte.

silence pénible.) M'est-il permis de vous charger d'une mission ?

MADemoiselle DE KERDIC.

Oui; quoi ?

LE COMTE*. Il prend une plume sur le guéridon, arrache une page de son portefeuille et écrit quelques lignes.

J'ai été témoin dans cette chaumière d'une scène dont je n'avais pas l'idée... Une pauvre famille... de petits enfants... sans pain, sans feu... grelottant et pleurant autour du grabat d'un moribond... — Je leur laisse ma fortune. — Tenez. — Veillez à cela.

MADemoiselle DE KERDIC, faisant un pas vers lui, et parlant avec une dignité émue et simple.

Voulez-vous donc que ces enfants oublient leur mère... qu'ils deviennent étrangers à tous les grands devoirs et à toutes les saintes vérités de la vie... qu'ils finissent comme vous allez finir?... Ah ! ne touchez pas à leur misère, monsieur : elle vaut mieux que la vôtre !

LE COMTE, incertain.

Mademoiselle !...

MADemoiselle DE KERDIC.

Pardon, monsieur, si j'ai cru longtemps que j'étais de votre part l'objet d'une indiscrete raillerie... Et maintenant encore... oui... maintenant encore... je doute... est-ce vrai?... est-ce sérieux?... La vie d'un homme... l'âme d'un homme... est-elle sincèrement à vos yeux chose si petite et si légère, qu'elle tienne tout entière dans un boudoir... et qu'elle n'ait hors de là ni joies à attendre, ni devoirs à pratiquer ? Ce mot devoir... le mot même de l'existence... est-il écrit sur une seule page de la vôtre?... Avez-vous jamais fait à quelqu'un au monde le sacrifice d'un de vos plaisirs, d'un de vos goûts, d'un de vos caprices ? Êtes-vous jamais sorti pour personne du cercle étroit et glacé

* Le comte, mademoiselle de Kerdic.

de votre frivole égoïsme?... Non! pour personne! pas même pour votre pauvre mère!

LE COMTE*.

Mademoiselle!...

MADemoisELLE DE KERDIC.

Vous ne pouvez vivre... parce qu'il n'y a plus de femme sur la terre que vous puissiez aimer... Et n'y a-t-il plus, dites-moi, d'infortunés que vous puissiez secourir... de larmes que vous puissiez sécher, ou qui vous puissent bénir?... Vous demandez à la vie des enchantements inconnus, monsieur... Ah! elle vous en garde plus d'un, je vous assure... elle vous garde, vous le pressentez déjà, la douce magie du devoir accompli... le charme secret des services rendus, la paix profonde de l'âme après la journée bien remplie... et le sommeil heureux qui suit le sacrifice... Essayez de ces plaisirs, et si la vie alors vous semble vide et sans saveur, rejetez, comme un reproche, vers le ciel, votre coupe brisée... je vous le permets... Pardon encore, monsieur... (Sa voix s'émeut de plus en plus.) mais je vous parle, n'en doutez pas, comme vous eût parlé celle que vous regrettez, si vous aviez pu consoler son dernier regard... et recevoir son dernier baiser!...

LE COMTE, la tête penchée, d'une voix sourde et troublée.

Oui... je crois... il est possible que j'aie mal pris la vie... mais il est trop tard... le mal est trop invétéré... merci... mais adieu...

MADemoisELLE DE KERDIC, avec une sorte de gaieté fébrile.

Soit!... mais du moins rendez-moi encore un service, monsieur de Comminges.

LE COMTE

De grand cœur, mademoiselle.

* Mademoiselle de Kerdic, le comte.

MADEMOISELLE DE KERDIC.

Tenez-moi ma laine... voulez-vous ?

Le comte fait un geste poli ; elle lui passe son écheveau autour des mains, et s'assoit ; le comte s'assoit à moitié sur le bord d'un fauteuil ; pendant qu'elle dévide sa laine, on entend au dehors dans la campagne l'air d'une ballade*.

LE COMTE.

Est-ce que c'est un air breton, ceci ?

MADEMOISELLE DE KERDIC.

Oui, c'est l'air de la ballade de Roger Beaumanoir.

LE COMTE.

C'est joli. Cela me rappelle un chant de l'Auvergne... y a-t-il des paroles sur cet air-là ?

MADEMOISELLE DE KERDIC.

Oui : il est même question de fées dedans... vous qui les aimez...

LE COMTE.

Vous seriez bien aimable de me les dire.

MADEMOISELLE DE KERDIC.

Ce serait donc pour achever de vous endormir, car vous sommeillez à moitié.

LE COMTE.

Non pas, je vous jure... c'est un peu de fatigue seulement.

MADEMOISELLE DE KERDIC.

Si fait... et remarquez en passant qu'une seule soirée consacrée à la complaisance et à la charité vous a déjà rendu l'appétit et le sommeil, en attendant mieux... laissez-vous faire, allez... cela vous détendra... voyons... je vais vous aider.

L'orchestre prélude.

Mademoiselle de Kerdic chante, avec un accompagnement très doux de l'orchestre, les paroles de la ballade.

* Cet air doit être exécuté sur un hautbois, pour imiter, en l'idéalisant, la cornemuse bretonne, — le *biniou*.

BALLADE.

I

Dans la brume du soir
 Qui dort sous ce vieux chêne ?
 C'est Roger Beaumanoir,
 Le jeune capitaine...
 Pendant qu'au fond des bois
 Courent ses chiens danois.

L'orchestre reprend la ritournelle de l'air

LE COMTE, à demi-voix.

Encore, je vous prie.

Il s'endort peu à peu.

MADemoiselle DE KERDIC.

II

Il effeuille en rêvant,
 Dans la verte fontaine,
 Il effeuille en rêvant,
 Des fleurs de marjolaine...
 Pendant qu'au fond des bois
 Courent ses chiens danois.

Le comte est endormi; mademoiselle de Kerdic se lève doucement, et le regarde, penchée sur lui; puis elle reprend d'une voix de plus en plus faible* :

III

O mon jeune amoureux,
 Des fleurs que ta main sème,
 Dit la fée aux yeux bleus,
 Je tresse un diadème...
 Pendant qu'au fond des bois
 Courent tes chiens danois.

* Le comte, mademoiselle de Kerdic.

LE COMTE, s'éveillant comme en sursaut.

Ah ! où suis-je donc ?... (Il se lève étonné.) J'ai rêvé... c'était bien vous que je voyais cependant... (Il la regarde avec surprise : mademoiselle de Kerdic semble avoir rajeuni ; ses rides s'effacent ; ses cheveux sont presque noirs.) C'est extraordinaire.

MADemoiselle DE KERDIC, souriant.

Qu'y a-t-il donc ?

LE COMTE.

Vous n'avez plus vos soixante ans !

MADemoiselle DE KERDIC.

Bah ! vous me voyez à travers les derniers rayons de votre rêve...

LE COMTE.

Cela se peut... cela doit être... et cependant je jurerais que vous êtes plus jeune de vingt années.

MADemoiselle DE KERDIC.

Eh bien ! qu'y aurait-il à cela de surprenant, monsieur de Comminges ? Les annales de la féerie ne sont-elles point remplies de pareilles aventures ?... Je me flatte que vous avez conçu pour moi un peu d'affection... vous savez qu'il a suffi en tout temps de l'amour intrépide d'un jeune chevalier pour rompre le charme qui voilait la beauté de la fée sous les rides de la vieille décrépite... Vous n'en êtes encore malheureusement qu'à l'affection... et c'est pourquoi je n'ai rajeuni qu'à moitié... Peut être un sentiment plus vif amènerait une métamorphose plus complète.

LE COMTE.

Qu'à cela ne tienne... aussi bien cet étrange aveu brûle mes lèvres... Qui que vous soyez, mademoiselle, il y a des instants où ma tête s'égaré à sonder un mystère... qui que vous soyez, je n'ose dire que je vous aime... C'est un mot que j'ai trop profané... mais jamais femme ne m'inspira rien qui approche du respect profond... et passionné dont votre présence, dont votre langage, dont votre regard me

pénètrent !... Je ne vous aime pas... je suis près de vous adorer... oui... pour cette seule soirée de simplicité, de calme, de vérité que je vous ai due... pour ce doux attendrissement dont vous avez rafraîchi mes yeux... je voudrais vous dévouer toute mon âme retrouvée... je voudrais... si ce n'était pas de l'égoïsme encore... enchaîner à jamais ma vie à vos côtés... non... à vos pieds !

Il tombe à genoux.

MADemoiselle DE KERDIC, avec émotion et dignité, le regardant en face.

Est-ce vrai, monsieur de Comminges ?

LE COMTE, s'asseyant.

Sur mon honneur, c'est la vérité.

MADemoiselle DE KERDIC.

Eh bien !... (Elle le regarde avec une sérénité souriante.) Eh bien !... je sens que le charme fatal est rompu au dedans de moi... mais j'ai oublié les paroles sacramentelles qui doivent rendre le miracle visible aux yeux de tous... Il faut que je consulte mon grimoire...

Elle lui sourit encore et disparaît par la porte latérale.

SCÈNE XI

LE COMTE, seul, puis FRANÇOIS.

LE COMTE, stupéfait.

Quelle est cette femme ? — Mon cerveau est troublé... J'ai eu trop de fatigues... trop d'émotions... Je suis halluciné... Je suis visionnaire... (Il se lève et descend.) Voyons, essayons de penser un peu de sang-froid. — Il y a là quelque supercherie... Mais non ! une telle femme ne peut être une aventurière... une intrigante... cela est plus absurde à

supposer que tout le reste... Mais au fait! Il n'y a de miracle que dans ma pauvre tête... Ce prétendu rajeunissement n'est qu'une illusion de mon demi-soleil... elle-même me le disait... (François rentre.) C'est simplement une bonne vieille qui, me voyant malheureux, a eu pitié de moi, et qui essaye de me guérir en caressant ma folie*.

FRANÇOIS, d'une voix mâle. — Il a vingt ans de moins.

Monsieur, votre serviteur.

LE COMTE.

Qu'est-ce que c'est? Qui es-tu?

FRANÇOIS.

Je viens offrir mes remerciements à monsieur le comte. Je suis le vieux François. J'étais captif sous le même charme que ma maîtresse, et j'en ai été délivré en même temps qu'elle. J'ai encore cinquante ans, monsieur le comte; mais quand vous aurez épousé Mademoiselle, j'espère bien n'en avoir plus que trente.

LE COMTE.

Ah çà!... où diable suis-je ici? (Il s'approche.) C'est bien le même visage... Mais ceci dépasse ma crédulité... Voyons, mon ami, tu te moques de moi! mais je te le pardonne, et je fais plus, je t'enrichis, si tu m'apprends sans une minute de délai le mot d'une énigme, — où mon esprit se perd, j'en conviens.

FRANÇOIS.

Monsieur, vous êtes trop initié aux mœurs de notre race pour que j'aie rien à vous apprendre. Je suis un pauvre diable de génie subalterne, enchanté jadis par le pouvoir de Merlin aux côtés de la noble fée, ma maîtresse. Nous attendions dans cette forêt, depuis un siècle entier, la venue d'un jeune gentilhomme, assez délicat pour préférer les solides qualités de l'âme aux grâces d'une beauté péris-

* François, le comte.

sable : voilà pourquoi je vous ai accueilli tantôt avec une joie mal dissimulée, présentant en vous un libérateur ; voilà pourquoi je viens vous offrir l'hommage de ma reconnaissance, ayant compris tout à l'heure, au changement agréable qui s'opérait en ma personne que, grâce à vous, monsieur, les temps étaient accomplis.

LE COMTE.

Tu n'as rien de plus à me dire ?

FRANÇOIS.

Rien.

LE COMTE.

Eh bien ! que Merlin te vienne en aide ! car, de par le ciel ! ma patience est à bout !...

Il veut le saisir au collet.

FRANÇOIS, lui arrêtant le bras d'une puissante étreinte.

Silence !... écoutez !...

L'orchestre joue en sourdine l'air de la ballade. La porte du fond s'ouvre ; une lumière éclatante remplit le salon. — Le comte se retourne.

SCÈNE XII

LES MÊMES, MADemoiselle DE KERDIC.

Elle a vingt ans : elle est vêtue de blanc et porte un diadème de fleurs sauvages : elle s'avance lentement, tenant à la main une baguette de fée. Arrivée à quelques pas du comte, elle laisse tomber sa baguette *. — François sort et rentre un instant après ne paraissant plus avoir que trente ans.

MADemoiselle DE KERDIC, du ton d'une jeune fille.

Monsieur de Comminges, je dois déposer devant vous les

* François, mademoiselle de Kerdic, le comte.

insignes d'un pouvoir qui n'est plus; car ce n'est plus une fée, — hélas! c'est presque une suppliante qui vous parle. — Je suis, monsieur, cette provinciale qu'une amitié trop indulgente avait jugée digne de porter votre nom.

LE COMTE

Mademoiselle d'Athol!...

MADemoiselle DE KERDIC.

Jeanne d'Athol... oui... Vous me trouverez bien hardie et à peine excusable, monsieur, d'avoir osé, même avec la sanction et la complicité d'un frère... (Elle montre François.) d'avoir osé employer des moyens de théâtre pour obtenir une conversion qui fut le vœu... la prière... le dernier ordre d'une mourante...

LE COMTE.

Ma mère...

MADemoiselle DE KERDIC.

Ma tâche serait remplie, monsieur, si je vous avais prouvé que vous vous êtes trompé de chemin, qu'il est une vie plus digne d'un homme et de celui qui la donne, — qu'il est des féeries plus réelles et plus douces que celles où votre imagination vous attirait... Oui, ma tâche serait remplie... (Avec un accent ému et triste.) et je serais heureuse... quand même ce moment et celle qui vous le prépara ne devraient être pour votre cœur qu'un rêve oublié demain... un secret, monsieur, que je laisserais sans crainte à la garde de votre loyauté.

LE COMTE, en extase.

De grâce... que ce rêve ne finisse jamais!

Il lui prend la main et s'incline jusqu'à terre.

MADemoiselle DE KERDIC, secouant la tête.

N'est-ce pas à la fée encore que cet hommage s'adresse?

LE COMTE.

Non... c'est à l'ange!

Il pose son front, comme pour cacher son émotion, sur la main de la jeune fille.

MADemoiselle de Kerdic, à François qui l'interroge du regard.**Il pleure... il est sauvé!**

La musique joue doucement jusqu'à la fin.

FIN DE LA FÉE.

LE ROMAN

D'UN

JEUNE HOMME PAUVRE

COMÉDIE EN CINQ ACTES ET SEPT TABLEAUX

**Représentée pour la première fois à Paris, sur le théâtre du VAUDEVILLE
le 22 novembre 1858.**

PERSONNAGES

MAXIME ODIOT, marquis de Champcey.
H. DE BÉVALLAN, trente-huit ans.
M. LAROQUE, octogénaire.
LAUBÉPIN, notaire honoraire.
ALAIN, vieux domestique.
LE DOCTEUR DESMARETS.
GASTON DE LUSSAC.
VAUBERGER, concierge.
CHAMPLEIN.
YVONNET.
MARGUERITE, fille de madame Laroque.
MADAME LAROQUE, belle-fille de M. Laroque,
cinquante-six ans.
MADEMOISELLE HÉLOUIN, institutrice.
MADAME AUBRY, parente ruinée, recueillie dans
le château.
CHRISTINE.
MADAME VAUBERGER.

JEUNES FILLES.

ACTEURS.

MM. LAFONTAINE
FÉLIX.
PARADE.
CHAUMONT.
GALABERT.
LINGÉ.
NERTANN.
BASTIEN.
ROGER.
SCHAUBB.
M^{mes} JANE ESSLER.
GUILLEMIN.
SAINT-MARC.
CAYOT.
PIERSON.
ALEXIS.

La scène se passe à Paris et en Bretagne.

Les indications de mise en scène sont prises de la salle : le premier personnage inscrit occupe la gauche du spectateur.

LE ROMAN

D'UN

JEUNE HOMME PAUVRE

ACTE PREMIER

PREMIER TABLEAU

L'intérieur d'une mansarde de l'hôtel de Champcey à Paris. Ameublement très simple : commode, secrétaire, une petite table, une étagère, un vieux fauteuil en velours d'Utrecht. — Porte au fond.

SCÈNE PREMIÈRE

MADAME VAUBERGER, tenant un époussetoir et entr'ouvrant la porte avec précaution.

Il n'est pas rentré, j'en étais sûre. (Elle entre.) Il faut absolument que j'en aie le cœur net. (Regardant sur la cheminée.) Une bourse... vide... (S'approchant du secrétaire.) Il a laissé la clef; c'est déjà mauvais signe... (Elle ouvre le secrétaire et les tiroirs.) Comme dans la bourse, rien et rien, pas l'ombre d'un centime... Vauberger a beau dire : c'est clair...

Entendant du bruit, elle referme le secrétaire à la hâte et se met à épousseter les meubles; Maxime entre, il est pâle, vêtu de noir.

SCÈNE II

MADAME VAUBERGER, MAXIME.

MAXIME, l'observant d'un air mécontent.

Qu'est-ce que vous faites là, madame Vaubergé ?

MADAME VAUBERGER.

Vous voyez, monsieur Maxime, je nettoie, je range...

MAXIME.

Vous avez déjà nettoyé et rangé ce matin ; il me semble que vous prenez beaucoup trop de peine.

MADAME VAUBERGER.

Pardon, monsieur Maxime, je croyais bien faire ; je m'en vais...

MAXIME.

Allez, madame, allez.

Elle sort.

SCÈNE III

MAXIME seul, puis MADAME VAUBERGER.

MAXIME.

Est-ce que cette misérable femme m'espionne ? son œil ne me quitte pas... et il me semble avoir vu son fils acharné à me suivre dans les rues, hier soir et ce matin... Quel intérêt pourrait-elle avoir ? Bah ! un intérêt de curiosité, un intérêt de commère... La chute du puissant, l'humiliation du riche, n'est-ce pas de tout temps le plus doux sujet

d'entretien pour ces gens-là?... et cependant cette femme, elle a été comblée des bienfaits de ma mère; elle m'a vu naître; elle affichait une passion exaltée pour ma famille... Enfin il faut me faire à ces choses-là! (Madame Vauberger rentre.) Encore!... Qu'y a-t-il?

MADAME VAUBERGER.

C'est un monsieur à qui je n'ai pas pu dire que vous n'y étiez pas, il vous a vu rentrer; voici sa carte.

MAXIME, regardant la carte.

Gaston de Lussac!... Faites monter. (Madame Vauberger sort.) Gaston! Eh bien, je ne suis pas fâché de le voir... c'est un étourdi, mais un brave cœur, je crois. Il y a si longtemps que je n'ai touché une main amie... Nous étions très liés il y a deux ans. (Souriant.) S'il me rendait ce que je lui ai prêté... seulement la moitié, il serait deux fois le bienvenu en ce dur moment. (La porte s'ouvre.) Ah! bonjour, Gaston!

SCÈNE IV

MAXIME, GASTON.

GASTON, de la porte.

Avant tout, mon ami, rassure-toi, je n'ai pas besoin d'argent!

MAXIME.

Vrai?

GASTON.

Ma parole... je suis riche, mon cher, je viens te dire cela. Tu vois un homme orné de cinquante mille francs de rente.

MAXIME.

Bah! ton oncle?

GASTON, simplement.

Eh! mon Dieu, oui... Pauvre bonhomme!... Enfin, je ne l'ai pas tué!... que veux-tu!... Mais d'où arrives-tu donc, toi, cher ami? J'ai été vingt fois tenté depuis deux ans de partir pour Grenoble et d'aller te relancer au fond de tes forêts... J'ai cru rêver quand je t'ai aperçu sur le boulevard tout à l'heure! Que diable es-tu devenu?

MAXIME.

J'ai voyagé, mon ami.

GASTON.

Ah! (Il regarde autour de lui.) Tiens! tu es drôlement installé ici... Je croyais que vous vous réserviez le rez-de-chaussée de votre hôtel?

MAXIME.

Autrefois, oui.

GASTON.

Ah çà!... mais... qu'y a-t-il donc, mon ami? Je te trouve pâle, changé... tu es en grand deuil... est-ce que?...

MAXIME, avec un triste sourire.

Mon ami, tu tombes mal; je suis malheureux; j'ai besoin d'un confident; tu te présentes: tant pis pour toi.

GASTON.

Comment, cher ami!... Mais parle bien vite... Je suis une tête un peu folle... mais tu ne doutes pas de mon cœur, j'espère?

MAXIME.

Non, je n'en doute pas, et je vais te le prouver; mets-toi là. (Ils s'assoient*.) Le malheur qui me frappe, mon ami, j'aurais dû le prévoir depuis de longues années, si l'habitude, la dissipation de ma vie, et surtout le respect filial, ne m'eussent aveuglé... Voyons, toi, tu es venu deux ou trois fois au château passer la saison de la chasse, n'as-tu jamais

* Gaston, Maxime.

remarqué rien de mystérieux, rien d'extraordinaire dans l'intérieur de notre famille?

GASTON.

Mais rien... c'est-à-dire, j'ai bien remarqué que ta mère était un peu bizarre; elle était charmante, ta mère... mais elle paraissait triste, elle vivait très retirée, et affectait même dans sa toilette une simplicité extrême, presque religieuse.

MAXIME.

Oui, et cependant elle avait, dans sa première jeunesse, aimé le monde avec passion... puis tout à coup nous l'avions vue s'en détacher et se vouer à une vie de réclusion, de solitude, d'où les instances de mon père, qu'elle adorait pourtant, ne purent jamais la faire sortir... Tu te rappelles mon père?

GASTON.

Ton père? je crois bien! Quel charmant vieillard! quel feu! quel entrain! toujours le premier au plaisir! un convive admirable, un écuyer sans égal, un causeur éblouissant! un vrai type de gentilhomme!

MAXIME.

Oui, ces brillantes qualités que j'admirais comme toi l'attiraient invinciblement dans toutes les fêtes de la vie mondaine dont il était le héros. Ma mère refusait obstinément de l'y suivre: elle refusa même bientôt de paraître dans son propre salon quand on recevait au château. J'attribuais à ces refus, qui exaspéraient mon père, les scènes pénibles, violentes parfois, dont les échos arrivaient jusqu'à moi. Je croyais la pauvre femme atteinte d'une affection nerveuse, d'une espèce de maladie noire, et mon père, d'ailleurs, me le donnait à entendre. Cependant, mon ami... tu sais que j'ai une sœur beaucoup plus jeune que moi?

GASTON.

Mademoiselle Hélène! oui.

MAXIME.

Peu de jours après sa naissance, il y a sept ans de cela, mon père m'appela chez lui et me fit part avec un certain embarras d'un désir singulier que manifestait ma mère : c'était de me voir suivre un cours de droit. Alors, pour la première fois, mon ami, la pensée me vint que les goûts mondains de mon père, sa répugnance et son dédain pour le côté positif et ennuyeux de la vie avaient pu introduire dans notre fortune quelque secret désordre ; peut-être, me disais-je, ma mère veut-elle que je sois en état de suppléer à la négligence de mon père, de réparer ses erreurs.

GASTON.

Eh bien ?

MAXIME.

Je ne pus m'arrêter à cette idée... j'avais bien, à la vérité, entendu mon père se plaindre parfois des désastres que notre fortune avait subis pendant la Révolution, mais ces plaintes m'avaient toujours paru assez injustes. Tu as vu toi-même quelle était notre situation, notre genre de vie.

GASTON.

Mais c'était tout ce qu'il y avait de plus confortable. Un hôtel à Paris, un château seigneurial, des écuries immenses peuplées de chevaux de prix.

MAXIME.

Cependant j'obéis à ma mère, je fis mon droit ; mais en même temps je commençai, j'avais vingt ans, à la fuir, à l'éviter... elle était toujours souffrante, et malheur à ceux qui souffrent toujours ! oui, cette pauvre femme qui m'aimait tant, et que j'aimais aussi, je t'assure, je l'abandonnai chaque jour davantage ; nous nous disions, mon père et moi, qu'elle n'était pas malade, qu'elle avait des manies. Nous n'étions jamais si heureux que quand nous nous élancions hors de cette pauvre maison où languissait cette **malade éternelle ! Allons, Maxime, criait gaiement mon**

père, un temps de galop!... et nous courions!... Un jour, en revenant d'une de ces courses, nous trouvâmes... elle était morte, mon ami, me laissant un remords qui ne finira pas!

Il se lève.

GASTON.

Maxime!

MAXIME.

Deux mois plus tard, sur le désir formel de mon père, je partis pour l'Italie, et je commençai une série de voyages dont il avait lui-même fixé le terme. Pendant plusieurs années, sa correspondance affectueuse, mais brève, ne témoigna jamais la moindre impatience au sujet de mon retour... Je n'en fus que plus alarmé, il y a deux mois, quand je trouvai, en débarquant à Marseille, plusieurs lettres de mon père qui, toutes, me rappelaient avec une hâte fébrile.

GASTON.

Ah! est-ce que vraiment...? il me semble avoir entendu le nom de ton père mêlé à des spéculations de Bourse l'an passé?

MAXIME.

J'arrivai le soir: il y avait une légère couche de neige sur le sol, et en traversant l'avenue j'entendais les flocons de givre se détacher des arbres, et tomber autour de moi comme des larmes... Comme j'approchais du château, je vis derrière les fenêtres à demi éclairées du grand salon une ombre qui me parut être celle de mon père. A peine j'eus franchi le seuil, il accourut, il me saisit dans ses bras avec une effusion de sensibilité à laquelle il ne m'avait pas habitué, et je sentis son cœur battre contre le mien avec une violence effrayante; il me montra un siège et s'assit brusquement en face de moi. (Maxime s'assoit.) Alors comme s'il eût désiré de parler sans en trouver le courage, ses yeux s'arrêtèrent sur les miens avec une expression d'anxiété, d'humilité et de prière, qui de la part d'un homme

aussi fier que l'était mon père, me toucha, me navra profondément! Ah! ce tort qu'il avait tant de peine à confesser, je l'avais compris déjà, et Dieu sait que du fond de l'âme j'étais prêt à lui crier: Je vous pardonne! je vous pardonne! quand soudain ce regard qui ne me quittait pas prit une fixité grave, étonnée et terrible; la main de mon père se crispa sur mon bras, il se souleva sur son fauteuil et retomba lourdement sur le parquet, il n'était plus!

GASTON, se levant.

Pauvre ami... mais quoi?... qu'y a-t-il encore?... parle... est-ce la ruine?

MAXIME.

Tu l'as dit. (Il se lève*.) La Bourse l'avait achevé. De sorte que je me trouve avec ma sœur en face d'un abîme dont je ne connais même pas le fond, car le désordre était immense, et j'avais à peine, d'ailleurs, essayé de mettre un peu de lumière dans ce chaos que je tombai gravement malade. J'ai été pendant deux mois entre la vie et la mort; dès que j'ai pu marcher, je suis accouru à Paris, et me voilà.

GASTON.

Mais tes affaires pendant ce temps? La liquidation...

MAXIME.

Grâce à Dieu, un ami s'en était chargé dès la première heure, un ami que je connais à peine, mais en qui cependant j'ai pleine confiance, parce que ma mère l'estimait profondément; c'est un vieillard, un monsieur Laubépin, autrefois notaire de notre famille.

GASTON.

Ah! je crois l'avoir vu chez vous, un ébouriffé un peu fantasque?

MAXIME.

Oui, un peu... Je l'avais perdu de vue depuis des

* Maxime, Gaston.

années... mon père ne l'aimait pas; il se moquait de ses formes solennelles et respectueuses, sous lesquelles il prétendait flairer un vieux levain bourgeois, roturier, et même jacobin, disait-il. J'ai ri moi-même plus d'une fois aux dépens de ce bonhomme, ne me doutant guère que j'attendrais un jour, de sa bouche, le dernier mot de ma destinée.

GASTON.

Mais enfin, vous aviez cent mille francs de rente... Les morceaux en sont bons, que diable!

MAXIME.

Tu penses, n'est-ce pas, que je sauverai quelque épave? Eh! mon Dieu, si seulement l'existence de ma sœur était assurée!... mais cette incertitude est affreuse!...

GASTON.

Et comment n'as-tu pas encore vu ton Laubépin?

MAXIME.

Tu peux croire qu'à peine arrivé j'ai couru chez lui, mais bah! il n'y était pas! Il était à la campagne, en province, je ne sais où... aussi je suis là depuis deux jours dans un état de misère, de détresse morale... et physique... dont j'ose à peine te donner l'idée.

GASTON, avec distraction et embarras.

Pauvre ami! Ah! voilà... voilà la vie!... c'est atroce! c'est atroce! (Regardant l'heure à sa montre.) Ah çà! mon ami, je te demande mille fois pardon, mais j'ai un rendez-vous au Tattersall pour trois heures; voilà trois heures et demie...

MAXIME, froidement.

Va, mon ami, va. (Avec une nuance d'ironie.) Tu reviendras, n'est-ce pas?

GASTON.

Parbleu, en doutes-tu? Diable! ce n'est pas dans des moments pareils qu'on abandonne ses amis. (Il tire son porte-

cigare.) Ah çà! tu vas bien me permettre de t'offrir un
cigare, mon ami, j'en ai d'excellents; il n'y en a plus que
deux... nous allons partager en frères... A revoir, Maxime,
à bientôt, bon courage!

MAXIME, qui s'est laissé mettre le cigare dans la main, avec un sourire triste.
Je vais le fumer!

SCÈNE V

MAXIME, MADAME VAUBERGER.

MADAME VAUBERGER.

Monsieur! c'est monsieur Laubépin!

MAXIME.

Laubépin!... Ah! faites entrer! faites entrer! (A part.)
Dieu soit loué! Je vais du moins être tiré de cette an-
goisse!

Entre Laubépin.

SCÈNE VI

MAXIME, LAUBÉPIN.

MAXIME.

Ah! cher Monsieur, je vous attendais avec impatience...

LAUBÉPIN, s'inclinant.

Monsieur le marquis! Votre santé, monsieur le marquis?

MAXIME.

Meilleure, monsieur Laubépin, je vous remercie...

LAUBÉPIN.

Et mademoiselle Hélène de Champcey?

MAXIME.

Elle va bien, elle est toujours ici, dans sa pension. Le pauvre enfant ignore nos désastres; moi-même, monsieur Laubépin, vous le savez, je n'en connais pas exactement l'étendue, et c'est de votre bouche...

LAUBÉPIN.

Pardon, monsieur le marquis, mais il entre dans mes habitudes de procéder avec méthode.

MAXIME.

Ah! veuillez vous asseoir, monsieur.

Ils s'assoient à droite*.

LAUBÉPIN.

Ce fut, monsieur, en l'année 1820 que mademoiselle Louise-Hélène Dugald Delatouche d'Érouville fut recherchée en mariage par Charles-Christian Odiot, marquis de Champcey d'Hauterive. Vous n'ignorez pas, monsieur, que j'étais enchaîné à la famille Dugald Delatouche par les liens d'un dévouement en quelque sorte héréditaire, et que, de plus, la jeune héritière de cette maison m'avait inspiré, par ses aimables vertus, une affection aussi profonde que respectueuse. Je dus employer tous les arguments de la raison pour détourner mademoiselle Dugald de la funeste alliance qui lui était proposée. Je dis funeste alliance, monsieur, parce que, tout en rendant justice aux qualités chevaleresques et trop séduisantes qui distinguaient monsieur le marquis de Champcey, comme tous ceux de sa maison, j'apercevais déjà clairement sous ces dehors brillants l'irréflexion et la frivolité obstinées, la fureur de plaisir, et finalement le barbare égoïsme...

MAXIME.

Monsieur, la mémoire de mon père m'est sacrée, et j'entends qu'elle le soit à tous ceux qui parlent de mon père devant moi.

* Laubépin, Maxime.

LAUBÉPIN, avec émotion.

Monsieur, je respecte ce sentiment; mais quand je parle de votre père, comment oublier, monsieur, que je parle de l'homme qui a tué votre mère, une enfant héroïque, une martyre!

MAXIME, se levant.

Monsieur Laubépin!

LAUBÉPIN, se levant aussi et posant une main sur le bras de Maxime.

Pardon, jeune homme; mais j'étais l'ami de votre mère... je l'ai pleurée... Veuillez me pardonner!... Au surplus (se rasseyant), si vous l'exigez, je ne parlerai que du présent.

MAXIME.

Je vous en prie.

Ils s'asseyent.

LAUBÉPIN.

Monsieur, vous verrez le détail de mes opérations dans le dossier volumineux que le concierge de cet hôtel est allé chercher chez moi : mais pour résumer ces opérations en un mot, il se trouve qu'après la vente de votre château, de vos terres et de cet hôtel même, à des conditions inespérées, vous resterez redevable envers les créanciers de monsieur votre père d'une somme de quarante-cinq mille francs.

MAXIME.

Est-il possible ?

LAUBÉPIN.

Monsieur, cela est certain.

MAXIME.

Comment! non seulement il ne nous reste rien, mais...

LAUBÉPIN.

Vous devez quarante-cinq mille francs...

MAXIME, se levant. Faisant quelques pas dans la chambre. A part.

Mon Dieu! pauvre Hélène*!

* Maxime, Laubépin.

LAUBÉPIN, qui l'observe, se levant.

Maintenant, monsieur le marquis, je dois vous dire que Madame votre mère, en prévision de ce qui arrive, avait daigné me remettre en dépôt quelques bijoux et joyaux d'une valeur de cinquante mille francs environ.

MAXIME.

Ah!

LAUBÉPIN.

Pour empêcher que cette faible somme, votre unique fortune désormais, ne tombe aux mains des créanciers, nous pouvons user d'un subterfuge légal que je vais avoir l'honneur de vous soumettre.

MAXIME, simplement.

Comment? mais c'est tout à fait inutile. Je suis trop heureux de pouvoir, à l'aide de cette somme, dégager entièrement l'honneur de mon père.

LAUBÉPIN, qui ne cesse d'observer Maxime avec une attention marquée.

Ah! — soit, monsieur le marquis; mais comme en ce cas vous restez absolument sans ressources, puis-je vous demander, à titre confidentiel et respectueux, si vous avez avisé à quelque moyen d'assurer votre existence et celle de votre sœur et pupille?

MAXIME.

Mon Dieu! monsieur, tous mes projets sont bouleversés, je vous l'avoue. Je ne m'attendais pas à ce complet dénûment. Si j'étais seul au monde, je me ferais soldat; mais j'ai ma sœur. Je ne puis souffrir la pensée de la voir condamnée au travail, aux privations, aux dangers de la pauvreté. Elle est heureuse dans sa pension; elle est assez jeune pour y rester quelques années encore. Si je pouvais trouver quelque occupation qui me permît, en me réduisant moi-même à l'existence la plus étroite, de payer la pension de ma sœur, et de lui amasser une dot, je serais heureux!...

LAUBÉPIN.

Ah! — dans notre cadre social, monsieur le marquis, une occupation assez lucrative pour répondre à vos honorables intentions, ne se trouve guère du jour au lendemain... Heureusement j'ai à vous communiquer quelques propositions qui, sans aucun effort de votre part, sont de nature à modifier votre situation. En premier lieu, je serai près de vous l'interprète d'un spéculateur riche et influent; cet individu a conçu le plan d'une entreprise considérable qui doit réussir surtout par le concours de la classe aristocratique de ce pays. Il pense qu'un nom comme le vôtre, monsieur le marquis, figurant en tête de son prospectus, aiderait puissamment à lancer l'entreprise.

MAXIME.

Oui, vraiment?

LAUBÉPIN.

Il vous offre, en retour d'une facile complaisance, d'abord une forte prime, ensuite...

MAXIME.

En voilà assez, monsieur Laubépin; en voilà trop*!

LAUBÉPIN, haussant la voix.

Si la proposition ne vous plaît pas, monsieur le marquis, elle ne me plaît pas plus qu'à vous. Mais j'ai cru devoir vous la soumettre. En voici une autre qui, j'espère, vous sourira davantage: j'ai parmi mes anciens clients un honorable commerçant qui s'est retiré des affaires avec une fortune assez ronde: sa fille, monsieur le marquis, fille unique et conséquemment adorée, a été par hasard informée de votre situation, et je sais, je suis certain qu'elle serait prête et disposée à recevoir de votre main le titre de marquise de Champcey. Le père consent, et je n'attends

* Laubépin, Maxime.

qu'un mot de vous pour vous dire le nom et la demeure de cette famille intéressante.

MAXIME.

Mon nom n'est pas plus à vendre qu'à louer. D'ailleurs, dans l'état de ma fortune, mon titre est dérisoire, et comme il paraît devoir en outre m'exposer à toutes les entreprises de l'intrigue, je suis déterminé à le quitter; le nom originaire de ma famille est Odiot : c'est le seul que je porterai désormais.

LAUBÉPIN.

Ah! (Se frottant les mains gaiement et amicalement.) Savez-vous que vous serez difficile à caser, très difficile à caser, jeune homme, avec ces idées-là? C'est étonnant, monsieur, comme je suis frappé depuis un moment de votre ressemblance avec Madame votre mère.

MAXIME, souriant tristement.

Avec ma mère? Je ne pensais pas... On m'a toujours dit que j'étais le portrait vivant de mon aïeul paternel... Jacques de Champcey.

LAUBÉPIN.

Oh!... cependant... les yeux et le sourire... Mais c'est bien abuser de vos instants. Monsieur le marquis... je vous laisse.

SCÈNE VII

LES MÊMES, VAUBERGER.

VAUBERGER.

Voilà les papiers, monsieur.

LAUBÉPIN.

Ah! c'est votre dossier que j'ai envoyé prendre; il y a

encore deux ou trois pièces importantes qui sont déposées chez le notaire, chez mon successeur. C'est à deux pas d'ici. Si vous vouliez venir les prendre, vous donneriez en même temps quelques signatures indispensables.

AXIME.

Soit! Je vous accompagne. (A Vauberge.) Rangez ces papiers sur une étagère. Allons, monsieur.

Ils sortent après quelques cérémonies de Laubépin.

SCÈNE VIII

VAUBERGER, puis MADAME VAUBERGER.

VAUBERGER, rangeant les papiers*.

Il ne me remercierait pas seulement de la peine.

MADAME VAUBERGER.

Dis donc, Vauberge, sais-tu si le vieux l'a invité à dîner?

VAUBERGER.

Je n'en sais rien, je n'ai pas entendu... qu'est-ce que ça me fait, d'ailleurs!

MADAME VAUBERGER.

Pauvre M. Maxime!

VAUBERGER.

T'y voilà encore! Écoute, tu m'ennuies à la fin avec ton Maxime! Est-ce ma faute à moi s'il est ruiné, tiens!

MADAME VAUBERGER.

Tu verras, Vauberge, tu verras qu'un de ces matins il se tuera, ce garçon-là.

* Vauberge, madame Vauberge.

VAUBERGER.

Eh bien ! s'il se tue, on l'enterrera, quoi !

MADAME VAUBERGER.

Je te dis, Vauberge, que ça t'aurait fendu le cœur si tu l'avais vu, comme je l'ai vu ce matin, avaler sa carafe d'eau claire pour déjeuner. Songe donc, Vauberge, manquer de feu et de pain ! un garçon qui a été élevé dans des fourrures et nourri toute sa vie avec du blanc-manger ! Ça n'est pas une honte et une indignité, ça ! et ça n'est pas un drôle de gouvernement que ton gouvernement qui permet des choses pareilles !...

VAUBERGER, avec un profond dédain.

Mais ça ne regarde pas du tout le gouvernement ! Mon Dieu ! que les femmes sont bêtes ! et puis, c'est pas vrai, il n'en est pas là, il ne manque pas de pain... ce n'est pas possible.

MADAME VAUBERGER.

Puisque j'en suis sûre ! puisqu'il n'a plus un sou, puisque Édouard l'a espionné... Je te dis qu'il n'a pas déjeuné ce matin, à preuve que ses pauvres jambes ne peuvent plus le soutenir... et je parie qu'il ne va pas encore dîner ce soir... car il est trop fier pour mendier un dîner !

VAUBERGER.

Eh bien, tant pis pour lui ! Quand on est pauvre, faut pas être fier !

MADAME VAUBERGER, indignée.

Vauberge ! tu es un concierge, tu veux qu'on t'appelle concierge... eh bien ! tu as les sentiments d'un portier !

VAUBERGER.

Madame Vauberge !

Maxime paraît au fond.

SCÈNE IX

LES MÊMES, MAXIME.

VAUBERGER, servilement.

Monsieur le marquis, je rangeais ces papiers... Monsieur le marquis n'a pas d'autre ordre à nous donner?

MAXIME, froidement.

Allez-vous-en.

VAUBERGER.

Oui, monsieur le marquis. (Se retournant près de sortir.) Ruiné, va!

SCÈNE X

MAXIME, seul.

Je n'ai pas osé... je n'ai pas osé lui demander l'aumône... et pourtant ce n'eût pas été une aumône, puisqu'il a de l'argent à moi... mais je n'ai pas osé... Je le verrai demain matin, et j'espère qu'il m'offrira de lui-même... on ne meurt pas pour un jour de jeûne... Ah! si je pêche par orgueil, je suis puni... car réellement je souffre... Si j'allais dîner tout bonnement n'importe où... on me connaît... je pourrais dire que j'ai oublié ma bourse... j'ai fait cela cent fois, sans scrupule, dans d'autres temps... Non! tous ces expédients, qui sentent la misère et la tricherie, me répugnent trop... Pour les pauvres, cette pente est glissante; je n'y mettrai pas le pied! Si je pouvais dormir! (Il s'assoit dans le fauteuil.) La faim! ce n'est donc pas un vain mot... la faim! Il y a donc vraiment une maladie de ce

nom-là... il y a vraiment des créatures humaines qui souffrent presque chaque jour ce que je souffre en ce moment?... et encore, moi, je souffre seul; le seul être qui m'intéresse au monde, ma sœur, je vois son cher visage, heureux, souriant... Mais ceux qui entendent le cri déchirant de leurs entrailles répété par des voix aimées, suppliantes... ceux qu'attendent dans leur froid logis des femmes aux joues pâles et des petits enfants sans sourire... pauvres gens... O sainte charité!

Il sommeille. — Musique jusqu'au réveil de Maxime.

SCÈNE XI

MAXIME, MADAME VAUBERGER.

Elle entre doucement, portant quelques plats sur un plateau. Elle pose le plateau sur la cheminée, approche une petite table et la couvre d'une nappe.

MAXIME, s'éveillant à demi.

Triste sommeil! Je fais de vrais rêves de naufragé... je ne vois que des mirages de festins, de banquets! (Apercevant le plateau.) Tiens! (Il voit madame Vauberg.) Qu'est-ce que c'est? qu'est-ce que vous faites?

MADAME VAUBERGER, affectant la surprise.

Est-ce que Monsieur n'a pas demandé à dîner?

MAXIME.

Pas du tout.

MADAME VAUBERGER.

Édouard m'a pourtant dit que Monsieur...

MAXIME.

Édouard s'est trompé : c'est quelque locataire à côté; voyez.

MADAME VAUBERGER.

Il n'y a pas de locataire sur le palier de Monsieur... Je ne comprends pas...

MAXIME.

Enfin, ce n'est pas moi ! Qu'est-ce que cela veut donc dire?... Vous me fatiguez ! Emportez cela !...

MADAME VAUBERGER. Elle replie tristement la nappe, et reprend timidement après une pause.

Monsieur a probablement diné ?

MAXIME.

Probablement.

MADAME VAUBERGER.

C'est dommage, car le dîner est prêt... il va être perdu, et le petit va être grondé par son père... Si Monsieur n'avait pas diné, par hasard, il m'aurait vraiment bien obligée...

MAXIME, violemment.

Allez-vous-en, vous dis-je ! sortez !... (Il se lève et s'approche d'elle avec douceur.) Louison... je vous comprends... je vous remercie ! mais je suis un peu souffrant ce soir : je n'ai pas faim.

MADAME VAUBERGER, avec émotion. Elle se rapproche, portant le plateau qu'elle dépose doucement sur la table devant Maxime.

Ah ! monsieur Maxime ! si vous saviez comme vous me mortifiez ! Eh bien, vous me paierez mon dîner, là ; vous me mettez de l'argent dans la main quand il vous en reviendra ; mais vous pouvez être bien sûr que quand vous me donneriez cent mille francs, ça ne me ferait pas autant de plaisir que de vous voir manger mon pauvre dîner ! Ce serait une fière charité que vous me feriez, allez ! vous devez pourtant bien comprendre ça, monsieur Maxime, vous qui avez de l'esprit.

MAXIME.

Eh bien, ma chère Louison, que voulez-vous ? je ne

peux pas vous donner cent mille francs... mais je vais manger votre dîner.

Il s'assoit brusquement devant la table.

MADAME VAUBERGER.

Oh! merci, monsieur Maxime, merci... vous avez bon cœur.

MAXIME.

Et bon appétit aussi, Louison, je vous jure... mais laissez-moi, n'est-ce pas?...

MADAME VAUBERGER.

Oui, monsieur Maxime... merci, monsieur.

MAXIME, la rappelant.

Louison... donnez-moi votre main... soyez tranquille, ce n'est pas pour y mettre de l'argent... (Lui prenant la main.) Là... a revoir.

Madame Vauberge sort en pleurant.

SCÈNE XII

MAXIME, puis LAUBÉPIN.

MAXIME, portant son mouchoir à ses yeux.

Allons! pas d'enfantillage! et dînons puisque dîner il y a!... Ce que c'est que le fruit défendu! j'ai moins faim que tout à l'heure! Cette pauvre femme, que j'accusais, cette portière... c'est un ange!... Enfin me voilà toujours assuré de vivre jusqu'à demain... c'est quelque chose.

On entend madame Vauberge qui parle à Laubépin dans l'escalier. La porte s'ouvre. Laubépin paraît, conduit par madame Vauberge qui se retire aussitôt. Maxime se lève un peu interdit.

LAUBÉPIN, d'un air consterné.

Au nom du ciel, monsieur le marquis, comment ne

m'avez-vous pas dit?... (S'avançant.) Jeune homme, c'est mal; vous avez blessé un ami! vous faites rougir un vieillard!...

MAXIME, ému.

Monsieur!

LAUBÉPIN, l'attirant sur sa poitrine.

Mon pauvre enfant! Allons! n'y pensons plus! Dînez, mon ami, et dînez gaiement... car Dieu merci, je vous apporte une bonne nouvelle...

MAXIME.

Bah!

Il lui donne une chaise*.

LAUBÉPIN.

J'ai un emploi à vous offrir.

MAXIME.

Un emploi?

LAUBÉPIN.

Mais, dame! je ne sais s'il vous agréera. Je suis arrivé ce matin de Bretagne, comme vous savez, mon ami. Il y a là, au fond du Morbihan, une famille considérable et très opulente, la famille Laroque d'Arz, dont je possède toute la confiance. Les Laroque avaient, depuis vingt ans, un homme d'affaires, un intendant, nommé Yvart, qui était un fripon. J'ai appris ces jours-ci que cet individu était fort malade; je suis immédiatement parti pour le château de Laroque, et j'ai demandé pour un ami à moi, que je n'ai point nommé, l'emploi qui, suivant toute apparence, allait devenir vacant.

MAXIME.

Mais tantôt vous ne m'aviez pas dit un mot...

LAUBÉPIN.

D'abord, mon ami, j'avais à peine l'honneur de vous connaître, et je tenais à savoir avant tout quelle espèce

Laubépin, Maxime.

d'homme vous étiez. Ensuite, c'est en rentrant chez moi seulement qu'une lettre de mon excellente amie, madame Laroque, m'a appris le décès définitif du sieur Yvart. Maintenant, voici les conditions : vous serez uniquement connu dans le château sous le nom de Maxime Odiot ; vous habiterez un pavillon particulier. Quant à vos appointements, ils seront réglés chaque année de façon à vous permettre de penser à la dot de votre sœur. Cela vous convient-il ?

MAXIME.

A merveille, et je ne sais comment vous remercier de votre prévoyante bonté... Seulement je crains d'être un homme d'affaires un peu neuf.

LAUBÉPIN.

N'êtes-vous pas avocat, c'est-à-dire un peu propre à tout ? Et puis, comme je l'écris à madame Laroque, ce qui vous manque peut s'apprendre en deux mois, et vous avez ce que cinquante ans d'expérience n'avaient pu apprendre à votre prédécesseur... la probité... je vous ai vu au feu, j'en répons.

MAXIME.

Eh bien, monsieur, je suis prêt.

Il se lève.

LAUBÉPIN.

Prêt à partir demain ?

MAXIME.

Demain ?

LAUBÉPIN.

Mon Dieu, il le faut, car ces gens là-bas ne sont pas capables à eux tous de faire une quittance. Mon excellente amie madame Laroque en particulier est, en affaires, d'une enfance... c'est une créole.

MAXIME, vivement.

Ah ! c'est une créole !

LAUBÉPIN, sèchement.

Oui, jeune homme, une vieille créole. De son côté, sa fille...

MAXIME.

Ah! elle a une fille?

LAUBÉPIN.

Oui, qui est plus jeune.

MAXIME.

Naturellement...

LAUBÉPIN.

Au surplus, vous les verrez, vous les jugerez vous-même.

MAXIME.

Si je pouvais pourtant sans indiscretion vous demander, pour ma gouverne, quelques renseignements sur le caractère des personnes avec qui je vais me trouver en contact?

LAUBÉPIN, avec réserve.

Mon Dieu, jeune homme, l'article personnel est toujours fort délicat. Cependant, voyons... Il y a dans le château, en résidence permanente, sans parler des voisins, des amis, il y a, dis-je, cinq personnes: d'abord monsieur Laroque le père, célèbre au commencement de ce siècle en qualité de corsaire autorisé, source de la fortune... aujourd'hui plus qu'octogénaire... intelligence un peu flottante; ensuite, madame Laroque, sa belle-fille, veuve, créole d'origine... quelques manies... mais belle âme; mademoiselle Marguerite, sa fille, créole et bretonne... une petite tête, quelques chimères, mais belle âme; puis, en sous-ordre, une madame Aubry, cousine au deuxième degré recueillie dans la maison, veuve d'un banquier décédé en Belgique... esprit aigri; et enfin une demoiselle Héloüin, institutrice, demoiselle de compagnie, esprit cultivé... caractère... (Il hésite et reprend.) Esprit cultivé!... c'est tout! vous voyez...

MAXIME.

Comment, mais sur cinq habitants il y a deux belles âmes... c'est une proportion magnifique!

LAUBÉPIN.

N'est-ce pas? ah çà! Maxime, vous penserez à la dot d'Hélène?

MAXIME.

Je ne penserai qu'à cela, monsieur!

LAUBÉPIN.

Bien! allons! bon courage, mon ami! Demain matin je vous attends à déjeuner, et demain soir en route pour la Bretagne. (sérieux.) Mon enfant, je ne vous connais que depuis quelques heures, et je me porte votre caution, vous voyez: je réponds de vous... à tous les points de vue: je n'aurai jamais à m'en repentir, n'est-ce pas?...

MAXIME.

Monsieur, j'ai fait à la mémoire de celle que j'avais connue trop tard, un serment que je tiendrai. J'ai juré de ne jamais commettre aucune action dont aurait pu rougir la sainte qui fut ma mère.

LAUBÉPIN.

Je suis tranquille; à demain.

MAXIME.

A demain... (seul.) Intendant!... allons, frère, courage!

DEUXIÈME TABLEAU

Un riche salon d'été, largement ouvert sur une terrasse ornée de statues et de grands vases : une balustrade ferme, dans le fond, cette terrasse, d'où l'on descend par un escalier de deux ou trois marches dans une autre partie des jardins. A gauche, une fenêtre, un piano. — A droite, une table couverte de livres et de journaux, jardinières, vases pleins de fleurs, un brasero allumé.

SCÈNE PREMIÈRE

M. DE BÉVALLAN, LE DOCTEUR DESMARETS,
MADAME LAROQUE, MARGUERITE, MADEMOI-
SELLE HÉLOUIN, MADAME AUBRY.

Au lever du rideau, quelques jeunes filles en toilette d'été se promènent sur la terrasse, M. de Bévallan cause et rit avec elles. Le docteur Desmarets lit un journal. Madame Laroque, enveloppée de fourrures et entourée de coussins en velours et en tapisserie, est assise à droite, lisant et approchant sa main de temps à autre de la flamme du brasero. Marguerite, assise près de sa mère, fait de la tapisserie. Mademoiselle Héloüin arrange des fleurs dans un vase. Madame Aubry, assise à gauche, tricote.

BÉVALLAN, après un cri de joie poussé par les jeunes filles qui battent des mains, entre dans le salon. — Aux jeunes filles en dehors.

Mesdemoiselles, c'est entendu!... (Dans le salon.) Mesdames, ces demoiselles désirent faire un tour de valse sur la terrasse.

MADAME LAROQUE.

Comment? en plein soleil, comme cela?

BÉVALLAN.

Oui, madame, attendu que les fleurs ne craignent pas le

soleil. (Mettant ses gants et s'approchant de Marguerite.) Mademoiselle Marguerite, oserai-je vous demander?...

MARGUERITE.

Oh! moi, je crains le soleil... je vous remercie, je préfère jouer.

Elle se lève et se dirige vers le piano.

BÉVALLAN, comme elle passe près de lui, lui dit à demi-voix.

Toujours barbare! (A mademoiselle Hélouin qui arrange les fleurs :) Et vous, mademoiselle, puis-je espérer...?

MADAMOISELLE HÉLOUIN.

Volontiers.

Elle prend le bras de Bévallan.

BÉVALLAN, à demi-voix.

Toujours charmante! (Haut, se dirigeant vers la terrasse.) Allons, mesdemoiselles, allons!

Marguerite commence à jouer la valse. Bévallan, mademoiselle Hélouin et les jeunes filles tourbillonnent et disparaissent.

MADAME LAROQUE.

Avez-vous vu ma nouvelle serre, docteur?

DESMARETS, se levant*.

Non, madame.

MADAME LAROQUE.

Ah! Eh bien, mais il va falloir que je vous montre cela.. si je puis me traîner jusque-là.

DESMARETS.

Comment, vous traîner?... mais vous êtes éblouissante de santé, ce matin, vous êtes fraîche comme la rosée!

MADAME LAROQUE.

Fraîche... c'est-à-dire que je suis gelée... C'est une chose extraordinaire... Depuis vingt ans que j'ai quitté les An-

* Marguerite au piano, madame Aubry, Desmarets, madame Laroque.

tilles et que je suis en France, je n'ai pas encore pu me réchauffer.

DESMARETS.

Tant mieux! madame, tant mieux! Le froid conserve!...
(Passant à gauche.) Et vous, madame Aubry, voyons... la santé?

MADAME AUBRY, dolente.

Oh! toujours bien faible, docteur... j'ai eu des vertiges tout le matin.

DESMARETS.

Tant mieux! parfait, cela! signe de force!

MADAME AUBRY, confidentiellement.

Oh! le chagrin me mine, voyez-vous, docteur. On me traite si indignement ici.

DESMARETS.

Encore! comment ça?

MADAME AUBRY

Vous n'avez pas vu encore ce matin au déjeuner... du potage froid... pas de chaufferette... toutes les indignités possibles... je suis le jouet des domestiques... et songez donc, docteur, quand on a été dans ma position, quand on a mangé dans de l'argenterie à ses armes!... Ah! on ne sait pas tout ce que je souffre dans cette maison... et on ne le saura jamais, car, quand on a de la fierté, on souffre sans se plaindre; aussi je me tais, docteur, mais je n'en pense pas moins.

DESMARETS, impatienté.

C'est cela, madame, n'en parlons plus. Et croyez-moi, buvez frais... cela vous calmera.

MADAME AUBRY.

Ah! rien ne me calmera, docteur... rien que la mort!

DESMARETS.

Eh bien, madame, quand vous voudrez! (Les danseurs reparaissent en ce moment. Desmarets se retournant.) Ce diable de Bévallan

est infatigable... Après avoir couru à cheval tout le matin, le voilà...

Tout à coup la danse s'interrompt: les jeunes filles poussent un cri et s'arrêtent. On aperçoit au fond Maxime; il porte un album sous le bras et un petit sac de voyage à la main, et paraît assez embarrassé de sa contenance. Alain l'accompagne.

SCÈNE II

LES MÊMES, MAXIME, ALAIN.

MARGUERITE, se levant de sa place.

Eh bien, qu'est-ce qu'il y a donc?

ALAIN, s'avancant seul pendant que Maxime attend au fond.

Madame, c'est monsieur Odiot, le nouvel intendant.

MADAME LAROQUE, qui s'est soulevée pour regarder Maxime.

Comment?... ça?

ALAIN.

Oui, madame, à ce qu'il dit*.

MADAME LAROQUE.

Faites entrer. (Pendant qu'Alain va chercher Maxime et le débarrasse de son sac.) Ah çà! comprend-on ce Laubépin, qui m'annonce un garçon d'un certain âge, très simple, très mûr, et qui m'envoie un monsieur comme ça?

BÉVALLAN.

Il est positif que voilà un intendant... original.

* Marguerite vient prendre sa place à côté de sa mère.

MADemoiselle HÉLOUIN, à gauche, qui observe Maxime, avec surprise, à part.

Mais c'est le marquis de Champcey... je l'ai vu dix fois à la pension...

Maxime entre et salue*.

MADAME LAROQUE.

Pardon... vous êtes, monsieur... ?

MAXIME.

Odiot, madame.

MADAME LAROQUE, n'en revenant pas.

Maxime Odiot, le régisseur, l'intendant que monsieur Laubépin... ?

MAXIME.

Oui, madame.

MADAME LAROQUE.

Vous êtes bien sûr ?

MAXIME, souriant.

Mais oui, madame, parfaitement.

MADAME LAROQUE.

Enfin, très bien, monsieur ! Nous vous remercions beaucoup de vouloir bien nous consacrer vos talents... nous en avons grand besoin... car nous avons le malheur d'être extrêmement riches. (Madame Aubry lève les épaules.) Oui, ma chère cousine, je dis le malheur, vous avez beau lever les épaules... La richesse est pour moi un fardeau, c'est la pure vérité... moi, j'étais née pour la pauvreté, pour le dévouement, le sacrifice... j'aurais été, par exemple, une excellente sœur de charité... ou bien encore j'aurais aimé à courir le monde en bohémienne, comme ces pauvres femmes qu'on voit faire leur pauvre cuisine à l'abri des haies... C'est poétique, ça m'aurait plu... Enfin, monsieur,

* Mademoiselle Hélouin, madame Aubry, Maxime. — Desmarets, Bévallan un peu en arrière. — Madame Laroque, Marguerite.

le ciel en a disposé autrement; d'ailleurs cette fortune n'est pas à moi, et mon devoir est de la conserver pour ma fille, quoique la pauvre enfant n'y tienne pas plus que moi-même, n'est-ce pas, Marguerite? (Marguerite répond par un mouvement dédaigneux des sourcils.) Alain va vous montrer, monsieur, le pavillon qui vous est destiné... Mais, auparavant, il serait bon de vous présenter à mon beau-père. Voyez, Alain, si M. Laroque peut recevoir Monsieur. Ouf! (Elle se lève péniblement en se drapant.) Eh bien, docteur, venez-vous voir ma serre?

DESMARETS.

Volontiers, madame.

MADAME LAROQUE.

Venez donc aussi, Bévallan.

BÉVALLAN.

Madame!

ALAIN, rentrant.

Madame, M. Laroque va descendre.

MADAME LAROQUE.

Ah! Eh bien, monsieur, veuillez l'attendre ici... (A sa fille à demi-voix.) Dis-moi, Marguerite, si tu restais pour le présenter à ton grand-père?

MARGUERITE.

Oui, ma mère.

MADAME LAROQUE.

A revoir, monsieur, à bientôt.

Elle prend le bras de Desmarets.

BÉVALLAN, à part.

Singulier intendant!

Il offre le bras à madame Aubry.

MADemoiselle HéLOUIN, à part.

Soit! gardons-lui son secret... jusqu'à nouvel ordre!

Elle sort avec les autres.



SCÈNE III

MAXIME, MARGUERITE, sur le devant. ALAIN, dans le fond.

MARGUERITE*, après une pause embarrassée.

C'est la première fois, monsieur, que vous venez en Bretagne?

MAXIME.

Oui, mademoiselle.

MARGUERITE, avec insouciance.

C'est un pays assez intéressant pour les étrangers.

MAXIME.

Oh! très intéressant, mademoiselle... Je n'ai fait que le traverser rapidement... mais ce que j'ai entrevu m'a charmé... Ces vieilles forêts, ces grandes landes sauvages, avec ces horizons étagés à perte de vue; c'est vraiment...

MARGUERITE, avec une nuance de dédain.

Ah! vous êtes artiste, monsieur! Je vois que vous aimez ce qui est beau, ce qui parle à l'imagination et à l'âme... la belle nature, les bruyères, les pierres... les beaux-arts... Allons, tant mieux!... vous vous entendrez à merveille avec mademoiselle Héloüin, qui adore aussi toutes ces choses... que je n'aime guère, pour mon compte.

MAXIME, gaiement.

Mon Dieu! qu'est-ce donc que vous aimez, mademoiselle, si vous me permettez?...

MARGUERITE, après un regard hautain qui lui coupe la parole. — Elle laisse sa tapisserie, et s'éloignant.

Je vais au-devant de mon grand-père, Alain.

Elle sort. Alain descend la scène lentement.

* Maxime, Marguerite, s'occupant de sa tapisserie.

SCÈNE IV

MAXIME, ALAIN.

MAXIME.

Allons ! J'oublie que je n'ai pas le droit ici de parler en égal (Se retournant vers Alain.) excepté à cet homme... Ah ! c'est amer ! Dites-moi, mon ami, M. Laroque est très âgé, n'est-ce pas ?

ALAIN.

Oh ! très âgé, monsieur, oui.

MAXIME.

Il a été marin, je crois, autrefois.

ALAIN.

Oui, monsieur... et un fier marin, allez !... Vous verrez, monsieur, dans la galerie, là-haut, quelques-unes de ses batailles en peinture... Ah ! c'était un homme terrible ! Toujours la hache d'abordage à la main ! Ah ! il en a fait voir de cruelles aux Anglais, celui-là, je vous en répons. Aussi, ils ne l'aimaient pas ! S'ils l'avaient tenu...

MAXIME.

Enfin, ils n'ont pas pu le prendre.

ALAIN.

Oh ! jamais, monsieur ! ça leur était défendu ! Ah ! c'était un homme terrible !... et encore à présent... tenez, monsieur, il y a des moments, comme ça, où il se promène tout seul, le soir, dans la galerie, en rêvant tout haut à ses batailles et aux Anglais... car il a des espèces d'absences par instants... Eh bien ! il me fait peur, à moi, monsieur. Je n'en suis pas maître... il me fait peur !

MAXIME.

Ah!

ALAIN.

Le voilà, monsieur.

MAXIME, à part.

Pauvre vieillard, il n'a pas l'air si terrible!

SCÈNE V

LES MÊMES, MARGUERITE, M. LAROQUE.

MARGUERITE.

Par ici, mon père... là! (Elle le fait asseoir. — A Maxime.) C'est mon grand-père, monsieur. (A M. Laroque.) Monsieur Odiot, le nouvel intendant, mon père.

M. LAROQUE, s'asseyant. Il regarde Maxime, et paraît subitement étonné, inquiet; Maxime, surpris de ce regard, se tait.

Bien, bien, mon enfant... Bonjour, monsieur, bonjour.

MARGUERITE, après une pause.

Mais, monsieur, veuillez parler, dites quelque chose.

MAXIME, avec embarras.

Mon Dieu, mademoiselle...

MARGUERITE.

Mais parlez donc. (A son père.) Monsieur Odiot, le nouvel intendant, mon père.

MAXIME.

Monsieur, je suis heureux de pouvoir vous consacrer mes services.

M. LAROQUE, le regardant toujours avec un air d'égarement croissant

Mais il est mort!

MAXIME, s'adressant à Marguerite.

Comment?

MARGUERITE.

L'autre intendant.

Elle fait signe à Maxime de continuer.

MAXIME.

Ah! — d'autant plus heureux, monsieur, que j'ai souvent entendu citer vos glorieux faits d'armes, et que je compte moi-même dans ma famille des marins qui, comme vous, ont eu souvent l'honneur de combattre les Anglais...

M. LAROQUE, se dressant.

Ah! les Anglais! Oui! ce sont eux... Mais ils l'ont payé. Il y a du sang, je ne veux pas...

MARGUERITE.

Mon père!... (A Maxime.) Veuillez vous retirer, monsieur... allez rejoindre ma mère.

MAXIME, après s'être incliné, à part.

Joli début!

Il sort.

SCÈNE VI

MARGUERITE, M. LAROQUE

MARGUERITE.

Mon père!... mon père!... Quelles pensées vous troublent!... Voyons! revenez à vous... c'est moi... Marguerite... votre fille...

M. LAROQUE, revenant à lui peu à peu.

Toi... c'est toi... petite... oui... Eh bien, quoi? qu'y a-t-il?... Tu es seule... Qui était donc là, tout à l'heure?

MARGUERITE.

C'était notre nouveau régisseur, mon père, M. Maxime Odiot.

M. LAROQUE.

Maxime Odiot?... je ne connais pas... C'est bizarre... il m'avait semblé connaître ce visage. Je suis si vieux, ma fille... J'ai connu tant de monde... Il y a tant de visages qui passent comme des fantômes dans ma pauvre mémoire séculaire... Eh bien, ce jeune homme, il a l'air très comme il faut, il me semble.

MARGUERITE.

Oui, mon père.

M. LAROQUE.

Je crois qu'il me plaira. Fait-il le piquet?

MARGUERITE.

Je ne sais pas encore, mon père.

M. LAROQUE, riant.

Espérons-le, ma fille, espérons-le.

Madame Aubry arrive à la hâte.

SCÈNE VII

LES MÊMES, MADAME AUBRY.

MADAME AUBRY.

Eh bien, comment vous trouvez-vous, mon cher cousin? On vient de me dire que vous étiez souffrant... et je suis accourue plus morte que vive...

M. LAROQUE, un peu railleur.

Trop bonne, cousine, trop bonne... Ce n'était rien... un peu de faiblesse.

MADAME AUBRY.

Ah! tant mieux! tant mieux!... Venez faire un tour sur la terrasse... Cela vous fera du bien... Prenez mon bras, je vous en prie.

M. LAROQUE.

Soit! je veux bien... Allons! (A Marguerite.) Au revoir, ma chérie... (Se retournant.) Demande-lui s'il fait le piquet.

MARGUERITE.

Oui, grand-père.

M. LAROQUE

Espérons-le!

MADAME AUBRY, pendant qu'elle s'éloigne soutenant M. Laroque.
Appuyez-vous, appuyez-vous.

SCÈNE VIII

MARGUERITE, un instant seule, puis MAXIME,
MADAME LAROQUE, MADEMOISELLE HÉLOUIN,
BÉVALLAN, et les jeunes filles qui restent au fond.

MARGUERITE, seule.

Cette scène m'a fait mal... et puis elle m'a troublée... Ces paroles étranges... Ah! c'est la faiblesse d'esprit d'un vieillard! Vraiment, il y a des moments où j'ai moi-même des pensées folles... (Se retournant, elle aperçoit sa mère qui revient donnant le bras à Maxime, et paraissant engagée avec lui dans une conversation animée.) Comment! ma mère donne le bras à ce monsieur?

Entrent Maxime et madame Laroque, Bévallan, mademoiselle Hélouin, et les jeunes filles restent en vue sur la terrasse.

MADAME LAROQUE, d'un ton très gracieux, à Maxime.

Exactement comme moi, monsieur! exactement mon impression! C'est extraordinaire comme nous nous ren-

controns! (Quittant son bras et le saluant.) Monsieur!... (Maxime reste un peu en arrière, parcourant des brochures; madame Laroque descend vers sa fille et lui dit:) Tu es étonnée, ma fille... n'est-ce pas? Eh bien, je le suis encore plus que toi!... Il est tout à fait homme du monde, ce jeune homme... il cause très bien... et puis il a beaucoup voyagé... et, chose extraordinaire, il a exactement ma manière de voir, mes impressions... Enfin, tout en babillant, j'ai oublié entièrement sa position, et je lui ai pris le bras sans y penser... Entre nous, ma fille, je crois que c'est un très mauvais intendant, mais vraiment c'est un homme très agréable.

Elle s'assoit dans son fauteuil à droite.

MARGUERITE.

Tant mieux, ma mère.

Elle reprend sa tapisserie.

BÉVALLAN, aux jeunes filles.

Vous voulez donc ma mort, mesdemoiselles?... Mais enfin, soit! je m'exécute! (Il s'avance.) On réclame avec enthousiasme la fin de la valse interrompue.

MARGUERITE.

Ah! comment! encore! Mais jamais je ne pourrai finir cette tapisserie, et il faut que je l'envoie ce soir à Rennes pour la faire monter...

BÉVALLAN.

Ah! en ce cas... je vais perdre ma danseuse, moi!

Il remonte vers le fond.

MAXIME.

Mon Dieu! si vous le voulez, madame, je puis à la rigueur jouer une valse ou deux?

MARGUERITE échange un regard de surprise avec sa mère.

Vous nous obligerez, monsieur.

Maxime se place devant le piano et joue.

MADAME LAROQUE.

Comment! il touche du piano, maintenant!

BÉVALLAN, à part.

Singulier intendant ! (Allant sur la terrassé.) Mesdemoiselles, je suis à vous... mais pas longtemps ; car il fait une chaleur atroce, vraiment !

Les jeunes fillés disparaissent en valsant.

MADAME LAROQUE.

Ma fille, sais-tu que cela commence à m'inquiéter ?

MARGUERITE, gravement.

Pourquoi, ma mère ? On peut toucher du piano et être honnête homme.

MADAME LAROQUE.

Je ne te dis pas le contraire, mon enfant... mais enfin, ce n'est pas là un intendant, franchement... jamais je n'oserai lui donner mes ordres... et puis comment veux-tu qu'un Monsieur comme ça aille trotter en sabots dans les terres labourées et dans la boue de nos chemins ? c'est impossible ! (Remarquant tout à coup l'album que Maxime a posé sur un guéridon.) Qu'est-ce que c'est donc que cet album-là ?

MARGUERITE.

Mais il me semble qu'il l'avait à la main quand il est arrivé.

MADAME LAROQUE, ouvrant l'album.

Il ne manquait plus que cela... il dessine ! et il dessine à merveille... Tiens, vois !

MARGUERITE.

Oui, c'est bien fait.

BÉVALLAN.

Ah ! ma foi, mesdemoiselles, décidément, je n'y tiens plus ! Je me rends ! Je renonce !... (Il se jette dans un fauteuil. A Maxime.) Merci, monsieur, merci bien. Vous avez un vrai talent.

MAXIME, se levant et le saluant.

Monsieur !

Il quitte le piano.

MADAME LAROQUE.

Vous nous pardonnerez notre indiscretion, monsieur
Odiot... C'est vous qui dessinez comme cela?

MAXIME.

Madame... je dessine... un peu... mais cet album est bien
pauvre.

MADAME LAROQUE.

Pas du tout... Voyez donc, monsieur de Bévallan... ce
petit coin sombre, c'est délicieux!

BÉVALLAN.

Oui, ma foi!... Salvator! tout à fait!

MADAME LAROQUE.

Où est-ce donc pris, cette vue-là, monsieur?

MAXIME.

C'est, madame, dans le parc du prince de Villa-Franca,
en Sicile.

BÉVALLAN.

De Villa-Franca? Tiens! j'ai passé par là, moi... Mais je
n'ai pu voir le parc... je croyais que le prince ne l'ou-
vrait pas aux yeux des étrangers?

MAXIME.

C'est vrai, monsieur, en général... ((il s'arrête avec embarras.)
Mais, madame, votre bienveillance m'a fait oublier trop
longtemps mes devoirs! Avec votre permission, je vais
entrer en fonctions dès ce moment, et aller visiter votre
ferme de Langoat, dont nous parlions tout à l'heure, et qui
n'est, je crois, qu'à une lieue d'ici.

MADAME LAROQUE, visiblement embarrassée.

Ma ferme de Langoat?... Mais, monsieur... pardon...
c'est impossible... Il y a des chemins affreux... Attendez
que la saison soit plus avancée. (A part.) C'est très gênant,
un intendant comme cela.

MAXIME, gaiement.

Non, madame, je n'attendrai pas un seul jour... On est intendant, ou on ne l'est pas !

MADAME LAROQUE.

Mais, voyons... Ne pourrait-on pas... (Alain est au fond, plaçant une jardinière.) Alain ?

ALAIN, descendant la scène*.

On pourrait, madame, atteler pour M. Odiot le vieux berlingot du père Yvert... Il n'est pas suspendu, mais...

MADAME LAROQUE, qui lui fait signe de se taire.

Non... non !... Est-ce que l'américaine ne passerait pas dans le chemin ?

MAXIME.

Madame, je vous en supplie...

ALAIN.

L'américaine, madame ?... Ma foi, non !... Il n'y a pas de risque, qu'elle y passe... ou si elle y passe, elle n'y passera pas tout entière... et encore... je ne crois pas qu'elle y passe !

MAXIME.

Je vous proteste, madame, que j'irai parfaitement à pied.

MADAME LAROQUE.

Je vous assure, monsieur, que je ne le souffrirai pas... Mais voyons donc... nous avons bien une demi-douzaine de chevaux de selle qui ne demandent qu'à se promener... mais probablement vous ne montez pas à cheval ?

MAXIME.

Je vous demande pardon, madame ; mais véritablement...

MADAME LAROQUE.

Alain, faites seller un cheval... Lequel, dis, Marguerite ?

* Alain, madame Laroque, Maxime, Bévallon, Marguerite.

BÉVALLAN.

Donnez Proserpine ?

MARGUERITE.

Non, non ! pas Proserpine ! gardez-vous-en bien !

MAXIME.

Et pourquoi donc, mademoiselle ?

MARGUERITE.

Parce qu'elle vous jetterait par terre, monsieur.

MAXIME, souriant.

Oh ! si ce n'est que cela, ne craignez rien... vous pouvez faire seller Proserpine, Alain. (Alain sort. A Bévallan.) Est-ce que cette bête est si terrible ?

BÉVALLAN.

Oh ! non ! pas tant ! Un peu verte au montoir, simplement ! Mais quand on est une fois dessus, si on y reste, ça va bien... Voulez-vous des éperons ? j'en ai une paire à votre service.

MARGUERITE, à demi-voix, d'un ton de reproche, à Bévallan.

Monsieur de Bévallan !

Bévallan s'éloigne et se dirige vers la fenêtre.

MAXIME.

Je vous suis obligé, monsieur ; j'accepte.

BÉVALLAN, à la fenêtre de gauche.

Donnez mes éperons à Monsieur !

MAXIME, saluant.

Mesdames !

Il s'éloigne.

MADAME LAROQUE.

Vous nous ferez l'honneur de dîner avec nous, monsieur ?

MAXIME.

Madame !

Il sort.

BÉVALLAN.

Singulier intendant !

SCÈNE IX

LES MÊMES, excepté MAXIME.

MARGUERITE.

Monsieur de Bévallan, je ne vous comprends pas... vous voulez donc qu'il se tue ?

BÉVALLAN, se rapprochant un peu.

Laissez donc, mademoiselle !

MADAME LAROQUE.

Comment ! Mais s'il y a du danger, je n'entends pas du tout, moi !...

BÉVALLAN.

Aucun danger, madame... D'ailleurs, c'est sur l'herbe... et puis, franchement, là, il mérite une petite leçon !

MADAME LAROQUE.

Et pourquoi donc ?

BÉVALLAN.

Il est trop avantageux. — Ne veut-il pas nous faire croire qu'il est l'ami du prince de Villa-Franca, à présent !

MADAME LAROQUE.

Mais il n'a pas dit un mot de ça !... c'est vous qui le poussez ! Ah ça ! s'il y a du danger, je veux qu'on le rappelle !

Elle va vers la fenêtre où Marguerite l'accompagne*.

* Madame Laroque, Marguerite, près de la fenêtre, Bévallan un peu en retour, mademoiselle Héloüin.

BÉVALLAN, à la fenêtre.

Soyez donc tranquille, madame!... Tenez, le voilà... voyez... c'est un vrai mouton... Ah! par exemple, s'il la touche!... Voyons, je parie dix louis contre un qu'il ne peut pas se mettre en selle? Personne ne tient?

MARGUERITE.

Moi, si vous voulez.

BÉVALLAN.

Soit, mademoiselle...

MADAME LAROQUE.

Monsieur de Bévallan, je n'aime pas du tout cette plaisanterie... je suis au martyre!

BÉVALLAN.

Ah! il met le pied à l'étrier... Bon! paf! patapan! en voilà une ruade! Elle ne lui fera pas de mal, allez! seulement, il ne montera pas, voilà tout!... il ne montera pas! paf! encore!... vous avez perdu, mademoiselle.

MARGUERITE, tout à coup.

J'ai gagné!

BÉVALLAN.

Comment! en selle... sans toucher l'étrier! Eh bien, alors c'est un clown! c'est un clown! faites-lui de la musique! il va danser!

MARGUERITE.

Vous avez beau dire: il est notre maître...

Elle applaudit, et les autres femmes battent aussi des mains.

BÉVALLAN, applaudissant.

Oui, ma foi, c'est très bien! bravo! bravo!... (Se retournant.)
Il me déplaît passablement, ce monsieur!

MADAME LAROQUE, à Bévallan.

Je ne sais pas pourquoi, mais je l'adore, moi, ce garçon-là.

ACTE PREMIER

375

BÉVALLAN.

N'est-ce pas ? Il est adorable ! adorable !...

MARGUERITE, rêveuse, à part.

Qu'est-ce que c'est que ce jeune homme ?

MADemoiselle HÉLOUIN, de même.

Quand donc ai-je rêvé que j'étais marquise ?

ACTE DEUXIÈME

TROISIÈME TABLEAU

Une espèce de rond-point, ou de carrefour dans le parc du château de Laroque. La futaie est percée de plusieurs allées ; sous les arbres, au fond, un dolmen très apparent. Un banc de gazon au pied d'un arbre à gauche. Chaises et bancs rustiques.

SCÈNE PREMIÈRE

MAXIME, ALAIN, portant une chaise rustique
et une espèce de guéridon.

MAXIME, un album sous le bras.

Mettez ce pliant ici, puisque je n'ai rien de mieux à faire cet après-midi, je m'en vais dessiner ces arbres et ce dolmen.

ALAIN.

Ah ! oui... le dolmen... M. le curé aurait bien voulu le faire enlever d'ici.

MAXIME.

Et pourquoi cela ?

ALAIN.

Ah ! monsieur, parce qu'il y a encore des vieilles gens qui ont une idée sur ces tas de pierres et qui viennent s'agenouiller autour. Ce qui faisait que M. le curé... mais mademoiselle Marguerite n'a jamais voulu... Elle a dit que

c'était le plus bel ornement du parc... et voilà comment c'est resté là.

MAXIME*.

Je crois que vous avez fait ce matin une promenade à cheval avec mademoiselle Marguerite, Alain?

ALAIN, souriant.

Oui, monsieur.

MAXIME, taillant son crayon.

Vous avez bonne mine à cheval, Alain!

ALAIN.

Monsieur est trop bon... Mademoiselle a meilleure mine que moi... Vraiment, monsieur, quand j'ai l'honneur d'accompagner Mademoiselle...

MAXIME.

Est-ce que vous ne l'accompagnez pas toujours, Alain?

ALAIN.

Oh! non, monsieur!... Mademoiselle se promène seule bien souvent... C'est une idée de Madame... Madame, qui a été élevée dans les Antilles anglaises, à Sainte-Lucie, a voulu donner à Mademoiselle l'éducation qui est à la mode dans ces pays-là, où il paraît que les jeunes filles, avant leur mariage, ont bien plus de liberté que chez nous... Après ça, pas de danger, monsieur, qu'il lui arrive malheur, allez! Elle fait tant de charités qu'il n'y a pas de cabanc à dix lieues à la ronde où on ne la vénère comme un ange!

MAXIME, à part.

Étrange fille!

ALAIN.

Je disais donc à Monsieur que quand j'ai l'honneur d'accompagner Mademoiselle, je passe mon temps à l'admirer. Elle a si bonne tournure sur son cheval, avec sa plume noire et son air fier... on dirait une reine, monsieur.

* Alain, Maxime.

MAXIME, dessinant.

Mais pourquoi donc, Alain, est-elle toujours grave et sombre comme on la voit?

ALAIN.

Ah! voilà, monsieur, voilà!... Elle était gaie comme un oiseau autrefois, et puis, tout d'un coup, ça a changé... Pourquoi? On ne sait pas... Moi, je croirais qu'elle a quelque chose dans le cœur... Eh! mon Dieu, les jeunes filles!...

MAXIME.

Mais si vous voulez dire, Alain, qu'elle aime M. de Bévallan, il me semble qu'il ne tiendrait qu'à elle de l'épouser?

ALAIN.

Ah! certainement, monsieur, il ne tiendrait qu'à elle, car M. de Bévallan l'a demandée assez de fois; et il faut dire que d'un côté ce serait un bon mariage... puisque M. de Bévallan est, après les Laroque, le plus riche du pays... Aussi, quand Monsieur est arrivé au château, il y a trois mois, on disait que Mademoiselle avait consenti... et puis, tout d'un coup elle s'est ravisée et a encore demandé du temps pour réfléchir.

MAXIME.

Vous devez désirer ce mariage, Alain...

ALAIN.

Pourquoi?

MAXIME.

M. de Bévallan a un beau nom, et vous qui avez un faible pour la noblesse...

ALAIN.

Mon Dieu! monsieur, j'ai un faible pour la noblesse... c'est vrai... parce que j'ai été élevé dans ces idées-là... et qu'avant de servir ces dames, j'avais toujours servi dans

la noblesse... aussi pourquoi ai-je tant de plaisir à servir Monsieur? Parce que Monsieur a l'air gentilhomme.

MAXIME.

Oh! vous me flattez, Alain.

ALAIN.

Non, monsieur, vous avez l'air gentilhomme, moralement et physiquement. Eh bien, je dis moi qu'il vaut mieux avoir l'air gentilhomme et ne l'être pas, que de l'être, et de ne pas en avoir l'air... Ainsi voilà M. de Bévallan qui dit qu'il aime mademoiselle Marguerite, qu'il veut l'épouser, et Monsieur peut voir comme moi qu'en attendant il ne se gênerait pas pour faire le sultan dans le château! il y a mademoiselle Héloïse...

MAXIME.

Allons, allons, pas de jugements téméraires, Alain!

ALAIN.

Sans doute, monsieur, sans doute... Monsieur a raison... Monsieur a raison... (Il s'éloigne de quelques pas, et se retournant.) Ah! dommage que Monsieur n'ait pas seulement cent mille livres de rente.

MAXIME.

Pourquoi cela, Alain?

ALAIN, souriant en vieillard.

Parce que... Monsieur n'a plus besoin de moi?

MAXIME.

Non, merci, mon ami. (Alain s'éloigne.) Ah! dites-moi... Voilà bien de l'encre et une plume... Mais cette lettre... cette lettre commencée que je comptais achever ici et que je vous avais prié d'apporter?

ALAIN.

Monsieur, je ne l'ai pas trouvée.

MAXIME.

Comment? mais je l'avais laissée sur mon bureau, tout à fait en évidence.

ALAIN.

Monsieur... j'ai eu beau retourner les papiers.

MAXIME.

Tiens!... Où diable ai-je pu la mettre? je vais la chercher.

ALAIN, lui prenant l'album des mains.

Monsieur me permet de jeter un coup d'œil sur ses plans pendant ce temps-là?

MAXIME.

Certainement.

Il s'éloigne à gauche.

SCÈNE II

ALAIN, seul un moment, puis BÉVALLAN
et MADEMOISELLE HÉLOUIN arrivant par le fond à droite.

ALAIN, seul.

Ah! brave jeune homme!... lui et mademoiselle, deux vraies créatures du bon Dieu! seulement ils ne peuvent pas se souffrir tous deux... Quand l'un va à droite, l'autre va à gauche; quand l'un dit blanc, l'autre dit noir... En tout cas ça serait impossible! ainsi tout est pour le mieux... (Apercevant Bévallan et mademoiselle Hélouin.) Bon, voilà les autres... Encore ensemble.

Bévallan et mademoiselle Hélouin entrent en scène par la droite, deuxième plan; Alain sort à droite, premier plan.

BÉVALLAN.

C'est de la barbarie, mademoiselle, de la barbarie, tout bonnement!

MADemoiselle HéLOUIN, riant.

Monsieur de Bévallan, quel homme êtes-vous donc, voyons? car je n'y comprends plus rien.

BÉVALLAN, légèrement.

Quel homme je suis, mademoiselle? mais je suis un aimable scélérat!

MADemoiselle HéLOUIN.

Scélérat, je le crois; mais... aimable; si on entend par là digne d'être aimé, c'est une autre question.

BÉVALLAN.

Mais c'est abominablement dur, cela, mademoiselle! Savez-vous que vous m'affligez sérieusement?

MADemoiselle HéLOUIN.

Enfin, voyons, monsieur, pourquoi me faites-vous la cour?

BÉVALLAN.

Parce que je vous aime.

MADemoiselle HéLOUIN.

Et c'est pour la même raison que vous voulez épouser Marguerite?

BÉVALLAN.

Mademoiselle Marguerite!... Et où prenez-vous que je veuille l'épouser?

MADemoiselle HéLOUIN.

Comment! vous demandez sa main tous les huit jours!

BÉVALLAN.

Eh! mon Dieu! c'est... par... contenance! pour avoir un pied dans le château.

MADemoiselle HéLOUIN.

Oh! persuadez-moi cela!

BÉVALLAN.

Ah! mademoiselle, je vois avec peine que vous ne connaissez pas le cœur de l'homme!

MADemoiselle HéLOUIN.

C'est qu'au contraire j'ai grand'peur de le connaître, le cœur de l'homme !

BÉVALLAN.

Vous ne connaissez pas le mien, en tout cas. Eh ! mon Dieu ! Certainement, je ne le nie pas... la raison me conseillerait d'épouser mademoiselle Marguerite, mais le cœur n'est peut-être pas du même avis... et quand le cœur parle contre la raison, il court grand risque de triompher, mademoiselle, surtout chez moi, qui ai toujours été le jouet de mes sentiments, qui suis un homme d'inspiration ! Car on ne me connaît réellement pas. Je suis au fond d'une naïveté presque incroyable pour mon âge ! J'ai encore toute l'ardeur irréfléchie, toute la démente de la vingtième année. Enfin, je suis capable, moi, encore aujourd'hui, d'enlever une jeune fille par une fenêtre et de me sauver avec elle dans les savanes d'Amérique, dans les pampas !

MADemoiselle HéLOUIN.

Eh bien, je ne crois pas ça.

BÉVALLAN.

Vous ne croyez pas ça ?

MADemoiselle HéLOUIN.

Du tout.

BÉVALLAN.

Mais enfin, au nom du ciel ! que faudrait-il faire pour vous convaincre ?...

MADemoiselle HéLOUIN.

Il faudrait le faire. (Bévallan paraît un peu décontenancé; elle part d'un éclat de rire.) Bonjour, monsieur de Bévallan, je vais faire ma provision de fleurs pour ce soir... A revoir, monsieur.

Elle sort à droite.

BÉVALLAN, seul.

Elle est très amusante; elle me pique, ma foi! Je vais me faufiler par là et la rejoindre dans le jardin.

Il sort par le fond.

SCÈNE III

ALAIN, qui est rentré en scène avant la sortie de Bévallan, puis MAXIME.

ALAIN, seul.

Je ne sais pas ce qu'ils se disent... mais je m'en méfie de cette demoiselle-là, je m'en suis toujours méfié d'ailleurs... (Entre Maxime à gauche.) Ah! eh bien, monsieur, cette lettre?

MAXIME.

Je ne l'ai pas trouvée, je n'y comprends rien. Heureusement elle était insignifiante... C'était une lettre à Laubépin... Il n'y a pas grand mal...

ALAIN.

C'est égal, si je la retrouve en rangeant, je viendrai l'apporter à Monsieur...

MAXIME.

Bien, merci... mon ami.

Il dessine. Alain sort à gauche.

SCÈNE IV

MAXIME, MADEMOISELLE HÉLOUIN, revenant à droite et portant des fleurs.

MADemoiselle HÉLOUIN.

Ah! vous voilà, monsieur? quel miracle!

MAXIME, saluant.

Mademoiselle!

MADemoiselle HéLOUIN.

Vous dessinez? moi, je viens de cueillir quelques fleurs pour me coiffer ce soir... Vous savez que nous avons un bal ce soir chez madame de Castennec?

MAXIME.

Je l'ignorais.

MADemoiselle HéLOUIN.

Au fait, vous ne savez rien de ce qui se passe, vous.

Elle pose ses fleurs sur le banc, à gauche, et en garde seulement quelques-unes dont elle s'occupe à détacher les fleurs fanées tout en parlant.

MAXIME.

Je suis si souvent absent! mon métier m'y oblige.

MADemoiselle HéLOUIN.

Oh! et puis vous êtes sauvage!

MAXIME.

Je ne suis pas sauvage; seulement, je me tiens à ma place... pour qu'on ne soit jamais tenté de m'y remettre.

MADemoiselle HéLOUIN, étonnée de sa froideur.

Monsieur Maxime?

MAXIME.

Mademoiselle?

MADemoiselle HéLOUIN.

Qu'est-ce que j'ai dit, ou qu'est-ce que j'ai fait qui vous ait déplu?

MAXIME.

Mais, rien, mademoiselle, pourquoi?

MADemoiselle HéLOUIN.

Parce que vous paraissiez autrefois avoir un peu d'amitié pour moi.

MAXIME, plus ouvert.

J'en ai toujours, mademoiselle... et ce sentiment de ma part est tout naturel... notre état de fortune n'est-il pas le même, ou à peu près ? Nous sommes tous deux déshérités des biens de ce monde... isolés... sans appui, sans amis : pour une femme cette situation, je le sais, a plus d'ennuis, plus de dangers encore qu'elle n'en a pour moi ! Aussi, vous pouvez compter sur ma sympathie très sincère, et je regrette seulement de ne pouvoir vous en offrir d'autre témoignage que quelques conseils... qui peut-être seraient mal reçus.

MADemoiselle HéLOUIN.

Je vous assure que non ! parlez, je vous en prie.

MAXIME, avec bonté.

C'est que c'est terrible, ce que j'ai à vous dire !

MADemoiselle HéLOUIN.

C'est égal, parlez.

MAXIME.

Eh bien, mademoiselle, vous êtes charmante, mais vous avez un défaut.

MADemoiselle HéLOUIN.

Un seul ? Mais vous m'enchantez !

MAXIME.

Un seul.

MADemoiselle HéLOUIN.

Nommez-le ?

MAXIME.

Le faut-il ?

MADemoiselle HéLOUIN.

Je vous en supplie !

MAXIME.

Eh bien, vous êtes un peu...

MADemoisELLE HÉLOUIN, gracieusement.

Quoi ?

MAXIME.

Coquette, n'est-ce pas ?

MADemoisELLE HÉLOUIN.

Je ne m'en suis jamais aperçue.

MAXIME.

Eh bien, faites-y attention.... vous verrez! (Mademoiselle Hélouin, un peu intimidée, baisse la tête. — Il continue avec grâce et bonté.) Mademoiselle, c'est là un travers... bien léger... et bien innocent... mais, hélas ! nous sommes condamnés à la perfection, nous deux... ce qui serait innocent chez d'autres, chez nous est coupable... En ce monde, tous les malheureux sont des suspects...

MADemoisELLE HÉLOUIN, relevant la tête après une pause.

Vous êtes bon, monsieur Maxime... Vous êtes un véritable ami.

MAXIME.

J'essaie, mademoiselle.

MADemoisELLE HÉLOUIN.

Mais un ami, comment ?

MAXIME.

Véritable, vous l'avez dit.

MADemoisELLE HÉLOUIN.

Sérieusement?... un ami qui m'aime... Voyons. (Elle effeuille en riant les pétales d'une fleur d'oranger.) Un peu ?

MAXIME, devinant.

Mais sans doute.

MADemoisELLE HÉLOUIN, très coquette.

Beaucoup ?

MAXIME, surpris du ton de mademoiselle Héloüin, lève la tête.

Non !

Mademoiselle Héloüin jette avec dépit la fleur d'oranger. — Madame Aubry paraît à gauche.

SCÈNE V

LES MÊMES, MADAME AUBRY

MADAME AUBRY.

Ah ! mademoiselle Héloüin, Marguerite vous cherchait... elle attend des fleurs pour faire une couronne, je crois.

MADemoiselle Héloüin.

Bien, madame, j'y vais... (A Maxime.) Nous restons bons amis, j'espère ?

Elle lui tend la main.

MAXIME, saluant et prenant la main de mademoiselle Héloüin.

Pour mon compte, mademoiselle, n'en doutez pas.

Elle sort à droite

SCÈNE VI

MAXIME, MADAME AUBRY.

MADAME AUBRY, regardant par-dessus l'épaule de Maxime*.
Vous faites quelque chose de bien joli, là, monsieur.

MAXIME.

Vous trouvez, madame ?

* Maxime, madame Aubry.

MADAME AUBRY.

Oui, ça me rappelle mon portrait... (Maxime la regarde avec étonnement.) que j'avais fait faire quand j'étais riche... ça me coûtait les yeux de la tête... deux mille francs;... mais c'est que c'était un artiste très connu qui l'avait fait; je ne me rappelle pas au juste si c'était Delaroche ou Jadin*.

MAXIME, gravement.

Ça devait être Jadin, madame.

MADAME AUBRY.

Je ne me rappelle pas; mais dites-moi, monsieur Maxime, savez-vous que je trouve mon pauvre cousin Laroque bien baissé, moi... je l'ai vu ce matin... il avait la parole très embarrassée.

MAXIME.

Oui, madame, je crains beaucoup que dans un avenir prochain...

MADAME AUBRY.

Ah! monsieur, quel malheur pour moi quand je me verrai abandonnée à la charité des étrangers... à moins que M. Laroque n'ait bien voulu penser à moi... et je le mériterais bien, je crois, après toutes les peines que je me suis données... Vous ne savez pas, par hasard, monsieur Maxime, s'il a fait quelques dispositions?

MAXIME.

Je n'en sais rien, madame.

MADAME AUBRY.

Cependant, il vous aime beaucoup... vous avez toute sa confiance; il ne ferait rien sans vous consulter.

MAXIME.

J'ai eu le bonheur en effet de lui rendre mes services agréables.

* Madame Aubry, Maxime.

MADAME AUBRY.

Moi... je ne demanderais pas grand'chose... de quoi vivre indépendante seulement. (Confidentiellement.) Eh bien, monsieur Maxime, voyons...

MAXIME.

Quoi, madame ?

MADAME AUBRY.

Vous n'auriez pas affaire à une ingrante, je vous assure ; vous seriez content de moi.

MAXIME, très tranquillement.

Madame Aubry, je crains de vous comprendre : si vous m'offrez de l'argent pour vous aider à dépouiller, en partie du moins, vos bienfaitrices et les miennes, eh bien, je ne veux pas. Voilà tout.

MADAME AUBRY, après un mouvement marqué de dépit.

Mais, monsieur Maxime, je ne l'entends pas du tout comme cela... Je voulais seulement vous prier de ne pas me nuire...

MAXIME.

Je ne nuis à personne volontairement, madame.

MADAME AUBRY.

Eh bien, c'est tout ce que je demande... vous voyez... Il suffit de s'entendre... nous ne sommes plus fâchés...

MAXIME.

Nous ne l'avons jamais été, madame.

MADAME AUBRY.

Nous restons bons amis, n'est-ce pas ?

SCÈNE VII

LES MÊMES, BÉVALLAN.

BÉVALLAN, arrivant à droite.

Ma chère madame Aubry, M. Laroque réclame vos soins... je suis chargé de vous le dire.

MADAME AUBRY.

Bien ! bien ! j'y cours !

BÉVALLAN, lui prenant les deux mains comme elle passe.

Chère madame Aubry ! toujours dévouée, toujours prête à obliger ! Ah ! quand les femmes sont bonnes, elles sont excellentes ! Mais aussi on les aime, vous savez qu'on les aime, j'espère, madame Aubry ? Allons, à bientôt, chère madame !

MADAME AUBRY.

A bientôt.

Elle sort à gauche.

SCÈNE VIII

MAXIME, BÉVALLAN.

BÉVALLAN*.

Ah ! sapristi ! que c'est délicieux, ce que vous faites là !

MAXIME.

Vous êtes indulgent.

* Maxime, Bévallan.

BÉVALLAN.

Non, vous avez un coup de crayon, vraiment!... Ah çà! il paraît qu'il va mal aujourd'hui, ce pauvre bonhomme?

MAXIME.

Oui... la paralysie le gagne.

BÉVALLAN.

Oh! là, là! Ah! que ça fait bien cet arbre!... Il serait temps cependant, dites-moi, qu'il pensât à ses affaires?

MAXIME.

Je suppose qu'il y a pensé.

BÉVALLAN.

Croyez-vous?

MAXIME.

Je suppose.

BÉVALLAN.

Ah çà! j'espère bien qu'il n'a pas fait de legs à cette affreuse harpie qui sort d'ici.

MAXIME.

J'ignore!

BÉVALLAN.

Ce serait atroce! Vous connaissez la créature... vous savez à quel point elle est indigne de toute espèce de sympathie!

Il prend une chaise et s'assied près de Maxime*.

MAXIME.

Elle m'en inspire peu.

BÉVALLAN.

Bravo, alors! si vous êtes consulté...

MAXIME.

Oh! je ne le serai pas.

* Bévallan, Maxime.

BÉVALLAN, s'asseyant.

Si, si, vous le serez... il vous porte dans son cœur... il vous consultera... et même, tenez, vous pouvez dans la circonstance être utile à mademoiselle Marguerite.

MAXIME, avec intérêt.

Comment cela ?

BÉVALLAN.

Mon Dieu, mon cher monsieur Maxime, je m'en vais m'ouvrir très franchement avec vous là-dessus. Vous n'ignorez pas ma situation dans la maison... mon mariage avec mademoiselle Marguerite est à peu près arrêté ; par conséquent, c'est un devoir pour moi de veiller aux intérêts de la jeune personne, et de vous les recommander... Eh bien, il serait très désirable, en premier lieu, que madame Aubry fût complètement distancée... ensuite, j'ignore quel douaire M. Laroque compte assurer à madame Laroque, ma future belle-mère... Mais vous la connaissez comme moi... c'est une femme excellente, que j'aime et que j'estime profondément... mais enfin elle a des goûts très simples : elle vivrait de rien... un gros douaire l'embarrasserait...

MAXIME.

Monsieur, je ne sais pas bien où vous voulez en venir ! mais je vous dirai nettement que toute intervention de ma part dans les volontés testamentaires de M. Laroque me paraîtrait un abus grave de la confiance qu'on me témoigne ici.

BÉVALLAN, indécis.

Ah ! voilà comment vous répondez à la mienne ?

MAXIME.

Monsieur, je ne vous l'ai pas demandée

BÉVALLAN.

Eh bien, bravo ! touchez là ! c'est un trait d'honnête homme ! Vous m'avez mal compris... mais c'est un trait

d'honnête homme ; vous ne m'avez pas compris du tout. (Se levant.) Ah çà ! je vous laisse travailler. Mais comptez sur ce que je vous dis... je ne vous en estime que davantage... et mon amitié vous est acquise.

MAXIME.

Monsieur !

BÉVALLAN.

A tout à l'heure ! Ne vous dérangez pas ! ne vous dérangez pas.

Il sort à gauche.

SCÈNE IX

MAXIME, seul ; puis MARGUERITE.

MAXIME, seul.

Cela me fait trois amis !... Encore quelques-uns dans ce genre-là et on me mettra à la porte. (Marguerite arrive lentement par la gauche, portant des fleurs ; il se lève et salue.) Mademoiselle !

MARGUERITE, avec une nuance de raillerie.

Ah ! vous dessinez le dolmen, monsieur... Au fait, cela doit vous charmer, cet endroit-ci ! Vous êtes là à merveille pour évoquer de poétiques souvenirs. Les Druides en robe blanche... Velléda... le gui sacré... Je suis sûre que dans chaque rayon de soleil vous croyez voir reluire une faucille d'or.

MAXIME.

Oui, mademoiselle.

Il s'assied.

MARGUERITE, s'asseyant à gauche.

Je vous croyais mort, moi.

MAXIME.

Non, pas encore, mademoiselle.

MARGUERITE.

Vous êtes plus rare de jour en jour.

MAXIME.

J'ai voyagé toute la semaine dernière.

MARGUERITE.

Oh! et puis vous avez une passion qui vous absorbe. Nous savons cela... Vous passez presque toutes vos soirées chez notre noble voisine, mademoiselle de Porhoët-Gaël!

MAXIME.

C'est vrai, mademoiselle. Et je m'en défends d'autant moins que mademoiselle de Porhoët touchant à son quatre-vingt-septième printemps, je ne pense pas... Au reste il est vrai que je l'aime beaucoup... Ses ancêtres ont régné, je crois, dans ce pays... elle reste seule de sa race, pauvre et vieille... et elle porte si dignement la majesté de son nom, celle de l'âge et celle du malheur, que je lui ai voué un attachement filial... Au surplus, c'est vous-même et madame votre mère qui me l'avez recommandée.

MARGUERITE.

Oh! on ne vous reproche rien... ma mère vous est même extrêmement reconnaissante de vos attentions pour cette digne femme.

Elle se lève.

MAXIME, souriant.

Et la fille de madame votre mère?

MARGUERITE.

Oh! moi! je m'exalte moins facilement; si vous avez la prétention que je vous admire, il faut avoir la bonté d'attendre encore un peu. Je sais trop que les actions humaines ont généralement deux faces, et que la plus brillante n'est pas toujours la plus authentique... Ainsi, mademoiselle de Porhoët a encore une sorte de petite fortune, elle n'a pas d'héritier et je ne sais pas du tout moi...

MAXIME, se levant brusquement.

Permettez-moi, mademoiselle, de vous plaindre sincèrement.

MARGUERITE.

De me plaindre, monsieur ?

MAXIME.

Oui, mademoiselle ! souffrez que je vous exprime la pitié respectueuse que vous m'inspirez.

MARGUERITE, avec une colère contenue.

La pitié !

MAXIME.

Oui, mademoiselle, car si le doute et le désenchantement du bien sont les fruits les plus amers de l'expérience, rien ne mérite plus de compassion qu'un cœur flétri par la défiance avant d'avoir vécu.

MARGUERITE, violente.

Monsieur... vous ne savez pas de quoi vous parlez ! et vous oubliez à qui vous parlez !

MAXIME.

C'est vrai, mademoiselle ! je parle un peu sans savoir, et j'oublie un peu à qui je parle : mais vous m'en avez donné l'exemple !

MARGUERITE, amèrement.

Il faudrait peut-être vous demander pardon ?

MAXIME, ferme.

Assurément, mademoiselle, si l'un de nous deux avait ici un pardon à demander, ce serait vous... vous êtes riche, et je suis pauvre... vous pouvez vous humilier... je ne le puis pas !

MARGUERITE.

Ah ! (Elle traverse la scène comme pour sortir, puis se retournant elle ajoute avec un geste d'humilité hautaine.) Eh bien ! pardon ! (Elle sort à droite).

SCÈNE X

MAXIME, seul, avec une colère douloureuse.

Elle aussi! ah! c'est mal. Jusqu'ici j'avais remarqué sans doute de l'éloignement, de l'antipathie, mais maintenant c'est de la haine, de la persécution. Qu'est-ce donc que cette enfant? que lui ai-je fait? que lui a fait le monde entier? Oh! je ne sais, mais ce que je vois assez clairement, c'est qu'elle veut me chasser d'ici! Eh bien...!

SCÈNE XI

MADemoiselle HéLOUIN, MAXIME, BÉVALLAN.

MADemoiselle HéLOUIN, hors de vue.

Alain! préparez des sièges: madame Laroque va venir s'asseoir ici un moment. (Entrant à gauche.) Monsieur Maxime, je vous annonce que votre ami, M. Laubépin, vient d'arriver.

MAXIME.

Laubépin! ah! merci, mademoiselle.

MADemoiselle HéLOUIN.

C'est fini, ce dessin! voyons! C'est parfait!

MADAME AUBRY.

Exquis!

BÉVALLAN.

D'une poésie...

MADemoiselle HéLOUIN.

Vous m'en donnerez une copie, n'est-ce pas?

MAXIME.

Volontiers, mademoiselle; pardon...

Il sort à gauche.

SCÈNE XII

BÉVALLAN, MADAME AUBRY, MADEMOISELLE
HÉLOUIN.

BÉVALLAN*.

Charmant garçon.

MADAME AUBRY.

Charmant.

MADMOISELLE HÉLOUIN.

Oh! charmant!

BÉVALLAN.

Il a tous les talents... tous les mérites... et il est avec
cela d'une modestie...

MADMOISELLE HÉLOUIN.

Et d'une réserve...

MADAME AUBRY.

Et d'une complaisance...

BÉVALLAN.

Il a tout pour lui!

LES DEUX FEMMES.

Tout!

BÉVALLAN.

Absolument tout... Quel dommage qu'il y ait autour de
sa personne cette espèce de mystère...

* Madame Aubry, Bévallan, mademoiselle Héloüin.

MADAME AUBRY.

Ah! voilà!... C'est ce que je me dis... c'est ce mystère...

MADemoiselle HéLOUIN.

Oh! pour du mystère, il y en a...

BÉVALLAN.

N'est-ce pas!... car enfin il ne faut pas être dupe des apparences, non plus... On voit tous les jours comme cela dans le monde des gens revêtus des plus beaux dehors, et qui au fond ne sont que des...

MADemoiselle HéLOUIN.

Des aventuriers!...

MADAME AUBRY.

Oh! mon Dieu! des chevaliers d'industrie!

BÉVALLAN.

Hein? Voyons... là... franchement, entre nous, est-ce qu'il ne vous fait pas l'effet d'un pur intrigant, ce charmant garçon-là?

MADemoiselle HéLOUIN.

Moi! j'en ai peur!...

MADAME AUBRY, *confidentiellement*.

Moi, j'en suis sûre!

BÉVALLAN.

Vous en êtes sûre!... (A mademoiselle Héloüin.) Elle en est sûre!... Eh bien, mais, si vous en êtes sûre, madame Aubry... savez-vous, dites-moi, que nous aurions là, nous autres vieux amis de la famille, un devoir sacré à remplir... celui d'ouvrir les yeux de ces dames sur le véritable caractère de cet individu... de ce quidam... Mais enfin, madame Aubry, êtes-vous bien sûre, voyons?...

MADAME AUBRY.

J'ai des preuves!

BÉVALLAN.

Vous avez des preuves... (A mademoiselle Héloüin.) Il paraît qu'elle a des preuves!... Ah! si elle a des preuves... Mais enfin, quelles preuves, madame Aubry?

MADAME AUBRY.

Mon Dieu!... c'est tout simplement un fragment de lettre... que le hasard... le vent, je pense, a fait tomber à mes pieds ce matin, comme je passais sous les fenêtres de M. Odiot...

BÉVALLAN.

Ah Dieu! madame Aubry!... toujours du bonheur!... elle trouve toujours quelque chose!... Eh bien, cette lettre?...

MADemoiselle Héloüin.

Voyons.

MADAME AUBRY.

Eh bien!... cette lettre, destinée, je crois, à M. Laubépin, est de nature à édifier complètement ces dames... et en particulier Marguerite, sur les projets, sur le désintéressement de ce jeune puritain.

BÉVALLAN.

Bah! Est-ce que par hasard monsieur l'intendant...?

MADAME AUBRY, riant.

Tout bonnement!

BÉVALLAN.

Ah! bravo! c'est fort, ça!

MADemoiselle Héloüin.

Je m'en doutais!

MADAME AUBRY.

J'ai cette lettre chez moi... mais je vous avoue que je ne sais si je dois... Ce monsieur a pris un tel pied dans la maison que j'hésite, moi, dans ma position, à entrer en lutte ouverte... D'ailleurs mes chères cousines ont une tournure d'esprit si singulière...

MADemoiselle HÉLOUIN, regardant à gauche.

Chut... Marguerite!...

Madame Aubry remonte un peu la scène.

BÉVALLAN, à mademoiselle Hélouin.

Voyez donc cette lettre, mademoiselle... il ne faut pas ici de fausse démarche, vous connaissez notre amie. (Il montre madame Aubry.) Elle a de l'esprit comme un prunier... exactement... et... (Madame Aubry se rapproche.) N'est-ce pas, madame Aubry?...

MADAME AUBRY.

Quoi?

BÉVALLAN.

Montrez ce papier à mademoiselle Hélouin... elle connaît ces dames... elle verra si...

Marguerite paraît à gauche, rêvant.

MADemoiselle HÉLOUIN.

Soit!... mais laissez-moi avec elle... je puis toujours préparer le terrain. Pauvre enfant! si elle allait tomber dans ce piège!...

BÉVALLAN.

Venez-vous, madame Aubry?... (Il lui prend le bras.) C'est incroyable, vous trouvez toujours quelque chose. Vous avez des yeux de lynx.

Ils sortent.

SCÈNE XIII

MARGUERITE, MADemoiselle HÉLOUIN.

MARGUERITE.

Je viens d'assister à une scène touchante.

MADemoiselle HÉLOUIN.

Comment?

MARGUERITE.

Oui! M. Laubépin et M. Maxime se sont embrassés avec une effusion!

MADEMOISELLE HÉLOUIN.

Ah!

MARGUERITE.

Et maintenant ils causent ensemble avec un feu!... Ne seriez-vous pas curieuse, mademoiselle, de savoir ce que se disent ces deux mystérieux personnages *.

MADEMOISELLE HÉLOUIN.

Non; car je m'en doute.

MARGUERITE.

Ah!

Elle la regarde.

MADEMOISELLE HÉLOUIN.

Mon Dieu! ma chère enfant, vous allez peut-être me reprocher de n'avoir pas parlé plus tôt!... mais à tort ou à raison, je m'étais fait un devoir jusqu'ici de garder à M. Odiot son secret...

MARGUERITE.

Son secret?

MADEMOISELLE HÉLOUIN.

Et ce n'est qu'en voyant ses projets se développer trop clairement que je me décide à rompre un silence qui deviendrait coupable... Cependant, mademoiselle, c'est à vous seule jusqu'à présent que je crois devoir...

MARGUERITE.

Parlez.

MADEMOISELLE HÉLOUIN.

Pendant le séjour que vous fîtes à Paris, il y a quatre

* Marguerite assise, mademoiselle Héloüin.

ans, vous savez que j'allai voir d'anciennes amies dans la pension où j'avais été élevée.

MARGUERITE.

Oui. Eh bien?

MADemoiselle Héloüin.

Eh bien, j'eus l'occasion d'y rencontrer plusieurs fois au parloir M. Odiot, dont le père s'appelait alors le marquis de Champcey d'Hauterive.

MARGUERITE.

Ah!

MADemoiselle Héloüin.

On disait déjà, dès cette époque, que cette famille était à demi ruinée; maintenant elle l'est tout à fait; le père est mort, et le fils a été mis, par un vieil ami de sa famille, en situation de recouvrer une belle fortune par des moyens que je vous laisse le soin d'apprécier.

MARGUERITE, douloureusement.

Oh! (Après une pause.) Mais, mademoiselle, si je vous comprends bien, la conduite de ce jeune homme ne semble guère justifier.. je le vois à peine... il nous fuit.

MADemoiselle Héloüin.

Ah! son ami Laubépin, qui vous connaît bien, ma pauvre enfant, n'aura pas manqué de lui dicter la discrétion politique, la réserve calculée, qui vous touchent si fort...

MARGUERITE, se levant.

C'est bien, mademoiselle, c'est assez, je vous remercie.

Entre Bévallan donnant le bras à madame Laroque.

SCÈNE XIV

MARGUERITE, MADEMOISELLE HÉLOUIN, puis
BÉVALLAN, MADAME LAROQUE, DESMARETS,
MADAME AUBRY, ensuite MAXIME et LAUBÉPIN.

BÉVALLAN, entrant par la gauche.

C'est convenu, madame... c'est l'oiseau rare... le phénix!... On le cherchait, vous l'avez trouvé!

MADAME LAROQUE.

Enfin, que voulez-vous, je l'adore!...

Elle s'assoit à gauche.

BÉVALLAN.

Eh bien, épousez-le, chère voisine; épousez-le, mon Dieu!

MADAME LAROQUE.

Oh! non! Je n'irai pas jusque-là! Soyez tranquille, voisin! (Entrent Laubépin et Maxime, à droite.) Eh bien, monsieur Maxime, avez-vous eu plus de succès que moi? Avez-vous décidé ce vilain homme à nous rester jusqu'à demain?

MAXIME.

Hélas, non, madame!...

LAUBÉPIN.

Impossible, madame... Je suis venu seulement vous serrer la main en passant... mais je suis attendu ce soir à Rennes, et demain à Paris...

MADAME LAROQUE.

Eh bien, ne venez pas alors, mon ami! J'aime mieux ne pas vous voir positivement...

LAUBÉPIN, saluant.

Madame...

DESMARETS, entrant à droite; donnant le bras à madame Aubry.

Ah! tenez, décidément, madame Aubry, vous me feriez sauter par-dessus ces arbres-là, voyez-vous?

MADAME AUBRY, qui continue une conversation avec Desmarets.

Bah! vous avez beau dire, docteur... ce sont de belles phrases, pas autre chose... (Elle s'assied à droite.) L'honneur, la gloire, et tout ça... c'est bon dans les romans... Mais moi, j'aime mieux une bonne voiture!

DESMARETS, debout derrière elle.

Chacun son goût, madame!

MADAME AUBRY.

Voyez-vous, docteur, il n'y a que l'argent, après tout. Moi, j'ai toujours vu dans le monde qu'on respectait les gens, en proportion de l'argent qu'ils avaient... Ainsi, moi, on me méprise à présent. Oh! je le sais parfaitement! (Elle regarde Maxime avec intention.) Mais je m'en console en pensant que si je redevais ce que j'ai été, je verrais à mes pieds, oui, à mes pieds, tous les gens qui me méprisent.

DESMARETS, brusquement.

Eh bien, excepté moi, madame! vous auriez cent millions de rente que vous ne me verriez pas à vos pieds; je vous en donne ma parole d'honneur!

MAXIME, galement.

Et je vous supplierai, madame, de vouloir bien faire également une exception en ma faveur.

Madame Aubry lève les épaules.

MARGUERITE, avec amertume.

Oh! sans doute! j'étais bien sûre que M. Odiot ne manquerait pas cette occasion de protester contre la vulgarité... la bassesse de nos idées bourgeoises! L'argent! fi donc! Qu'est-ce que c'est que cela, bon Dieu! Les nuages, le ciel bleu, les choses idéales, à la bonne heure! Hors de

là, il n'y a rien qui soit digne d'occuper un instant les pensées d'un poète, d'un artiste comme M. Odiot!

MAXIME, avec une fermeté respectueuse.

Mademoiselle, j'ignore absolument en vertu de quel privilège je me vois sans cesse honoré de vos railleries à ce sujet... Je ne suis pas plus poète qu'un autre. Seulement, j'en conviens, je conçois d'autres plaisirs, d'autres admirations, d'autres ambitions en ce monde, que celles dont l'argent peut être la source ou l'objet! Je prends la liberté de penser que sans être un rêveur, un homme peut s'enthousiasmer quelquefois pour quelque chose... pour un beau livre, pour un beau ciel, pour une action héroïque! Cette poésie-là, je le crois sincèrement, est non seulement permise à chacun, mais commandée!... Je suis confus, mademoiselle, de ce plaidoyer peut-être déplacé, mais ces choses idéales, comme vous les appelez, sont les seuls trésors de ceux qui n'en ont pas de plus positifs, et on m'excusera d'avoir défendu mon bien. (Il se retire de quelques pas, et prenant le bras de Laubépin :) Venez, mon ami.

Il s'éloigne et disparaît à droite avec Laubépin.

SCÈNE XV

LES MÊMES, excepté MAXIME et LAUBÉPIN

BÉVALLAN.

Hem! il me semble, Madame, que monsieur votre intendant devient bien familier!

MADAME AUBRY.

Oh! cela!

MADAME LAROQUE.

Mais aussi, c'est votre faute à tous!... Vous le provoquez!



vous le poussez à bout ! Et puis enfin il a raison ! Moi, je suis parfaitement de son avis !

Alain et la petite Christine paraissent au fond à gauche.

SCÈNE XVI

LES MÊMES, ALAIN, CHRISTINE, au fond ;

elle a le costume des paysannes bretonnes, des sabots.

ALAIN. .

Avance donc, petite !

MADAME LAROQUE.

Eh bien, qu'y a-t-il, Alain ?

ALAIN.

Madame, c'est cette fillette qui veut absolument parler aux gens du château, à ce qu'elle dit.

MADAME LAROQUE.

Que veut-elle ? Approche, mon enfant.

BÉVALLAN.

Approche donc, jeune pastourelle... Elle est gentille, cette petite.

MADAME LAROQUE.

Approche, mon enfant. Comment t'appelles-tu ?

CHRISTINE.

Christine Oyadec, madame... la fille du père Oyadec, l'aveugle.

MADAME LAROQUE.

Ah ! Eh bien, que veux-tu ?

CHRISTINE, regardant autour d'elle avec curiosité.

Madame... j'étais venue... pour la chose d'hier au soir.

MADAME LAROQUE.

Qu'est-ce que c'est que la chose d'hier au soir ?

CHRISTINE.

Madame ne sait donc pas ?

MADAME LAROQUE.

Mais non, je ne sais pas... Parle donc... Tu m'intéresses... j'adore ces scènes champêtres.

CHRISTINE.

C'est que... madame... nous avons un chien... un vieux chien qui s'appelle Bidoux... le vieux Bidoux...

MADAME LAROQUE.

Eh bien, quoi... Bidoux ? qu'est-ce qu'il a fait ?

CHRISTINE.

C'est lui, madame, qui conduit mon pauvre bonhomme de grand-père quand il va chercher son pain...

BÉVALLAN, riant.

Ah ! très touchant !... Le Convoi du pauvre !...

CHRISTINE.

Et, comme nous étions assis tous trois, à la brune, grand-père, Bidoux et moi, sur le bord de l'eau, voilà que les petits garçons du village, qui sont tous des mauvais gas... Ah ! madame ! quels mauvais gas ça fait !

MADAME LAROQUE.

Ils ont jeté ton chien à l'eau, ces petits misérables ?

CHRISTINE.

Oui, madame... juste sous l'écluse, et la pauvre bête s'en allait se périr sous les roues du moulin, quand voilà un monsieur qui passait...

Elle s'arrête tout à coup en apercevant Maxime qui reparait avec Laubépin.

SCÈNE XVII

LES MÊMES, MAXIME, LAUBÉPIN.

MAXIME, avec colère.

Comment, c'est toi ! petite malheureuse. Est-ce que je ne t'avais pas défendu... Tu veux donc me rendre tout à fait ridicule, voyons ?

BÉVALLAN, riant.

Comment... c'était vous ? Ah ! bravo ! Prix Montyon, alors !

MAXIME, riant avec humeur.

Eh bien ! oui, quoi ! c'était moi. Je suis le sauveur de Bidoux ! C'est absurde... Que voulez-vous ? Mais cette enfant poussait des cris de paon !... (Rires.) Tu vois à quoi tu m'exposes, petite sottelle !... Allons, va-t'en !... Tu n'as qu'à tomber à l'eau, toi, tu peux être tranquille !... Veux-tu t'en aller ?

MADAME LAROQUE.

Ne la brusquez donc pas, cette enfant ! Qu'est-ce que tu veux, ma petite ? Qu'est-ce que tu venais faire ?

CHRISTINE, avec embarras.

Madame, c'est que le monsieur s'est ensauvé si vite... je ne l'ai pas seulement remercié... et...

BÉVALLAN.

Oui ! Je te vois venir !... voilà ces gens-là ! Rendez-leur un service et ils vous en demanderont quatre ! (Tirant une pièce d'or de sa poche.) Allons ! tiens ! voilà vingt francs !...

CHRISTINE.

Je ne vous demande rien, à vous... c'est à Monsieur.

MAXIME, furieux.

Enfin ! qu'est-ce que tu veux ?

CHRISTINE.

Monsieur, je voudrais bien vous embrasser.

On rit.

MAXIME.

Petite sotte, va ! veux-tu te sauver !

MADAME LAROQUE.

Voyons, embrassez-la, embrassez-la, je le veux.

MAXIME, riant.

Allons ! (Il tend la joue à Christine qui l'embrasse gaiement.) Elle embrasse bien !

MADAME LAROQUE.

Et embrasse-moi aussi, ma mignonne.

Elle l'embrasse.

BÉVALLAN, voyant Christine s'éloigner.

Et mes vingt francs, prends-les donc !

CHRISTINE, les prenant.

Merci, monsieur.

BÉVALLAN.

Eh bien, tu ne m'embrasses pas, moi ?

CHRISTINE.

Ma foi, non !... votre servante...

Elle fait une révérence et s'en va suivie par Alain.

SCÈNE XVIII

LES MÊMES, excepté CHRISTINE et ALAIN.

Tous se lèvent.

MADAME LAROQUE.

Tu t'occuperas de ces pauvres gens, n'est-ce pas, Marguerite?

MARGUERITE.

Bien, ma mère.

MADAME LAROQUE, la prenant à part. Laubépin seul les observe et paraît écouter.

Et puis, écoute, ma fille. (Sévèrement.) Je ne suis pas contente : tu finiras par chasser ce jeune homme, dont les services me sont agréables ; pourquoi donc le railler, le blesser sans cesse ? Un homme qui ne peut te répondre sans risquer son pain ! ce n'est pas généreux.

MARGUERITE.

Ma mère !

Elle regarde Laubépin comme si elle déstrait lui parler, puis, voyant Maxime près de lui, elle s'éloigne comme à regret.

MADAME LAROQUE.

Votre bras, Bévallan.

Tous sortent à gauche, excepté Laubépin et Maxime.

SCÈNE XIX

LAUBÉPIN, MAXIME.

LAUBÉPIN, à part.

Maxime ne veut rien me dire, il me semble que tout va mal... (Haut.) Ah çà! Maxime, que se passe-t-il donc ici?

MAXIME.

Mon ami!... je vous écrivais hier une lettre... que votre arrivée me dispense d'achever... Je vous disais que ma situation dans cette maison n'était pas sans quelque amertume... Vous avez pu en juger vous-même. Je vous supplie, mon ami, de me tirer d'ici, le plus tôt que vous pourrez.

LAUBÉPIN.

Ah! Eh bien, mon enfant, j'essaierai.

MAXIME.

Je vous en prie; allons, je vous dis adieu, puisque vous partez, Laubépin. Moi-même, je suis attendu à Elven, pour une coupe de bois.

LAUBÉPIN.

A Elven... mais, c'est sur ma route... j'ai une voiture... je puis vous conduire...

MAXIME.

Bravo! Ah mais! comment reviendrais-je

LAUBÉPIN.

C'est juste!

MAXIME.

Ma foi, je le regrette, et d'autant plus qu'il y a là, à peu de distance... dans les bois... des ruines superbes, dit-on;

nous aurions vu cela ensemble... Enfin, que voulez-vous !
Allons, adieu, mon ami, et pensez à moi.

Marguerite revient par la gauche, les observant.

LAUBÉPIN.

Adieu, Maxime.

Maxime salue Marguerite et sort.

SCÈNE XX

LAUBÉPIN, MARGUERITE.

MARGUERITE.

Monsieur Laubépin, je cherchais l'occasion de vous
trouver seul.

LAUBÉPIN.

Qu'est-ce qu'il y a, mon enfant ? (Il regarde l'heure à sa montre.)
Dépêchons, la voiture m'attend.

MARGUERITE.

Monsieur Laubépin, j'ai toujours cru que vous étiez un
honnête homme !

LAUBÉPIN, la regardant étonné.

Moi aussi, mademoiselle.

MARGUERITE.

Cependant, que signifie cette intrigue à laquelle vous
vous êtes prêté ?

LAUBÉPIN.

Quelle intrigue ?

MARGUERITE.

Ce jeune homme, cet intendant que vous nous avez
envoyé... mademoiselle Hélouin l'a rencontré autrefois à
Paris... elle le connaît... me direz-vous pourquoi il ne
porte pas son nom ?

LAUBÉPIN.

Mais il porte son nom, mademoiselle; le véritable nom de sa famille! S'il ne porte pas son titre, c'est par un motif de convenance, de juste fierté que vous devez comprendre. Et puisqu'il vous déplaît si fort, vous n'avez qu'à lui jeter ce titre au visage, vous en serez débarrassée, je vous le garantis.

MARGUERITE.

Enfin... qu'est-il venu faire ici?

LAUBÉPIN.

Mais... gagner sa vie, puisqu'il y est réduit. Eh bien, où est l'intrigue? Je ne la vois pas, moi! Ce que je vois, c'est que vos procédés à l'égard de ce jeune homme sont étranges. Vous lui faites acheter cher vos bienfaits, mon enfant.

Fausse sortie.

MARGUERITE.

Monsieur Laubépin... je vous crois... je vous remercie... Il est si douloureux de croire au mal... Grâce à vous, me voilà plus gaie, plus heureuse; je vous aime, monsieur Laubépin!

LAUBÉPIN, gaïement.

Ah! mon Dieu!... ne me dites donc pas cela au moment où je pars, mademoiselle! Ah! c'est cruel! (Il regarde sa montre.) car, je pars... je n'ai que le temps de dire adieu à votre mère...

MARGUERITE.

Eh bien, savez-vous ce que je vais faire pour vous remercier? Je vais prendre mon cheval et vous accompagner un peu sur la route.

LAUBÉPIN.

Ah bah! mon enfant!

MARGUERITE.

Cela va me promener...

LAUBÉPIN.

Non! Laissez donc, je ferais trop de jaloux.

MARGUERITE.

Je le veux! D'ailleurs, cela m'arrange, je vous assure...
Je vous conduirai jusqu'à Elven...

LAUBÉPIN, avec intention, à part.

A Elven?

MARGUERITE.

Oui... et puis, je reviendrai par les ruines du vieux
château... à travers les bois... et cela me fera une prome-
nade ravissante.

LAUBÉPIN, qui semble préoccupé.

Eh bien, dame! ma chère enfant... ce que femme veut...

MARGUERITE.

Eh bien, partons!

Elle prend le bras de Laubépin.

LAUBÉPIN.

Partons!... Oh! les ruines, les vieux châteaux!... Pre-
nez garde, mon enfant, c'est hanté quelquefois...

Chantant gaiement en vieillard.

Prenez garde,

Prenez garde...

La Dame Blanche vous regarde...

QUATRIÈME TABLEAU

L'intérieur d'une salle octogonale dans la vieille tour d'Elven. Architecture sombre et sévère. Les voûtes de la salle sont en partie effondrées. En face du public, dans la profonde embrasure d'une fenêtre ruinée, un pan de la muraille est presque entièrement écroulé ; une large brèche, revêtue de lierre, laisse apercevoir la cime de quelques arbres qui croissent dans les fossés, et plus loin un haut donjon à demi ruiné qui se détache sur le ciel et sur la masse des bois lointains. Cette brèche ne s'ouvre point au niveau de l'aire de la salle : quelques pierres restées debout, et semblant former les assises d'une ancienne fenêtre permettent de monter sur une espèce de balcon ou plate-forme extérieure qui est praticable, et qui surplombe le précipice. A droite un escalier de deux ou trois marches, au bas duquel on voit la porte étroite et massive de la tour. Le soir commence.

SCÈNE PREMIÈRE

YVONNET, puis MAXIME.

Au lever du rideau, Yvonnnet, debout sur le balcon, regarde au dehors et paraît écouter : on entend au loin quelques notes de hautbois répétées par l'écho. Dès voix chantent au loin dans la campagne.

Le soir répand ses pleurs sur les bruyères...

Sonnez, braves sonneurs !

Au fond des bois passent les lavandières...

Priez, bons moissonneurs !

Les spectres gris sur la lande voisine

Semblent grandir encore...

Jusqu'à demain daignez, Vierge divine,

Veiller nos gerbes d'or !

Au moment où le chœur finit, Maxime rentre et s'approche du balcon.

MAXIME.

Qu'est-ce que tu fais là, mon petit bonhomme ?

YVONNET, un peu effrayé.

J'écoutais les chanteurs, monsieur.

MAXIME.

Qui est-ce donc qui chante comme cela?

YVONNET.

Les moissonneurs, monsieur, qui reviennent tous les soirs à travers les bois.

MAXIME.

Ah! Et, dis-moi, c'est toi, mon garçon, qui es le gardien des ruines?

YVONNET.

Oui, monsieur. Je suis le petit berger de la ferme de M. le comte... je passe toutes mes journées dans les bois, là auprès, avec mes bêtes... et quand il vient des étrangers pour voir la vieille tour, c'est moi qui leur ouvre la porte.

Il montre la clef de la tour.

MAXIME.

Ah! Eh bien, tiens, mon garçon.

Il lui donne de l'argent.

YVONNET.

Merci, monsieur.

MAXIME.

Tu n'as jamais peur, là, tout seul?

YVONNET.

Oh! pendant le jour, non, monsieur; mais quand vient le soir, je ne suis pas très fier.

Il passe.

MAXIME.

Ah! ah! Il y a donc des fées, par ici, des sorciers, des lavandières... quoi?

YVONNET, dédaigneux.

Oh! monsieur, ce sont des bêtises, tout ça... c'était bon autrefois... mais on ne croit plus à ces choses-là.

MAXIME.

Ah! tu ne crois donc à rien, toi?

YVONNET.

Je ne crois pas à ces bêtises-là... Ah! si vous me parliez de la dame noire! à la bonne heure! La dame noire, ça, c'est autre chose!

MAXIME.

Ah! il y a une dame noire?

YVONNET.

Ah! oui, dame! Il y en a une, monsieur, qu'on voit se promener avec ses grandes jupes, jusque sur le haut du donjon là-bas... où il n'y a pas d'escalier pourtant... mais ce n'est jamais pendant le jour, c'est toujours la nuit qu'on la voit.

MAXIME, riant.

Oui... quand on n'y voit pas.

YVONNET, qui regarde au dehors par la brèche.

Ah! bon, voilà le rouge qui fait des siennes!... Ce mouton-là, tenez, monsieur, il n'a pas son pareil pour la malice; faut toujours qu'il grimpe... Ohé! Veux-tu descendre, méchant rougeaud? (Il lui jette une pierre.) Attends, va!

Il court vers la porte.

MAXIME, montrant la brèche.

Eh bien, saute par là!

YVONNET.

Sautez-y donc un peu pour voir, vous, Parisien!... Eh! dites donc! Est-ce que vous allez rester longtemps, monsieur? c'est que la nuit va tomber...

MAXIME.

Sois tranquille. Je m'en vais dans deux minutes.

YVONNET.

Bien! car je ne suis pas fier, moi, à ces heures-là. C'est pas que j'aie peur, mais je ne suis pas fier.

Il sort.

SCÈNE II

MAXIME, seul, regardant autour de lui.

C'est beau, cela!... Comment n'avais-je pas encore eu l'idée d'entrer ici?... Il faudra que je vienne un jour... (Tristement.) Un jour! Ah! j'oublie qu'il n'y a plus pour moi d'avenir, plus de lendemain dans ce pays... Ce sont des adieux que je dois faire à tous ces sites aimés... où j'ai tant pensé... où j'ai trop pensé à elle... Misérable cœur, c'est donc parce que tout me défend de l'aimer, la raison et l'honneur, c'est pour cela que... Ah! si je n'avais la charge d'une autre existence plus précieuse que la mienne, j'aurais déjà fui au bout du monde ce supplice de chaque jour, de chaque heure... (Marguerite entre.) Elle! Dieu!

SCÈNE III

MAXIME, MARGUERITE.

MARGUERITE fait quelques pas en regardant autour d'elle; apercevant Maxime tout à coup, avec trouble.

Monsieur!... je vous demande pardon... j'ignorais... absolument... je vous laisse.

MAXIME, souriant.

Mon Dieu, mademoiselle, je ne suis pas ici chez moi... et c'est à moi de sortir... Je vous en prie...

Il fait quelques pas vers la porte.

MARGUERITE, traversant *.

Monsieur Maxime... je comptais vous parler ce soir même... et puisque je vous rencontre ici... Eh bien, voyons, dites, monsieur, est-il vrai que j'aie envers vous les torts graves qu'on me prête?

MAXIME.

Mademoiselle, je ne pense pas m'être plaint.

MARGUERITE.

Mais vous voulez partir?

MAXIME.

Mademoiselle!

MARGUERITE.

Et l'on assure que j'en suis la cause... Votre départ, monsieur, serait pour ma mère un chagrin sensible... que je désire lui épargner, s'il dépend de moi... Mais enfin, quelle explication souhaitez-vous? Que faut-il vous dire? Que le langage... dont vous vous êtes offensé... n'est pas toujours sincère... que j'étais née peut-être pour comprendre comme une autre des joies, des fêtes plus nobles que celles dont la richesse et le monde disposent? Eh bien... cela est possible... Mais suis-je donc si blâmable de consacrer tout ce que j'ai de volonté et de courage à étouffer en moi des idées... des sentiments... qui me sont interdits?...

MAXIME.

Interdits!

MARGUERITE.

Interdits, sans doute! Mon Dieu, monsieur, il est fort ridicule peut-être de nous plaindre d'une destinée que tant de gens nous envient, mais enfin, par un travers d'esprit que je tiens apparemment de ma pauvre mère, et qui a du moins l'excuse de la bonne foi, je sens que, si

* Marguerite, Maxime.

j'étais moins riche, je serais plus heureuse. Vous m'avez reproché ma défiance éternelle. Mais à quoi donc pourrais-je me fier, dites? moi qui, depuis que je me connais, ne suis entourée... est-ce que je ne le vois pas?... que de faux amis, de parents avides, de prétendants suspects...? Eh! grand Dieu! pensez-vous que je prenne pour moi les soins, les tendresses dont tous ces parasites nous fatiguent? les hommages dont tant de... lâches m'importunent?... Et si jamais, enfin, quelque âme grande et généreuse... s'il y en a!... était capable de me rechercher, de m'aimer pour ce que je suis... non pour ce que je vau... je ne le saurais pas... (Avec intention.) Je ne le croirais pas! jamais! non! jamais je ne risquerai de donner à un cœur vil, indigne, vénal... un cœur tel que le mien!... Et voilà pourquoi j'éloigne... je repousse... je veux haïr tout ce qui est beau... tout ce qui fait penser... tout ce qui me parle d'un ciel... défendu! (Le chœur des moissonneurs a repris sur les dernières paroles de Marguerite. Elle dit à demi-voix :) Qu'est-ce là!

Puis elle se rapproche du fond, écoute, penche la tête et pleure.

MAXIME.

Mademoiselle!... Cette émotion, des larmes!

MARGUERITE, avec élan.

Eh bien, oui, je puis pleurer!... j'ai une âme! (Elle fait deux pas avec confusion et reprend :) Monsieur, je ne vous avais pas destiné tant de confiance; mais enfin, vous me connaissez maintenant, et si jamais j'ai pu blesser votre cœur, j'espère que vous me pardonnez. (Maxime s'incline vers la main qu'elle lui tend et y pose ses lèvres : elle reprend aussitôt :) Partons! (Elle fait un pas et se retournant :) Et plus un mot jamais sur ce sujet!

MAXIME.

Jamais!

MARGUERITE, troublée.

On ne peut sortir par là? par cette brèche?

MAXIME.

Oh! mademoiselle, il y a un abîme!

MARGUERITE.

Il faut que je voie cela avant de partir... Est-ce qu'il n'y a pas une espèce de balcon, là, au dehors?

MAXIME.

Je vous en prie, mademoiselle, prenez garde, cela ne tient à rien.

MARGUERITE.

Oh! je n'ai pas peur!

MAXIME.

Veillez au moins prendre ma main.

Elle monte sur la plate-forme extérieure. Il commence à faire nuit.

MARGUERITE.

Oh! c'est vrai. C'est assez effrayant ce précipice, mais très beau d'ailleurs. On resterait là une éternité.

SCÈNE IV

MAXIME, MARGUERITE, au fond, YVONNET.

YVONNET, entrant; il reste sur l'escalier, et regarde timidement dans l'intérieur de la tour.

Ah!... il est parti! bon, je ne vais pas être longtemps à me sauver, moi, maintenant!

Il sort.

SCÈNE V

MAXIME, MARGUERITE.

La nuit tombe : des rayons de lune blanchissent les déchirures de la fenêtre et éclairent au loin les arceaux du donjon ruiné.

MAXIME, descendant du balcon.

C'est étrange ! j'avais cru entendre !...

MARGUERITE.

Mais voilà la nuit pour tout de bon ; heureusement elle est claire, nous pourrons retrouver nos chevaux. Allons vite, monsieur, je vous en prie... (Elle descend les degrés de la fenêtre ruinée, soutenue par Maxime ; musique douce à l'orchestre ; ils s'approchent de la porte que Maxime essaie en vain d'ouvrir. Marguerite reprend :) Comment ! cette porte est fermée ?

MAXIME.

Ce n'est pas possible !... (Il fait de vains efforts pour ouvrir la porte.) C'est la tour enchantée !... Il faut que cet imbécile de berger l'ait fermée pendant que nous étions sur le balcon !...

MARGUERITE, remontant soucieuse.

Essayons de l'appeler. Il ne doit pas être bien loin... N'est-ce pas lui qui court là-bas ?

MAXIME, sur la plate-forme.

Eh ! petit ! veux-tu revenir ?... Bon ! il vous a vue... Il n'en court que plus fort... Sa sottise superstition !...

MARGUERITE, descendant et regardant autour d'elle.

Aucune autre issue !... Que faire ?... on va mourir d'inquiétude chez moi !... Et puis... enfin... C'est impossible !... cherchez un moyen, monsieur ! il faut que nous sortions !

MAXIME.

Mon Dieu! mademoiselle... j'ai beau chercher... cette porte... de prison... résiste à tous mes efforts... je suis vraiment désespéré...

MARGUERITE, pendant que Maxime remonte vers la brèche, à part.

Dieu!... quelle pensée!... (A Maxime avec une colère contenue.)
Monsieur le marquis de Champcey!

MAXIME, se retournant vivement.

Mon nom!

MARGUERITE, lentement.

Dites-moi, y a-t-il eu avant vous beaucoup de lâches dans votre famille?

MAXIME.

Marguerite!

MARGUERITE, violemment.

C'est vous... c'est vous qui avez payé cet enfant pour nous enfermer ici!

MAXIME.

Moi! grand Dieu!

MARGUERITE.

Vous!... Ah! je devine tout, allez!... Je comprends votre calcul! Demain... je serai diffamée, perdue dans l'opinion!... et je ne pourrai plus appartenir qu'à vous! Mais ce calcul honteux... qui couronne toutes vos manœuvres... je le tromperai!... Certes vous me connaissez mal encore, si vous croyez que je ne préférerai pas tout... le déshonneur... le cloître, la mort même au désespoir, à l'abjection d'unir ma vie à la vôtre!

MAXIME, avec calme.

Mademoiselle, je vous supplie de revenir à vous, à la raison. Je comprends les inquiétudes qui vous agitent en ce moment... mais je vous atteste que vous me faites

outrage. Je n'ai pu en aucune façon préparer cette perfidie. (Avec élan.) Et quand je l'aurais pu, enfin, comment vous ai-je donné le droit de m'en croire capable?

MARGUERITE, passant à gauche.

Tout ce que je sais de vous m'en donne le droit. Qu'êtes-vous venu faire dans notre maison, sous un nom, sous un caractère empruntés? Nous vivions heureuses... vous nous avez apporté des troubles, des chagrins que nous ignorions... Pour atteindre votre but, pour réparer les brèches de votre fortune! vous avez usurpé notre confiance, vous avez joué avec nos sentiments les plus purs, les plus sacrés... Eh bien, je suis profondément lasse et ulcérée de tout cela, je vous le dis! Et quand vous m'offrez en gage, à cette heure, votre honneur de gentilhomme... qui vous a déjà permis tant de choses indignes... certes j'ai le droit de n'y pas croire... et je n'y crois pas!

MAXIME, allant rapidement vers la brèche de la muraille, et revenant aussitôt.

Marguerite... ma pauvre enfant! écoutez bien! Je vous aime, c'est vrai, et jamais amour plus ardent, plus désintéressé, plus saint n'est entré dans le cœur d'un homme!... mais vous aussi, vous m'aimez... vous m'aimez, malheureuse!... et vous me tuez!... vous me brisez le cœur!... mais ce cœur, il est à vous! vous pouvez en faire ce qu'il vous plaît... Quant à mon honneur, il est à moi, et je le garde! Et sur cet honneur, je vous fais serment que si je meurs, vous me pleurez... que si je vis, jamais... tout adorée que vous êtes... quand vous seriez à deux genoux devant moi... jamais je n'accepterai une fortune de votre main... jamais!... Et maintenant, priez!... demandez à Dieu un miracle... Il en est temps!

Il court vers le balcon.

MARGUERITE, qui s'est précipitée vers la brèche étendant les bras et l'arrêtant.

Dieu du ciel! je ne veux pas, je ne veux pas!

MAXIME.

Oh! rassurez-vous... ces branches... ces arbres me soutiendront... Au reste, que m'importe!

MARGUERITE.

Je ne veux pas! Je vous en supplie, oubliez ce que j'ai dit, par grâce, par pitié... Je ne veux pas!

MAXIME, se défendant.

Non! laissez-moi!

Il la repousse et s'élançe sur le balcon. — Le chœur recommence au loin.

MARGUERITE, tombant à genoux sur les degrés de la fenêtre.

Malheureux! c'est la mort!

MAXIME, sur le balcon.

C'est l'honneur!

Il se précipite.

MARGUERITE poussant un cri terrible.

Ah!

Elle tombe sur le sol.

ACTE TROISIÈME

CINQUIÈME TABLEAU

Un boudoir dans le château de Laroque. — Porte à droite. — Porte à gauche.
— Porte au fond. Table, fauteuils, le brasero allumé devant le fauteuil de madame Laroque. — Lampes ou flambeaux allumés*.

SCÈNE PREMIÈRE

M. DE BÉVALLAN, LE DOCTEUR DESMARETS,
MADAME LAROQUE, MADAME AUBRY, MADE-
MOISELLE HÉLOUIN, ALAIN, près de la porte du fond.

Tous paraissent inquiets et préoccupés.

MADAME LAROQUE.

Elle est sortie à cheval, dites-vous, Alain?

ALAIN.

Oui, madame.

MADAME LAROQUE.

Seule?

ALAIN.

Seule.

* A gauche : madame Aubry, madame Laroque, Bévallan ; à droite, mademoiselle Hélouin, Desmarets ; Alain, au fond.

MADAME LAROQUE.

A quelle heure ?

ALAIN.

Vers quatre heures et demie, madame.

BÉVALLAN.

Mais mademoiselle Marguerite ne comptait-elle pas aller ce soir à ce bal chez madame de Castennec ?

MADAME LAROQUE.

Mon Dieu, oui ! et c'est ce qui rend ce retard encore plus inexplicable... Je vous assure que je meurs d'inquiétude.

DESMARETS.

Tranquillisez-vous, madame, vous savez que mademoiselle Marguerite prolonge quelquefois ses promenades fort tard.

MADAME LAROQUE.

Jamais jusqu'à la nuit !... Mais ne peut-on savoir de quel côté elle est allée ?

MADEMOISELLE HÉLOUIN.

Si l'on demandait à M. Odiot... il pourrait peut-être...

MADAME LAROQUE.

Vous avez raison, mon enfant... Alain, dites à M. Odiot que je le prie de venir.

ALAIN.

Madame, M. Odiot est lui-même sorti à cheval cet après-midi, et il n'est pas rentré.

BÉVALLAN avec une nuance de soupçon.

Ah ! et à quelle heure est-il sorti, M. Odiot ?

ALAIN.

Mais... un peu avant quatre heures, je crois.

BÉVALLAN.

Ah !

Il échange un regard avec mademoiselle Hélouin et madame Aubry.

MADAME LAROQUE, préoccupée, à part.

Mon Dieu! quelle idée!...

Un silence d'embarras : Maxime paraît tout à coup au fond : il est très pâle : il a sur le front quelques gouttes de sang.

SCÈNE II

LES MÊMES, MAXIME.

MAXIME, riant, et parlant au dehors.

Ce n'est rien.

DESMARETS.

Mon ami! que vous êtes pâle... et puis, qu'est-ce que vous avez donc au front? Du sang, je crois?

MAXIME.

Oh! rien... c'est mon cheval qui a eu peur de son ombre, et qui vient de me jeter dans le fossé au bout de l'avenue.

MADAME LAROQUE.

Ah! mon Dieu! monsieur!...

MAXIME.

Oh! madame, j'en suis quitte pour la peur et un peu d'étourdissement.

MADAME LAROQUE.

Mais c'est donc une soirée de malheur!

MAXIME.

Une soirée de malheur? Comment! qu'y a-t-il donc?

MADAME LAROQUE.

Croiriez-vous que ma fille n'est pas encore rentrée à cette heure-ci?

MAXIME.

Mademoiselle Marguerite? Mais je l'ai rencontrée.

MADAME LAROQUE.

Vous l'avez rencontrée... où, monsieur... je vous en prie... à quelle heure?

MAXIME.

Mais à cinq heures environ... sur la route de Vannes... elle allait... je venais... nous nous sommes croisés.

MADAME LAROQUE.

Et elle ne vous a pas parlé? Elle ne vous a pas dit...?

MAXIME.

Elle m'a dit qu'elle allait voir les ruines du château d'Elven.

MADAME LAROQUE.

Les ruines d'Elven... ah! grand Dieu! mais il y a par là des bois... des marais dangereux... la pauvre enfant se sera égarée... il faut y courir... je veux y aller moi-même... Alain, faites atteler promptement... mon châle, mon chapeau, mademoiselle, je vous prie...

MADAME AUBRY.

Je vais avec vous, ma chère cousine.

BÉVALLAN.

Et je vais vous accompagner à cheval, madame, si vous le permettez...

MADAME LAROQUE.

Oui, oui, mon ami... venez aussi, docteur, je vous en prie... Allons, vite, partons.

Tous sortent, excepté Maxime.

SCÈNE III

MAXIME, seul, puis **ALAIN**, portant une aiguière sur un plateau

MAXIME.

Ah! il était temps.

Il se laisse tomber sur un siège. — Entre Alain.

ALAIN.

Voici de l'eau, monsieur Maxime... Comment vous trouvez-vous?

MAXIME.

Mieux, mon ami, merci.

Il trempe son mouchoir dans l'aiguière et se lave le front.

ALAIN.

Oh! ce ne sera rien, monsieur... Une chute de cheval, quand ça ne tue pas... c'est égal, ça doit vous secouer fièrement tout de même... J'ai eu une drôle de chance, moi, monsieur... depuis quarante ans que je monte à cheval, je ne suis jamais tombé... je ne me doute pas de l'effet que ça peut faire.

MAXIME.

As-tu jamais rêvé que tu tombais du haut d'une tour?

ALAIN.

Oh! oui, monsieur, bien souvent.

MAXIME.

Eh bien, c'est cela... voilà l'effet que cela fait, tiens!

ALAIN.

Ah! (Mystérieusement.) Eh bien, monsieur, pendant que vous receviez ce mauvais coup-là, j'en recevais un, moi, de mon côté, qui ne me faisait pas de bien non plus!

MAXIME.

Comment?

ALAIN.

Il faut que je dise cela à Monsieur, et que je lui demande conseil... car vraiment il y a des choses qui sont un peu trop dures à digérer... Il y a une heure à peu près, monsieur, comme je passais auprès de la serre, voilà que j'entends le sable de l'allée qui craquait tout doucement, et puis deux voix qui chuchotaient... Je me dis : Qui est-ce qui chuchote comme cela la nuit dans le parc? Je me tapis dans le massif, monsieur, et qu'est-ce que je vois?

MAXIME.

Qu'est-ce que tu vois?

ALAIN.

L'institutrice, monsieur, avec M. de Bévallan... qui se parlaient dans l'oreille, et de très près, et de si près qu'à la fin j'ai entendu, sauf le respect que je dois à Monsieur...

MAXIME.

Quoi? (Alain baise sa propre main avec bruit.) Ah!

ALAIN.

Comme j'ai l'honneur, monsieur!... Eh bien, monsieur, ça ne fait pas bouillir le sang sous les ongles, ça? Ce monsieur qui veut épouser mademoiselle, et qui, en attendant, tranquillement, sans se gêner... Mais ça ne peut pas durer, et je vais tout conter à madame.

MAXIME.

Non, Alain, non... Il ne faut jamais dénoncer... Ne dis rien. (A part.) Cette folle! (Haut.) Mademoiselle Héloüin est-elle au château?

ALAIN.

Oui, monsieur.

MAXIME.

Eh bien, prie-la... dis-lui que je désire... (Mademoiselle Héloüin entre.) Laisse-nous, et tais-toi.

Alain sort.

SCÈNE IV

MAXIME, MADEMOISELLE HÉLOUIN.

MADemoISELLE HÉLOUIN.

Madame Laroque, monsieur, m'a recommandé de veiller... Vous n'avez besoin de rien?

MAXIME.

De rien, merci, mademoiselle... Mais j'ai à vous parler.

MADemoISELLE HÉLOUIN.

A moi?

MAXIME.

Oui, mademoiselle... Vous m'avez retiré votre amitié, mais la mienne vous est restée tout entière, et si vous le permettez, je vais vous le prouver.

MADemoISELLE HÉLOUIN.

Parlez.

MAXIME, simplement.

Eh bien, ma pauvre enfant, vous vous perdez.

MADemoISELLE HÉLOUIN.

Monsieur!

MAXIME.

Quelqu'un vous a vue, vous a entendue, dans le parc... Il y a une heure...

MADemoISELLE HÉLOUIN.

Dieu!... ah! Monsieur Maxime... je vous jure...

MAXIME.

Oh! je suis bien convaincu, mademoiselle, que ce petit roman est très innocent de votre part! mais de l'autre, il l'est peut-être moins*, « et je vous supplie d'y réfléchir. Je ne pourrais pas toujours arrêter les suites...

MADEMOISELLE HÉLOUIN, cachant sa tête dans ses mains.

« Mon Dieu!

MAXIME.

« Allons! remettez-vous!... que puis-je faire pour vous, « dites? Y a-t-il quelque gage, quelque lettre que je puisse « retirer des mains de cet homme? Parlez, disposez de « moi comme d'un frère.

MADEMOISELLE HÉLOUIN.

« Un frère! Vous parlez de me sauver, et c'est vous qui « me perdez! Oui, vous êtes la cause unique de ce qui ar- « rive... après m'avoir témoigné une affection feinte, vous « m'avez humiliée, désespérée... Eh bien...

MAXIME.

« Humiliée! désespérée? Comment? parce que j'ai tenu « dans les limites que la loyauté me commandait les senti- « ments que votre situation, votre beauté, vos talents, « m'inspiraient? Je ne vois rien là de fort humiliant pour « vous, mademoiselle; ce qui pourrait à plus juste titre « vous humilier, ce serait de vous voir aimée très résolu- « ment par un homme très résolu à ne pas vous épou- « ser... »

MADEMOISELLE HÉLOUIN, avec colère.

Qu'en savez-vous? Tous les hommes ne sont pas des coureurs de fortune!

MAXIME, froidement.

Ah! Est-ce que vous seriez une méchante personne, mademoiselle Hélouin? En ce cas, j'aurais l'honneur...

Il la salue comme pour se retirer.

* Les passages guillemetés se coupent à la représentation.

MADemoiselle HÉLOUIN.

Monsieur Maxime! de grâce!... Ah! pardonnez-moi! ayez pitié de moi! Figurez-vous donc ce que peut être la pensée d'une pauvre créature comme moi, à qui on a eu la cruauté de donner un cœur, une âme, une intelligence... et qui ne peut se servir de tout cela que pour souffrir... et pour haïr! « Vous parliez de mes talents! Eh bien, ces talents, « si péniblement acquis, ils ne sont pas à moi!... J'aurai « passé toute ma jeunesse à en parer une autre femme, « pour qu'elle soit plus belle, plus adorée... et plus inso- « lente encore! et quand elle s'en ira, elle, au bras d'un « heureux époux, prendre sa part des plus belles fêtes de « la vie, je m'en irai, moi, seule, abandonnée, vieillir dans « quelque coin avec une pension de femme de chambre!... » Eh bien, qu'est-ce que j'avais fait au ciel pour mériter cette destinée-là? Pourquoi moi plutôt que ces femmes? Certes, j'étais née aussi bien qu'elles pour être bonne, aimante, charitable. Eh mon Dieu! les bienfaits coûtent peu quand on est riche, et la bonté est facile aux heureux! Si j'étais à leur place, et elles à la mienne, elles ne m'aimeraient pas plus que je ne les aime... on n'aime pas ses maîtres!

MAXIME.

Mademoiselle... de grâce!

MADemoiselle HÉLOUIN.

Ah! oui, oui! Je vous révolte, n'est-ce pas? je vous indigne? Vous allez me mépriser maintenant plus que jamais... vous qui auriez pu d'un mot me rendre la paix... l'estime de moi-même... Vous, à qui j'ai dû pour la première fois une pensée de bonheur... d'avenir... de fierté... Ah! malheureuse!

Elle pleure.

MAXIME, lui prenant la main.

Mademoiselle, je vous en supplie!... Je vous serai toute ma vie reconnaissant de votre affection!... mais je ne

m'appartiens pas... J'ai des devoirs qui m'enchaînent... Et quand je le voudrais, enfin, je ne puis songer à me marier...

MADemoiselle HéLOUIN, avec amertume.

Même avec Marguerite?

MAXIME.

Je ne vois pas ce que vient faire ici le nom de mademoiselle Marguerite.

MADemoiselle HéLOUIN.

Ah! je lis clairement dans votre pensée... et depuis longtemps, je vous l'assure... je sais qui vous êtes... je sais quelle proie vous convoitez ici. Mais j'ai les moyens de vous démasquer, de vous perdre, et j'en userai!

MAXIME.

Vous le pouvez, mademoiselle, et avec d'autant plus de sûreté que sur le terrain de la calomnie, de la diffamation... je ne vous suivrai jamais. Je vous en donne ma parole, et je vous salue.

Il sort à droite.

SCÈNE V

MADemoiselle HéLOUIN, seule; puis MARGUERITE, BÉVALLAN, MADAME LAROQUE.

MADemoiselle HéLOUIN, seule.

Oui, quand je devrais me perdre avec lui... je le perdrai!... Et puis je blesserai au cœur cette insolente fille, et je serai heureuse un moment, du moins!

Entrent madame Laroque, Bévallan et Marguerite.

MADAME LAROQUE.

Eh bien, la voilà retrouvée, Dieu merci!

MADemoiselle HéLOUIN, courant au-devant de Marguerite.

Ah! chère enfant! vous voilà donc! Quelle joie! Je mourais d'inquiétude! Et où étiez-vous? qu'est-il arrivé?

MADAME LAROQUE.

Nous l'avons rencontrée à une lieue d'ici... Figurez-vous que le gardien des ruines l'avait enfermée dans le donjon, par mégarde... et si un paysan n'était venu à passer par hasard, elle restait là toute la nuit.

MADemoiselle HéLOUIN.

Ah Dieu! quelle peur vous avez dû avoir!

MARGUERITE, sombre et grave.

Oui, j'ai eu grand'peur.

BÉVALLAN.

Mademoiselle, je vous le répète, je regretterai éternellement de ne pas m'être trouvé là avec vous. (Baissant un peu la voix.) C'est dans de telles situations qu'on apprécie le cœur d'un homme.

MARGUERITE.

Qu'auriez-vous fait?

BÉVALLAN, avec enthousiasme.

Ce que j'aurais fait? Mais je... (Plus calme.) Je ne sais pas.

MARGUERITE.

Eh bien, cherchez.

MADAME LAROQUE, qui a ôté son chapeau et son châle.

Et maintenant, allons souper... n'est-ce pas? Madame Aubry est déjà à table et nous attend.

MARGUERITE.

Moi, ma mère, je ne souperai pas... Cette alerte m'a ôté l'appétit.

MADAME LAROQUE.

Pauvre petite!... Eh bien, venez-vous, Bévallan? (Elle prend le bras de Bévallan.) Et vous, mademoiselle?

MARGUERITE, *bas*, à mademoiselle Héloüin.

J'ai deux mots à vous dire.

MADemoiselle Héloüin.

Bien, mademoiselle.

Madame Laroque et Bévallan sortent à droite.

SCÈNE VI

MARGUERITE, MADemoiselle Héloüin.

MARGUERITE, *d'un accent sombre.*

Êtes-vous sûre, mademoiselle, de ne pas vous tromper quand vous donnez à M. Odiot le nom de marquis de Champcey?

MADemoiselle Héloüin.

Sans doute, mademoiselle, pourquoi?

MARGUERITE.

C'est que vous vous abusez si étrangement sur son caractère, que vous pourriez commettre quelque autre méprise.

MADemoiselle Héloüin.

Je ne vous comprends pas.

MARGUERITE.

En tout cas, s'il est noble de nom, il l'est aussi de cœur; je puis vous en répondre.

MADemoiselle Héloüin.

C'est une découverte que vous avez faite récemment?

MARGUERITE.

Oui, mademoiselle... ce jeune homme, peu m'importe qu'on le sache, se trouvait près de moi, quand j'ai été emprisonnée dans ces ruines : et pour sauver mon hon-

neur et le sien... car je l'accusais! il a risqué sa vie... il s'est précipité dans un abîme!

MADemoiselle Héloüin.

Ah! c'est héroïque, en effet! M. de Champcey entend à merveille l'art d'utiliser ses talents... hier c'était la natation... qui nous a valu cette mise en scène si habilement préparée... ce soir, c'est la gymnastique... Il a reçu une très brillante éducation ce jeune homme.

MARGUERITE, soupçonneuse.

Vous le haïssez beaucoup, ce jeune homme... mais je vous serai obligée d'appuyer par des preuves sérieuses, formelles, des accusations un peu trop passionnées pour n'être pas suspectes!

MADemoiselle Héloüin.

Ah! c'est moi qui suis suspecte!... Vous voulez des preuves?... (Elle tire un papier de son sein.) Eh bien, en voilà une que vous ne récuseriez pas... elle est écrite de sa main...

MARGUERITE.

Quoi donc?

MADemoiselle Héloüin.

Écoutez, écoutez... il en est temps. (Elle lit.) « Mon cher Laubépin... Je suis à la lettre toutes vos instructions. Mais je vous l'avoue, je plie quelquefois sous le fardeau vingt fois chaque jour; pour supporter le présent, je suis forcé de me remettre sous les yeux l'avenir qui doit payer toutes mes misères; cette chère dot...

MARGUERITE, saisissant la lettre.

Dieu!

MADemoiselle Héloüin, reprenant la lettre et continuant de lire.

« Cette chère dot que j'ai juré de reconquérir. Je servirai comme le pasteur biblique, quarante ans, s'il le faut!... » C'est dommage qu'il se soit arrêté là! Cette lettre

a été trouvée et m'a été remise par madame Aubry. — Eh bien, qu'en dites-vous?

MARGUERITE.

Appelez ma mère : je veux à l'instant même...! — Non, restez; pas un mot, je me charge de tout.

La porte de gauche s'ouvre : entrent Bévallan, Maxime, madame Laroque, madame Aubry.

SCÈNE VII

LES MÊMES, BÉVALLAN, MAXIME,
MADAME LAROQUE, MADAME AUBRY.

MADAME LAROQUE, à Maxime.

Ainsi, vous ne vous ressentez plus...

MAXIME.

Non, madame.

MADAME LAROQUE, à Marguerite.

Et toi, mon enfant, es-tu un peu remise?

MARGUERITE, avec une gaieté fiévreuse*.

Oh! parfaitement, ma mère... et si bien même que je me sens capable d'aller à ce bal, et de danser toute la nuit... Vous venez avec nous, monsieur de Bévallan?

BÉVALLAN.

Désolé, mademoiselle, mais mon costume, comme vous voyez...

MARGUERITE.

Oh! il faut que vous veniez, monsieur... il n'y a pas de

* Madame Laroque et Maxime descendent à gauche; Marguerite et Bévallan au milieu. mademoiselle Héloüin à droite.

bonne fête sans vous, vous savez... Voyons, je vous en prie, monsieur de Bévallan!

BÉVALLAN.

Mademoiselle, je vous suis profondément reconnaissant de votre insistance, mais véritablement...

MARGUERITE.

Je vous en supplie... vous ne pouvez me refuser!... Eh bien, retournez chez vous promptement... changez de costume... et revenez nous prendre... Je vous promets de vous attendre jusqu'à minuit, s'il le faut...

BÉVALLAN.

Vous me comblez, mademoiselle... mais pour vous dire la vérité, tous mes chevaux d'attelage sont sur la litière... et il m'est impossible de cavalcader en toilette de bal.

MARGUERITE, vivement.

Eh bien, on va vous faire conduire et ramener dans l'américaine; voyons, je le veux. (Se tournant vers Maxime et lui lançant un regard foudroyant.) Monsieur Odiot, allez dire qu'on attelle... allez!

Cet ordre et le ton de Marguerite éveillent dans l'assistance une surprise qui se trahit par un silence embarrassé.

MADAME LAROQUE.

Ma fille!

Maxime, un moment, interdit, se lève avec gravité, et, s'approchant de la table, il appuie le doigt sur un timbre : Alain paraît au fond.

MAXIME, à Alain.

Je crois que Mademoiselle a des ordres à vous donner.

MARGUERITE.

Aucun, sortez!

BÉVALLAN, regardant Maxime.

Ma foi! voilà quelque chose d'assez particulier.

MARGUERITE, à demi-voix comme pour le contenir.

Monsieur de Bévallan!

BÉVALLAN, provocant.

Soit! mademoiselle, mais qu'il me soit au moins permis de regretter... de n'avoir pas le droit d'intervenir ici.

MAXIME, s'avançant d'un pas vers lui.

Mais, monsieur, vos regrets sont très superflus!... Car si je n'ai pas cru devoir obéir aux ordres de Mademoiselle, je suis entièrement aux vôtres, et je les attends.

BÉVALLAN.

Ah pardieu! monsieur!...

MADAME LAROQUE, se précipitant.

Messieurs, de grâce!...

MARGUERITE.

Monsieur de Bévallan, il faut que je vous parle à l'instant; veuillez me suivre dans le salon. Venez, ma mère.

BÉVALLAN, s'inclinant.

Mademoiselle... (Près de sortir, il fait un signe de la main à Maxime.) Je suis à vous, monsieur!

Madame Laroque, Marguerite, Bévallan, sortent à gauche : Mademoiselle Héloüin, à droite, après avoir lancé un regard à Maxime.

SCÈNE VIII

MAXIME, ALAIN, qui est resté au fond, en dehors,
témoin de la scène précédente.

MAXIME, à part.

Cette malheureuse m'a tenu parole. Mais qu'a-t-elle pu dire?... Eh! que m'importe! Il ne s'agit pas de cela maintenant. Alain, tu es là, mon bon Alain, écoute!

ALAIN, s'approchant.

Ah! monsieur, quel malheur!

MAXIME.

Sans doute, c'est un malheur... mais que veux-tu? Dis-moi, mon ami, le percepteur du bourg est un ancien officier, je crois... il a servi?

ALAIN.

Oui, monsieur! Il a même été blessé en Crimée...

MAXIME, se plaçant devant la table et écrivant.

Bien! C'est cela... Attends!... Voilà un billet que je te vais prier de lui faire porter sans retard, n'est-ce pas?

ALAIN.

Oui, monsieur... Mais quel malheur, monsieur! Et dire, monsieur, qu'à l'épée comme au pistolet il n'a pas son maître dans tout le pays, ce grand traître-là.

MAXIME.

Sois tranquille, sois donc tranquille, va; il ne me mangera pas.

ALAIN.

Ah! si Monsieur voulait seulement me permettre de dire à ces dames ce que j'ai vu ce soir dans le parc!

MAXIME.

Malheureux!... Est-ce que tu veux qu'on me prenne pour un misérable, un lâche?

ALAIN.

C'est vrai, monsieur, ce n'est pas le moment.

MAXIME.

Allons! va vite, va!

ALAIN, s'en allant.

Mais quel malheur, mon Dieu!

Il sort par le fond.

SCÈNE IX

MAXIME seul un moment, puis BÉVALLAN.

MAXIME, réfléchissant.

Ma sœur! Oui, sans doute, c'est dur, mais l'honneur domine tout. Un mot à Laubépin, seulement, à tout événement.

Bévallan paraît à gauche: Maxime se lève.

BÉVALLAN, avec gravité.

Monsieur, je viens faire près de vous une démarche un peu irrégulière, et qui ne laisse pas que de me coûter... mais j'obéis à des ordres qui doivent m'être sacrés... De plus, j'ai par devers moi des états de service qui, je crois, mettent mon courage à l'abri du soupçon... Bref, je suis chargé par ces dames de vous exprimer leurs regrets; mademoiselle Marguerite, dans un moment de distraction, vous a donné tout à l'heure quelques instructions qui, évidemment, n'étaient pas de votre ressort! Votre susceptibilité s'en est justement émue: nous le reconnaissons.

MAXIME.

Monsieur, c'est assez.

BÉVALLAN.

Votre main?

MAXIME, lui donnant la main.

Monsieur!

BÉVALLAN, avec moins de raideur.

Et maintenant, monsieur Maxime, ces dames espèrent qu'un malentendu d'un instant ne les privera pas de vos bons offices, dont elles apprécient toute la valeur. Pour moi, je suis infiniment heureux d'avoir acquis, depuis

quelques minutes, le droit de joindre mes instances aux leurs... Les vœux que je formais depuis longtemps viennent d'être agréés.

MAXIME.

Ah!

BÉVALLAN.

Et je vous serai personnellement obligé de ne pas nous refuser votre concours, à la veille d'un événement que des circonstances de famille, la santé de M. Laroque, nous engagent à précipiter...

MAXIME.

Ah!

BÉVALLAN. Alain entre par le fond apportant un gros portefeuille.

Ah! merci... (Il prend le portefeuille des mains d'Alain et le dépose sur la table. Alain sort aussitôt.) Ce sont précisément, monsieur, les papiers particuliers de M. Laroque... Ces dames, en témoignage de leur entière confiance, vous prient de vouloir bien, en respectant, bien entendu, ce qui doit être respecté, y puiser les renseignements dont nous aurons besoin pour dresser le modèle du contrat, sauf à prendre plus tard les dispositions légales.

MAXIME.

C'est bien, monsieur. Comptez sur moi.

BÉVALLAN, avec une bonhomie enjouée.

J'y compte, monsieur Maxime... et permettez-moi d'espérer que toute glace est rompue entre nous... n'est-ce pas? Mon Dieu! nous nous sommes assez mal connus, jusqu'ici... Moi, je l'avoue, j'avais conçu contre vous quelques préventions, qui, Dieu merci, n'existent plus... Vous, de votre côté, vous avez pu me juger un peu témérairement... mais maintenant vous me connaîtrez mieux, et vous verrez là franchement... je ne suis pas un méchant diable... je suis un bon garçon... Ah! certainement, j'ai des défauts... j'en ai eu surtout : j'ai aimé les jolie

femmes... Mais quoi! c'est preuve qu'on a un bon cœur, n'est-ce pas? Et puis, d'ailleurs, me voilà au port... et même, entre nous, j'en suis ravi... parce que je commençais à me... roussir un peu... mais je ne veux plus penser qu'à ma femme et à mes enfants... et vous pouvez en être sûr, cher monsieur, ma femme sera parfaitement heureuse... c'est-à-dire autant qu'elle peut l'être avec une tête comme la sienne... car enfin je serai charmant pour elle... j'irai au-devant de ses moindres fantaisies... Mais si elle me demande d'aller décrocher la lune et les étoiles pour lui être agréable, dame! je n'irai pas... ça c'est impossible! Ah çà! votre main encore une fois.

Maxime lui donne la main.

BÉVALLAN.

Et je cours dire à ces dames que vous nous restez à perpétuité. (Près de sortir, il ajoute, à part :) Jusqu'après le contrat.

Il sort à gauche

SCÈNE X

MAXIME, seul.

Et voilà l'homme qu'elle juge digne d'elle! Oui, je comprends! Lui, du moins, il apporte une fortune presque égale... il est moins suspect... malheureuse enfant! Elle ignore qu'en ce monde les plus mendiants ne sont pas toujours les plus pauvres!... Enfin! Ah! et puis, elle est femme!... Elle se croit offensée, et la première vengeance qui se présente, elle la saisit. Elle veut voir de quel front je supporterai les tortures qu'elle m'inflige! Eh bien, ce front, je le jure, elle le verra impassible jusqu'au pied de l'autel: sa fierté pâlera devant la mienne! (Doulourement.) Quant au cœur, elle ne le verra pas!... Allons! voyons!...

(Il s'assoit.) Occupons-nous de son contrat!... Voyons ces papiers... voyons... (Il ouvre le portefeuille et parcourt les différentes pièces qu'il contient.) Rien de nouveau pour moi dans tout cela... des titres de propriétés... rien de secret... quelques recommandations... à mes enfants!!! (Tout à coup avec stupeur.) Mon nom! que veut dire ceci! le nom de mon père!... (Il saisit vivement une des pièces du portefeuille et lit à la hâte.) Le marquis Jacques de Champcey... mon aïeul... oui... aux Antilles, à Sainte-Lucie, nous avons là, à cette époque, d'immenses propriétés... et, je m'en souviens, oui... un régisseur du nom de Laroque! Mais il a péri, avec son fils, dans cette fatale nuit où mon aïeul livra son dernier combat... voyons donc... (Il lit.) « A l'approche des événements, la plantation avait été vendue par les soins de mon père! » Son père!... Ce vieillard serait... (Il lit.) « Nous avons ordre de rejoindre pendant la nuit la flottille que devait escorter en France la frégate du commandant de Champcey!!! Dans le trajet, nous tombâmes dans la croisière anglaise... mon père fut tué en se défendant... moi, on me donna le choix d'être fusillé sur-le-champ ou de révéler le secret de la passe inconnue où s'était réfugiée la flottille française. En récompense de cette trahison, on m'abandonnait le prix des propriétés vendues, les sommes considérables dont j'étais porteur... » Dieu! « j'étais jeune, presque enfant... je succombai! Une heure plus tard, le marquis de Champcey avait péri sur son bord! » Misérable! Ah! et puis des remords, oui... « Dieu sait que depuis j'ai lavé dans le sang ennemi et dans le mien la tache imprimée dans une heure de faiblesse au pavillon de mon pays... » et pour ne pas rougir devant ses enfants il a gardé le fruit de son crime... Providence!... Mais alors c'est à moi de parler en maître ici. (Il se lève. Avec emportement.) Et je parlerai! Oui, je parlerai! J'ai assez souffert... j'ai assez dévoré d'affronts!... Eh! je ne suis pas un saint, après tout!... Il y a du sang dans ce cœur qu'on écrase... on va l'apprendre! Cette enfant barbare va savoir à son tour ce que c'est que l'humiliation! Sa

tête superbe va connaître le poids de la honte! Ce n'est qu'une femme, soit! mais elle a un défenseur, maintenant... Eh bien, tant mieux, qu'il la défende!

La porte de gauche s'ouvre: on entend la voix de Marguerite, qui dit :
« J'y vais, ma mère. — Maxime! Ah! Dieu! » Marguerite entre et traverse lentement la scène, regardant Maxime. La résolution de Maxime se détend sous ce regard. — Marguerite sort par le fond à droite.

SCÈNE XI

MAXIME, seul.

Jamais! non, jamais, s'il dépend de moi, la rougeur de la honte ne passera sur ce noble front! Ce secret, ce secret terrible, il n'appartient qu'à moi... ce vieillard, déjà muet comme s'il était dans sa tombe, ne peut plus lui-même le révéler... Eh bien, ce secret... qu'il soit détruit! (Il jette le papier dans la flamme du brasero.) Ma mère, si mes fautes envers vous ne sont pas encore assez expiées, acceptez ce sacrifice! Je vous le consacre!... allons! tout est dit, sortons d'ici!

Pendant qu'il prend le portefeuille, comme s'appêtant à partir, madame Aubry ouvre la porte du fond, voit le papier qui brûle dans le brasero et s'arrête étonnée. La toile tombe.

ACTE QUATRIÈME

SIXIÈME TABLEAU

Un vaste salon communiquant de plain-pied avec le parc. On voit à travers les fenêtres et les arcades du fond une partie des jardins. — On entend au loin les sons d'un orchestre qui joue des airs de danse bretons. — La musique ne cesse de se faire entendre qu'à l'arrivée de Desmarets. — (Scène VIII). Portes à gauche et à droite. — Le salon est éclairé comme pour une fête. — A gauche, une table préparée pour la signature du contrat. — Une lampe sur la table. — A droite, canapé, fauteuils, rangés comme pour une cérémonie.

SCÈNE PREMIÈRE

BÉVALLAN en grande toilette, ALAIN.

BÉVALLAN, entrant.

Tout est prêt, n'est-ce pas? La table ici... bien! Et les fauteuils pour ces dames, c'est très bien... Le notaire est arrivé?

ALAIN.

Oui, monsieur. Il se promène là, devant, avec M. Maxime.

BÉVALLAN.

Bien! bravo! Ah ça! Alain, faites-moi boire ces braves gens-là jusqu'à ce que mort s'ensuive!... et grisez l'orchestre, surtout, entièrement... Et puis, vous connaissez le

programme... à neuf heures précises, la signature du contrat... et le feu d'artifice sur la pelouse...

ALAIN.

Mais, monsieur, j'ai réfléchi à une chose, si M. Laroque demande ce qui se passe?

BÉVALLAN, baissant la voix.

Comment? Est-ce qu'il entend?

ALAIN.

Il entend ferme, monsieur... mais si ça fait trop de bruit...

BÉVALLAN.

Ah diable!... Eh bien, mais supprimez les pétards! Ah! Alain, quand ces dames seront descendues, vous introduirez cette députation villageoise... mais les femmes seulement, vous entendez! Nous n'avons pas besoin de figures de sauvages ici... Les femmes seulement, et les plus jeunes. Dans une fête, il faut que tout soit gracieux... Alain!

ALAIN.

Monsieur!

BÉVALLAN.

Supprimez les pétards, c'est convenu!

ALAIN.

Oui, monsieur.

Comme Alain se retire, mademoiselle Héloüin entre.

BÉVALLAN.

Ah diantre!...

Il chantonne et cherche à s'esquiver.

SCÈNE II

BÉVALLAN, MADEMOISELLE HÉLOUIN.

MADEMOISELLE HÉLOUIN.

Ah! monsieur, je vous trouve seul enfin!

BÉVALLAN.

Ah! c'est vous, mademoiselle? Eh Lien, voilà une soirée assez... une soirée qui... n'est-ce pas?

MADEMOISELLE HÉLOUIN.

Qui couronne vos vœux et votre perfidie, n'est-il pas vrai?

BÉVALLAN.

Ah! de grâce, mademoiselle, laissez-moi mon calme... j'en ai grand besoin. Si vous pouviez lire dans mon cœur!

MADEMOISELLE HÉLOUIN.

Comment! cette plaisanterie dure encore! Vous prétendez me faire croire même à cette heure...

BÉVALLAN.

Mais enfin, mademoiselle, vous êtes étonnamment injuste! Que s'est-il passé? Vous le savez comme moi... longtemps avant d'avoir conçu des sentiments... qui ne seront jamais oubliés... je m'étais engagé... témérairement... d'un autre côté... On m'a mis en demeure tout à coup de m'exécuter...

MADEMOISELLE HÉLOUIN.

Oui, vous vous sacrifiez, je comprends.

SCÈNE III

LES MÊMES, MAXIME, entrant par le fond.

MAXIME.

Monsieur de Bévallan, le notaire désire avoir deux minutes d'entretien avec vous.

BÉVALLAN, avec empressement.

Bien, merci, j'y vais! (A mademoiselle Héloüin.) Vous êtes cruelle, vraiment!

SCÈNE IV

MADemoiselle Héloüin, MAXIME.

MADemoiselle Héloüin, à Maxime qui va pour se retirer.

Monsieur Maxime!... Comme vous devez me maudire en ce moment! (Maxime ne répond pas.) Et vous n'avez pas dit un mot pour m'accuser, vous qui le pouviez si bien!... Ah! qu'une parole de bonté de vous me serait douce!...

MAXIME, avec effort.

e vous plains, et je vous pardonne.

MADemoiselle Héloüin.

Merci!

Madame Laroque, Marguerite et madame Aubry, toutes en toilette de fête, entrent par le fond : Maxime les salue et se tient à l'écart. ~~Alain~~
au fond.

SCÈNE V

MAXIME, ALAIN, MADAME LAROQUE,
MARGUERITE, MADEMOISELLE HÉLOUIN,
MADAME AUBRY.

MADAME LAROQUE, en entrant à Alain.

Je ne vois pas Desmarets... Est-ce qu'il n'est pas arrivé?

ALAIN.

Je vous demande pardon, madame : mais il est entré d'abord chez Monsieur.

MADAME LAROQUE.

Ah! très bien.

Madame Laroque, Marguerite et madame Aubry se dirigent vers des sièges préparés à droite.

MADMOISELLE HÉLOUIN, à Marguerite qui passe près d'elle.

Pardon, mademoiselle, vous avez une fleur de votre coiffure qui tombe... (Marguerite s'arrête, mademoiselle Héloüin, tout en s'occupant de réparer la coiffure, dit à demi-voix avec émotion.) Mademoiselle, nous nous étions abusés : M. Odiot a une sœur, je viens de l'apprendre... et c'est certainement à la dot de sa sœur qu'il faisait allusion dans cette lettre...

MARGUERITE, saisie tout à coup et lui lançant un regard terrible.

Ah! il fallait me tuer... c'eût été plus généreux!

MADMOISELLE HÉLOUIN.

Mais j'étais trompée moi-même.

MARGUERITE, avec une violence contenue.

Vous l'aimiez!... Eh! ne le niez pas!... c'est votre seule excuse!

ACTE QUATRIÈME

43

MADemoiselle HÉLOUIN.

Peut-être serait-il temps encore...

MARGUERITE, fièrement.

Temps encore! Et sa parole! et la mienne! Ah! nous sommes gens d'honneur, nous autres!

Elle la quitte et va prendre gravement sa place auprès de sa mère.

SCÈNE VI

LES MÊMES, BÉVALLAN, LE NOTAIRE,
ALAIN, au fond.

BÉVALLAN, au notaire.

C'est parfait, mon cher ami... vous êtes un parfait notaire... entrez, entrez donc!... Mesdames, je viens prendre vos ordres. Il y a là une députation rustique qui désire être admise à vous présenter ses hommages et ses vœux.

MADAME LAROQUE.

Eh bien, faites entrer, mon ami.

BÉVALLAN.

Alain, introduisez... mais les femmes seulement, et les plus jeunes... Dans une fête tout doit être gracieux.

SCÈNE VII

LES MÊMES, puis quelques jeunes filles en costume breton,
et, à leur tête, CHRISTINE OYADEC; elles portent des fleurs,
CHAMPLAIN, vieux paysan à l'air niais, entre au milieu d'elles.

BÉVALLAN, remarquant Champlain.

Eh bien!... eh bien!... les femmes seulement!... Qu'est-

ce que c'est que ce dadais-là?... Qu'est-ce que vous venez faire ici, vous?

CHAMPLAIN.

Monsieur, je suis avec ces demoiselles.

BÉVALLAN.

Mais, je le vois bien... que vous êtes avec ces demoiselles... et c'est ce dont je me plains... Vous n'êtes pas une demoiselle, vous, n'est-ce pas?

CHAMPLAIN.

Ah! non, monsieur.

BÉVALLAN.

Ah! non! Eh bien, allez-vous-en... Il est absurde, ce villageois!

CHAMPLAIN.

C'est que je suis le maître d'école, monsieur... c'est moi qui ai fait le discours... et je venais, dans le cas où la mémoire leur manquerait...

BÉVALLAN.

Ah! c'est le souffleur! c'est entendu! Entrez, mon brave! (Aux dames.) C'est le souffleur!... Et quel est l'orateur de l'aimable troupe?

CHAMPLAIN, montrant Christine.

C'est celle-là, monsieur...

BÉVALLAN.

Ah! la petite au chien... oui, je la reconnais!... Eh bien, venez, mon enfant; je vais moi-même vous présenter à ces dames. (Il la conduit par la main vers la droite; à part.) Elle est gentille tout à fait cette petite... elle a encore embelli... (Galamment, à Christine.) Comment donc vous appelez-vous, mon enfant, je ne me souviens pas...

CHRISTINE.

Christine Oyadec, monsieur.

BÉVALLAN.

Ah! bien... Et vous demeurez près d'ici, sans doute?

CHRISTINE.

Auprès du moulin, oui, monsieur.

BÉVALLAN.

Ah! très bien!

Christine s'arrête devant Marguerite; Champlain derrière Christine; le groupe des jeunes filles un peu en arrière.

CHAMPLAIN, à Christine.

Mais va... va donc!

CHRISTINE.

Il faut commencer?

CHAMPLAIN.

Mais oui... va donc... (Lui soufflant.) « Mademoiselle...

CHRISTINE, récitant avec trouble.

« Mademoiselle, les anciens, dans cette belle fête de l'hyménée, avaient la coutume ingénieuse d'allumer un flambeau : ce flambeau... (Elle s'arrête.)

CHAMPLAIN, lui soufflant.

« Symbolique!

CHRISTINE.

« Symbolique... ce flambeau symbolique... Mademoiselle...

CHAMPLAIN.

« Deux fois symbolique! »

CHRISTINE, à Champlain.

Mais, je l'ai dit deux fois...

CHAMPLAIN.

Petite bête!

CHRISTINE.

Quoi!... Ah! je ne sais plus... je ne me rappelle plus : Mademoiselle... excusez... mais je vous assure... que nous vous aimons bien, et que nous prions le bon Dieu de tout

notre cœur... que vous soyez heureuse... avec votre époux.

BÉVALLAN, riant.

Brava! brava!

MARGUERITE.

C'est très bien, va; merci, mon enfant.

CHRISTINE, montrant Maxime, avec curiosité.

C'est-il Monsieur que vous épousez?

MARGUERITE.

Non, mon enfant.

CHRISTINE, montrant Bévallan.

C'est donc Monsieur?

MARGUERITE.

Oui.

CHRISTINE.

Ah! tant pis!

BÉVALLAN, affectant de rire.

Brava!... brava!... charmante!... naïveté agreste!

MADAME LAROQUE.

Vous viendrez me trouver toutes demain matin, mesdemoiselles.

LES JEUNES FILLES et CHAMPLAIN, à l'unisson.

Oui, madame.

BÉVALLAN.

C'est cela, c'est convenu... Allez, enfants, allez... (Les jeunes filles se retirent au fond.) Et maintenant, mon cher notaire, si vous voulez faire votre petite installation... Là... très bien... (Comme le notaire vient de s'asseoir, il se fait au dehors une certaine agitation; Bévallan se retourne.) Eh bien, qu'est-ce qu'il y a donc? qu'est-ce qui arrive?

Desmarets se présente au fond; Bévallan va au-devant de lui; madame Laroque se lève.

SCÈNE VIII

LES PRÉCÉDENTS, DESMARETS.

Bévallan échange quelques mots à voix basse avec Desmarets.

MADAME LAROQUE.

Eh bien... qu'y a-t-il?... De grâce, messieurs!

BÉVALLAN.

Mon Dieu, madame... je suis désespéré... Monsieur votre père est plus souffrant...

MADAME LAROQUE.

Plus souffrant?

DESMARETS.

Oui, madame... Il a été pris subitement d'une grande agitation fiévreuse... et ces brusques changements dans l'état d'un malade sont toujours des symptômes graves...

MADAME LAROQUE.

Ah! mon Dieu!... mais j'y cours... Marguerite, mon enfant... allons... vite!... ah!...

Les jeunes filles restées au fond s'écartent avec un mouvement de terreur; M. Laroque paraît, marchant d'un pas raide et sinistre; il s'arrête et s'appuie contre les piliers de la porte. Alain le suit. Madame Laroque, sa fille et Desmarets s'approchent du vieillard.

SCÈNE IX

LES PRÉCÉDENTS, M. LAROQUE, ALAIN

DESMARETS, à demi-voix, à Alain.

Comment, Alain... vous l'avez laissé...

ALAIN.

Monsieur a voulu sortir... je n'ai pu l'en empêcher...

MARGUERITE, allant au-devant du vieillard.

Mon père... me reconnaissez-vous? (M. Laroque fait un signe de tête grave et affectueux.) Voulez-vous mon bras? (Le vieillard refuse.) Vous êtes fatigué?... Vous voulez vous reposer?

M. Laroque consent d'un signe de tête.

DESMARETS.

Eh bien, approchez ce fauteuil... fermez ces fenêtres... Vous devez vous trouver mieux ici, monsieur... On y respire au moins, n'est-ce pas? (M. Laroque, après un faible signe de tête, s'assoit dans le fauteuil. Desmarets continue, s'adressant aux femmes.) Tant qu'il se trouvera bien ici, il faut l'y laisser... Et quant à vous, mesdames, vous ferez bien de vous retirer. Il est plus calme maintenant... il n'y a aucun danger immédiat... réservez vos forces; vous en aurez besoin bientôt, je le crains...

MADAME LAROQUE.

Oh! nous ne pouvons le quitter maintenant... mon ami... Nous allons seulement, Marguerite et moi, changer ces toilettes, qui font un trop cruel contraste, et nous revenons aussitôt...

DESMARETS.

Eh bien, madame, allez... M. Maxime et moi nous veillerons pendant ce temps-là.

MAXIME.

De grand cœur.

BÉVALLAN.

Mon Dieu, je m'offre également.

DESMARETS.

Plus tard, monsieur, plus tard... il ne faut pas trop de monde à la fois... pas de bruit!... il dort... vous voyez.

Il sort par le fond. Elles sortent à gauche.

SCÈNE X

M. LAROQUE, à demi renversé et endormi dans le fauteuil, à droite.

Demi-nuit : on a enlevé ou éteint les bougies ; il ne reste plus qu'une lampe posée sur la table à gauche.

MAXIME.

Eh bien?

DESMARETS.

Eh bien... c'est la fin, je crois... mais pas immédiatement ; la lutte... peut être fort longue.

MAXIME.

Rien à faire?

DESMARETS.

Rien ! Seulement on peut essayer de quelque potion calmante... Je vais vous laisser deux minutes pour faire préparer cela.

MAXIME.

Allez, mon ami...

DESMARETS.

Dites à ces dames que je suis là.

MAXIME.

Bien.

Desmarets sort à droite.

SCÈNE XI

MAXIME, M. LAROQUE.

MAXIME, regardant le vieillard endormi.

Ce malheureux!... Après tout, il s'est repenti... il a souffert... il a expié!... et c'est moi que la Providence charge de veiller sur son dernier sommeil! Étrange destin! Ah! ce sommeil, je le lui envie!... Cette journée m'a brisé! (Il s'assoit près de la table.) Que je suis las!

appuie sa tête sur sa main; la lumière de la lampe éclaire son visage. Le vieillard s'éveille: ses yeux, troublés, s'arrêtent sur le visage de Maxime; il paraît frappé d'étonnement et de terreur; il se lève avec effort. Maxime, épouvanté, se lève en même temps. La porte du fond s'ouvre, Marguerite paraît, et regarde son père d'un œil étonné et bientôt terrifié.

SCÈNE XII

MAXIME, M. LAROQUE, MARGUERITE,

au fond, à gauche.

MONSIEUR LAROQUE, d'une voix suppliante.

Monsieur le marquis, pardonnez-moi!

MARGUERITE, à part.

Ciel!

Maxime, glacé d'effroi, reste immobile et muet.

MONSIEUR LAROQUE, avançant de deux pas vers Maxime, avec une solennité de spectre.

Monsieur le marquis, pardonnez-moi!

MARGUERITE, avec terreur.

Mon Dieu! que dit-il?

MAXIME, comprenant tout à coup, marche sur le vieillard, et s'arrêtant devant lui, il lève une main sur sa tête.

Soyez en paix, monsieur, je vous pardonne!

Le visage du vieillard exprime soudain une joie exaltée. Il chancelle. — Maxime le soutient.

MARGUERITE, accourant à Maxime*.

Monsieur, que signifie cela? Parlez! dites! Vous connaissez quelque secret terrible!

MAXIME.

Moi! Aucun... je me prête à son délire, voilà tout.

MARGUERITE.

Mon père... mon père chéri... parlez... parlez encore... je vous en supplie... Vous avez quelque pensée... quelque souvenir qui vous tourmente... n'est-ce pas? n'est-ce pas? dites... mon père... parlez... au nom du ciel... au nom du Dieu de miséricorde!

Le vieillard entr'ouvre les lèvres comme pour parler. Marguerite écoute avec angoisse. Tout à coup, il étend les bras, pousse un soupir profond et retombe sans mouvement dans le fauteuil.

MARGUERITE, poussant un cri.

Ah! ma mère!

Elle tombe à genoux.

* Maxime, Laroque, Marguerite.

SCÈNE XIII

LES MÊMES, DESMARETS, arrivant à la hâte.

DESMARETS, après avoir touché le cœur du vieillard.
Mademoiselle, priez!

ACTE CINQUIÈME

SEPTIÈME TABLEAU

Même décor qu'au tableau précédent. — Une table au milieu du salon.
Bougies allumées.

SCÈNE PREMIÈRE

MAXIME, BÉVALLAN, debout, près de la table; **LAUBÉPIN**,
assis au milieu; **MADAME LAROQUE, MARGUERITE,**
MADemoISELLE HÉLOUIN, assises autour de la table.

LAUBÉPIN.

Vous ne jugez pas à propos, madame, de convoquer ici
les domestiques de cette maison?

MADAME LAROQUE.

Est-ce nécessaire, mon ami?

LAUBÉPIN.

Nullement, madame.

MADAME LAROQUE.

Eh bien, restons entre nous, je préfère cela.

LAUBÉPIN.

Soit! Madame et Mademoiselle, vous avez bien voulu,
il y a huit jours, en m'annonçant la perte douloureuse que
vous veniez de subir, m'inviter à me rendre près de vous,

et m'investir d'une mission de haute confiance, celle de procéder à l'inventaire officieux des papiers particuliers de feu M. Laroque, votre beau-père et grand-père. Je vous rendrai compte sommairement d'abord des résultats de mon examen, après quoi nous entrerons dans le détail des chiffres. Et d'abord, mesdames, bien que toutes les pièces relatives aux volontés testamentaires de M. Laroque fussent étiquetées et numérotées avec soin, je dois vous dire que je n'ai pu mettre la main jusqu'ici sur la pièce numéro 1. La pièce numéro 1 manque. (Madame Aubry jette un regard sur Maxime.) La pièce numéro 2 règle très honorablement le domaine de madame Laroque.

MADAME LAROQUE.

Bien, bien, passez, mon ami; je suppose que ma fille ne me laissera pas mourir de faim : ainsi je suis parfaitement tranquille.

BÉVALLAN.

Quant à cela, chère Madame, je suis là, moi ! (A demi-voix à Laubépin.) Quel est le chiffre ?

LAUBÉPIN.

Un peu de patience, Monsieur, s'il vous plaît... La pièce numéro 3 pourvoit aux intérêts de mademoiselle Héloüin.

Mademoiselle Héloüin regarde Maxime comme pour le remercier.

MADAME LAROQUE.

J'en suis enchanté, ma chère petite...

MADemoiselle Héloüin.

Madame !

LAUBÉPIN.

La pièce numéro 4 contient divers legs en faveur des domestiques, et c'est tout.

MADAME AUBRY.

Vous êtes sûr que c'est tout, monsieur ?

LAUBÉPIN.

Parfaitement, madame.

MADAME AUBRY.

Ainsi, il n'y a rien pour moi?

MADAME LAROQUE.

Voyons, ma chère cousine, tranquillisez-vous; nous partagerons la même chaumière.

MADAME AUBRY, avec aigreur.

Je vous remercie, ma cousine, mais il n'en est pas moins extraordinaire... Au surplus, je sais à qui je dois tout cela. (Elle regarde Maxime.) Monsieur que voilà m'a toujours honorée de son amitié particulière... et je crois comprendre...

MAXIME.

Moi, madame, je ne comprends pas.

MADAME AUBRY.

Vous comprendriez peut-être mieux, monsieur, si je vous demandais ce qu'est devenue la pièce numéro 1.

MAXIME, troublé.

Madame...

Tous les regards se fixent sur lui.

MADAME LAROQUE.

Qu'est-ce que vous voulez dire, ma cousine?

LAUBÉPIN.

Oui... Madame... que voulez-vous dire? Daignez vous expliquer.

MADAME AUBRY.

Je veux dire qu'un certain jour j'ai vu, de mes deux yeux, monsieur brûler une pièce détournée de ce portefeuille, et que l'enveloppe de cette pièce que j'ai trouvée au pied de votre brasero et que j'ai eu soin de recueillir, porte précisément le numéro qui manque ici, et pour preuve je vais vous chercher cette enveloppe.

Elle se lève, tous se lèvent en même temps; des domestiques emportent la table au fond.



LAUBÉPIN.

Restez, madame... Maxime, répondez.

MADAME LAROQUE.

Monsieur Maxime ?

BÉVALLAN.

Eh bien, monsieur !

MAXIME, avec embarras.

Madame dit vrai... seulement, elle s'abuse sur le caractère de cette pièce; elle ne contenait aucune disposition en sa faveur, c'était une pièce insignifiante que j'ai cru pouvoir brûler.

Laubépin le regarde avec stupeur.

BÉVALLAN, à part.

Ma foi ! c'est un peu trop fort, ça !

MADAME LAROQUE, à Maxime.

Comment, c'est vous qui avez fait un tel abus de notre confiance ?

MAXIME.

Madame, vous vous trompez, je le répète, sur le caractère...

LAUBÉPIN.

Mais enfin, cette pièce, quel en était le contenu ?

MAXIME, avec contrainte.

Je ne saurais le dire.

Mouvement dans l'assistance.

MADAME LAROQUE.

Monsieur, je le regrette profondément, mais vous devez reconnaître que dès ce moment nous ne pouvons vivre sous le même toit.

MAXIME.

Madame, je le reconnais. (Il s'incline.) Adieu...

Il s'éloigne.

MARGUERITE.

Monsieur Maxime, n'avez-vous donc rien... rien à dire pour votre défense?

MAXIME.

Rien.

Il salue de nouveau et sort par le fond.

SCÈNE II

LES MÊMES, excepté MAXIME.

LAUBÉPIN, à part.

Oui... oui... je comprends! c'est cela!

MADAME LAROQUE.

Eh bien, mon pauvre Laubépin, voilà une déception!

LAUBÉPIN.

Oui, madame, oui.

BÉVALLAN.

Moi, je déclare que le fait ne me surprend nullement... Ce Monsieur-là, dès le principe...

MADAME AUBRY.

Oui, c'est très bien... mais tout cela ne me rend pas mon legs... car je suis bien convaincue que ce papier...

LAUBÉPIN.

Calmez-vous, madame Aubry... Si cette pièce contenait votre legs, en effet, rien n'est perdu... car cette pièce, j'en ai le double : le voici!

TOUS.

Comment!

LAUBÉPIN.

Par un surcroît de précautions, bien justifié aujourd'hui,

M. Laroque m'avait confié ce secret qu'il m'était interdit de révéler tant qu'il a vécu... que j'espérais ne révéler jamais... Mais il le faut... (A Marguerite et à sa mère.) Lisez!

MARGUERITE, parcourant le papier à la hâte.

Le marquis de Champcey... Sainte-Lucie... Quoi!... Est-ce possible... Oh Dieu!... oui, ces paroles mystérieuses... suprêmes! je les comprends maintenant, ah! quelle honte!

MADAME LAROQUE.

Ma fille! chère enfant!

LAUBÉPIN, à Marguerite.

Voulez-vous que je le rappelle?

MARGUERITE.

Lui! jamais!... Rougir devant lui! jamais! qu'il reste! qu'il reste ici!... Monsieur! C'est à nous... c'est à nous de partir!... Venez, ma mère, venez... Sortons d'ici. (A Laubépin.) Vous entendez! jamais! Oh! quelle honte!

Elle sort à gauche. Madame Laroque et mademoiselle Héloûin la soutiennent et sortent avec elle.

SCÈNE III

MADAME AUBRY, LAUBÉPIN, BÉVALLAN

BÉVALLAN.

Eh bien, cher Monsieur... qu'est-ce qu'il y a donc? ne peut-on savoir...?

MADAME AUBRY.

Oui, parlez, de grâce.

LAUBÉPIN.

Il y a que la fortune de M. Laroque, par suite d'événements

ments de famille relatés dans cette pièce, appartient à M. Maxime, et que mademoiselle Marguerite paraît disposée à la lui restituer.

BÉVALLAN.

Ah çà!... qu'est-ce que vous me contez là?

LAUBÉPIN.

Je n'ai pas à vous expliquer le fait; mais quant au fait, je vous l'atteste.

MADAME AUBRY.

Eh bien, mais alors, dites-moi... il n'y a qu'une chose à faire, je vais le leur dire... (Se retournant, près de sortir à gauche.) Il y a assez longtemps qu'ils s'aiment d'ailleurs!

SCÈNE IV

BÉVALLAN, LAUBÉPIN.

BÉVALLAN, qui a réfléchi.

Ah çà!... que dit-elle donc!... Est-ce qu'ils s'aiment, ces jeunes gens, vraiment? Mais alors, je vais dire comme elle, moi...

LAUBÉPIN, un peu railleur.

Mais non... rassurez-vous... Vous avez la parole de Marguerite, et on ne peut pas vous demander non plus d'immoler vos sentiments!

BÉVALLAN, affectant la générosité.

On ne peut pas me demander d'immoler! mais, ma parole, je ne sais pas comment on me juge, moi... je ne sais pas ce que j'ai fait... on me juge tout de travers, on me prend pour un misérable, sans âme, sans cœur... mais je suis un homme de sacrifice, moi, au contraire, de dévouement... je...

SCÈNE V

LES MÊMES, ALAIN.

ALAIN, entrant à la hâte par le fond.

Monsieur Laubépin, si vous pouviez venir près de ces dames... Mademoiselle Marguerite est dans un état qui fait pitié... et Madame vous supplie...

LAUBÉPIN.

J'y vais...

BÉVALLAN.

Eh bien, je vous accompagne, moi; je vais dire qu'on fasse comme si je n'existais pas. Qu'est-ce que je demande, moi, qu'on fasse comme si je n'existais pas... voilà tout! On ne me connaît réellement pas!

Laubépin et Bévallan sortent à gauche.

SCÈNE VI

ALAIN, puis MAXIME.

ALAIN, éteignant les bougies.

Ah! qu'est-ce qui se passe donc, mon Dieu! M. Maxime qui s'en va... et mademoiselle qui veut s'en aller aussi... à pied... la nuit...

MAXIME, entrant par le fond, timidement.

Alain!

ALAIN.

Ah! monsieur! que je suis content de vous voir encore une fois!...

MAXIME.

Rends-moi un dernier service, mon ami... Il y a dans ma chambre deux ou trois paquets que je te prie de faire porter au bout de l'avenue... où le voiturier va les prendre dans quelques minutes... Va, mon ami... je te suis...

ALAIN.

Monsieur!

MAXIME.

Est-ce que tu me refuses?

ALAIN.

Ah! grand Dieu! Non, monsieur.

MAXIME.

Allons, va.

Alain sort par le fond en murmurant tristement.

SCÈNE VII

MAXIME, seul.

Allons! il faut partir. C'est la dernière épreuve, mais la plus amère aussi. Partir! En ce moment, il me semble que je n'ai rien souffert. Ce lieu de continuelles tortures, à l'instant où je le quitte pour jamais, c'est un paradis!... Ah! qu'on est faible! j'étais là tout à l'heure dans ce jardin, comme un enfant, épiait le moment où je pourrais me glisser dans ce salon... pour être une minute encore près d'elle... Oui, c'est là que toute cette journée je l'ai vue près de sa mère... Cette broderie, sa main l'a touchée. (Il prend la broderie et la presse sur ses lèvres.) Ah! que je l'aimais! Adieu! adieu!

Marguerite paraît à gauche et s'arrête.

SCÈNE VIII

MAXIME, MARGUERITE.

MAXIME, sans la voir.

Ah! c'est trop de faiblesse! partons. (En se retournant, il aperçoit Marguerite.) Ah!

MARGUERITE, s'inclinant.

Monsieur le marquis, pardonnez-moi!

MAXIME, avec une profonde émotion.

Vous pardonner...(Il s'approche, et pliant le genou.) mais je t'adore!...

SCÈNE IX

MAXIME, MARGUERITE, BÉVALLAN,
LAUBÉPIN, MADAME LAROQUE, MADAME AUBRY,
MADEMOISELLE HÉLOUIN, ALAIN.

MADAME LAROQUE.

Maxime, mon fils.

MAXIME.

Madame... (A Laubépin.) Mon ami...

BÉVALLAN.

Monsieur de Champcey... j'avais toujours senti vers vous un attrait que je m'explique maintenant!

MAXIME.

Monsieur!...

ACTE CINQUIÈME

473

ALAIN.

Il est gentilhomme... J'en étais sûr*!

MADAME LAROQUE.

Marguerite, dis-lui...

MARGUERITE, l'attirant un peu sur le devant de la scène.

Vous savez que je ne puis accepter de vous que la moitié de votre fortune, et que votre sœur...

MAXIME.

Marguerite!

MARGUERITE, avec âme.

Ah! que je l'aime, votre sœur!

* Alain, mademoiselle Hélouin, madame Laroque, Marguerite, Maxime, Laubépin, Bévallan, madame Aubry.

TABLE

| | |
|--|-----|
| UN BOURGEOIS DE ROME | 1 |
| LE POUR ET LE CONTRE | 43 |
| LA CRISE | 71 |
| PÉRIL EN LA DEMEURE | 143 |
| LE VILLAGE | 235 |
| LA FÉE | 283 |
| LE ROMAN D'UN JEUNE HOMME PAUVRE | 331 |

32

67683924

89
Bm

